La Sonate à Bridgetower (janvier 2017)

Emmanuel Dongala

VISIT...

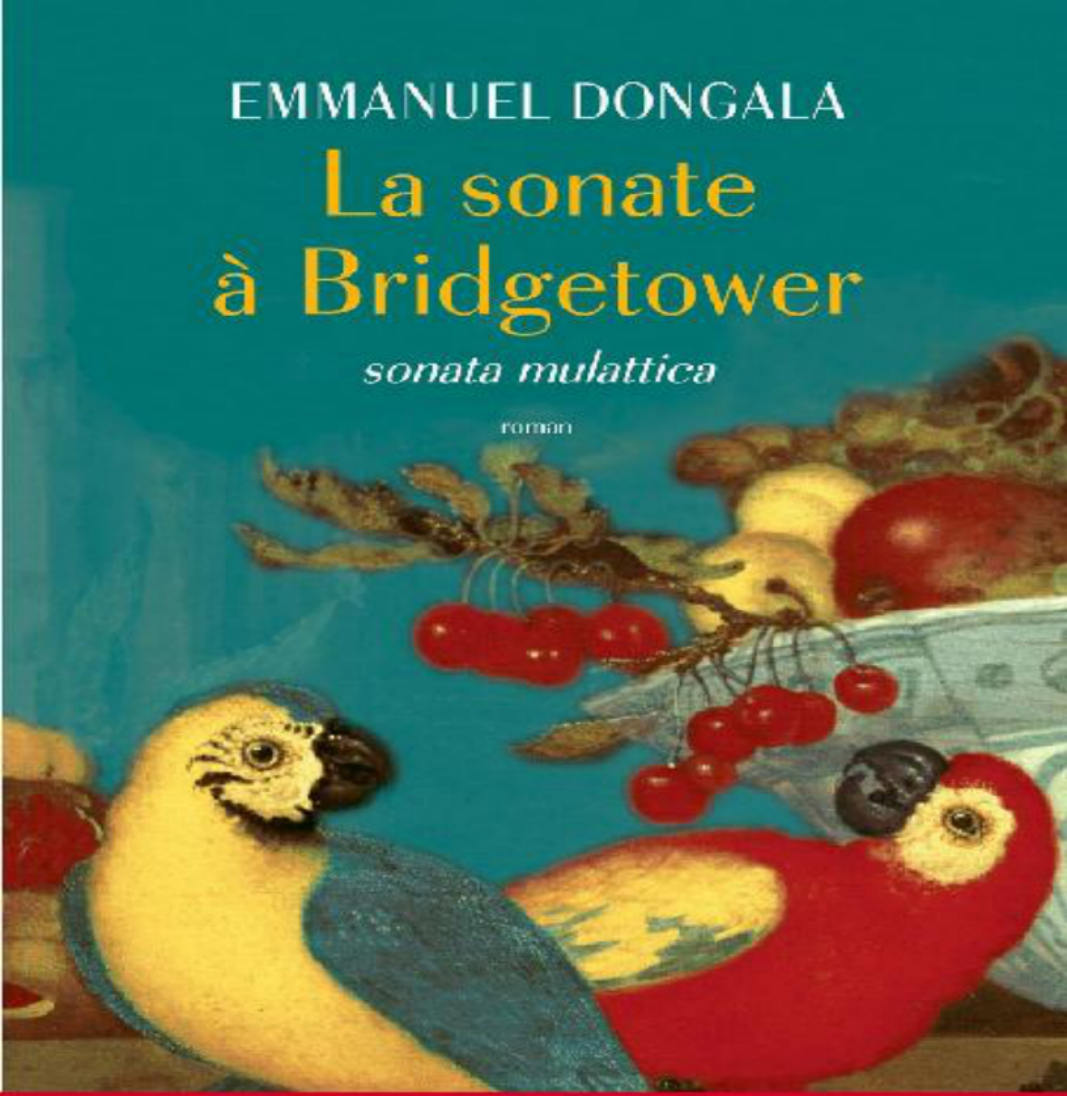
LANZAROTE Caliente.COM

EMMANUEL DONGALA

La sonate à Bridgetower

sonata mulattica

roman



RENTREE D'HIVER 2017

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

N’en déplaise à l’ingrate postérité, la célèbre *Sonate à Kreutzer* n’a pas été composée pour le violoniste Rodolphe Kreutzer, qui d’ailleurs ne l’a jamais interprétée, mais pour un jeune musicien tombé dans l’oubli. Comment celui-ci est devenu l’ami auquel Beethoven a dédié l’un de ses morceaux les plus virtuoses, voilà l’histoire qui est ici racontée.

Au début de l’année 1789 débarquent à Paris le violoniste prodige George Bridgetower, neuf ans, et son père, un Noir de la Barbade qui se fait passer pour un prince d’Abyssinie. Arrivant d’Autriche, où George a suivi l’enseignement de Haydn, ils sont venus chercher l’or et la gloire que devrait leur assurer le talent du garçon…

De Paris à Londres, puis Vienne, ce récit d’apprentissage aussi vivant qu’érudit confronte aux bouleversements politiques et sociaux – notamment la mise en cause de l’esclavage aux colonies et l’évolution de la condition des Noirs en Europe – les transformations majeures que vit le monde des idées, de la musique et des sciences, pour éclairer les paradoxes et les accomplissements du Siècle des lumières.

EMMANUEL DONGALA

Emmanuel Dongala a enseigné à l'université de Brazzaville puis, après la guerre civile au Congo, à Bard College at Simon's Rock (États-Unis). Auteur de plusieurs romans et nouvelles, il a publié en 2010 chez Actes Sud Photo de groupe au bord du fleuve *(élu meilleur roman français 2010 par la rédaction de* Lire*, prix Ahmadou-Kourouma 2011).*

DU MÊME AUTEUR

UN FUSIL DANS LA MAIN, UN POÈME DANS LA POCHE, Albin Michel, 1973 ; Le Serpent à plumes, 2003.
JAZZ ET VIN DE PALME, Hatier, 1980 ; Le Serpent à plumes, 1996.
LE FEU DES ORIGINES, Albin Michel, 1987 ; Le Serpent à plumes, 2001.
LES PETITS GARÇONS NAISSENT AUSSI DES ÉTOILES, Le Serpent à plumes, 1998 ; Rocher, 2011.
JOHNNY CHIEN MÉCHANT, Le Serpent à plumes, 2002.
PHOTO DE GROUPE AU BORD DU FLEUVE, Actes Sud, 2010 (prix Virilo du meilleur roman francophone, prix littéraire des Genêts, prix Ahmadou-Kourouma, élu meilleur roman français par la rédaction de *Lire*) ; Babel n° 1139.

Illustration de couverture : Balthasar van der Ast, *Deux perroquets, papillons, coupe et assiette de fruits* (détail), 1623 © AKG images

© ACTES SUD, 2017
ISBN 978-2-330-07620-7

EMMANUEL DONGALA

La Sonate à Bridgetower

(SONATA MULATTICA)

roman

ACTES SUD

Sonata mulattica composta per il mulatto Brischdauer, gran pazzo e compositore mulattico.

LUDWIG VAN BEETHOVEN, mai 1803.

PARIS, 1789

I

L’archet, porté par les dernières notes arpégées du rondo final, resta suspendu un moment au-dessus du violon – le temps d’un demi-soupir – puis attaqua *allegro spiritoso* la coda du dernier mouvement en un éblouissant jeu de démanchés et de cadences bariolées dont les derniers trilles suraigus se perdirent dans le tutti de l’orchestre et les applaudissements de l’auditoire qui, en apnée jusque-là, n’en pouvait plus de se retenir.

Certains étaient debout, entorse de plus en plus fréquente à la bienséance dans ce parterre de petits aristocrates élégants et mondains ainsi que de grands bourgeois. Plus déconcertant encore, d’autres accompagnaient leurs battements de mains de cris, *bravo, bravissimo*, selon la dernière mode venue d’Italie. Mais ces manifestations bruyantes et intempestives ne déconcentrèrent point le jeune violoniste, il s’y était préparé.

Bien avant qu’ils ne quittent le château d’Eisenstadt en Autriche pour le long, périlleux et exténuant voyage à travers l’Europe, son père n’avait cessé de lui répéter que là où ils allaient, en France, en particulier à Paris, les mœurs étaient autres. Au palais du prince Esterhazy où il avait grandi et appris ses manières, les gens faisaient silence quand ils écoutaient la musique : que ce soit celle du *Kapellmeister* Haydn ou d’un musicien inconnu de passage, que ces gens soient d’humeur joviale ou maussade, qu’ils soient transportés ou qu’ils s’ennuient à mort, ils n’extériorisaient leurs sentiments qu’une fois la dernière note jouée et entendue.

Point n’était le cas à Paris. Ici, les amateurs de musique, en particulier les habitués du Concert Spirituel, venaient autant pour se montrer que pour apprécier la musique. En grande tenue, ils ne se gênaient pas pour jaser pendant l’exécution d’un morceau ou même pour exprimer leur opinion à haute et intelligible voix. C’est pourquoi le violoniste était heureux car, à part deux ou trois cris lancés lorsqu’il avait entamé la cadence du soliste vers la fin du premier mouvement, il avait réussi à tenir en haleine jusqu’au bout ce public de dilettantes.

La dernière note jouée, il passa le violon dans sa main droite, celle qui tenait déjà l’archet, et, perché sur l’estrade où on l’avait placé pour permettre aux auditeurs des plus lointains gradins de l’apercevoir malgré sa taille d’enfant, il s’inclina bien bas, de façon un peu cabotine, tel que mille fois son père l’avait forcé à répéter. Il refit le geste sous l’éclat des multiples girandoles dont les lumières ruisselant des pendeloques en cristal moiraient de reflets son visage couleur de miel. Il redressa enfin le buste et embrassa du regard l’immense salle de concert au plafond légèrement voûté. Les trois

niveaux étaient combles : le plain-pied avec ses chaises et ses bancs à dos, les rangées de loges qui faisaient le tour de la salle et, plus haut encore, la galerie qui couronnait l'ensemble. Combien étaient-ils dans cette grande salle du palais des Tuileries dite salle des Cent-Suisses ? Quatre cents, cinq cents, six cents ? Un peu intimidé, il se tourna vers le chef d'orchestre. Celui-ci fit signe aux musiciens de se lever ; ils se levèrent et se mirent à applaudir à leur tour. Alors il oublia tout.

Il oublia les heures impossibles auxquelles son père le tirait du lit pour l'obliger à faire ses gammes, les journées assommantes passées à faire des exercices tirés des premières *Études ou Caprices pour violon* de Rodolphe Kreutzer, les moments de timidité paralysante qui le saisissaient chaque fois que le *Kapellmeister* Haydn le recevait pour lui donner des leçons. Il oublia tout. Il n'y avait plus que cette tribune où il se tenait, avec sa balustrade rehaussée d'or et ses balustres en forme de lyre, ces lumières, ces musiciens dont certains jouaient en habit brodé, l'épée au côté et le chapeau à plumes sur la banquette, ces aristocrates et ces bourgeois rivalisant d'élégance, ces dames aux coiffures et chapeaux sophistiqués, étranges même, vêtues de robes légères avec volants et falbalas, le tout dans un tourbillon d'applaudissements, de *bravo*, *bravissimo*.

Tout devint magique. Ébloui et étourdi par tous ces sons et couleurs, il redevint l'enfant de neuf ans qu'il était et chercha son père du regard. Il n'était pas difficile à trouver, debout dans une des loges réservées aux ambassadeurs, aux envoyés diplomatiques et autres visiteurs étrangers de marque, grand Nègre des Caraïbes, plus exactement de la Barbade, vêtu d'un caftan en laine somptueusement brodé et coiffé d'un turban liseré de fils d'or, une perle humide roulant sur sa joue et un sourire ému sur son visage.

II

Lorsque le soliste, suivi du chef d'orchestre, disparut dans les coulisses et ne revint plus malgré les *bis* de rappels qui fusaient de la salle, l'auditoire comprit enfin que le concert était bien terminé. Pour autant, les applaudissements ne cessèrent pas, ils continuèrent *diminuendo* et ne moururent complètement qu'au moment où les musiciens commencèrent à ranger leurs partitions et leurs instruments. Le public se mit alors à vider les sièges.

Des gens affluaient de partout et s'éparpillaient dans la salle, se dirigeant de façon chaotique vers les différentes portes de sortie. Ajoutant encore au désordre, des messieurs s'arrêtaient brusquement pour interpeller une connaissance ou pour adresser des compliments à quelque jolie dame dont ils prétendaient soudain découvrir la présence alors qu'ils n'avaient cessé de la guigner durant tout le concert. Cette salle qui peu de temps auparavant vibrait de sons harmonieux n'était plus qu'un brouhaha de voix confuses amplifié par l'excellente acoustique de l'immense amphithéâtre.

Suivant le mouvement général, le père du jeune concertiste décida lui aussi de quitter son siège pour aller rejoindre son fils dans les coulisses. Il avait loué un fauteuil garni en crin, situé dans la première rangée d'une loge de balcon grillagée à mi-hauteur, l'une des places les plus chères du théâtre. Il ne pouvait en être autrement, vu la façon dont il s'était présenté à M. Joseph Legros, le directeur du Concert Spirituel, lors des négociations ardues qu'il avait eues avec lui pour le persuader de programmer son enfant à l'affiche de l'un de ses prestigieux concerts : "Frederick de Augustus Bridgetower de Bridgetown, prince d'Abyssinie", avait-il claironné, passablement irrité, lorsqu'il eut l'impression que le sieur Legros s'adressait à lui de façon condescendante. Ce monsieur certainement ne connaissait de Nègres que les esclaves des colonies de Martinique, de Saint-Domingue ou de l'île Bourbon, qui n'étaient libres que depuis qu'ils avaient mis pied sur le sol de France – "Nul n'est esclave en France", disait-on –, même si la plupart d'entre eux demeuraient gens de maison ou de petits métiers. Ce n'était pas son cas. Pour discuter d'égal à égal, il fallait tout de suite lever l'équivoque. Et il ne s'était pas arrêté à la simple déclinaison de ses titres et qualités : "Envoyé plénipotentiaire auprès du prince Nikolaus Esterhazy en son château d'Eisenstadt en Autriche", "ami personnel du maître Joseph Haydn dont les symphonies sont célébrées à Paris", avait-il ajouté. Devant la mine stupéfaite de M. Legros, il avait marqué une pause avant de lâcher avec superbe : "Et mon fils a été son élève !"

Il s’ensuivait tout naturellement qu’après un tel étalage prendre une place à trois livres sur des gradins situés au parterre et sur des sièges bourrés de foin était impensable.

Il ouvrit la porte de la loge, descendit un petit perron bordé des deux côtés par des colonnettes de marbre et se retrouva sur le parterre. Il chercha son chemin vers les coulisses, manœuvrant à travers la cohue, prenant soin de ne bousculer personne tant cette gent parisienne tantôt pleine de civilité, tantôt grossière lui était peu familière et paraissait pour le moins déroutante. Son visage sombre détonnant dans cette mer de faces pâles et de perruques poudrées, il avançait oreilles et yeux ouverts, captant tout ce qui l’entourait sans pour autant en donner l’impression. Il répondait par une légère inclinaison de son chef enturbanné à ceux qui, courtois, s’écartaient pour le laisser passer, toisait les goujats obstruant sans gêne son passage et ignorait superbement ceux qui, curieux mais trop polis pour le dévisager, l’observaient du coin de l’œil quand il passait à côté d’eux. Tout cela l’amusait. Il avait l’impression de regarder une gigantesque pièce de théâtre où les acteurs jouaient leur rôle sous la direction d’un metteur en scène invisible. Pendant qu’il avançait ainsi, une femme marchant devant lui se retourna brusquement. Au lieu de se trouver face à son compagnon qui, croyait-elle, la suivait, elle se retrouva nez à nez avec un grand Nègre. Surprise, elle leva ses mains vers son visage, yeux écarquillés, en poussant un petit cri de pintade effarouchée. Surpris lui aussi, il fit un pas en arrière. Ce faisant, il cogna le séant d’un gandin puant le muguet qui, chapeau sous le bras, s’était cassé en deux pour baiser la main d’une actrice qui minaudait en promenant mollement un éventail à feuille de vélin montée sur ivoire près de son décolleté. Contrit, le père du musicien s’empressa de présenter de façon cérémonieuse ses excuses au galant et à sa coquette avant de continuer son chemin tout en s’employant à rétablir l’habitus princier qu’il s’était octroyé, un moment perturbé par l’incident. Il s’était composé cette allure après des années auprès du prince Esterhazy comme page personnel présent à toute réception et cérémonie de cour et compagnon privilégié lors des longues promenades dans les jardins de son château, où il s’efforçait de l’émerveiller en réinventant chaque fois son pays, créant des rhinocéros bicornes et des girafes au cou si long qu’il dépassait la cime des arbres géants.

Il réussit enfin à atteindre la tribune des musiciens. Sur le côté, un paravent à deux battants en bois peint dissimulait un petit escalier qui conduisait aux coulisses et aux loges. Il s’y engagea, mais s’arrêta aussitôt en entendant des éclats de voix. Curieux, il s’approcha du diptyque et regarda à travers l’interstice qui séparait les panneaux du paravent. Il aperçut deux individus passablement agités qui devisaient encore du concert. Il en devina tout de suite le genre, certainement des petits-maîtres qui prétendaient donner le ton au Tout-Paris. Le plus âgé des deux paraissait le plus excité. En costume

suranné, un habit moucheté aux larges revers de poignet brodés comme le rabat des poches, chemise avec jabot, tricorne posé sur une perruque aux boucles dégoulinant sur les épaules, il parlait avec force gesticulations, levant et abaissant une canne au pommeau argenté.

— Il est malheureux pour un musicien français d'être né dans son pays. Toute musique qui n'arrive pas par-delà les monts est mauvaise. Elle est jugée avant même d'être entendue. C'est une honte !

Il prononça les derniers mots en cognant le parquet du bout de sa canne.

— N'exagérons rien, monsieur Deshayes. Vous êtes compositeur et vous savez qu'en musique c'est la beauté qui compte. N'avez-vous pas vous-même dit que "le vrai beau reprend toujours ses droits" ? Alors, que ce beau vienne d'outre-monts ou d'outre-Rhin…

En frac et gilet court, son interlocuteur parlait avec un léger accent italien qui étirait de façon plaisante les mots qu'il prononçait, ralentissant ainsi le débit de ses phrases. Cela donnait une élégance presque précieuse à ses paroles, contrastant avec le phrasé heurté et précipité du dénommé Deshayes.

— Mais ce n'est pas une raison pour italianiser à ce point la France ! Prenez par exemple ce jeune Nègre que nous venons d'écouter ce soir. Pourquoi l'avoir obligé à jouer un concerto italien pour sa première sur une scène française ? N'y a-t-il pas un compositeur français qui aurait pu faire l'affaire ?

— C'est quand même un concerto de Viotti ! Le sublime Viotti que tout le monde adore à Paris, rétorqua l'autre avec un léger sarcasme dans la voix.

— Et alors ? Ce n'est pas parce que les artistes français ont commencé à lui pardonner de n'être pas né en France qu'il faut croire qu'il n'y a pas d'autres musiciens de talent dans ce pays.

— Je ne voudrais point être désobligeant, monsieur Deshayes, mais permettez-moi tout de même de vous dire que le public français trop longtemps emprisonné dans la monotonie de Lully et lassé des motets veut du nouveau. Et il se trouve que la nouveauté vient d'outre-monts. Ce jeune homme est violoniste. Comment pourrait-il exhiber son art et son talent s'il ne jouait les sonates des grands maîtres de cet instrument ? Geminiani, Corelli, Vivaldi, Cherubini…

Le sieur Deshayes l'interrompit en levant brutalement sa canne. Il la pointa vers son contradicteur, prenant cependant soin de ne pas le toucher. De l'endroit où il les observait, le père du jeune soliste crut un moment que la discussion allait tourner en affrontement. Un duel est si vite arrivé à Paris. Il se fit plus attentif encore car il s'était rendu compte que l'objet de la discorde était son fils.

— Vous êtes de ces demi-savants aveuglément idolâtres de tout ce qui est étranger à la pratique nationale. Vous pensez vraiment qu'il n'y a pas de maîtres du violon en France ? Quelle impertinence !

— Être un violoniste de talent ne veut pas nécessairement dire compositeur de talent.

— Je vous aurais traité d’insolent, jeune homme, si je ne vous connaissais de longue main.

Il appuya ces mots par un coup sec de sa canne sur le parquet avant de continuer, la voix vibrante d’indignation :

— Et cette vogue du violon ! Un instrument au son criard, dur et perçant. Qui n’a ni délicatesse ni harmonie et, contrairement à la viole, à la flûte ou au clavecin, est fatigant autant pour l’exécutant que pour celui qui écoute.

— Désolé, monsieur, lui rétorqua son jeune contradicteur, cette prédominance du violon est là pour rester. Vous savez pourquoi ? Parce qu’à lui tout seul il peut être l’instrument principal d’un orchestre ! Ce n’est pas par hasard que chaque programme du Concert Spirituel contient une sonate ou un concerto de violon. Et plus encore, savez-vous qu’une école française du violon est en train de naître sous vos yeux, monsieur Deshayes ? Elle n’a peut-être pas de grands compositeurs, mais elle a déjà de brillants instrumentistes. Et ce sont justement ces maîtres italiens qui leur permettent de briller. Je peux vous citer…

— Je ne veux point entendre…

— De toute façon, point n’est là l’objet de notre échange. Alors ne nous échauffons pas ! Je vous ai tout simplement demandé ce que vous pensiez du concert que nous venons d’écouter et vous vous lancez dans la défense et l’illustration de la viole de gambe et de l’épinette, et de je ne sais de quels instruments encore. J’affirme que le jeu de ce garçon était sublime. Un archet fluide et aérien, une prodigieuse dextérité, une exécution fière, hardie et juste. Et ce beau fini, étonnant de la part d’un si jeune musicien ! Avez-vous remarqué le silence inhabituel pendant la cadence du soliste ? Avez-vous vu comment la salle transportée n’a cessé, debout, de le rappeler alors même qu’elle savait qu’il ne reviendrait plus sur le plateau ?

— Non, je n’ai rien vu sinon de l’extravagance, de la bizarrerie, des singeries plus que de la grâce. En aucun cas de la délicatesse ! S’il y en a parmi vous qui ont l’oreille béotienne, je n’en puis mais. Je préfère cesser là cette conversation. Je vous tire ma révérence, monsieur.

Le souffle court, il semblait au bord d’un ictus apoplectique. Il cogna fortement le parquet une fois de plus avec le bout de sa canne, toucha légèrement son tricorne, se retourna et sortit à petits pas précipités par une porte latérale du théâtre. Son jeune interlocuteur, ne s’attendant certainement pas à une fin si abrupte, resta figé sur place un moment, le regard tourné dans la direction où le sieur Deshayes avait disparu. Finalement, il haussa les épaules et se dirigea vers le fond de la salle maintenant clairsemée, tournant ainsi le dos au père du jeune musicien toujours planté derrière le paravent. Celui-ci hésita : fallait-il aborder cet homme et lui exprimer des remerciements pour avoir si bien défendu son fils ? Était-ce une personnalité importante de la scène parisienne qui pourrait lui être utile et auprès de laquelle il pourrait trouver de l’aide ? Il n’hésita pas longtemps. Ce n’était pas par hasard qu’il était venu à Paris, c’était parce qu’il avait décidé de suivre

l’exemple de Leopold, le père de ce compositeur dont tous les musiciens qu’il connaissait faisaient l’éloge et dont la notoriété n’était pas loin d’égaler celle du *Kapellmeister* Haydn : Wolfgang Gottlieb Mozart. Ce dernier se faisait maintenant appeler Wolfgang Amadeus, ayant troqué le très germanique Gottlieb pour son équivalent latin qu’il trouvait plus pratique et plus élégant. Il avait une trentaine d’années et vivait à Vienne depuis quelque temps maintenant. On racontait qu’à trois ans il cherchait déjà des notes sur le clavecin de sa sœur, qu’à quatre ans il pouvait retenir un morceau qu’il n’avait joué qu’une fois, qu’à cinq ans il inventait sa propre musique et qu’à six ans, devant l’empereur d’Autriche émerveillé, il avait joué une pièce au clavecin les yeux bandés. Leopold avait compris tout de suite que son fils était un prodige musical. Il l’avait traîné avec lui et l’avait exhibé dans les grandes cours européennes en exploitant pécuniairement son talent. Frederick de Augustus s’était convaincu qu’avec le talent de son fils à lui il gagnerait certainement beaucoup plus que les deux cents florins que lui versait annuellement le prince Esterhazy après cinq années de bons et loyaux services. Suivant les traces de Leopold, il avait lui aussi entrepris sa grande tournée en commençant par Paris. Certes, il ne connaissait pas encore très bien ce monde – il n’y était que depuis une dizaine de jours –, il lui fallait donc faire très attention et éviter toute maladresse qui passerait pour de l’outrecuidance. Mais qui ne tente rien n’a rien, et il se décida à aller à la rencontre de l’homme.

Il sortit de sa cachette et eut vite fait de le rattraper. Arrivé à sa hauteur, il s’inclina légèrement :

— Mes respects, monsieur.

L’homme s’arrêta, surpris, mais pas hostile.

— Je vous prie d’excuser cette manière peu protocolaire de vous aborder ; c’est l’urgence de la situation qui m’oblige à agir ainsi. Je suis Frederick de Augustus Bridgetower, le père de George, George Augustus Polgreen, le jeune soliste qui a été la vedette ce soir.

Le visage de l’homme s’éclaira. Il tendit la main à Frederick de Augustus, qui la serra. En le voyant de près, ce dernier le trouva moins jeune que quand il l’avait observé caché derrière son paravent. Il devait avoir une quarantaine d’années, tout comme lui.

— Enchanté, monsieur. Je suis Giovanni Mane Giornovichi. Je suis compositeur mais aussi violoniste…

Frederick de Augustus faillit tomber à la renverse quand il entendit ce nom. Il regarda Giornovichi avec des yeux incrédules et ne put s’empêcher de répéter :

— Vous avez bien dit Giornovichi ?

Intrigué, celui-ci précisa :

— Oui, Giornovichi !

Quelle heureuse surprise ! Quel heureux hasard ! Frederick de Augustus n’en revenait pas. Au départ, quand il confectionnait le programme du

concert, son premier choix avait été de faire jouer à son fils un concerto pour violon de Giornovichi avant de finalement se décider, par opportunisme, pour un concerto de Viotti. En tout cas, la réputation de Giornovichi avait dépassé les frontières autant pour sa virtuosité au violon que pour ses frasques. On le connaissait querelleur, escroc sur les bords, tricheur surtout au billard et au jeu du pharaon où il excellait. Il détruisait les amitiés qui venaient à lui aussi vite qu'il dissipait l'argent. Il se faisait appeler différemment selon les localités où il se trouvait, précaution compréhensible pour quelqu'un qui plus d'une fois avait dû quitter précipitamment une ville, pourchassé. Et pourtant, il était chaleureux et sympathique.

— Je suis très honoré de vous rencontrer, monsieur Giornovichi. Votre réputation n'est plus à faire, vous êtes l'un des meilleurs violonistes de Paris.

— Vous voulez dire *le* meilleur violoniste de Paris.

La modestie n'est certainement pas son fort, pensa Frederick de Augustus, mais il ne rebondit point sur cette affirmation et continua.

— Je me trouvais près des coulisses et je n'ai pu m'empêcher d'entendre une partie de vos échanges avec le sieur Deshayes…

— Oh, ne me parlez pas de ce vieux butor. Enfermé dans ses comédies à ariettes, il est de ceux qui craignent tout ce qui est nouveau, les nouveaux instruments et toute nouvelle forme de musique, en particulier les sonates et les concertos de violon. Des Deshayes, il y en a des milliers ici qui comme lui s'accrochent encore à leur grand habit de cour et qui ne se rendent pas compte qu'au contact du sol de France toute musique venue d'ailleurs se mue en quelque chose d'indubitablement français. Y a-t-il musique plus française ou musicien plus français que Lully ? Je me félicite d'avoir réussi à garder mon calme.

— En tout cas je tiens à vous remercier d'avoir si bien défendu mon fils…

— Votre fils m'a impressionné. Je n'hésite pas à penser que c'est un prodige ! Quel âge a-t-il ?

Frederick de Augustus hésita. Fallait-il donner son âge véritable ? Lors de la conquête de l'Europe par son fils, Leopold prétendait souvent que Wolfgang était moins âgé qu'il ne l'était en réalité. Pourquoi n'agirait-il pas de même ?

— Huit ans, dit-il.

— C'est formidable ! Moi aussi j'ai fait mes débuts au Concert Spirituel. J'ai dû cependant attendre trois ans avant d'être admis. Et pourtant je suis italien, ajouta-t-il avec un sourire qui se voulait ironique. Votre fils devrait donner un autre concert. Le public parisien courra à ce spectacle rare, un jeune violoniste mulâtre. Il adore tout ce qui vient d'Orient.

— J'en ai l'intention. Et si nous avons la chance d'obtenir ce deuxième concert, nous ne manquerons pas de jouer une de vos compositions. Un de vos concertos pour violon.

— J'en serai ravi. C'est avec plaisir que je le ferai répéter.

— C'est qu'il n'est pas facile de trouver une salle. Les négociations avec

M. Legros ont été plutôt ardues.

— Il y a d'autres salles à Paris que celle du palais des Tuileries. Il y a la salle du Panthéon, la salle de l'Opéra, celle du Concert des Amateurs… Tenez, je connais bien Gossec, l'ancien directeur du Concert Spirituel. Il s'occupe maintenant de… Non, allez plutôt voir un bon ami à moi, le chevalier de Saint-George. Il se reconnaîtra certainement en votre fils. Je suis sûr qu'il vous aidera. Il a de l'entregent. Il est le directeur du théâtre des Amateurs. Je vous écrirai une lettre d'introduction si vous le voulez.

Frederick de Augustus avait déjà une lettre de recommandation de Haydn auprès de l'illustre chevalier mais il n'en dit rien à Giornovichi. Mieux valait laisser croire qu'il ne connaissait encore personne dans la capitale française.

— C'est la Providence qui vous a mis sur notre chemin, monsieur Jarnowick. Je vous remercie de tout mon cœur.

— Vous avez dit Jarnowick ?

— Oh, excusez-moi. Dans les cours d'Autriche et de Hongrie où a grandi mon fils, vous êtes connu sous ce nom, Ivan Jarnowick.

— Ça me fait plaisir d'entendre cela. Je suis né en Italie, mes parents viennent de Croatie et c'est la France qui a découvert mon talent. J'arrive tout juste de Düsseldorf et je m'apprête à partir pour Saint-Pétersbourg. Alors Jarnowick, Janiewick ou Giornovichi, Ivan ou Giovanni, qu'importe un nom pour quelqu'un qui considère qu'il est chez lui partout en Europe ! Et vous, vous êtes turc ? maure ? Votre nom ne le dit pas. Ah, je sais, vous êtes américain !

— Oui, je viens de loin, de très loin, et le chemin est long qui m'a amené ici. Mais je vous en aviserai une autre fois. Pour le moment ce qui me presse, c'est le destin de mon fils. Je veux que son passage à Paris soit un succès.

— N'hésitez pas, venez me voir pour une lettre de recommandation auprès de Saint-George. Vous me trouverez au Palais-Royal. J'y suis souvent les après-midi au café Le Caveau. Si vous ne m'y trouvez pas, cherchez-moi au café de Foy, juste à côté.

— Je vous remercie. Je vais rejoindre mon fils qui m'attend dans les coulisses. Il doit commencer à s'impatienter.

— Au plaisir de vous revoir, monsieur…?

— Bridgetower. Frederick de Augustus Bridgetower.

Ils se séparèrent. La salle était quasiment vide maintenant. Giornovichi continua son chemin vers la porte du fond tandis que Frederick de Augustus faisait demi-tour et se dirigeait vers les coulisses.

III

Frederick de Augustus ne trouva pas son fils dans les coulisses. Il n'aperçut que des hommes à tout faire qui débarrassaient le plancher, rangeaient des chaises et des pupitres ou encore, perchés sur des escabeaux, mouchaient les flammes des bougies avec des éteignoirs à manche suffisamment long pour atteindre les chandeliers haut suspendus. Ces hommes n'eurent pas du tout l'air surpris de voir surgir sans crier gare ce prince oriental dans un envers du décor encombré de bric et de broc ; ils continuèrent à faire leur travail en l'ignorant complètement. Peut-être pensaient-ils avoir affaire à quelque comédien grimé et costumé se rendant dans la salle adjacente qui abritait le Théâtre-Italien, blasés qu'ils étaient par le monde des coulisses, leur univers, où tout n'était qu'illusions et trompe-l'œil. Il les ignora lui aussi et, d'un pas décidé pour faire croire qu'il connaissait bien les lieux, il parcourut toute la longueur du plateau et sortit à l'autre extrémité des coulisses. Son fils, avait-il raisonné, ne pouvait qu'être dans le bureau de M. Legros, un bureau que lui-même connaissait pour s'y être rendu plusieurs fois lors de la préparation du concert.

Il repéra l'escalier qu'il cherchait, en monta les deux paliers, tourna à droite, emprunta un couloir recouvert d'un tapis épais et s'arrêta devant une porte sur laquelle le mot "Directeur" avait été gravé sur une plaque de cuivre. Négligeant le heurtoir métallique qui pendait juste sous la plaque, il frappa à la porte avec la jointure de ses doigts repliés.

— Entrez, entendit-il.

Frederick de Augustus entra. Legros était en conversation avec un homme jeune, vêtu simplement, mais avec élégance. Son regard fut attiré par les longues pattes qui descendaient le long des oreilles de l'homme et s'incurvaient, conférant ainsi un air singulier à son visage qui autrement aurait été tout à fait quelconque.

— Bienvenue, monsieur Bridgetower, lança Legros en s'avançant, et, après lui avoir serré la main, il se tourna vers l'homme : Je vous présente Frederick de Augustus Bridgetower. C'est le père de notre prodige de ce soir.

— Enchanté, monsieur, fit l'homme sans quitter sa place. C'est donc votre fils, s'exclama-t-il en regardant George qui s'était levé de la bergère où il était assis.

— Monsieur Bridgetower, je vous présente Rodolphe Kreutzer.

Frederick de Augustus sursauta. Une fois de plus il n'en revenait pas. Paris était une ville propice aux miracles ! Où, ailleurs qu'ici, pensa-t-il, pouvait-on rencontrer le temps d'un concert deux des plus grands violonistes d'Europe ?

Il prit son parti de ne plus s'étonner, même si on lui disait que Viotti lui-même se cachait derrière la grande armoire debout au fond de ce bureau. Kreutzer ! Kreutzer pour lui était encore plus important que Giornovichi.

Au départ, les leçons de violon que prenait George ne suivaient pas une méthode rigoureuse mais dépendaient des précepteurs, chacun venant avec sa méthode et ses exercices. Il lui était donc difficile d'apprécier les progrès que faisait son enfant. Le hasard voulut que le jour même où il apprit l'existence de Leopold, il apprît également que non seulement celui-ci était pédagogue – son fils Wolfgang n'avait pas eu d'autre instructeur que lui – mais aussi que, violoniste lui-même, il avait écrit un traité intitulé *Méthode du violon*. Il s'était alors mis en tête d'utiliser ce même traité pour George. Après de vaines recherches à Vienne, il avait fini par acquérir un exemplaire auprès d'un imprimeur de Salzbourg. L'ouvrage devint alors le manuel que devait utiliser obligatoirement tout instructeur de son fils.

Cependant, au bout d'un certain temps, il s'aperçut qu'aucun des violonistes du palais Esterhazy n'utilisait le livre de Leopold. Tous s'entraînaient avec les exercices d'un certain Kreutzer. Il ne s'en émut pas trop au début mais à force de voir mois après mois de nombreux musiciens troquer le modèle d'archet de son fils pour un nouveau modèle à la forme radicalement différente, son interrogation se transforma peu à peu en préoccupation. Personne ne sut ou ne voulut lui expliquer ce qui se passait, pas même l'instructeur de son fils qui peut-être avait peur de perdre sa place, jusqu'au soir où, n'en pouvant plus de se poser des questions, il approcha Luigi Tomasini, le premier violon de l'orchestre du prince. Il aimait bien discuter avec Tomasini pour plusieurs raisons : c'était le meilleur violoniste de l'orchestre de Haydn, il adorait communiquer son enthousiasme pour la musique et pour son instrument, le violon, et Frederick de Augustus appréciait beaucoup sa compagnie, en dépit de remarques agaçantes sur l'origine maure qu'il persistait à lui attribuer. Tomasini, le voyant arriver, pensa que comme à l'accoutumée après un concert, celui qu'il appelait *il Moro* venait pour échanger quelques mondanités et plaisanteries avec lui. Mais ce n'était pas le cas cette fois-ci. Frederick de Augustus, d'habitude si sûr de lui-même, lui avoua avec un certain désarroi que, n'étant pas musicien, il avait la vague impression que quelque chose n'allait pas dans la façon dont son fils apprenait le violon. Il était venu lui demander conseil.

"Commençons par le manuel que tu utilises, lui dit Tomasini. Leopold a écrit sa méthode du temps où les concerts se donnaient dans des petits salons d'aristocrates. Et, aussi incroyable que cela puisse paraître aujourd'hui, il existait plusieurs types d'archets, selon les emplois qui leur étaient destinés et même selon le pays où ils étaient utilisés. Il y avait par exemple un « archet de sonate » et un « archet de danse italien ». Ce qui comptait, continua Tomasini, c'était la netteté du son du violon, pas sa puissance. Or maintenant, tout est en train de changer : les salles de concert deviennent de plus en plus grandes, le

violon s'impose de plus en plus comme un instrument soliste, et le concerto est devenu le genre à la mode, surtout en Italie et en France. Du coup, le soliste, désormais maître des lieux, se valorise en exécutant son morceau avec davantage de vitesse de jeu, de registres aigus, de démanchés, de doubles cordes, bref en étalant sa dextérité, que dis-je, sa virtuosité ! À la Vivaldi. Donc, pour accommoder ces nouveaux développements, il faut un nouvel archet qui permette de tirer du violon un son à la fois portant et puissant, tout en offrant davantage de possibilités de jeu. Et c'est cet archet que tu vois maintenant, *mio caro Moro*, avec un cambre concave de la baguette taillée dans un bois qui nous vient du Brésil. Il a été mis au point à Paris par François Xavier Tourte, avec les conseils de Viotti et de Kreutzer. Il est plus léger, plus stable, plus nerveux, mais surtout sa gamme d'intensités sonores se trouve élargie et dégage une plus grande puissance de son. Rien à voir avec l'archet en bois d'amourette et au cambre convexe qu'utilise encore ton fils !"

Tomasini ne se rendait même pas compte qu'il lui parlait en italien. S'il s'exprimait dans sa langue maternelle, c'est qu'il répondait avec spontanéité à Frederick de Augustus. Cela ne gênait pas du tout ce dernier, l'italien était l'une des langues européennes qu'il pratiquait. Tomasini, emporté par sa passion propre, continuait : "*Le violon, c'est l'archet*, a dit Viotti. Dès demain, achète un archet Tourte à ton fils. Oublie le vieux Leopold, oriente ton fils vers Kreutzer, et vite !"

Frederick de Augustus était sorti de cette conversation abattu mais éclairé. Alors, malgré sa vénération pour Mozart père, il s'était résigné à admettre que la méthode de ce dernier ne correspondait plus à ce qui se faisait : s'il voulait que son fils triomphe à Paris comme le petit Wolfgang l'avait fait, il n'avait d'autre choix que d'abandonner Leopold pour Kreutzer.

Et c'était ce Kreutzer qui était là, debout devant lui, avec dans la main l'affichette distribuée à l'entrée de la salle et où l'on pouvait lire :

MR. GEORGES BRIDGETOWER - - - *Violon.*
Début de Mr. Georges Bridgetower, né aux colonies anglaises, âgé de 9 ans.

Celui qui avait rédigé l'affichette s'était trompé, George n'était pas né aux colonies mais qu'importe ! Cette touche d'exotisme ne pourrait qu'attirer le public. En tout cas, elle avait attiré l'attention de M. Kreutzer.

— Très heureux de vous rencontrer, monsieur Kreutzer. Vous ne pouvez savoir à quel point mon fils et moi sommes honorés de vous connaître.

— M. Kreutzer est violoniste solo au Théâtre-Italien. Il est professeur aussi. Très apprécié de la reine, il a été pendant longtemps premier violon de l'orchestre royal. Ah, j'ai oublié, il est aussi compositeur.

Ce dernier détail était inutile. Qui ne savait que tout grand instrumentiste était aussi compositeur, ou du moins avait composé une œuvre dans laquelle il écrivait des passages pour briller avec son instrument ? Ce Legros avait tendance à le prendre pour un ignare.

— Surtout, vous avez oublié de dire, monsieur Legros, que M. Kreutzer est l'auteur des brillantes *Études ou Caprices pour violon*.

Kreutzer, qui jusque-là semblait indifférent, montra un intérêt soudain. Il regarda l'homme en turban et caftan comme s'il le voyait pour la première fois.

— Vous connaissez mes *Études* là d'où vous venez ?

— Il n'y a pas un jour qui passe sans que mon fils ne s'attelle à un de vos exercices. N'est-ce pas, George ?

— Vos leçons sont très difficiles, monsieur Kreutzer… Mais j'en ai déjà maîtrisé plusieurs, conclut le garçon avec une pointe de fierté juvénile.

— Je ne les ai pas toutes terminées. Seuls quelques feuillets circulent. Vous avez été remarquable ce soir, jeune homme. Plus que de la maîtrise technique, j'ai trouvé en vous un talent authentique.

— Merci, monsieur, dit George.

— Je n'ai pas hésité un moment à le programmer, ajouta Legros.

Frederick de Augustus le traita en son for intérieur de menteur. Il avait fallu plusieurs jours de discussions et faire mention de Haydn pour qu'il accepte de donner sa chance à George. Legros lui devenait de plus en plus antipathique mais il ne fallait pas le montrer. Kreutzer fit comme s'il n'avait rien entendu et, se tournant vers Frederick de Augustus, il demanda :

— Pourquoi avez-vous choisi pour votre fils un violon entier plutôt qu'un violon trois-quarts plus approprié à son âge ? Cela lui aurait évité des fautes de justesse.

— C'est à cause de l'immensité de la salle. Il nous fallait une sonorité suffisamment ample pour occuper tout l'espace.

— Ce n'est pas grave ; de toute façon, peu de gens s'en seront aperçus. Quel âge avez-vous, jeune homme ?

"Neuf ans", allait répondre George lorsque son père le prit de vitesse.

— Huit ans, répondit Frederick de Augustus. Il y a une erreur sur l'affiche distribuée.

— Huit ans ! Plus jeune de trois ans que moi quand j'ai donné mon premier concert public. Avec le temps et le travail, tu mûriras. Bon, je dois m'en aller. Au plaisir de vous revoir.

Il salua George et son père. "C'est donc réglé, nous retenons la salle des Machines pour ce concert", dit-il en prenant congé à Legros qui l'accompagnait vers la porte, et il sortit.

— Monsieur Bridgetower, la soirée a été une totale réussite, dit Legros, après avoir refermé la porte. Peut-être pourrions-nous envisager un second concert ?

La main sur l'épaule de son fils, Frederick de Augustus le regardait. Il avait

bien changé, Legros. Content, jovial. Ce n'était plus l'homme arrogant qui lui avait dit d'un ton méprisant lors de leur première rencontre : "Certes, j'ai déjà programmé des jeunes musiciens qui faisaient leurs débuts à Paris, mais jamais un violoniste nègre totalement inconnu. Il viendrait d'Italie que je n'aurais pas hésité. Mais là, franchement…" Quand enfin M. Legros avait accepté de programmer George, les conditions du contrat qu'il offrait étaient léonines. "Je prends un gros risque, avait-il expliqué, je vais perdre beaucoup d'argent si la salle n'est qu'à moitié remplie." Frederick de Augustus avait finalement accepté sans trop rechigner de ne toucher qu'un forfait. Il savait bien qu'il se laissait gruger, mais pour le moment, l'important était d'avoir obtenu la programmation de son fils en tant que soliste dans l'une des salles les plus prestigieuses de Paris.

— La salle était plus que comble, reprit-il. Pour un inconnu qui ne vient pas d'Italie, n'est-ce pas un triomphe, monsieur Legros ? Un deuxième concert, certainement. Encore faudra-t-il revoir le contrat après le succès de ce soir.

— Je suis prêt à doubler votre forfait.

Frederick de Augustus ne crut pas à l'offre de Legros. L'homme était trop habile.

— Combien le concert a-t-il rapporté ce soir ? demanda-t-il.

— Je ne peux vous le dire pour l'instant. L'intendant ne me fera les comptes que demain.

— Alors, nous en discuterons après que j'aurai touché mon forfait, répliqua-t-il.

Il n'allait plus se laisser berner. Cette fois-ci, il exigerait pour le moins un pourcentage sur le prix du billet.

— D'accord. Rappelez-vous, je suis prêt à le doubler, ce forfait. Prenons rendez-vous pour demain après-midi, conclut Legros.

Frederick de Augustus et son fils lui serrèrent la main et quittèrent son bureau.

IV

Ils sortirent du palais des Tuileries par le grand portique du pavillon central, du côté qui donnait sur le palais du Louvre. Frederick de Augustus sut qu'il était huit heures passées quand il vit que les réverbères étaient déjà allumés car à Paris, au mois d'avril, le soleil ne se couchait pas avant cette heure-là. Sans les halos de lumière qui flottaient autour des lampes, la nuit aurait été déjà noire. La soirée avait été longue en vérité car, bien que le concert ne commençât qu'à six heures et demie de l'après-midi, il s'était présenté au palais des Tuileries avec son fils dès quatre heures, par précaution ; il voulait être sûr d'avoir suffisamment de temps pour parer le cas échéant à toute mauvaise surprise que lui aurait réservée Legros. Il s'était bien renseigné sur l'individu et craignait que celui-ci ne réitère le mauvais coup qu'il avait fait au fils de Leopold lors de son troisième séjour à Paris, une dizaine d'années plus tôt.

Legros était déjà directeur du Concert Spirituel. Wolfgang avait un besoin urgent d'argent. Les petites pièces galantes qu'il qualifiait lui-même de "petits riens" qu'il jouait dans des salons çà et là et les quelques cours dispensés à droite et à gauche ne lui rapportaient pas grand-chose. Alors, sur recommandation, il approcha M. Legros qui, conscient de la réputation du musicien, promit de le programmer pour un concert et retint même une date ferme. Heureux de la proposition, Wolfgang composa diligemment pour l'occasion une symphonie concertante pour quatre instruments, hautbois, clarinette, cor et basson. Mais voilà, Paris, tout comme aujourd'hui encore, était pleine de musiciens de seconde classe qui se prenaient pour de grands maîtres et s'épanouissaient dans un milieu d'intrigues et de jalousies. Wolfgang ne se privait pas de se moquer d'eux, les pastichant allègrement chaque fois qu'il en avait l'occasion. Or il se trouva que l'un de ces musiciens était un ami personnel de Legros. Furieux, cet homme – Cambini de son nom – monta une cabale contre Wolfgang et fit pression auprès de son ami Legros qui déprogramma sans hésiter le concert le jour même où il devait avoir lieu. Pas étonnant que Wolfgang qu'ils appelaient ici Amédée Mozart ait détesté Paris ! Pas étonnant qu'il ait traité d'orgueilleux, de brutes et d'imbéciles les musiciens français qui l'entouraient ! C'est pourquoi Frederick de Augustus, qui craignait qu'une telle mésaventure ne leur arrive, s'était rendu sur le lieu du concert plus de deux heures à l'avance.

Il était maintenant temps de rentrer à l'hôtel. Pour louer un fiacre à cette heure tardive, il fallait aller à la place du Palais-Royal où stationnaient des voitures de place. Après avoir hésité un moment sur le plus court chemin à

prendre, Frederick de Augustus décida au jugé de marcher droit devant lui, dans la direction du palais du Louvre. Ils émergeaient d'une zone d'ombre de la grande allée centrale qu'ils avaient empruntée pour replonger aussitôt dans une autre après quelques pas, la lumière blafarde des réverbères n'étant pas assez puissante pour couvrir entièrement la distance entre deux lampes. Ils dépassèrent la place du Carrousel et, avant même d'atteindre la Cour carrée du Louvre, ils aperçurent à leur gauche le Palais-Royal, baigné dans la splendeur de ses innombrables lustres.

— Que c'est beau ! s'émerveilla George.

Ils cheminaient maintenant sous les frondaisons des marronniers qui formaient au-dessus d'eux une toiture naturelle. Ils n'avaient rien vu de tel ni à Eisenstadt ni même à Vienne. Plutôt que de rentrer tout de suite à l'hôtel, Frederick de Augustus eut envie de flâner un peu plus longtemps dans ce lieu afin de profiter du spectacle, sans trop se soucier de la fatigue de son fils qui commençait à bâiller.

— Tu dois avoir faim, George, lui demanda-t-il néanmoins.

— Ah oui, j'ai très faim.

— Je propose que nous prenions notre repas ici. Nous le méritons bien. Tu as été formidable ce soir, tu as été touché par la grâce. Je suis vraiment fier de toi, dit-il en lui caressant la tête.

George se tourna vers lui et sourit. Contrairement à sa mère, ce n'était pas souvent que son père lui faisait des compliments. Puis, sans transition, il lui dit :

— Papa, pourquoi as-tu menti sur mon âge ? J'ai neuf ans, pas huit.

Frederick, qui songeait déjà au menu de leur repas, fut pris au dépourvu.

— Je n'ai pas menti, dit-il, tu es né un 29 février.

— Mais j'ai eu huit ans le 29 février de l'année dernière…

— Oui. Mais depuis, il n'y en a pas eu d'autre et il n'y aura pas d'autre 29 février avant trois ans. Tu as donc huit ans.

— Donc dans deux ans, j'en aurai toujours huit ?

— Tu sais, Haydn est né un 1er avril, mais il a toujours clamé qu'il était né un jour avant, le 31 mars. Pourquoi ? Parce qu'il ne voulait pas qu'un farceur le prenne pour un poisson d'avril. Tu vas me dire que ce qu'il a fait n'avait pas de sens ? Techniquement tu as huit ans. Ne t'inquiète pas pour le reste, fais-moi confiance. Plus tu es jeune, plus tu étonneras les gens, et plus tu étonneras les gens, plus tu seras célèbre. Ta célébrité nous rendra riches. Allez, viens ! Trouvons un restaurant.

Ils ne pouvaient être plus contrastés. Le père, grand de taille et sombre de peau, était vêtu à l'orientale. Il portait sous son caftan une chemise vermeille à col rond bordé de dentelle dont les pans disparaissaient dans un pantalon bouffant maintenu par une large bande d'étoffe enroulée autour de la taille. Le fils, qui faisait à peine la moitié de la taille du père et dont le teint était plus doré que brun, était habillé à l'européenne, veste, gilet, culotte et bas de soie.

Dès le départ, Frederick de Augustus n’avait eu aucun doute sur la façon de vêtir son fils pour cette représentation : il avait son modèle, le fils de Leopold. Le jour même où il avait arrêté la date de l’événement avec Legros, il s’était mis à étudier un portrait de Wolfgang lors de son premier concert à Paris, à l’âge de sept ans. Ce dernier portait un habit en velours grenat avec des brandebourgs et broderies en fils d’argent sur le revers des manches. Sous l’habit, un gilet sur une chemise avec jabot en dentelle. Ses cheveux enroulés en cadenettes sur les tempes étaient noués en catogan avec un gros ruban. Mais voilà, le portrait datait de plus de dix ans déjà. Il pouvait s’en inspirer, mais pas le reproduire à l’identique. La mode avait changé – la veste, par exemple, avait remplacé l’habit – et il trouvait que la couleur grenat ne convenait pas au teint de son fils. Aussi lui avait-il fait porter une veste mauve lamée de fils d’or. Il avait aussi remplacé le jabot par une écharpe de mousseline blanche nouée par-derrière. Son fils en revanche n’avait nul besoin de coiffer ses cheveux en catogan, de grandes boucles naturellement frisées retombaient jusqu’à son cou comme les vagues qui moutonnent, rehaussant la beauté de son visage.

L’idée de s’habiller de façon exotique n’était pas venue d’un coup à Frederick de Augustus. Il était parti du principe que, pour réussir dans un pays étranger, il fallait être lisse, il fallait raboter toute rugosité héritée de ses origines. Cela voulait dire manger comme les gens du pays, s’habiller comme eux, faire comme eux autant que cela se peut. Cela valait encore plus pour une ville comme celle-ci, dont le public se croyait le plus sophistiqué d’Europe. Il n’avait donc d’autre choix que de s’habiller à la mode de Paris. Ainsi avait-il enfilé une chemise en satin dont il rentra les pans dans une culotte moulante retenue aux épaules par des bretelles. Par-dessus la chemise ornementée d’un jabot, il avait passé un gilet à larges motifs incrusté çà et là de paillettes dorées et l’avait boutonné. Pour finir, il avait enfilé la pièce maîtresse de sa tenue, un frac de brocart qu’il avait fait coudre à Paris même et qui, avec ses manches ornées de galons, lui conférait un air qu’il croyait à la fois solennel et décontracté. Tout lui seyait bien jusqu’au moment où, debout devant la psyché, il s’était regardé. Quelque chose n’allait pas. Mais quoi donc ? Sa coiffure ! Il avait choisi une perruque abondamment poudrée, avec deux rouleaux au-dessus des oreilles. Le contraste de la perruque avec son visage sombre était saisissant. Cela lui parut tout d’un coup saugrenu, grotesque même. Lui revint en mémoire le souvenir de ces petits domestiques ridiculement accoutrés, qui servaient de bibelots aux dames des cours européennes, négrillons qu’elles exhibaient et dont elles caressaient parfois la tête pendant qu’ils les servaient, ces dames qui dans leurs confidences polissonnes chuchotaient qu’un petit Nègre aux dents blanches, aux lèvres épaisses, à la peau satinée qu’elles disaient brûlée par le soleil était plus doux qu’un épagneul ou un lapin angora.

Une révolte rageuse monta en lui. Il arracha sa perruque et la jeta par terre.

Non, je ne veux pas paraître ridicule à les imiter.

Il ouvrit la grande malle qui contenait leurs effets. Sur leur chemin vers Paris, ils avaient passé quelques semaines à Vienne où ils avaient été logés par Angelo Soliman et sa femme Magdalena. Il avait connu Soliman des années plus tôt grâce à Joseph Haydn qui partageait la même loge maçonnique que celui-ci. C'était l'Africain le plus connu de la haute société viennoise. L'originalité de sa tenue – une élégante combinaison des modes orientale et européenne – séduisait tout particulièrement Frederick de Augustus. Il en voulait une du même genre pour sa garde-robe. Aussi Soliman l'avait-il emmené dans l'une des nombreuses boutiques que tenaient les descendants des familles turques restées dans la ville après l'effondrement de l'Empire ottoman. Il s'était acheté un bel ensemble à la mode orientale complété par un sabre mamelouk au pommeau incrusté de nacre et d'argent. C'est ainsi qu'après avoir ôté sa perruque il plongea sa main dans la malle, en sortit le turban et le posa directement sur ses cheveux.

Le père et le fils pénétrèrent finalement sous les arcades du Palais et se mirent à la recherche d'un restaurant. Sous chaque cintre d'arcade était suspendu un réverbère et tant de lampes éclairaient l'endroit que l'on avait l'impression de se déplacer dans une espèce de demi-jour. La place grouillait de monde. Les gens circulaient dans les galeries, s'asseyaient devant les cafés, devant les boutiques, pour admirer les luxueuses marchandises à travers les grands carreaux vitrés des devantures. Il y avait des scènes insolites, ainsi ce poète qui beuglait ses vers devant une librairie, indifférent au brouhaha incessant de l'endroit, ou ces joueurs d'échecs qui continuaient à pousser leurs pions comme si la foule bigarrée et bruyante autour d'eux n'existait pas, ou encore ce petit groupe d'hommes autour d'un orateur perché sur un escabeau, réclamant haut et fort la liberté d'opinion et l'abolition des lettres de cachet. Tournant son regard vers le jardin central, Frederick de Augustus découvrit des femmes habillées de façon plutôt voyante, la plupart non accompagnées, en train de prendre des rafraîchissements sur des tables placées en plein air dans un espace agrémenté de parterres de fleurs. La lueur artificielle des réverbères leur conférait une sorte d'aura qu'il n'avait pas trouvée aux filles des maisons de la place du Graben à Vienne, les célèbres *Grabennymphen*. N'eût été la présence de son fils, il serait non seulement resté plus longtemps à les observer, mais il se serait certainement approché davantage d'elles. L'idée lui vint de revenir en cet endroit une prochaine fois sans l'encombrante compagnie de son fils. On disait que si Paris était la capitale de la France, le Palais-Royal était la capitale de Paris. Comme cela était vrai !

Dans leur déambulation, ils passèrent devant plusieurs cafés et restaurants mais, ne connaissant pas l'endroit, il ne savait lequel choisir. Il ne voulait pas d'un lieu bon marché, une gargote où leurs habits recherchés auraient détonné. Il se souvint alors que Giornovichi avait mentionné deux adresses avant de les quitter, le Caveau et le café de Foy. Peut-être se trouvait-il à l'une d'elles ?

Ils passèrent devant le Caveau en premier. L'endroit ne leur plut pas, trop bondé, trop bruyant. Ils continuèrent leur chemin vers le café de Foy, un peu plus loin. C'était autre chose que le Caveau, une autre ambiance. Ils entrèrent. La salle, vaste et propre avec des murs ornés de glaces et tapissés de taffetas, était pleine aux trois quarts de gens dont l'élégance se remarquait dès le premier coup d'œil. Ils prirent place à une table en marbre et s'assirent chacun sur un tabouret couvert de velours rouge. Le restaurant était à la carte, avec plus d'une vingtaine de plats au menu. Cela leur convenait. Ils éviteraient ainsi l'embarras de ne pas savoir quoi commander. Frederick de Augustus n'avait aucune envie de passer pour un rustre tout juste débarqué dans la capitale.

*

Ils avaient fini leur dessert lorsque Giovanni Giornovichi tomba littéralement sur eux, criant haut et fort : "Tiens, Frederick de Augustus Bridgetower et son fils prodige ! Je savais que je vous retrouverais ici. Ça tombe bien, j'ai quelque chose pour vous. Permettez ?" Sans attendre de réponse, il tira un tabouret et s'assit.

— Alors, l'Américain, fit-il, je vous offre la tournée ?

— Non merci, nous sommes sur le point de rentrer. La journée a été longue et elle sera encore chargée demain. George doit se reposer.

— Allez, un petit digestif ne fera pas de mal. Garçon ?

— Oui, monsieur, à l'instant, fit le serveur qui accourut aussitôt, un menu à la main.

Avec l'assurance d'un habitué, Giornovichi repoussa la carte et commanda trois verres de liqueur, y compris pour George qui refusa et se fit servir un sirop d'orgeat à la place. Giornovichi leva son verre à la santé et au succès de ses deux invités.

Pendant qu'ils buvaient, il ne cessait de parler. Le ton de sa voix changeait constamment, couvrant toute une gamme de sentiments différents : révérencieux lorsqu'il mentionnait un mécène qui l'avait grassement rémunéré pour une commande, moqueur, voire méprisant, lorsqu'il parlait d'un musicien concurrent dont il raillait la technique, jovial et vibrant d'un malin plaisir lorsqu'il évoquait ses prouesses pas toujours des plus honnêtes aux tables de jeu, coléreux lorsqu'il s'emportait contre un chroniqueur musical qui l'avait éreinté dans sa gazette. Tout dans son comportement confortait la légende qui le poursuivait, celle d'un hâbleur imprévisible et prêt à la rixe.

Cependant ces rodomontades n'insupportaient point Frederick de Augustus, bien au contraire. Il était heureux et flatté de partager sa table avec le violoniste le plus célèbre d'Europe et, plus encore, leur conversation lui faisait découvrir un esprit qui avait su rester libre dans une société aux règles établies.

Au moment où ils se levèrent de table pour prendre congé, Giornovichi le retint :

— J’ai eu le temps d’écrire la lettre de recommandation qui vous permettra d’introduire votre petit auprès du chevalier de Saint-George.

Il sortit le pli de la poche de son frac.

— Tenez. Je ne l’ai pas fermée pour que vous puissiez lire ce que j’ai écrit. Croyez-moi, parole de quelqu’un qui connaît cette cité, il est toujours bon de savoir ce qu’on dit de vous dans une lettre, fût-elle remplie d’éloges. Tenez.

Frederick n’avait pas besoin d’une recommandation de Giornovichi. Mais comment le lui dire sans l’offenser ? Il ne dit rien : mieux valait avoir un personnage de la trempe de Giornovichi avec soi que contre soi. Il prit le billet.

— Merci.

— Surtout n’oubliez pas de la sceller. Ce serait malséant de présenter une lettre ouverte. J’espère que vous reviendrez ici très bientôt. Sans le fiston, ajouta-t-il avec un clin d’œil entendu. Vous n’avez encore rien vu du Palais-Royal.

V

La fatigue de George n'empêcha pas Frederick de Augustus de flâner encore sous les arcades du Palais sur leur chemin vers la rue où les voitures de place étaient garées. Quelques réverbères avaient déjà épuisé leur réserve d'huile et s'étaient éteints mais cela n'atténuait guère l'illumination et l'agitation des lieux. Disséminés sous les diverses galeries, plusieurs étalages étaient encore ouverts, offrant une panoplie de produits des plus familiers aux plus insolites, chaque marchand criant plus fort que l'autre afin de piquer la curiosité des badauds. George n'en revenait pas. Pour lui qui avait passé toute son enfance dans l'atmosphère confinée du palais Esterhazy, cet endroit était féerique. Le château des Esterhazy était magnifique, certes, mais sa beauté baroque, ses salons luxueux avec leurs peintures murales représentant des scènes de la mythologie et même le décorum des fêtes qui s'y tenaient n'étaient pas du genre à enflammer l'imagination d'un enfant. Ici, par contre, tout grouillait de vie et d'insouciance. Il s'arrêta soudain, fasciné par un opticien-physicien qui faisait un tour de magie extraordinaire : il arrivait à enflammer une petite tige de bois soufré rien qu'en la frottant dans un flacon contenant du phosphore ! C'était plus facile que de battre un briquet pour obtenir une flamme. Il aurait pu rester là pendant des heures encore à regarder si son père ne l'en avait arraché de force.

Quelques pas plus tard ce fut au tour du père de tomber en arrêt devant un éventaire exhibant des gazettes, des romans et les derniers pamphlets à la mode, ces pamphlets que publiaient à tour de bras les nombreux clubs politiques ou philosophiques qui agitaient la scène parisienne. Son attention fut attirée par un roman, *Les Liaisons dangereuses*. Ce n'était pas tellement le titre du livre qu'il avait remarqué, mais le nom de l'auteur, Choderlos de Laclos qui, pour lui, était associé à l'échec d'*Ernestine*, le premier opéra de Saint-George, une comédie à ariettes en trois actes dont Laclos avait été le librettiste. Les paroles de Laclos, un summum de platitude et de mauvais goût, avaient été huées du début à la fin du spectacle, entraînant dans leur disgrâce la musique de Saint-George injustement assimilée aux inepties du livret. Du coup, il n'y avait eu qu'une représentation. Et dire que la reine Marie-Antoinette était présente à cette première ! En tout cas, depuis que Frederick de Augustus savait cela, il avait une si piètre opinion de ce capitaine d'artillerie improvisé librettiste qu'il fut surpris d'entendre le libraire lui recommander chaudement l'ouvrage. À l'entendre, le livre avait eu un succès phénoménal à Paris dès sa sortie. Tout le monde l'avait lu et toute personne cultivée se devait de l'avoir dans sa bibliothèque. Propos de bonimenteur, pensa Frederick de Augustus. Personne ne lui avait parlé de ce livre, même à

Bruxelles où, sur les recommandations de Soliman, il avait passé presque un mois afin de préparer sa venue à Paris. Il tendit néanmoins la main, saisit l'objet et se mit à le feuilleter. Il se rendit compte que c'était un roman épistolaire et aussitôt *Pamela, ou la Vertu récompensée* lui vint à l'esprit, un roman anglais qu'il avait lu à Eisenstadt du temps où, page personnel du prince, il avait accès à la bibliothèque de ce dernier. Ce roman épistolaire avait lui aussi connu un énorme succès à son époque. Frederick de Augustus l'avait lu dans sa traduction française car la bibliothèque ne possédait pas de copie dans la langue originale. Bien que le prince Esterhazy ne parlât que l'allemand et le hongrois, sa bibliothèque contenait des ouvrages en français, dons de visiteurs de marque au château qui présumaient à tort que le prince pratiquait aussi cette langue considérée en Europe comme celle des gens de qualité.

Frederick de Augustus sauta le long "Avertissement de l'éditeur au lecteur" ainsi que la longue "Préface du rédacteur", et se mit à lire les premières lignes du chapitre introductif :

TU vois, ma bonne amie, que je te tiens parole, & que les bonnets & les pompons ne prennent pas tout mon temps ; il m'en reſtera toujours pour toi. J'ai pourtant vu plus de parures dans cette ſeule journée que dans les quatre ans que nous avons paſſés enſemble, & je crois que la ſuperbe Tanville (1) aura plus de chagrin à ma premiere viſite, où je compte bien la demander, qu'elle n'a cru nous en faire toutes les fois qu'elle eſt venue nous

Il s'arrêta là. Il n'y avait rien qui l'emballât vraiment. Ce n'était pas son monde à lui. Avec ces bonnets et pompons, pas étonnant que le livret d'*Ernestine* ait paru ridicule.

Il referma le livre et le reposa sur le présentoir. Le marchand déçu ne le lâcha pas pour autant. "Attendez, j'ai quelque chose qui vous plaira certainement, un roman qui est sorti il n'y a pas longtemps. Il n'est pas encore connu, mais je lui prédis un succès plus extraordinaire encore que celui de Laclos !" Frederick de Augustus n'avait aucune envie d'écouter son baratin et commençait à s'éloigner quand le vendeur lança : "L'histoire se passe chez

vous, vous savez ? – Chez moi ? Où ça, chez moi ? demanda Frederick de Augustus, intrigué. – Ben, chez vous… les îles où vivent des Nègres. – Parce que tous les Nègres viennent des îles, n'est-ce pas ? – Non, bien sûr, monsieur. Mais à vous voir, vous ne venez certainement pas d'Afrique. D'Amérique, peut-être ?" Frederick de Augustus ne répondit pas. Il prit l'ouvrage que lui tendait le vendeur. *Paul et Virginie*, lut-il, d'Henri Bernardin de Saint-Pierre. Un auteur totalement inconnu de lui. Ce coquin voulait-il encore l'arnaquer ? Tant pis, se dit-il, piqué par la curiosité. "Je le prends."

Pendant qu'on lui rendait la monnaie, il regarda son fils qui, debout à côté de lui, semblait s'impatienter. Il paraissait vraiment exténué.

— Tu dors debout mon pauvre George ! Allez, rentrons maintenant.

Ils quittèrent les arcades et sortirent dans la rue. Les voitures étaient là, celles qui attendaient leurs maîtres et celles que l'on pouvait louer à la distance ou à l'heure, reflétant toutes les nuances de la hiérarchie sociale : carrosses des gens de cour, voitures de grande remise pour les riches étrangers, fiacres et cabriolets. Un cabriolet les ramènerait plus vite à leur hôtel car c'était le transport le plus rapide, mais sa voie trop étroite et sa caisse trop relevée faisaient qu'il versait facilement. De toute façon, ils n'allaient pas bien loin, tout juste dans la rue Guénégaud, il suffisait de franchir la Seine par le Pont-Neuf, traverser la Cité et remonter un peu le quai de la Monnaie. Alors, pourquoi prendre le risque de se briser les os dans un accident stupide en voulant rentrer au plus vite ? Comme les voitures de remise, plus propres et plus confortables, ne se louaient qu'à la demi-journée, ils n'avaient pas d'autre choix que prendre un fiacre. Les cochers de fiacre avaient la réputation d'être insolents envers ceux qui se laissaient intimider. Cela, Frederick de Augustus le savait. L'étaient-ils aussi avec les étrangers ?

Suivi de son fils, il marcha d'un pas ferme vers l'endroit où les fiacres étaient garés. Leur apparition fit sensation parmi les cochers. Ils se bousculèrent pour offrir leurs services en lui donnant qui du monsieur le marquis, qui du monsieur le comte, qui encore du monsieur le duc. Sans oublier monseigneur et *milord*. Cela ramena brutalement Frederick de Augustus à sa réalité : il avait oublié pendant tout le temps où il déambulait dans la foule cosmopolite du Palais-Royal qu'il était un prince noir portant turban et caftan luxueux. Il se demanda un instant s'il n'y avait pas une teinte d'ironie ou quelque persiflage dans cette façon de l'aborder, mais il ne laissa rien transpirer. Bien au contraire, plus princier que jamais, il choisit le cocher le mieux habillé du lot, celui avec une livrée vermeille garnie de brandebourgs d'argent attachés par des olives.

— Hôtel Britannique, rue Guénégaud, ordonna-t-il.

VI

George s’endormit aussitôt qu’il se fut glissé sous l’édredon de plumes et que sa tête eut touché l’oreiller. Il s’était déshabillé rapidement, jetant pêle-mêle ses habits dans les tiroirs de la commode de la chambre qu’il partageait avec son père. Frederick de Augustus par contre prit tout son temps. Après avoir retiré son turban, il se mit à se dévêtir, enlevant une à une les strates de son accoutrement : le caftan, la bande d’étoffe qui tenait lieu de ceinture, le gilet, la chemise et ainsi de suite. Quand il eut terminé, il glissa ses pieds dans des babouches, passa une robe de chambre et remit les vêtements dans la malle, les pliant et les rangeant comme il faut.

Contrairement à ce qu’il avait pensé en rentrant, il ne s’endormit pas tout de suite malgré l’heure tardive. Trop d’événements s’étaient passés durant cette journée singulière pour que son esprit surexcité trouve le calme qui conduit au sommeil. Comme il ne voulait pas déranger son fils qui dormait déjà à poings fermés avec le visage serein d’un être sans soucis, il choisit de se détendre dans l’une des bergères située dans le coin de la chambre qui faisait office de salon. Le dos calé dans le fauteuil, les avant-bras sur les accoudoirs et les talons sur une petite table basse, il laissa son esprit ricocher de façon désordonnée sur les diverses péripéties de cette longue journée avant de se concentrer sur l’événement majeur de la soirée, le concert de son fils. Sa satisfaction aurait dû être totale, George avait conquis ce public parisien si exigeant. Et pourtant, plus il ressassait les événements de la soirée, plus l’importance du concert lui-même s’effaçait pour laisser place à ce qui tournait autour du spectacle : l’immense salle, le public, les musiciens, le comportement de l’auditoire. Il avait le vague sentiment d’être passé à côté de quelque chose d’essentiel, qui le troublait et le mettait mal à l’aise, lui qui, pour se faire accepter dans un monde ordonnancé par le décorum des princes et des aristocrates, avait voulu assimiler leurs manières, gommant tout ce qui en lui aurait pu paraître barbare à leurs yeux. Le socle sur lequel il avait construit sa personnalité publique lui semblait avoir été ébranlé dans cette salle de concert. Il ne s’était pas du tout attendu à cela, car il pensait que son séjour à Bruxelles lui en avait suffisamment appris sur Paris.

Ville francophone des Pays-Bas autrichiens, Bruxelles était le passage obligé de tout musicien germanophone qui avait la prétention de se produire à Paris. Elle était considérée comme l’arrière-cour culturelle de celle-ci, l’endroit idéal pour faire une répétition générale avant une grande première sur la scène parisienne. Wolfgang lui-même, en route pour la France, s’y était arrêté avec son père pour donner deux ou trois concerts. Du moins c’était ce

que leur avait affirmé Soliman et Frederick de Augustus n'avait aucune raison de ne pas le croire, Wolfgang et Soliman, comme Haydn, étant frères dans la même loge maçonnique.

Frederick de Augustus avait adoré son séjour à Bruxelles. Parti pour deux semaines, il y était resté presque quatre. Dès la première semaine, la langue française qu'il avait si peu pratiquée pendant son séjour en Hongrie et en Autriche lui était revenue facilement. D'ailleurs, il obligeait son fils à converser avec lui dans cette langue au moins deux heures par jour afin que celui-ci pût la manier lui aussi avec aisance. Il tenait à ce rituel autant qu'il tenait à ce que George ne passe pas une journée sans pratiquer un des exercices des *Études ou Caprices* de Kreutzer.

À Bruxelles, ils s'imprégnèrent non seulement des musiques en vogue à Paris, mais aussi de littérature et de théâtre. Frederick de Augustus fouinait partout pour dénicher ce qui pouvait lui fournir des informations sur la capitale française. Il achetait régulièrement *Le Journal de musique*, *Le Mercure de France*, *Le Journal de Paris* et même quelques pamphlets politiques et philosophiques. La prolifération des imprimeurs, des typographes, des graveurs et des marchands de musique lui permettait de trouver sans effort et à bon marché des œuvres parisiennes piratées. C'est ainsi qu'il avait acquis les partitions de deux opéras et d'une symphonie concertante du chevalier de Saint-George. Porteur d'une lettre de recommandation écrite par Haydn en faveur de George à l'intention du chevalier, il lui était essentiel d'être familier avec les productions de ce dernier.

Son fils n'était pas resté inactif non plus. Il s'était entraîné en jouant dans les concerts privés organisés par des bourgeois mécènes, amateurs de musique, se piquant souvent d'être des instrumentistes de talent et se plaisant à exhiber leur jeu aux artistes de passage. George avait même fini par donner deux concerts au prestigieux théâtre de la Monnaie.

Si donc, bien avant de quitter l'Autriche, Frederick de Augustus savait qu'à Paris les mœurs étaient autres, ce fut vraiment à Bruxelles, auprès de musiciens frais arrivés de Paris, qu'il apprit que là-bas les instrumentistes se présentaient sur la scène en grande tenue, que le public pouvait déambuler dans la salle pendant l'exécution d'un morceau ou même faire savoir à haute voix son opinion pendant qu'un soliste jouait. Il avait assimilé tout cela et il pensait vraiment que cette ville, Paris, ne lui réserverait aucune surprise. Et pourtant restait ce sentiment troublant d'être passé à côté de quelque chose !

Lassé de tourner en rond, Frederick de Augustus décida d'abandonner ses cogitations et de s'allonger sur son lit, espérant qu'à force de compter des moutons le sommeil finirait par arriver. Mais à l'instant même où il appuya ses mains sur les accoudoirs de la bergère pour s'extraire du fauteuil,

l’algarade entre Deshayes et Giornovichi lui revint à l’esprit et avec elle une illumination qui renversa complètement la façon dont il avait jusque-là lu les événements de la journée. Il retomba aussitôt dans son siège.

Non, Deshayes n’était pas un vieux butor rétrograde ni Giornovichi un aventurier, c’étaient en réalité deux musiciens qui défendaient avec âpreté mais sincérité leur conception de l’art qu’ils chérissaient. Ce que lui, Frederick de Augustus, avait pris pour de l’indiscipline et de l’incivilité de la part du public était plutôt l’expression d’un enthousiasme difficile à contenir qui s’extériorisait par ces transports bruyants et importuns. Il comprit d’un coup que cette salle de concert était un lieu d’expression où chacun revendiquait son droit à la parole. Les instrumentistes eux-mêmes n’étaient pas en reste non plus : les violonistes qui se plaisaient à affirmer leur singularité par des coups d’archet iconoclastes, se révoltant ainsi contre la règle d’or de l’époque de Lully où un orchestre n’était censé jouer “juste” que si le mouvement de l’archet était absolument uniforme chez tous ses membres, participaient eux aussi à l’éclosion de cette liberté d’expression qui semblait désormais irrépressible.

Il revisita mentalement la vaste salle du concert avec ses bancs, ses loges, ses fauteuils, et ce qu’il n’avait pas remarqué auparavant lui sauta aux yeux : un espace ouvert à tous où les places étaient attribuées non pas selon la naissance, mais selon le prix qu’on pouvait payer, un endroit où l’aristocratie rencontrait la bourgeoisie aisée, où les dames du meilleur monde côtoyaient des actrices et des chanteuses en vue et où des anonymes trouvaient leur place comme si les anciennes barrières sociales étaient neutralisées par le pouvoir de l’argent.

Liberté d’expression, valorisation de l’individualité et du trait d’esprit, diversité sociale, tout cela était nouveau pour Frederick de Augustus. Jusque-là, comme tous les opprimés, il savait ce que voulait dire ne pas être libre, mais il ne savait pas ce qu’était la liberté. Ne pas être libre était quelque chose de physique que l’on ressentait en soi, dans sa chair. La liberté se définissait en creux. Elle consistait uniquement à se débarrasser des entraves qui vous asservissaient : la lourde et pesante chaîne de fer qui rivait les pieds de l’esclave dans l’entrepont d’un navire négrier, les lanières du fouet qui lacéraient le corps pendant les corvées dans les plantations, la violence des maîtres. C’était de cette liberté-là qu’avait rêvé son grand-père dans les cales du bateau qui le transportait à la Barbade, celle qu’avait reconquise sa grand-mère en se suicidant, privant ainsi le maître de la satisfaction de la posséder, celle dont avait rêvé son père lorsque le sang giclait de son dos sous les coups du contremaître dans les champs de canne à sucre de l’île. Mais le type de liberté que Frederick de Augustus découvrait ici était tout à fait autre chose, une liberté qui ne pouvait être conçue que par des hommes qui étaient déjà libres. Elle était abstraite mais réelle, elle allait au-delà de celle rêvée par les asservis tout en l’englobant. Elle flottait dans l’air de Paris, diffuse, et Frederick de Augustus, dans son fauteuil, se demandait si cette liberté n’était

pas le signe avant-coureur de mutations encore plus grandes.

Enfin il se détendit, ayant le sentiment d'avoir résolu l'énigme du malaise qu'il avait ressenti en repensant à cette journée inoubliable. Il ne lui restait plus qu'à intérioriser cette donne pour se construire un nouveau personnage, celui de Parisien. Une envie d'alcool le prit soudain, tout particulièrement celle d'un petit verre de *slivovitz* autrichienne. À contrecœur, il se contenta de l'eau d'une carafe, seule boisson disponible dans la chambre. Demain il achèterait discrètement un petit flacon de brandy. Évitant de traîner ses babouches pour ne pas faire trop de bruit, il rejoignit son lit et s'allongea.

Une fois encore, il ne put s'empêcher de penser à Giornovichi, mais cette fois-ci avec une franche gratitude. Leur rencontre fortuite l'avait aidé à comprendre bien des choses. Et pendant que son esprit voguait dans ce territoire flou entre veille et sommeil, une anecdote sur Giornovichi lui revint. On racontait qu'une fois il avait été invité chez une baronne à Londres pour donner un concert. Alors qu'il avait commencé à jouer son concerto, les chuchoteries et les bruits des cuillères dans les tasses de thé s'étaient poursuivis. Irrité, il avait levé son archet et, se tournant vers les musiciens de l'orchestre, leur avait dit : "Arrêtez-vous, mes amis. Ces gens ne comprennent rien aux arts. Je vais leur donner quelque chose de conforme à leur goût. Ce sera toujours assez bon pour ces buveurs d'eau chaude."Et il s'était mis à jouer… *J'ai du bon tabac* !

Décidément, ce Giornovichi était quelqu'un ! Jamais Haydn n'aurait osé agir de cette façon devant les hôtes de son maître, le prince Esterhazy. Frederick sourit dans l'obscurité et glissa lentement dans le sommeil.

*

Bientôt il se mit à ronfler et son ronflement se mua en basse continue.

Soudain, au milieu de ce vrombissement soutenu, une note de basson incongrue, *fortissimo* et dans le grave, explosa comme un pet sonore au nez de l'impératrice outragée et du prince furieux. Le maître Haydn avait laissé échapper ce son blasphématoire au quatrième mouvement de sa *Soixante-Treizième Symphonie*. Or la pièce, familièrement dénommée *La Chasse*, plaisait tellement au prince qu'il l'avait fait ajouter au programme au dernier moment, sans considération aucune du sourd mécontentement des musiciens excédés par le rythme effréné des prestations : bal masqué, ballet suivi de feux d'artifice dans le parc, première d'un opéra pour marionnettes composé pour l'occasion, concerto pour baryton, plus ce concert dans le parc ouvert à la population. Tout cela pour séduire Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, en visite au château – non celui d'Eisenstadt mais celui qu'il s'était fait bâtir à Esterhaza en Hongrie, comme si le premier avec ses deux cents pièces, sa chapelle, sa bibliothèque et ses galeries sur le modèle de Versailles ne lui suffisait pas…

Dans le rêve, Frederick de Augustus ne vit pas le moment précis où le *Kapellmeister* avait porté le basson à sa bouche, toujours est-il que l'instrument avait éructé grossièrement juste après le point d'orgue du *presto* final préludant à la fin de la symphonie qui allait se terminer *pianissimo*. Quelle insulte pour les oreilles de ceux qui comme le prince connaissaient l'œuvre ! À ce son barbare, les musiciens de l'orchestre s'étaient arrêtés surpris, mains et doigts figés sur leur instrument. L'impératrice, perplexe, avait regardé le prince, et le prince sidéré avait regardé à son tour Haydn, ne sachant sur le moment comment réagir.

Frederick de Augustus quant à lui, assis juste derrière le fauteuil du prince pour être à sa disposition au moindre signe, avait le souffle coupé devant l'impudence inattendue de ce musicien d'habitude si compassé, célèbre mais traité comme un serviteur. Et le voilà maintenant qui se débarrassait de la livrée d'apparat de la maison Esterhazy qu'il avait revêtue pour l'occasion ! Il la jetait par terre, saisissait un violon et se mettait à jouer un air de son village de basse Autriche, non pas de façon raffinée et sophistiquée comme il le faisait lorsqu'il l'intégrait dans ses symphonies, mais de façon brute, paysanne, comme un simple ménétrier.

À son tour, Frederick de Augustus ne se tint plus. Il sauta par-dessus la rangée de sièges où étaient assis le prince et l'impératrice et se retrouva sur scène face à Haydn, un tambour devant lui, un de ces grands tambours que l'on ne pouvait jouer que debout. Les musiques et les rythmes qu'il avait entendus tout jeune à la Barbade revinrent tout d'un coup dans sa mémoire. Tambour et violon, rythmes caribéens et *ländler* autrichien. Fantastique duo. Un troisième personnage surgit à côté d'eux : c'était le petit George, son fils, un banjo à quatre cordes dans les mains. Le duo se transforma alors en un trio enflammé. Rythmes et sons d'Europe croisaient ceux d'ailleurs, se cognaient, se brassaient et fusionnaient, créant des sonorités jamais entendues auparavant. Les autres musiciens, transportés, rejoignirent le trio banjo, violon et tambour. La scène se transforma en un grand espace d'improvisation joyeuse et festive qui déborda dans la grande salle du concert. Une grande fête de la liberté.

Submergé par cette profusion sonore, Frederick de Augustus fut renvoyé dans sa lointaine enfance. Il se revit à côté de son père à la Barbade pendant le *crop-over*, cette fête où les esclaves étaient autorisés à célébrer la fin des récoltes, cette fête où ils avaient le droit de danser et de faire de la musique avec tous les instruments possibles et imaginables : balafons, marimbas, *sanza*, gourdes secouées recouvertes de perles et de verroterie, bambous percutés, sonnailles portées aux poignets et aux chevilles, cuillères entrechoquées, conques et cruches dans lesquelles on soufflait… Le seul jour de l'année où un peu d'humanité et de fantaisie caressait leurs vies.

Tout à ses réminiscences, Frederick de Augustus ne sut à quel moment le prince, abandonné par ses serviteurs qui tous avaient rejoint la fête

improvisée, s'était lui aussi retrouvé à côté d'eux sur scène. Il n'arborait plus sa magnifique et extravagante veste sertie de diamants, mais avait revêtu la livrée de la maison Esterhazy que le *maestro* Haydn avait tantôt dédaigneusement jetée par terre. Frederick de Augustus éclata d'un grand rire lorsqu'il le vit, en tenue de valet, jouer du baryton, cet instrument bâtard, mi-viole de gambe, mi-violoncelle, qu'il affectionnait tant, et pour lequel il avait plusieurs fois traité le *maestro* comme un vulgaire domestique, l'humiliant en lui infligeant un blâme public sous prétexte que celui-ci n'avait pas composé à temps la pièce hebdomadaire qu'il exigeait pour le maudit instrument.

Et son rire dans le rêve le secoua tellement qu'il le réveilla.

VII

Bien qu'il se fût endormi très tard, Frederick de Augustus s'éveilla plutôt bien reposé. George, qui s'était levé un peu avant lui, le taquina en lui demandant de lui raconter le cauchemar qu'il avait fait dans son sommeil lorsque au milieu de la nuit, en allant utiliser le pot de chambre, il l'avait vu s'agiter et grommeler des paroles incompréhensibles qui rompaient la monotonie de son ronflement. Son père lui répondit en souriant qu'il se souvenait à peine de son rêve, sinon d'une grande fête dans une île lointaine sous le soleil, puis lui signifia qu'il était temps d'aller prendre leur petit-déjeuner.

L'un des avantages de l'hôtel dans lequel ils étaient descendus était qu'on pouvait prendre son petit-déjeuner sur place, dans un salon situé au rez-de-jardin. Frederick de Augustus regretta son *einspänner*, grand café typiquement viennois servi avec une généreuse dose de crème fouettée qui le requinquait le matin avant d'entamer sa journée laborieuse, et se contenta de commander un café au lait avec des tartines. L'hôtesse lui indiqua qu'elle n'avait malheureusement pas de pain blanc pour le moment car celui-ci manquait à Paris et lui proposa à la place des tranches de pain bis avec de la confiture de coings. George par contre avait trouvé son bonheur : le chocolat chaud. Une jeune fille à peine plus âgée que lui leur apporta leur commande sur un plateau. Elle portait une robe à manches longues collantes sur laquelle elle avait passé un tablier en toile grossière qui lui couvrait la moitié du tour de taille. Elle travaillait probablement pour la patronne. Après qu'elle les eut servis, Frederick de Augustus la remercia tandis que George lui fit un grand sourire auquel elle répondit timidement avant de s'éclipser.

Le chocolat de George était excellent, tout juste épais comme il fallait. Frederick de Augustus le regarda avec envie verser dans une grande tasse, depuis le chocolatier en porcelaine fleurie qui le contenait, le liquide velouté à l'arôme exquis, avant de le savourer avec gourmandise.

De retour dans leur chambre, il s'attela à l'organisation du programme de la journée. Deux rendez-vous étaient incontournables, l'un avec le chevalier de Saint-George et l'autre avec Legros. La visite à Legros ne nécessitait aucune préparation, il s'agissait tout simplement de réclamer leur part de forfait. La somme qu'on leur verserait refléterait-elle le montant réel des recettes de la soirée ? Il n'avait aucun moyen de le savoir. Et s'il demandait l'aide de Giornovichi sur ce point ?

Avec le chevalier de Saint-George, c'était une tout autre affaire. En fait, les deux hommes s'étaient déjà rencontrés à Vienne quatre ans plus tôt lorsque celui-ci avait été dépêché dans la capitale autrichienne auprès de Haydn par le

grand maître de la Société Olympique de la Parfaite Estime, une loge maçonnique parisienne, pour lui commander une série de six symphonies. Comme le chevalier ne maîtrisait pas suffisamment la langue allemande pour mener des négociations aussi importantes, le *maestro*, qui lui-même parlait mieux italien que français, avait fait appel à Frederick de Augustus pour leur servir d'interprète. Se souviendrait-il de lui ?

Frederick de Augustus se rappela un peu amusé sa surprise lorsqu'il était entré dans le salon où se trouvaient les deux hommes : l'éminent émissaire venu de Paris était un mulâtre ! Le contraste ne pouvait être plus grand entre les deux interlocuteurs. L'un, blanc, musicien de génie mais fils de charron au lourd accent provincial que les Viennois raillaient, isolé du monde extérieur et tenu en quasi-servitude par son employeur. L'autre, mulâtre, fils d'aristocrate et homme du monde adulé dans les salons et hauts lieux parisiens où il se permettait toutes les fantaisies. L'un, de petite taille, robuste, planté sur des jambes un peu courtes, le front bombé surplombant un nez busqué, les yeux vifs et perçants éclairant un visage grêlé par la variole. L'autre, de haute stature, svelte et bâti en athlète, les lèvres rehaussées de rouge et le visage poudré atténuant son teint cuivré. Enfin, tandis que la tenue de l'un était ordinaire, culotte de tissu sombre, habit bleu avec jabot et brandebourgs en argent passé sur un gilet de la même couleur, celle de l'autre reflétait le luxe et le raffinement, culotte de soie, veste de satin uni délicatement brodé et cape jetée sur les épaules. Et pourtant un respect mutuel se lisait dans leurs regards.

Saint-George ne s'était pas étonné lorsque Haydn lui avait présenté Frederick de Augustus comme un "officier de la cour du prince Esterhazy". Après tout on ne comptait plus le nombre de "Maures" qui faisaient partie de la garde personnelle des princes européens. Par contre il n'avait pu cacher sa surprise – un froncement de sourcils vite effacé – lorsque, après avoir échangé des paroles en allemand avec Haydn, Frederick de Augustus s'était tourné vers lui et lui avait souhaité la bienvenue en français. À une époque où la couleur de l'épiderme comptait tant et où les Noirs qui avaient réussi à s'insérer dans la bonne société étaient plutôt clairs de peau car presque tous étaient les enfants naturels de maîtres blancs, il ne s'était pas du tout attendu à ce que l'interprète dont Haydn lui avait parlé avec admiration fût ce Nègre à la peau si sombre.

Après que tous trois se furent confortablement installés dans des chaises au dossier canné, Saint-George avait sorti de sa serviette les documents qu'il avait apportés, les avait placés sur la table et avait tendu un pli à Haydn. Celui-ci l'avait décacheté et donné à son tour à Frederick de Augustus. C'était une missive de Legros, directeur du Concert Spirituel, qui disait écrire "au nom de tous les musiciens français". Il priait Haydn d'accepter la commande du grand maître de la loge Olympique et assurait que ces œuvres, une fois jouées et publiées, "garantiraient à jamais la gloire du plus grand musicien d'Europe". Frederick de Augustus qui connaissait bien Haydn savait que

celui-ci détestait les flatteries. Il avait attendu amusé sa réaction. Haydn n'avait rien répondu et avait opiné simplement de la tête comme pour signifier à son interlocuteur : trêve de flagorneries, passons à l'essentiel. Saint-George avait été visiblement décontenancé par l'impassibilité du maître devant l'éloge, habitué qu'il était des salons parisiens où aucune tractation ne s'engageait sans ronds de jambe et courtisaneries préalables. Sans autre commentaire, il avait dévoilé les termes de la commande : six symphonies payées vingt-cinq louis chacune ! Haydn – et Frederick de Augustus également – avait été surpris par l'importance de la somme. Jamais on ne lui avait offert autant d'argent pour une de ses compositions. Bien qu'ayant entre ses mains le contrat, il avait demandé à Saint-George de confirmer de vive voix le montant de la somme. Saint-George, ravi, avait répété le chiffre et une conversation nourrie s'était établie entre les deux hommes. La tête de Frederick de Augustus s'était mise à ballotter, son visage se tournant tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, chaque fois qu'on passait de l'allemand au français et du français à l'allemand. Dans son enthousiasme, Saint-George avait ajouté cinq louis de plus dans l'escarcelle pour les droits de publication.

À l'évocation de cette rencontre lointaine, Frederick de Augustus conclut que Saint-George ne se souviendrait certainement plus de lui. Il ne s'en était pas rendu compte à l'époque, mais maintenant il comprenait qu'il n'avait jamais existé aux yeux du chevalier pendant tout le temps où ils étaient ensemble. Il avait été invisible, transparent, tout juste une voix qui traduisait et qui aurait bien pu n'être qu'un automate. Il n'était probablement à ses yeux qu'un de ces domestiques en livrée chamarrée, stylés, qui passaient les plats, remplissaient les verres, servaient et desservaient la table mais que les hôtes ne voyaient pas. Ceux-ci se rappelleraient le lendemain les mets, le vin, le thé, le café, les liqueurs et même la beauté de la porcelaine dans laquelle ils avaient été servis, mais ne garderaient même pas un souvenir vague de ceux qui les avaient servis.

Dans ces conditions, pourquoi Frederick de Augustus tenait-il tant à le rencontrer de nouveau ?

Tout d'abord, parce que Saint-George était le directeur du Concert des Amateurs, le meilleur orchestre de Paris sinon d'Europe : le rencontrer, c'était saisir l'opportunité de décrocher un deuxième concert pour son fils. Le prix des places étant plus élevé au Concert des Amateurs qu'au Concert Spirituel, il gagnerait beaucoup plus d'argent, ce qui, à ne pas le cacher, était l'un de ses objectifs. Ensuite et surtout, Saint-George avait ses entrées chez la reine Marie-Antoinette. Celle-ci admirait beaucoup son talent et le considérait comme le seul maître français qui valait la peine d'être écouté. Elle l'avait même invité à Versailles pour jouer avec elle. Ne disait-on de source bien informée qu'elle l'avait proposé pour diriger l'Académie royale de musique, à savoir l'Opéra ? Il y avait donc une possibilité que la rencontre avec le chevalier aboutisse à une audience auprès de la reine. Ne serait-ce pas

merveilleux ? Il se trouvait aussi que la reine avait la réputation de protéger les musiciens autrichiens et allemands présents à Paris. Tout le monde se souvenait encore du soutien qu'elle avait apporté au chevalier von Gluck qui avait suscité tant de jalousie chez les musiciens français. Si par bonheur ils obtenaient cette audience rêvée, Frederick de Augustus ne manquerait pas de présenter son fils comme venant lui aussi d'Autriche, ce qui était la stricte vérité ; et peut-être mentionnerait-il aussi à la reine qu'il avait accompagné sa mère lorsque celle-ci avait rendu visite au prince Esterhazy en son palais d'Esterhaza. En effet, lorsque Sa Majesté Impériale Marie-Thérèse avait manifesté son désir de faire une promenade en voiture dans les jardins du château, le prince avait enjoint Frederick de Augustus de marcher en tête de son carrosse, page exotique précédant les chevaux. Cette touche personnelle pourrait attendrir la reine et, qui sait, ouvrir à son fils la porte d'un concert à Versailles, tout comme le jeune Mozart ! À ce point de sa réflexion, Frederick de Augustus sourit et se dit en lui-même qu'il ne fallait quand même pas trop s'emballer.

Depuis Bruxelles, il avait créé un portfolio spécial "Saint-George" constitué d'articles découpés dans les journaux et revues qu'il achetait. Le moment était arrivé de les lire et de survoler rapidement ceux qu'il avait déjà lus. Il voulait être sûr de ne pas laisser passer une information capitale sur le personnage. Il sortit de la malle la serviette qui contenait le dossier, prit la lettre de Giornovichi qu'il avait posée la veille au soir sur le guéridon à côté du lit et vint s'asseoir au salon. Il se souvint que la lettre de Giornovichi n'était pas cachetée ; il la sortit de l'enveloppe, la déplia… et ne crut pas ce qu'il lut. C'était incroyable ! Ce virtuose du violon, ce vantard, cet insolent, ce fier-à-bras était illettré en français :

> *Mon chiere Saint-George, je tecri osuje de ce jenome danviron 8 anè quie sansanduter un gran violoniste, il a doné un premie concer aveque brio quietet rempli come il niapaudecsample...*

Il écrivait certainement à l'oreille et en plus une oreille italienne, avec une transcription si fantaisiste qu'elle n'en facilitait pas la lecture. Frederick de Augustus se demanda si Giornovichi écrivait mieux en italien. Il en doutait. Il appela George qui était en train de passer de la colophane sur la mèche de l'archet près de la grande fenêtre de l'appartement et lui montra la lettre. Celui-ci, après l'avoir lue, amusé, dit à son père que la lettre était parfaitement compréhensible même si elle était écrite de façon bizarre. "Et que veut dire *niapaudecsample*, lui demanda son père. – Facile, répondit-il, il n'y a pas eu d'exemple !" Frederick était épaté par la sagacité de son fils. Pour ne pas le montrer, il continua d'une voix sentencieuse : "J'espère que tu n'écriras jamais comme cela."

En fait George, qui s'était pris d'une certaine affection pour Giornovichi,

était tout autant dérouté que son père car il n'avait jamais pensé qu'un artiste connu et reconnu, violoniste talentueux, brillant causeur et grand voyageur, puisse être en même temps un illettré. Son père, percevant son trouble, lui dit : "Dans ce monde où tu grandis et voyages, il ne faut rien prendre pour argent comptant. Souvent, beaucoup de choses se cachent derrière l'apparence des choses. Un décor a toujours son envers, n'oublie jamais cela." Il ne put résister au plaisir de lui faire part d'une nouvelle anecdote sur Giornovichi pour montrer les faiblesses que cachait l'homme derrière ses rodomontades. Cela se passait à Londres. Après une soirée avec des amis, Giornovichi avait été incapable au moment du départ de retrouver le nom de la rue dans laquelle il habitait. Ce n'est que lorsqu'en désespoir de cause il s'était mis à siffloter l'air de *Malbrough s'en va-t-en guerre* que ses amis avaient pu diriger enfin le *cab* dans la rue Malbrough. Sacré Jarnowick ! Il n'était plus question de présenter sa lettre à Saint-George. De toute façon, avec une lettre de recommandation du *Kapellmeister* Haydn, toute autre était superflue. Il la remit dans l'enveloppe avec l'intention de la détruire plus tard. En le voyant refermer l'enveloppe, George demanda :

— Combien de temps prend une lettre pour arriver à Dresde ? Je n'ai toujours pas reçu de réponse à celle que j'ai envoyée à maman et à Friedrich quand nous étions encore à Bruxelles.

— Il faut être patient. Peut-être que ton frère n'aura pas répondu tout de suite. Peut-être aussi que leur lettre sera arrivée après notre départ de Bruxelles.

— Dans ce cas elle est perdue puisque je leur avais donné l'adresse de l'hôtel où nous logions ! Tu crois qu'ils nous l'ont fait suivre ?

— Je crains que non. Ce n'est pas le genre d'hôtel qui se démène pour satisfaire un client. De toute façon, je ne leur ai pas laissé notre adresse parisienne car ce n'est qu'au dernier moment que j'ai fait le choix de l'hôtel Britannique.

— Eh bien, je vais leur écrire encore et leur communiquer notre nouvelle adresse.

— Si tu veux. Laisse-moi maintenant préparer notre visite chez Saint-George.

Il se replongea dans les documents qu'il avait sortis du portfolio. Rien ne retint son attention pendant cette lecture jusqu'à ce qu'il tombe sur un billet de *La Chronique de Paris* daté du 1er mai 1779, c'est-à-dire vieux de dix ans déjà :

1 *Mai* 1779. M. de Saint George eſt un mulâtre, c'eſt-à-dire fils d'une négreſſe : c'eſt un homme doué d'une foule de dons de la nature : il eſt très-adroit à tous les exercices du corps, il tire de armes d'une façon ſupérieure, il joue du violon de même, il eſt en outre un très-valeureux champion en amour & recherché de toutes les femmes inſtruites de ſon talent merveilleux, malgré la laideur de ſa figure. Comme un grand amateur de muſique, il a été admis à en faire avec la Reine.

Il ne se souvenait pas d'avoir lu cet article et bien lui en avait pris, pensa-t-il, car il lui rappelait quelque chose d'essentiel qu'il pouvait exploiter : Saint-George étant mulâtre comme son fils George, pourrait-il jouer sur ce point commun ? Il ne pouvait trancher. Il décida d'attendre de voir comment tournerait la rencontre. Par contre, que voulait dire l'auteur de l'article par "la laideur de sa figure" alors que tout le monde le trouvait d'une grande beauté ? Était-ce de la jalousie ou alors était-ce parce qu'il n'était pas blanc ? Et que laissait sous-entendre ce "talent merveilleux" recherché par les femmes qui en étaient instruites ?

La suite de la lecture ne lui apprit rien de plus sur Saint-George qu'il ne sût déjà. Il relut néanmoins le seul texte écrit et publié par celui-ci, un quatrain à la mode du temps :

Quand j'entends la douce voix par le bois
Du beau rossignol qui chante
D'elle je pense jouir et ouïr
Sa douce voix qui m'enchante.

La frivolité et la banalité du poème l'avaient déçu la première fois qu'il l'avait lu. La relecture ne le fit pas changer d'opinion. Il trouvait que le texte n'avait aucune originalité et ne révélait rien sur l'homme ; il aurait pu être écrit par n'importe quel gandin de la cour.

Il ne lui restait plus qu'à jeter un coup d'œil sur les compositions du musicien qu'il avait achetées à Bruxelles, une symphonie concertante pour deux violons et orchestre, et les livrets de deux de ses opéras, *Ernestine* et *La Chasse*. Il ne voulait pas paraître totalement ignorant au cas où Saint-George lui poserait des questions sur sa musique. Même s'il se savait incapable de

discuter son œuvre instrumentale, il pouvait au moins disserter sur les livrets des opéras. Il commença par *Ernestine*. Lorsqu'il ouvrit le *libretto*, un article qu'il avait découpé dans la *Correspondance littéraire* en tomba. Il le prit et se mit à lire :

Ernestine est tombée aux Italiens le plus ridiculement du monde, mais tombée pour ne plus se relever, ce qui devient rare. Paroles et musique, tout a été hué depuis le commencement jusqu'à la fin. Saint-George était connu pour faire de la musique agréable dans un concert; mais cette expérience a dû lui apprendre qu'il y avait loin d'une symphonie d'amateur à la musique d'un drame, et M. de Laclos qui a de l'esprit, assez pour faire quelques jolis petits vers, a dû comprendre qu'il y avait encore loin de tout cela à une pièce de théâtre. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que la reine qui protégeait la pièce, s'en est moquée plus que personne. Rien n'a mis le parterre de meilleure humeur qu'un certain courier qui arrivait pour faire le dénouement, et qui criait en claquant son fouet, *ohé, ohé !* Tout le parterre s'est mis à crier *ohé*.

Frederick de Augustus ne put résister et se mit à rire à haute voix. George, toujours à la fenêtre, le regarda et lui demanda l'objet de son hilarité. Lorsqu'il lui raconta la scène, George se mit à rire à son tour et essaya

d’imaginer la reine Marie-Antoinette, hochant sa tête coiffée “à la Belle Poule”, une de ces monumentales coiffures dont elle avait le secret et qui devenaient aussitôt la mode auprès des dames de cour, en train de crier gaîment “*ohé, ohé*”.

VIII

Ils étaient maintenant prêts à sortir et Frederick de Augustus avait mis le costume qu'il avait rejeté la veille. Ce jour-là en effet, son intention avait été d'exploiter l'imagerie colportée sur les natifs d'une autre partie du monde que l'Europe, et le turban et le caftan étaient tout désignés pour satisfaire cet exotisme facile. En revanche, il s'agissait maintenant d'aller à la rencontre d'une personne qui n'avait cessé toute sa vie d'œuvrer pour s'intégrer à la bonne société parisienne. Il fallait donc, pour solliciter son patronage, présenter une image de soi conforme au monde duquel elle s'était efforcée si ardemment de se faire accepter.

En tout cas, Frederik de Augustus était impressionné par la façon dont ce "fils d'une Négresse" avait réussi à devenir un membre éminent de l'aristocratie parisienne dans laquelle le rang primait tout, même la fortune. Or de statut social, Saint-George n'en avait point au départ, le Code Noir en vigueur le classant dans la catégorie des esclaves parce que né d'une mère esclave, même si par ailleurs son père blanc l'avait reconnu. Certes il avait été affranchi dès qu'il avait mis pied sur le sol de France – "toutes les personnes y sont libres et sitôt qu'un esclave y entre, en se faisant baptiser, il acquiert la liberté", reconnaissait la loi – mais pour autant il ne pouvait hériter d'un quelconque titre nobiliaire. C'était compter sans le lien fort qui unissait le géniteur, un nobliau des colonies, à son enfant, lien inhabituel chez un planteur propriétaire d'esclaves. Celui-ci non seulement avait tout fait pour contourner les difficultés juridiques afin de trouver à son fils un titre, mais il l'avait également couché sur son testament.

Le père avait commencé par lui acheter le titre d'"écuyer du roi". Ensuite, convaincu que l'épée, apanage de la noblesse, était à même d'ouvrir à son fils les portes des milieux de l'aristocratie, il s'était attelé à lui donner une éducation où l'escrime et l'équitation tenaient une place importante à côté de disciplines comme la musique, les mathématiques, l'histoire, la danse et les langues étrangères. Au bout du compte, à seize ans, la précellence de Saint-George à l'escrime était telle que tout le monde autour de lui s'était mis à l'appeler "chevalier", ce qui lui donna la brillante idée de changer son nom de Joseph Bologne de Saint-Georges en "chevalier de Saint-George", laissant tomber dans la foulée par coquetterie le *s* de Georges.

Dès lors, exploitant à fond ses nombreux talents, jouant de son charme, se faisant remarquer par d'incessants cabotinages comme traverser la Seine à la nage avec un bras attaché dans le dos un jour glacial de janvier, jouer un soir du violon avec son fouet en guise d'archet, ou encore tirer au pistolet sur deux

écus de six francs lancés successivement en l'air et les frapper à balle l'un après l'autre avant leur chute, il était devenu la coqueluche de la bonne société. Et suprême consécration, il s'apprêtait à prendre la direction de l'Opéra de Paris sur recommandation expresse de la reine !

Cependant, malgré cette intégration apparemment réussie, Saint-George gardait une susceptibilité à fleur d'épiderme et ne tolérait aucune remarque sur la couleur de sa peau. Plusieurs articles du portfolio constitué par Frederick de Augustus décrivaient ses emportements. Un jour par exemple, rue du Bac où il habitait, un inconnu l'avait traité de "moricaud" et de "mal blanchi". Saint-George s'était emballé aussitôt, avait sauté sur l'individu, l'agrippant au collet et lui enfonçant la tête dans le caniveau : "À présent, te voilà aussi mal blanchi que moi", avait-il lancé en le balançant dans le fossé.

En revanche, il n'objectait pas lorsque les jeunes aristocrates de son entourage l'appelaient "l'Américain", et pour cause ! Il était loin, le temps où le terme "américain" était méprisant, évoquant quelque peuple sauvage des bouches de l'Orénoque. Les choses avaient bien changé depuis que les colonies d'Amérique avaient acquis leur liberté en combattant victorieusement le roi George III d'Angleterre. L'Amérique était désormais citée en exemple par les philosophes qui y trouvaient la confirmation de la justesse de leurs idées. Ces idées, Frederick de Augustus les connaissait pour avoir lu les journaux et brochures achetés à Bruxelles et à Paris. Elles s'élevaient contre les arrestations arbitraires, elles ridiculisaient le clergé et attaquaient l'autorité et la rapacité de l'Église, elles dénonçaient la misère du peuple surexploité par une aristocratie cramponnée à ses privilèges. Au Palais-Royal, devant le café du Caveau, il avait vu et entendu un orateur juché sur un tabouret réclamer haut et fort la liberté d'opinion, l'abolition des lettres de cachet, la suppression des privilèges des nobles. L'orateur avait poussé l'audace jusqu'à demander la liberté de culte et la séparation de l'Église et de l'État, attaque manifeste contre les fondements mêmes de l'ordre monarchique ! Frederick de Augustus ne pouvait imaginer un tel discours à Vienne, dans l'empire des Habsbourg où régnait l'impératrice Marie-Thérèse et où il avait vécu ces dix dernières années.

En fait, si Saint-George était si flatté d'être appelé "l'Américain", c'était surtout à cause d'un homme, le marquis de La Fayette, qui avait désobéi aux ordres de son roi lui interdisant de quitter la France et s'était embarqué clandestinement pour l'Amérique où il avait pris une part active à la révolution américaine aux côtés du général George Washington. Son retour en France avait été triomphal. Accueilli en héros, adulé, reçu à la cour, objet d'admiration du public, il avait profité de sa notoriété pour répandre ses idées, certaines aussi radicales que celles qui circulaient chez les philosophes. Il prônait par exemple la suppression de la gabelle et la libération de tous ceux qui avaient été emprisonnés pour ne pas l'avoir payée, ainsi que la suppression de toutes les prisons d'État. Plus audacieux encore, il réclamait l'abolition immédiate de la traite négrière et l'émancipation graduelle des

esclaves ! Pour enfoncer le clou, il avait adhéré à la Société des amis des Noirs, une association qui venait d'être créée dans le but exclusif d'obtenir l'abolition de l'esclavage. Enfin, pour se démarquer de l'aristocratie, il s'était mis à signer son nom "Lafayette" plutôt que le nobiliaire "La Fayette".

Cependant, Frederick de Augustus, qui pensait avoir bien cerné la personnalité de Saint-George, soupçonnait que la raison véritable de sa fascination pour le marquis ne résidait pas tant dans ses idées que dans le succès que celui-ci avait auprès de la gent féminine, car la célébrité de l'homme n'était pas seulement due à ses convictions. Plusieurs femmes s'étaient éprises de lui et le jeune marquis s'était révélé être un séducteur, avec à son actif le suicide d'un comte qui avait découvert que son épouse était la maîtresse du héros d'Amérique. Ainsi, en se laissant appeler "l'Américain", il gagnait sur deux tableaux : il ajoutait un fleuron de plus à ses faits d'armes en laissant accroire qu'il était un compagnon de Lafayette et il captait un peu du prestige associé au personnage.

On l'appelait parfois aussi "créole", terme qui désignait les Blancs nés dans les îles et il n'y faisait aucune objection. Par contre, il n'hésitait pas à tirer l'épée du fourreau si quelqu'un d'aventure le qualifiait de "Nègre créole", expression utilisée pour désigner les esclaves et les distinguer des "gens de couleur", nés aux îles et libres.

C'était donc cet homme-là que Frederick de Augustus et son fils allaient rencontrer. Voilà pourquoi il avait mis ce beau costume qu'il avait écarté la veille. En plus, en lieu et place d'épée, il portait au côté son sabre turc. Ainsi pensait-il, lui vêtu à la toute dernière mode parisienne et son fils en petit Mozart, Saint-George se croirait en face de personnes suffisamment distinguées pour être reçues dans son salon sans susciter la désapprobation de son entourage.

*

Bien qu'il habitât la rue du Bac, Saint-George leur avait fixé rendez-vous dans la résidence de son père, un hôtel privé de la rue Richelieu qui donnait directement sur les jardins du Palais-Royal. L'endroit n'était pas loin de l'hôtel Britannique où ils étaient descendus, ils pouvaient donc y aller à pied et s'épargner ainsi une course en voiture. Cela leur permettrait aussi de déambuler à loisir dans cette ville qu'ils n'avaient pas eu le temps jusque-là d'explorer, en profitant du temps doux et ensoleillé de cette matinée d'un dimanche d'avril. La rue Guénégaud où se situait leur hôtel débouchait directement sur la Seine. Ils l'empruntèrent, marchèrent tout droit et se retrouvèrent sur le quai de la Monnaie. La rue Richelieu se trouvant sur la rive droite, il leur fallait traverser l'île de la Cité en empruntant le Pont-Neuf et, une fois de l'autre côté, marcher dans la direction des Tuileries.

Nombre d'échoppes s'alignaient le long du quai et les gens se bousculaient

comme si toute la population s’y était donné rendez-vous. Ils se pressaient devant des gargotes où certains buvaient debout tandis que d’autres, assis là où ils pouvaient poser leur séant, mangeaient en plongeant leurs doigts dans des récipients ébréchés posés sur leurs genoux. Ils coupaient la viande avec leurs dents et buvaient la soupe en portant l’assiette à leur bouche. Plus près du fleuve, des portefaix aux bras musclés se disputaient pour décharger les marchandises apportées par les barques accostées le long du quai. Un peu plus loin, des lavandières frappaient leur linge sur des planches de bois à côté des cochers qui abreuvaient leurs chevaux sans se soucier du crottin que lâchaient les bêtes. Et des chiens, des dizaines de chiens errants fouillant dans des tas d’ordures, vagabondaient près des gargotes et des éventaires des marchands de poisson où flottaient des odeurs écœurantes. Un barbet tout crotté déboula si subitement entre les jambes de George qu’il faillit le faire tomber.

L’endroit se transforma en une véritable foire lorsqu’ils atteignirent le pont et en commencèrent la traversée. Des badauds et des voitures encombraient la chaussée en un va-et-vient incessant malgré la présence des trottoirs pour piétons. Des charlatans vendaient leurs onguents et leurs remèdes à la criée tandis qu’à côté un arracheur de dents proposait ses services, assis à côté de sa cassette remplie de poudres et d’élixirs. Des bouquetières essayaient de vendre des roses en appâtant les hommes qu’elles approchaient avec des allusions salaces, rivalisant ainsi avec les offres des ribaudes qui ne faisaient pas mystère de ce qu’elles vendaient. Quelques pas plus loin, ils passèrent devant des chiffonnières qui, hotte au dos, protestaient contre les prix impossibles que leur demandaient des fripiers pour de vieilles hardes usées, tout juste bonnes à jeter, tandis que les ravaudeuses assises à côté des fripiers suivaient la dispute en levant de temps en temps leur visage des vêtements qu’elles rapiéçaient. Mais plus nombreux encore étaient ceux qui ne faisaient rien. Ces oisifs dormaient affalés contre le parapet, jouaient aux cartes, se querellaient en attendant on ne savait trop quoi ; il n’y avait aucun doute dans l’esprit de Frederick de Augustus que c’était parmi eux que se recrutaient malandrins et vide-goussets.

Il découvrait là une humanité misérable, vivant au jour le jour, dont la pauvreté contrastait de façon brutale avec le luxe, les plaisirs et les occupations de ceux qui fréquentaient le Palais-Royal si proche. Il saisit tout d’un coup ce que dénonçaient les philosophes dans leurs pamphlets et le réquisitoire dressé par l’orateur juché sur un escabeau qu’il avait entendu devant le café du Caveau ; il finit par concéder que leurs propos, qu’il avait jugés jusque-là bien trop virulents, n’étaient pas sans fondement. Il pensa aussitôt aux mots d’un baron autrichien qu’il avait lus dans la bibliothèque de Soliman à Vienne lorsqu’il préparait son voyage pour la France : “Le monde est un grand corps dont Paris est le cœur.” Un corps bien malade, pensa-t-il. Il était maintenant sûr d’une chose, il y avait beaucoup de souffrances dans ce cœur du monde qu’était Paris en ce mois d’avril 1789 !

Frederick de Augustus se sentit soudain tiré par le bras. C’était George qui, tout excité, le traînait vers un petit attroupement d’où s’élevaient des sons de tambourin en criant : “Papa, papa viens voir, viens voir !” Il réussit à rester dans le sillage de son fils pendant que celui-ci essayait de se faufiler au premier rang du cercle formé par la foule. “Regarde, regarde”, continuait-il à crier en pointant du doigt le spectacle avec l’enthousiasme d’un enfant de neuf ans : un montreur de singe et son animal habillé d’un jupon et d’un casaquin, et coiffé d’un chapeau avec des cocardes bleu et blanc. Une longue corde le rattachait à l’animal. Le singe, véritable acrobate, dansait en sautillant au son du tambourin et, chaque fois que le rythme de l’instrument se transformait en roulements de tambour, il faisait une roulade avant, une roulade arrière, puis se redressait sous les applaudissements. Après deux ou trois de ces cabrioles, il s’arrêta, saisit son chapeau des deux mains, l’enfonça sur sa tête en poussant des petits cris aigus et courut vers son maître. Celui-ci le caressa et lui tendit un morceau de fruit sec qu’il saisit promptement et enfouit goulûment dans sa bouche en faisant des grimaces. L’homme se mit alors à passer sa sébile à la ronde ; Frederick de Augustus y déposa deux pièces d’un sou. George n’avait jamais vu de singe. Il était intrigué par cet animal à la fois si humain, si habile et pourtant si grotesque. Il serait resté là une heure encore si son père ne l’avait à son tour tiré par le bras pour lui dire qu’il était temps de partir.

Ils avaient dépassé la statue équestre du roi Henri IV érigée sur le terre-plein de l’île et se trouvaient maintenant sur l’autre moitié du pont. Il y avait toujours autant de monde. Dans un des balcons en demi-cercle situés au-dessus des piles du pont, un chanteur installé à côté d’un bouquiniste vendait des partitions d’airs populaires et d’ariettes d’opérettes à succès. Pour un liard le couplet, il vous chantait l’air sans obligation d’achat. Curieux, Frederick et George s’approchèrent. Ils repérèrent tout de suite un feuillet contenant une ariette de l’opéra *La Chasse* de Saint-George, opéra qui d’ailleurs n’eut pas plus de succès qu’*Ernestine*, mais dont l’aria, l’“air de Rosette”, avait été l’objet d’un véritable engouement populaire. Frederick de Augustus qui possédait le livret de l’opéra ne l’avait jamais entendu chanter. C’était là l’occasion. Cet air de Rosette contenait plusieurs couplets, mais il décida de n’en écouter que deux. Le vendeur empocha les deux liards, se racla la gorge, prit une pose théâtrale et entonna l’ariette avec moult trémolos dans la voix comme cela se devait pour un style galant :

I
Si Mathurin dessus l’herbette
Cueille la rose du matin,
Il vient l’apporter à Colette,
Puis il la place sur son sein.
Moi, qui ne suis que la cadette,
Je ne sais si c’est de l’amour
Mais je voudrais dessus l’herbette

Recevoir la rose à mon tour.

II
À l’ombrage de la coudrette
Si Colette va sommeiller,
Par un baiser pris en cachette ;
Mathurin court la réveiller.
Moi, qui ne suis que la cadette,
Je ne sais si c’est de l’amour ;
Mais je voudrais sur la coudrette
Être réveillée à mon tour.

Afin d’être sûr de convaincre les auditeurs de la passion qui dévorait la cadette racontant les amours de sa sœur avec Mathurin, l’homme terminait chaque couplet en étirant langoureusement le son “ou” d’“amour” et de “tour” sur deux ou trois mesures, les deux bras largement ouverts, la tête renversée en arrière et les yeux tournés vers le ciel. La foule applaudit. George et Frederick de Augustus suivirent le mouvement. Ce dernier trouva les paroles de l’ariette du même acabit que celles du poème de Saint-George avec son beau rossignol qui chante d’une voix douce ; il ne put s’empêcher de se demander si ceux qui commettaient de tels vers vivaient dans le même monde que tous les gens de peu qui s’affairaient au Pont-Neuf.

Au moment où ils allaient quitter le pont pour aborder le quai, une bousculade éclata soudain devant eux. Les gens dégageaient précipitamment le trottoir pour ouvrir un couloir à cinq gaillards qui transportaient sur leurs épaules des sacs de charbon ; irrités, les piétons pris dans ce chaos leur lançaient des injures tout en s’écartant des charbonniers aussi vite qu’ils pouvaient afin d’éviter que leurs vêtements ne soient tachés par la poussière noire qui s’échappait de leurs sacs. Ballottés par la foule, Frederick de Augustus et George ne réussirent à s’écarter qu’au dernier moment, manquant tout juste de se faire bousculer par le premier porteur. Frederick de Augustus ne put cacher sa surprise lorsqu’il découvrit que deux des charbonniers étaient noirs. Mais la surprise de ces derniers fut plus grande encore en voyant cet homme élégant qui se distinguait de la foule par la richesse de sa tenue et par l’allure altière que lui conférait le sabre porté sur le côté. Ils esquissèrent un salut dans sa direction, mais Frederick de Augustus, mal à l’aise sans savoir trop pourquoi, détourna son regard. C’étaient les premiers Noirs qu’il rencontrait à Paris depuis leur arrivée. Étaient-ce des Noirs d’Afrique ou des Nègres créoles ? Dans tous les cas, il ne voulait pas être confondu avec eux, ni s’y associer. George en revanche leur sourit, content de voir ces hommes qui ressemblaient à son père. Il les salua gaîment en agitant la main.

Ils débarquèrent enfin sur la rive droite, sur le quai de la Ferraille, et se mirent à marcher vers le Louvre. L’itinéraire était plus long qu’ils ne l’avaient pensé. Il faisait chaud maintenant. Continuer à marcher ainsi n’était ni

possible, ni même souhaitable : ils arriveraient chez Saint-George transpirant dans leurs habits, ce qui ne serait pas séant. Frederick de Augustus décida d’emprunter une voiture et héla un phaéton.

IX

Le phaéton les déposa à l'adresse indiquée de la rue Richelieu. Frederick de Augustus et George eurent l'impression de se trouver dans une tout autre ville tant la distinction des passants, la quiétude de l'endroit, l'élégance des résidences qui s'alignaient le long de la rue contrastaient avec l'univers miséreux et chaotique du Pont-Neuf qu'ils venaient à peine de quitter. Ils se dirigèrent vers le portail de l'hôtel où se tenait un garde galonné qui regardait avec suspicion ces deux visiteurs plutôt inhabituels venir vers lui. Après qu'ils eurent décliné leurs titres et qualités, la méfiance du garde fit place à une déférence qui le poussa à les assurer qu'ils étaient bien attendus. Il leur ouvrit la grille et les conduisit à la résidence située au fond d'une cour pavée, un joli édifice ayant comme façade un petit arc de triomphe supporté par plusieurs colonnes doriques en marbre. Toujours suivant leur guide, ils empruntèrent un grand escalier et, quelques pas plus loin, s'arrêtèrent devant une porte à deux battants. Le garde esquissa une petite révérence puis s'effaça pour les laisser entrer dans un salon plutôt cossu, avec des lambris décorés et des moulures dorées, ainsi qu'un parquet recouvert d'un tapis oriental, probablement turc. La salle était bien éclairée, avec ses hautes fenêtres. Le chevalier était là qui les attendait, mais à leur grande surprise, il n'était pas seul.

L'homme était aussi grand que le chevalier mais beaucoup plus jeune, dans les vingt-cinq ans, estima Frederick de Augustus. Il avait les épaules larges, des jambes aux mollets puissants et bien galbés et une silhouette d'Apollon. Contrairement à Saint-George, il ne portait pas de perruque et ses cheveux noirs frisés aux boucles coupées court ressemblaient à la chevelure des statues gréco-romaines. Il portait avec beaucoup d'allure un sabre au côté et non une épée.

— Soyez le bienvenu, dit Saint-George en s'avançant vers Frederick de Augustus, la main tendue.

À l'agréable surprise de ce dernier, le ton du chevalier était chaleureux. Ils se serrèrent la main.

— Enchanté de vous voir, répliqua Frederick de Augustus. Merci de nous avoir reçus si promptement malgré votre agenda que je sais très chargé. Voici mon fils George, George Augustus Polgreen Bridgetower.

— Eh bien, je vous présente à mon tour Thomas Alexandre Dumas, fit Saint-George en se tournant vers l'homme qui était en sa compagnie.

— Heureux de vous rencontrer, répondit Thomas Alexandre Dumas.

— Frederick de Augustus est une vieille connaissance, continua Saint-George à l'intention de Dumas. Je l'ai rencontré à Vienne lorsque je suis allé

passer commande d'une série de symphonies au compositeur Haydn dont il est l'ami.

Frederick de Augustus s'était finalement trompé sur Saint-George : non seulement le chevalier se souvenait très bien de lui, mais il se rappelait aussi les circonstances exactes de leur rencontre. Il fournit même à Thomas Alexandre Dumas qu'il appelait familièrement Alex des détails que Frederick de Augustus ignorait : que le chevalier avait créé lui-même ces symphonies baptisées à bon escient *Symphonies parisiennes*, en présence de la reine Marie-Antoinette ; que ce fut un triomphe et que la quatrième d'entre elles plut tellement à la souveraine qu'elle fut tout naturellement surnommée *La Reine*.

Se tournant vers Frederick de Augustus, il demanda :

— Cela fait trois ans déjà, n'est-ce pas ?

— Oh non, plus longtemps que cela, dit Frederick de Augustus, c'était il y a quatre ans, en 1785 si mes souvenirs sont exacts. Le temps passe vite !

— En effet ! renchérit Saint-George.

Puis, posant une main sur l'épaule de George en un geste paternel, il continua :

— C'est donc ce petit bonhomme qui a fait sensation hier soir aux Tuileries ! Je n'y étais pas – j'étais à une soirée privée –, mais tous ceux que j'ai rencontrés depuis ne tarissent pas d'éloges à son égard. Parmi les premiers, mon ami Gossec, vous savez, celui que j'ai remplacé à la tête du théâtre des Amateurs et dont l'opinion compte énormément car il a aussi été longtemps directeur du Concert Spirituel. Mais le plus surprenant pour moi a été la réaction de ce violoniste, Giornovichi. Je l'ai croisé tard hier soir dans un tripot du Palais-Royal. Dès qu'il m'a vu entrer dans la salle de jeu, il s'est mis à vanter un jeune talent qu'il venait d'écouter dans la salle des Cent-Suisses et pour lequel, disait-il, il avait écrit une lettre de recommandation à me remettre. Il ne savait apparemment pas que vous m'aviez déjà contacté. En tout cas, entendre cet énergumène qui s'autoproclame partout meilleur violoniste de Paris se lancer dans un exercice totalement contraire à sa nature, à savoir l'éloge d'un autre sur cet instrument, oblige à croire que le jeu de George est vraiment exceptionnel.

— En effet nous l'avons rencontré juste après le concert ; nous l'avons trouvé quelque peu farfelu mais très amène.

— Farfelu, voilà le mot. J'ai eu quelques bisbilles avec lui mais nous avons fait la paix. Nous sommes même amis.

Frederick de Augustus savait à quoi Saint-George faisait allusion. La rumeur avait couru que, jaloux de voir Saint-George succéder à Gossec à la tête du prestigieux orchestre du théâtre des Amateurs, Giornovichi n'avait cessé de dénigrer le "Nègre" dans les soupers mondains. Le silence méprisant que maintenait ce dernier face à ces persiflages avait agacé à un tel point Giornovichi qu'un jour, dans la seule intention de le provoquer en duel, il s'était incrusté dans une réception organisée par le chevalier. Il avait

commencé par le prendre violemment à partie puis avait fini par le souffleter. Saint-George, alors considéré comme l'une des plus fines lames d'Europe, aurait pu faire une bouchée du piètre escrimeur qu'était Giornovichi mais, impassible, il s'était contenté de lui dire devant les invités médusés, d'un ton condescendant : "J'admire trop ton talent pour me battre avec toi." Désarçonné, l'impudent violoniste avait quitté précipitamment les lieux. Il faut croire que la leçon avait porté car, selon les dires, celui-ci s'était présenté quelques jours plus tard rue du Bac où résidait le chevalier pour bredouiller des excuses.

— Il nous a bien remis une missive pour vous, expliqua Frederick de Augustus, mais nous n'avons pas trouvé utile de vous la présenter car nous avons déjà une recommandation de Haydn. Nous avons pensé que Haydn était le mieux placé pour juger des talents de George, il a été son instructeur lorsque nous habitions à Eisenstadt.

Il lui tendit la lettre cachetée. Saint-George brisa la cire et la déplia :

— Elle est en allemand, je la lirai plus tard. En tout cas, le simple fait qu'elle provienne du maître Haydn me suffit pour ne pas douter des talents du petit George si tant est que les éloges venant de tous les milieux depuis son concert ne m'aient pas déjà convaincu.

Voyant Frederick de Augustus porter son regard sur Alexandre Dumas qui, silencieux, les regardait parler, Saint-George s'exclama :

— Oh, excusez-moi, je vois que je ne vous ai pas suffisamment présenté Alex. Alex est cavalier au régiment des dragons de la reine. Un détachement de ce régiment jusque-là stationné à Laon va être transféré à Villers-Cotterêts pour sécuriser la région. Il en fait partie et il est donc venu me faire ses adieux. Alex, qui est arrivé en France très jeune, m'a toujours considéré comme son mentor depuis le jour où j'ai réussi à persuader son père de l'inscrire à l'académie de Texier de La Boëssière.

Se rendant compte que ce nom ne disait rien à Frederick de Augustus, il s'étendit un peu plus sur le sujet :

— Voyez-vous, Texier de La Boëssière est le plus grand maître d'armes de France. Vous comprendrez son importance si je vous dis que c'est lui qui a inventé le masque d'escrime ; au début ce masque a suscité les critiques des soi-disant puristes mais depuis tout le monde l'a adopté. Son académie est réputée pour la qualité de son éducation. J'y ai été pensionnaire moi-même et j'ai tout fait pour qu'Alex en profite aussi. Il avait dix-huit ans et maintenant ce gaillard en a vingt-sept ! L'un des plus redoutables dragons de la reine. Je lui prédis un bel avenir.

— Je suis vraiment très honoré de vous connaître, dit Frederick de Augustus. Je vous avais d'abord pris pour un musicien lorsqu'en entrant je vous ai vu debout à côté du chevalier ; j'ai commencé aussitôt à en douter quand j'ai constaté que vous portiez votre sabre comme une arme et non comme un objet d'apparat.

— Contrairement à moi qui ai choisi l'épée, Alex a jeté son dévolu sur le

sabre et il y excelle, précisa Saint-George.

— Vous avez là vous aussi une belle arme, dit Alex Dumas. Puis-je la regarder ?

— Mais bien sûr !

Frederick de Augustus tira l'arme de son fourreau et la tendit à Alex par la poignée. Celui-ci la saisit et en connaisseur se mit à l'examiner. Il n'en avait pas encore vu de pareille. La lame, très plate, avait une courbure parfaite, ce qui la rendait très efficace pour les coups tranchants et de revers. Un bouton incrusté de nacre et d'argent coiffait la poignée dont la garde, destinée à protéger la main, était en bronze. Alex Dumas se mit à tester le sabre en exécutant de bas en haut puis en revers de vifs mouvements tranchants tantôt courbes, tantôt droits, comme s'il décapitait quelque ennemi ou sectionnait un membre. Visiblement, le sabre lui plaisait.

— Elle est vraiment belle, cette arme. Très bien équilibrée. Où l'avez-vous achetée ?

— Je ne l'ai pas achetée. C'est un sabre mamelouk, don d'un vizir égyptien en visite à la cour ottomane du sultan Abdulhamid. Avant de gagner l'Europe et d'être détaché auprès du prince Esterhazy en Autriche, j'étais officier dans l'armée de ce sultan, posté pas très loin de la ville d'Izmir. Je le préfère de loin au sabre turc.

George, qui écoutait les adultes converser, fut surpris d'entendre ce que venait de dire son père. Cela ne pouvait être vrai. Il avait été présent lorsque celui-ci avait acheté le sabre à Vienne avec l'aide et les conseils de Soliman. Par contre, Saint-George et Alex Dumas avaient l'air d'y croire. De toute façon, avaient-ils le choix ? Frederick de Augustus ne courait aucun risque qu'ils aillent vérifier l'information auprès d'un lointain sultan ottoman.

— En tout cas, si cela ne tenait qu'à moi, je recommanderais volontiers ce sabre à toute notre cavalerie, conclut Dumas en le lui rendant.

Frederick de Augustus remit le sabre dans son fourreau, un fourreau en cuir épais dont la longue bouterolle en laiton se terminait par un dard en acier. Il pensa qu'il était temps maintenant d'aborder le sujet de leur visite, solliciter l'entregent du chevalier pour obtenir un autre concert à Paris dans une autre salle aussi prestigieuse que celle des Cents-Suisses, lieu du premier concert, mais beaucoup plus lucrative. Il avait besoin d'argent car rien que la chambre de la rue Guénégaud lui avait coûté un louis pour le mois pour lequel il l'avait louée. Et des salles, il y en avait : il y avait la salle de concert de la loge Olympique où, paraît-il, la reine Marie-Antoinette débarquait souvent à l'improviste ; il y avait aussi celle du Concert des Amateurs, ou encore celle du Panthéon située rue de Chartres, et pourquoi pas celle du Théâtre-Italien, où Kreutzer était violon solo, celle-là même où l'opéra *Ernestine* avait connu son cuisant échec. Mais cette sollicitation qu'il voulait discrète, pouvait-il la faire devant un tiers, en l'occurrence Alex Dumas ? Pendant qu'il s'interrogeait ainsi, Saint-George qui semblait s'être pris d'affection pour George lui demanda :

— Où est le père de George ?

Il trouva la question saugrenue :

— Je pensais vous l'avoir déjà dit, George est mon fils.

— Je sais, mais je veux dire son véritable père, son père géniteur, précisa Saint-George.

— Je ne saisis pas bien.

— Vous n'êtes pas son père adoptif ? Son tuteur ?

Saint-George et Dumas échangèrent un regard où se lisait la plus profonde perplexité. Frederick de Augustus saisit ce regard et du coup comprit pourquoi les deux hommes paraissaient intrigués. Dans les îles françaises où ils étaient nés, être "homme de couleur" ou "mulâtre" voulait nécessairement dire avoir un père blanc et une mère noire. La situation inverse étant inexistante et même impensable, le père de George ne pouvait donc qu'être blanc. Plus encore, la mère étant souvent une esclave dont le maître disposait à sa guise, derrière ce mot de "mulâtre" planait la double infamie de la bâtardise et d'une ascendance esclave ; d'où la volonté de ceux qui étaient ainsi désignés d'occulter cette part d'eux-mêmes qu'ils vivaient comme une honte, voire une souillure. La proportion de sang blanc qui coulait dans les veines des hommes de couleur avait une telle importance qu'elle avait engendré dans les colonies une classification hiérarchique relayée par une nomenclature appropriée. On était donc *mulâtre, quarteron, octavon, mamelouk,* selon qu'on avait une moitié, un quart, un huitième ou un seizième de ce sang. Beaucoup de ces "sangs-mêlés" prônaient une séparation nette entre eux et les Nègres et s'évertuaient à mener une vie identique à celle des colons blancs. Et non contents de posséder des esclaves, ceux d'entre eux qui étaient libres n'étaient pas les derniers à prêter leurs services aux maîtres pour pourchasser les fugitifs et mater leurs révoltes.

Saint-George et Dumas n'étaient certainement pas de ce tonneau-là, se convainquit Frederick de Augustus. De fait, ils avaient quitté assez jeunes l'île de leur naissance, l'un la Guadeloupe et l'autre Saint-Domingue, ils avaient grandi dans l'effervescence de ce milieu parisien où les philosophes, défiant la monarchie et l'aristocratie, réclamaient la liberté et l'égalité et où des associations philanthropiques bravaient la puissante coterie des planteurs coloniaux en demandant la fin de la traite négrière et de l'esclavage. Cependant ils ne pouvaient concevoir qu'un enfant mulâtre ait été conçu dans l'amour d'une femme blanche pour un homme noir.

Pour Frederick de Augustus qui était né à la Barbade, le mot "esclave" ne renvoyait pas automatiquement à la couleur de l'épiderme, mais plutôt à la condition sociale de l'individu. La raison en était simple : pendant très longtemps la plupart des esclaves de l'île avaient été des Blancs, des Irlandais réduits en esclavage par les Anglais. Ils travaillaient dans les plantations de tabac qui faisaient la richesse de l'île et ce ne fut que lorsque la culture de la canne à sucre, plus lucrative, eut supplanté le tabac que les esclaves noirs

commencèrent à y être importés ; on considérait qu'ils étaient mieux adaptés à ce genre de labeur. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le sort des Irlandais n'était pas plus enviable que le leur, il était parfois pire. Travailler dans les plantations de canne à sucre ou de coton était pénible, certes, mais cela ne vous rendait pas malade, ce qui était hélas le cas pour le tabac dont les feuilles contenaient un poison.

L'effet de ce poison se faisait sentir quand le soleil tapait à plein feu sur les têtes et les nuques et que la température dépassait les quarante degrés à l'ombre : on transpirait abondamment et on avait soif. Or, plus on buvait, plus on avait envie de vomir. On pouvait ainsi voir des dizaines d'esclaves pliés en deux sur les feuilles de tabac ou s'écrouler, pris de vertiges. C'était pendant ces moments-là que le régisseur se montrait le plus cruel, fouettant les malades pour les forcer à se remettre au travail ; et c'était aussi à ces moments-là qu'il y avait le plus d'accidents car les cueilleurs, pris de malaise, affaiblis, rataient leur cible et s'entaillaient la main ou l'avant-bras, se coupant parfois les veines.

Tout cela, Frederick de Augustus le savait grâce à un ami de son grand-père, un esclave irlandais, qui après vingt ans de travail dans le tabac était si intoxiqué qu'il avait un mal de crâne permanent et gardait toujours à portée de main un flacon de rhum dont une bonne rasade, prétendait-il, l'empêchait de vomir chaque fois qu'il était saisi de nausée. L'homme était déjà sur la plantation quand un capitaine hollandais avait débarqué le grand-père de Frederick de Augustus, encore tout jeune, sur l'île. Lorsque la culture du tabac qui périclitait avait commencé à laisser place à la canne à sucre et qu'une grande partie des esclaves irlandais avait été vendue ou déportée à Montserrat et Antigua, cet homme était resté. Il avait fait équipe avec son grand-père et s'était attaché au fils de celui-ci, le père de Frederick de Augustus. Lui aussi participait à la fête du *crop-over.* Et quand parmi les sons des instruments africains, on entendait s'élever un air de violon, le violoneux c'était lui. Ces fêtes étaient toujours joyeuses : on chantait, on dansait, mais surtout on buvait. Frederick de Augustus, gamin, aimait bien s'asseoir à côté des deux compères lorsque après plusieurs rasades ils se lançaient dans des discussions parfois embrouillées mais toujours fascinantes. Sans ces conversations où l'un racontait à l'autre ses souffrances, Frederick de Augustus n'aurait jamais compris que l'esclavage et sa cruauté étaient indifférents à la couleur de l'épiderme. Ce fut de la bouche de l'Irlandais qu'il apprit que les supplices subis par les esclaves lors de la traversée de l'Atlantique, que ce fût des côtes d'Afrique ou des côtes d'Irlande vers les Caraïbes, étaient similaires. Mais plus étonnant encore, il avait appris qu'un esclave noir était mieux traité que son homologue irlandais car il valait dix fois plus cher, et que par conséquent les maîtres y regardaient à deux fois avant de le fouetter à mort. Qui plus est, les hommes africains étaient utilisés par les colons pour produire avec des esclaves irlandaises, souvent de très jeunes filles, des "sangs-mêlés" qui

avaient encore plus de valeur marchande que leurs géniteurs respectifs. Pour tout dire, Frederick de Augustus s'était souvent demandé s'il n'avait pas un demi-frère parmi les mulâtres qui avaient grandi dans leur plantation.

Voilà le monde d'où venait Frederick de Augustus. Il n'allait pas expliquer tout cela à ses interlocuteurs, cela aurait été trop compliqué et sans doute inutile. Le plus important pour lui était de donner une réponse simple et claire pour clore le sujet et passer à l'objet de sa visite.

— George Augustus est mon enfant, finit-il par dire, mon enfant à moi. Ma femme, c'est-à-dire sa mère, est polonaise. Nous nous sommes mariés à Biala Podlaska, une ville de Pologne de la région de Galicie. Nous avons deux enfants, George est l'aîné et Friedrich le cadet. Ma femme vit actuellement à Dresde avec Friedrich.

— Mariés, dites-vous ? s'exclama Saint-George. Ici, dans le royaume, la loi interdit à un homme de couleur, qui plus est à un Noir, d'épouser une femme blanche, expliqua-t-il.

Il se tut un instant puis ajouta :

— Vous pouvez faire de la femme blanche ce que vous voulez. Quoi, me direz-vous ? Tout ! Batifoler avec elle sans plus, en faire votre maîtresse et même une maîtresse jalouse, comme il vous plaira ! Mais l'épouser, que nenni ! Même si vous l'aimez et qu'elle vous aime d'un amour profond et sincère !

Frederick de Augustus constata que Saint-George avait prononcé cette dernière phrase avec amertume comme s'il s'était agi d'une blessure personnelle. Il ne se trompait pas. Ce n'était pas un secret que Saint-George avait été amoureux fou de Louise-Rosalie Dugazon, une remarquable chanteuse d'opéra-comique portée aux nues par le public et les critiques pour sa beauté et sa voix flûtée. Elle le lui avait bien rendu d'ailleurs car tous deux avaient filé le parfait amour au su et vu de tous jusqu'à ce que la chanteuse donne naissance à un fils dont la paternité fut refusée à Saint-George et attribuée à un autre, même si tout le monde s'accordait à reconnaître une ressemblance troublante de l'enfant avec le chevalier.

Frederick de Augustus ne sut comment réagir ni que répondre. Au fond il ne voyait pas l'intérêt de cette conversation. Il était venu pour parler de musique, de programmation de concerts et d'argent à gagner et il se trouvait en train de discuter de la condition des gens de couleur et des Noirs en France. Il voulait à tout prix clore cette digression et revenir au but de sa visite. Il ignora donc ce que venait de dire Saint-George et alla droit au but.

— George aimerait donner un deuxième concert à Paris. Nous avons pensé que vous pourriez nous aider. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Haydn vous a écrit.

— Eh bien, vous avez bien pensé. Je peux vous obtenir un autre concert aux Tuileries, dans la salle des Machines ou à la salle du Panthéon sous la forme d'un concert de bénéfice. C'est ce qu'il faudrait pour le petit George.

Combien ce "concert de bénéfice" leur rapporterait-il ? Il ne voulait pas

donner l'impression qu'il n'était préoccupé que par l'argent mais après tout, n'était-ce pas là le but de son voyage à Paris ? L'art, c'était bien, les louanges aussi ; mais pour manger et boire, il fallait des écus sonnants et trébuchants.

— Sera-t-il payé au pourcentage des recettes ou au forfait comme nous l'a imposé M. Legros ?

— Il vous a payés au forfait ? Vous auriez dû exiger qu'il vous paie selon ce système de "concert de bénéfice" qu'il a inventé et qui vous garantit une somme minimale quelle que soit l'issue du concert. C'est un moyen d'attirer les virtuoses.

— Je vous remercie pour cette information.

— Vous m'avez dit que vous résidiez à l'hôtel Britannique, rue Guénégaud ?

— C'est exact.

— Très bel hôtel, très prisé. Je saurai donc où envoyer un coursier si j'ai besoin de vous joindre.

— Merci. Je voudrais aussi vous féliciter de votre promotion. J'ai appris que vous allez bientôt prendre la tête de l'Opéra de Paris.

— Grâce à la sollicitude de la reine. Il ne reste que la lettre de Sa Majesté le roi pour confirmer la nomination et la rendre ainsi officielle.

— Nous ne voulons plus abuser de votre précieux temps. George et moi vous remercions encore et nous vous saluons et vous souhaitons une bonne journée.

— Bonne chance, George Augustus, dit Alex Dumas.

— Merci, monsieur, répondit ce dernier, j'espère que vous viendrez à l'un de mes concerts.

Saint-George réagit aussitôt en entendant les derniers mots de George.

— Ah, j'allais oublier. Êtes-vous libres ce soir ? Je donne au théâtre de Monsieur – une nouvelle salle construite par le duc d'Orléans au palais des Tuileries – la première d'une symphonie concertante pour deux violons que je viens de terminer. Après le concert, son épouse, la marquise de Montesson, offre une soirée pour l'occasion dans son salon. Elle me fait cet honneur parce que je suis le directeur du théâtre privé dont elle est propriétaire. Je vous y invite aussi.

En effet, en plus du célèbre Concert des Amateurs qu'il dirigeait, Saint-George avait aussi pris la direction du théâtre privé que possédait la marquise de Montesson dans l'enceinte du Palais-Royal.

Le chevalier ouvrit le tiroir d'une commode en marqueterie sur laquelle étaient posés un encrier de porcelaine et une plume d'oie taillée à la pointe. Il en sortit deux cartons d'invitation et écrivit le nom de George sur l'un et celui de son père sur l'autre. Il sortit ensuite d'un lot différent une carte plus luxueuse en papier vélin et inscrivit également quelque chose. Il sabla les trois cartes pour en sécher l'encre. Il tendit les deux premières à Frederick de Augustus :

— Pour le concert, il faut à chacun un billet d'entrée.

Il donna la troisième carte à George qui la tendit à son père.

— La soirée chez la marquise, poursuivit le chevalier, est privée. Mais elle m’a accordé le privilège de convier quelques personnes de mon choix et j’espère que vous en serez.

“Georges Augustus Polgreen Bridgetower, jeune violoniste prodige, accompagné de son père, Frederick de Augustus Bridgetower”, lut Frederick de Augustus sur la carte d’invitation pendant que Saint-George fourrageait dans le tiroir de la commode à la recherche d’une enveloppe. Il ressentit un petit choc : le principal invité n’était pas lui mais George. Jusque-là, il avait cru que c’était lui qui ouvrait les portes de Paris à son fils ; en lisant cette invitation, il s’aperçut qu’en réalité c’était son fils qui les lui ouvrait. Il réalisa soudain que tous les égards qu’on lui témoignait étaient dus au talent de son fils. Sans celui-ci, il n’était rien d’autre qu’un quelconque Nègre de passage à Paris. La voix de Saint-George qui continuait à parler le fit sortir de ses pensées.

— Comme je vous l’ai dit, c’est une symphonie concertante pour deux violons. J’ai réussi à avoir comme interprètes les deux jeunes violonistes les plus doués de Paris, Rodolphe Kreutzer et Vincent Rode. C’est rare qu’ils jouent ensemble car ils se jalousent. Mais par égard pour moi, ils ont fini par accepter. C’est une occasion à ne pas manquer.

Frederick de Augustus s’était remis du petit froissement subi à la lecture de l’invitation à la soirée ; bien au contraire, il était touché par l’honneur que le chevalier de Saint-George faisait à son fils et par ricochet à lui-même. Quant à George, entendre jouer Kreutzer avait toujours été l’un de ses rêves après toutes ces laborieuses heures passées à peiner sur les *Études ou Caprices*. Il avait de la peine à y croire :

— M. Kreutzer va jouer ? dit-il.

— Vous le connaissez ?

— Nous l’avons rencontré. Il a même eu la bonté de me féliciter, ajouta-t-il avec spontanéité.

— Nous ferons tout pour y être, renchérit Frederick de Augustus.

X

Frederick de Augustus et George sortirent très satisfaits de leur visite, non seulement d'avoir obtenu la promesse d'un second concert dans une des salles les plus prestigieuses de Paris – et sous le patronage du chevalier de Saint-George ! – mais aussi de la chaleur de l'accueil. Ils avaient aussi été impressionnés par la prestance d'Alex Dumas et Frederick de Augustus chercha à en apprendre davantage sur le personnage : ce n'était pas son véritable nom. Il s'appelait en réalité Thomas Alexandre Davy de La Pailleterie. Jusqu'à un certain point, sa vie avait des similitudes avec celle de Saint-George. Son père, Alexandre Antoine Davy de La Pailleterie, petit aristocrate propriétaire d'une plantation à Saint-Domingue, l'avait vendu à réméré avant de quitter l'île. Quelques années plus tard toutefois, se ravisant, il l'avait racheté et l'avait fait venir en France auprès de lui. Il lui avait donné une éducation de jeune noble et n'avait reculé devant aucune dépense pour satisfaire son fils, y compris les vêtements les plus coûteux. Hélas, la vie mondaine trépidante de Thomas Alexandre avait pris fin brutalement, lorsque, à soixante et onze ans, son père s'était remarié avec une femme de trente-trois ans sa cadette. On ne savait si ce fut sous l'incitation de sa nouvelle épouse ou pas, toujours est-il que le vieux de La Pailleterie coupa brutalement les vivres à son fils et le fit partir du bel appartement qu'il occupait près du Louvre. Privé de ressources, ce dernier avait rompu avec son père, renoncé à son nom et pris par défi celui de l'esclave noire qu'était sa mère, Cessette Dumas. C'est ainsi qu'il s'était engagé dans le régiment des dragons de la reine sous le nom d'Alexandre Dumas.

L'invitation au concert avait bouleversé leur agenda. Au départ, leur programme pour la journée était tout simple : rendre visite à Saint-George puis à Joseph Legros, et profiter du reste du temps pour se balader sur les boulevards avant de terminer la soirée une fois de plus dans les inépuisables galeries, cafés et restaurants du Palais-Royal. Maintenant, non seulement ils devaient tirer un trait sur la soirée au Palais-Royal, mais ils devaient aussi abréger leur promenade sur les boulevards afin de rentrer à l'hôtel pour se reposer un peu et se rafraîchir avant le concert.

La voiture qu'ils empruntèrent les déposa devant la maison de Legros, rue de l'Évêque. Obnubilé qu'il était par Leopold Mozart, son modèle, Frederick de Augustus ne put s'empêcher de dire à son fils que lors de l'un de ses séjours à Paris, le jeune Amadeus habitait rue du Sentier, à quelques rues de là ; il se persuadait ainsi que le hasard qui faisait s'entrecroiser les chemins de son fils et du fils de Leopold augurait la réussite de son projet.

À peine avaient-ils cogné sur le portail en bois massif avec le lourd anneau en fer qui y pendait à mi-hauteur qu'il tourna sur ses gonds pour laisser apparaître un valet en habit. Il leur fit traverser une cour intérieure avant de les conduire dans un vestibule spacieux donnant sur plusieurs portes. Il frappa à l'une d'elles qui s'ouvrit et une silhouette imposante apparut dans l'embrasure. C'était Legros. En voyant sa corpulence, George s'amusa à la pensée que le directeur du Concert Spirituel méritait bien son nom. Quant à Frederick de Augustus, il lui était difficile d'imaginer qu'un homme doté d'un gabarit aussi monumental puisse avoir la voix de haute-contre qui faisait – ou plutôt qui avait fait – sa réputation. Affable et souriant, le maître de céans les fit entrer dans un salon où un pianoforte se détachait parmi les meubles cossus qui le garnissaient. Une partition était ouverte sur le piano. M. Legros était-il en train de vocaliser lorsqu'ils l'avaient interrompu ?

— Soyez les bienvenus, dit-il. Très content de vous revoir après ce concert triomphal.

— Nous aussi sommes très heureux d'être là, répondit Frederick de Augustus.

Sortant aussitôt une bourse en cuir qu'il tendit à ce dernier sans autres formalités protocolaires, Legros enchaîna :

— Mon secrétaire m'a apporté ce que nous avons convenu. Il y a là six cents livres, si vous voulez bien compter.

Frederick de Augustus saisit le sachet, déversa le contenu sur une tablette placée devant lui et se mit à compter. Le compte était bon, mais il se demandait sur quel critère Legros s'était fondé pour lui attribuer cette somme. Les places les plus chères – comme celle qu'il avait achetée – coûtaient douze livres et les moins chères, trois. Un rapide calcul mental : s'il prenait arbitrairement six livres comme prix moyen d'une place, la soirée avait rapporté pour le moins trois mille livres car, comble comme elle l'était, cette immense salle des Tuileries ne pouvait contenir moins de cinq cents personnes. Certes, six cents livres n'étaient pas rien, vu l'état de ses finances, mais c'était peu. Avant même de la formuler, il savait que sa question serait malvenue, mais il la posa tout de même :

— Combien a rapporté le concert hier soir ?

Legros n'eut pas l'air d'apprécier. Sa voix perdit tout ce qu'elle avait de suave.

— Je ne m'occupe pas de l'intendance, monsieur Bridgetower. Vous devriez savoir que les salles des Tuileries ne nous appartiennent pas, nous ne sommes que locataires. Par conséquent, toute la recette d'un concert ne va pas dans nos caisses. Une partie est réservée au loyer, aux frais de personnel et autres. J'ai calculé votre forfait après avoir déduit ces frais incompressibles. Et encore, j'ai été généreux !

Frederick de Augustus décida de ne pas insister. Il ne voulait pas provoquer l'ire de M. Legros qui, compte tenu de sa position influente sur la scène musicale de Paris, avait une capacité de nuisance avérée.

— Je comprends votre situation et je vous remercie. Nous avons d'autres rendez-vous à honorer, permettez-nous de nous retirer.

Frederick de Augustus se leva et George en fit de même. Legros, se rendant peut-être compte qu'il avait été trop brusque avec eux, afficha de nouveau son sourire affable.

— Vous savez, les honoraires que touche un musicien totalement inconnu jouant pour la première fois à Paris sont toujours modestes. Maintenant que le talent de George est reconnu et qu'avec ce premier concert il a séduit ce public parisien, je peux vous garantir qu'un deuxième concert rapportera davantage. Je suis prêt à en organiser un comme je vous l'ai proposé hier soir. Je suis prêt aussi à revoir les termes du contrat.

Frederick de Augustus l'écoutait, le visage impassible. Il ne voulait plus négocier. De toute façon, il avait déjà la promesse plus alléchante de Saint-George. D'un ton poli mais froid il dit :

— Je vous remercie, nous en reparlerons le moment venu, George et moi ne sommes pas pressés. Permettez-nous maintenant de prendre congé.

En se dirigeant vers la sortie, Frederick de Augustus s'arrangea pour jeter un coup d'œil sur la partition ouverte sur le pianoforte ; c'était *Orphée et Eurydice* du baron von Gluck, l'opéra qui jadis avait fait la renommée de Legros dans le rôle d'Orphée, quand il était jeune et beau. Gluck en avait même modifié la partition pour l'adapter au régime de sa voix. Mais maintenant qu'il avait vieilli…

XI

Contrairement à ce que l’on aurait pu croire, Frederick de Augustus sortit de chez Legros ravi. La raison en était qu’enfin et pour la première fois il récoltait les résultats de son entreprise : le talent de George s’était concrétisé en pièces sonnantes et trébuchantes. Tâter ces pièces dissimulées dans sa veste le rendait euphorique. Intrigué, George, qui avait remarqué le contraste entre le ton de la conversation avec Legros et le sourire de contentement qui flottait maintenant sur les lèvres de son père, demanda :

— Six cents livres, c’est beaucoup d’argent ?

— Oh oui, c’est plus que mes gages d’un mois chez le prince Esterhazy.

— Et pourtant tu n’avais pas l’air très content quand il te l’a proposé.

— Mon cher George, cela n’aurait pas été habile de montrer que j’étais satisfait de ce qu’il m’offrait. Il fallait lui laisser comprendre qu’en réalité je savais que ce concert avait rapporté plus que ce qu’il proposait, en d’autres termes que nous savions qu’il nous truandait. C’est une tactique. La prochaine fois, si prochaine fois il y a, il sera obligé de nous offrir beaucoup plus. Pour un début, pour un jeune musicien qui n’a jamais donné un concert en public, six cents livres est une somme honorable. Nous doublerons ou triplerons cela au prochain concert. C’est bien, mon enfant.

Il le saisit par l’épaule, le serra contre son flanc tout en marchant.

— Chic alors, nous pouvons faire cette grande promenade dans Paris que tu m’as promise !

— Et comment ! C’est le moment ou jamais.

En effet, depuis leur arrivée, George n’avait cessé de le presser de visiter cette ville tant rêvée. Le moment était venu de faire plaisir à son fils. Non seulement ils visiteraient ses monuments, ses marchés en plein air, ses promenades et jardins, mais peut-être pousseraient-ils la balade jusqu’à Versailles pour voir l’original du château qui avait servi de modèle à celui d’Esterhazy. Mieux encore, avec six cents livres dans sa poche, il pouvait se permettre de prendre un carrosse de remise qui coûtait cher, ne se louait pas à l’heure mais au minimum à la demi-journée sans oublier le pourboire généreux qu’on se devait de donner au cocher. En contrepartie, ces voitures étaient confortables, solides et bien attelées. Plus encore, comme elles étaient admises aussi bien à la cour que chez les nobles et les princes, cela serait du plus bel effet sur ceux qui paraderaient devant la salle du concert que de voir arriver dans l’une d’elles un élégant homme noir et son fils, princes d’un royaume laissé à leur imagination. Il se réjouit à cette pensée.

Ils continuèrent leur chemin vers l’endroit où étaient garées les voitures. Il

repéra au premier coup d'œil le cocher qui portait la plus riche livrée et se dirigea vers lui. Il lui expliqua ce qu'ils voulaient : visiter Paris et un faubourg hors des portes, rentrer à l'hôtel afin de pouvoir se reposer et se rafraîchir, repartir une heure plus tard pour aller au théâtre de Monsieur et enfin se rendre chez la marquise de Montesson après le concert. Il prit également soin de négocier le prix avant le départ pour être à l'abri de toute surprise.

*

C'était une belle journée d'avril, douce et ensoleillée, et la promenade était agréable. Le cocher, réservé et peu disert au départ, s'était transformé en un guide complaisant qui répondait aux interrogations de George, intrigué par presque tout ce qu'il voyait. Alors qu'ils traversaient le pont Royal, celui-ci vit s'élever au loin, par-dessus le jardin des Tuileries, une grosse baudruche qui portait, suspendu sous elle, un panier dans lequel il apercevait des silhouettes humaines. Cela lui coupa le souffle. "Une montgolfière" indiqua le cocher en se rendant compte à quel point le garçon était impressionné. Ce dernier voulut savoir comment quelque chose d'aussi lourd pouvait s'élever dans l'air et y flotter. Il se tourna vers son père et lui posa la question. Frederick de Augustus qui avait toujours réponse à tout se sentit incapable d'en improviser une. Il se contenta de dire : "N'est-ce pas merveilleux ?"

Ils avaient vu tout ce qu'ils voulaient voir dans le centre de Paris, et, comme convenu, il ne leur restait plus qu'à terminer leur grande promenade par un des faubourgs, mais comme George avait faim et qu'ils se trouvaient près du Palais-Royal, ils s'arrêtèrent au café de la Régence où ils commandèrent une omelette aux herbes.

Après qu'ils eurent mangé, le cocher leur suggéra d'aller au faubourg Saint-Antoine, qui n'était pas loin. Il suffisait de continuer leur chemin tout droit vers la place de la Bastille et de sortir par la porte Antoine pour entrer dans ledit faubourg.

Ils arrivèrent donc à la place au milieu de laquelle se dressait l'immense forteresse qui lui avait donné son nom. Frederick de Augustus se souvint d'avoir entendu au Palais-Royal des pamphlétaires dénoncer ce lieu d'enfermement, pour eux le symbole même de l'arbitraire. Il frissonna malgré lui. Ils continuèrent leur chemin. Les rues qu'ils croisaient maintenant étaient de plus en plus étroites et certaines, sombres, donnaient l'impression de n'avoir jamais été éclairées par un rayon de soleil. Ce ne fut qu'une fois passé la porte Antoine qu'ils se rendirent compte qu'il se passait quelque chose d'inhabituel.

Une foule bruyante avait dressé des barricades et plusieurs voitures avaient été arrêtées. Le cocher s'en aperçut trop tard et de toute façon la rue était trop étroite pour qu'il puisse faire demi-tour. Des manifestants armés de bâtons

portaient des potences sur lesquelles étaient pendus deux mannequins que George prit pour un numéro de marionnettes. Il était amusé, croyant que c'était l'un de ces spectacles qu'offraient les rues de Paris comme ceux du Pont-Neuf ou des Halles, mais en plus grand. Il voulait descendre pour admirer de près le jeu de ces marionnettes qu'ils ne pouvaient pas bien voir depuis leur voiture. Il n'eut pas le temps de formuler sa demande.

Comme attiré par l'aspect cossu du véhicule et la riche livrée du cocher, un groupe se détacha de la foule et se dirigea vers eux, criant comme les autres : "Mort aux riches ! Mort aux aristocrates ! Morts aux accapareurs ! Le pain à deux sous ! À bas la calotte ! À l'eau les foutus prêtres !"

Bientôt le groupe menaçant entoura leur voiture. Les chevaux prirent peur et se cabrèrent. Ce fut à peine si le cocher réussit à les maintenir sur place tout en tentant de calmer les manifestants. George était passé de l'enthousiasme à la peur. Il s'était recroquevillé contre son père, ne comprenant pas pourquoi ces gens s'en prenaient à eux. Frederick de Augustus était tout décontenancé par les hurlements qu'il entendait, en particulier ceux appelant à mettre à mort les aristocrates. Ils pensaient qu'ils s'adressaient à lui personnellement. Il voulut crier : "Vous vous trompez, je ne suis pas aristocrate, ne vous méprenez pas à cause du carrosse." Il se réjouit de ne pas être habillé comme la veille, dans sa tenue de prince oriental avec caftan et turban. Mais qu'avaient-ils de si abominable, les aristocrates, pour qu'on veuille leur mort ? Tous les mécènes qu'il avait connus et qui l'avaient aidé étaient des aristocrates. Quand on n'en était pas un, ne cherchait-on pas à le devenir comme l'avait fait le chevalier de Saint-George ?

Il n'eut pas le temps de poursuivre ses réflexions tant l'hostilité de la foule grandissait. Il devait faire comprendre à ces gens déchaînés qu'il n'était ni riche, ni aristocrate et encore moins un "foutu" prêtre. En fait, le "de" dans "de Augustus" n'indiquait pas d'origine nobiliaire ou aristocratique. Il s'était toujours présenté comme "Frederick Augustus Bridgetower de Bridgetown" pour indiquer qu'il venait de cette ville de l'île de la Barbade. Mais à la cour de Hongrie comme à celle d'Autriche, à dessein ou par ignorance, les gens l'appelaient de façon si fantaisiste, "Frederick Bridgetower de Augustus Bridgetown", "De Bridgetown Frederick Augustus Bridgetower" ou encore "Bridgetower de Bridgetower de Bridgetown", qu'il décida de fixer son nom sous une forme plus simple et plus familière, à savoir "Frederick Augustus de Bridgetower". Certes le père de son grand-père était bien un prince. Comme beaucoup d'Africains riches et puissants, il avait confié un de ses fils à un capitaine hollandais pour l'emmener en Europe afin qu'il puisse avoir une éducation européenne. Cependant, malgré le paiement remis au capitaine pour la mission, ce dernier avait vendu l'enfant, son grand-père, à un planteur de la Barbade. Mais deux générations après, avait-on raison de le considérer lui aussi comme un prince, un aristocrate ? Et puis… une clameur monta,

interrompit ses pensées et détourna l'attention du groupe qui était sur le point de les tirer hors du véhicule : des manifestants venaient de mettre le feu aux deux effigies.

À la vue des effigies qui brûlaient, on entendit soudain monter de la foule les cris de "Vive le tiers état !" Repris en chœur, ces mots sonnaient comme des cris d'espoir et l'atmosphère se détendit de façon inattendue. L'hostilité qui émanait de la foule fit soudainement place à une sorte de gaîté. Ceux qui menaçaient le carrosse, entraînés eux aussi par cette atmosphère bon enfant, se contentèrent finalement de demander à ses occupants de crier avec eux. Et George, Frederick de Augustus et le cocher de répéter à tue-tête "Vive le tiers état, vive le tiers état", sous les regards amusés de la foule qui finalement les laissa passer. Le cocher ne se le fit pas dire deux fois de peur que le climat ne change de nouveau et ne redevienne belliqueux. Il fila droit devant lui en direction des champs de courses de Vincennes. George, revenu de sa grosse frayeur, demanda à son père ce qu'était ce "tiers état" auquel on rendait hommage et qui les avait sauvés. Celui-ci n'en savait rien. Il ne voulut pas demander au cocher, évita de répondre et se félicita plutôt auprès de son fils d'avoir loué cette voiture stable et fiable car autrement, elle aurait sans aucun doute déjà versé dans le fossé, vu la vitesse à laquelle le cocher faisait galoper ses chevaux.

Ce ne fut que plusieurs jours plus tard que Frederick de Augustus réalisa qu'ils l'avaient échappé belle. En effet, ce jour-là, le mécontentement qui couvait parmi les ouvriers de l'usine Réveillon du faubourg Saint-Antoine, la plus grande manufacture de papier peint de Paris, avait explosé en une émeute sanglante.

Elle dura trois jours pendant lesquels l'usine fut pillée et saccagée et l'intervention de la troupe fidèle au roi fit énormément de morts, on parlait de neuf cents. Exaspérés par la cherté du pain et la pénurie des denrées de première nécessité causée par deux hivers rigoureux successifs, incités par l'influence diffuse des pamphlets dénonçant la misère du peuple, les privilèges du clergé et des aristocrates, et outrés par leur exclusion du vote pour les états généraux en préparation, les ouvriers avaient violemment réagi à un discours de leur patron. Ce dernier, le nommé Réveillon, avait développé devant eux sa théorie économique pour rendre accessibles au plus grand nombre les produits manufacturés. Selon lui, il fallait commencer par réduire le coût du pain, ce qui permettrait alors de baisser les salaires. Les ouvriers ne retinrent du discours que la perspective d'une baisse des salaires qui allait encore aggraver leur misère. Le patron échappa de peu au lynchage, seules son effigie et celle d'un de ses acolytes furent brûlées.

*

Le cocher les ramena à bon port et vint les reprendre à l'heure pour les

amener au théâtre de Monsieur, pour la première d’une symphonie concertante du chevalier de Saint-George. Comme si rien ne s’était passé.

XII

La salle, son parterre et ses galeries étagées remplies de spectateurs dans leurs plus belles tenues, le plateau, d'où s'élevaient les sons des instruments qu'accordaient les musiciens, en grande tenue eux aussi, et surtout les lumières, ces lumières frémissantes des bougies portées par les multiples lustres accrochés au plafond de l'amphithéâtre, tout cela avait replongé George dans l'univers magique de son premier concert.

Invités de Saint-George, son père et lui étaient aux meilleures places. Ils eurent l'heureuse surprise de voir arriver Alex Dumas ; ils ne savaient pas qu'il avait été lui aussi convié. Portant beau avec sa grande taille et toujours son sabre au côté, il s'installa auprès de George ; ils se mirent à parler comme de vieux amis. Lorsque George se plaignit de la hauteur de la coiffure de la dame assise devant lui qui l'empêchait de voir, il lui offrit d'échanger leurs places. Puis arrivèrent ensemble deux amies qui échangeaient des propos enjoués pendant qu'elles s'installaient. Leur allure frappa Frederick de Augustus. Dans une société où régnait la dictature de l'apparence et la frivolité, elles détonnaient. L'une était vêtue d'une robe avec un décolleté qui découvrait ses épaules sur lesquelles elle avait passé un châle léger tandis que l'autre, habillée tout aussi sobrement, avait un ruban attaché autour de sa taille. Toutes deux portaient leurs cheveux naturels, lâchés et assez courts. Par courtoisie il inclina légèrement la tête en un salut discret. Elles lui sourirent et celle assise près de lui se présenta avec simplicité, ce qui n'était pas l'usage :

— Bonjour, monsieur. Je suis Louise-Félicité de Kéralio. Mon amie, Etta Palm.

Frederick de Augustus se demanda une fraction de seconde si elles ne prenaient pas ces libertés avec lui parce qu'il était le seul Noir dans l'assistance. Il en écarta aussitôt l'idée : telles qu'elles étaient, elles auraient agi de la même manière avec n'importe qui suscitait leur intérêt.

— Enchanté, mesdames. Frederick de Augustus. Mon fils George et un ami, Alex Dumas.

George trouva en Etta Palm quelque chose de sa mère. Quoi, il ne pouvait vraiment dire. Ses cheveux brun foncé ? Ses yeux ? La simplicité de sa tenue ? Il la regardait encore lorsque celle-ci se tourna vers lui. Leurs yeux se croisèrent. Comme un enfant pris en défaut, George, confus, détourna précipitamment son regard en direction de l'orchestre. Etta Palm perçut l'embarras du garçon et, gentiment, s'adressa à lui :

— Alors George, vous aimez la musique ?

— Oui, madame. Je suis musicien moi-même. Je joue du violon.

Frederick de Augustus, entendant cela, ne laissa pas passer l'occasion :

— Il fait plus que jouer, madame, George est un prodige. Il a donné un concert triomphal il y a quelques jours dans la salle des Cent-Suisses.

George se sentit encore plus embarrassé en entendant les louanges de son père. Il lui en voulut un peu. Et lorsque Etta Palm lui demanda si c'était vrai qu'il était un prodige, il se contenta d'approuver de la tête, avec un petit sourire gêné.

Pendant la demi-heure qu'ils passèrent avant le début du concert, Frederick de Augustus et les deux dames conversèrent comme s'ils se connaissaient de longue main. Frederick de Augustus apprit ainsi que Louise-Félicité de Kéralio était traductrice et membre élue de l'académie d'Arras. Mais ce dont elle semblait être le plus fière, c'était qu'elle était directrice d'un journal, un journal qu'elle venait tout juste de créer. Toutefois, de tout ce qu'elle lui dit, Frederick de Augustus ne retint surtout que Louise de Kéralio œuvrait activement contre la traite négrière dans une association dénommée "Société des amis des Noirs", fondée par un de ses amis, Pierre Brissot.

Etta Palm, qui avait un accent des Pays-Bas autrichiens que Frederick de Augustus connaissait bien pour l'avoir entendu à Bruxelles, prônait quant à elle l'égalité entre les hommes et les femmes. Elle s'était arrangée pour très vite lui dire qu'elle avait publié un opuscule, *Sur l'injustice des lois en faveur des hommes, aux dépens des femmes.* Lorsque Frederick de Augustus lui avait demandé pourquoi ce titre, elle s'était lancée dans un discours passionné, expliquant que les femmes – au regard des hommes – n'étaient bonnes que pour prendre mari et faire des marmots. Hors de cela, rien du tout ! Et lorsqu'il lui demanda si d'autres étaient de cet avis, elle lui rétorqua qu'elles se comptaient sur les doigts d'une main. Et dans ce nombre elle mentionna une certaine Olympe de Gouges qui n'avait pas peur d'exprimer ses idées dans des pamphlets et même dans des pièces de théâtre.

Louise de Kéralio ne put se retenir en entendant ce nom et, à la surprise de Frederick de Augustus, lâcha : "Elle est folle, celle-là. Je ne vois pas vraiment pourquoi Etta l'admire tant ! Trouvez-vous normal qu'elle demande l'abolition du mariage, qu'elle qualifie de « tombeau de l'amour ? » Qu'elle prône sans vergogne le vagabondage sexuel en demandant de prendre en compte les penchants naturels des partenaires à nouer des liaisons hors mariage ? Qu'elle exige que la loi institue un droit au divorce ? Pas étonnant qu'elle demande qu'aux enfants nés hors mariage, je veux dire les bâtards, soient octroyés les mêmes droits qu'aux enfants légitimes ! Rendez-vous compte ! Une femme qui ignore l'ordre naturel des choses et veut politiquer comme un homme, voilà l'Olympe de Gouges qu'admire tant notre chère Etta !" conclut-elle. Frederick de Augustus fut un peu décontenancé par ces propos. Il se demandait comment on pouvait d'un côté lutter pour la liberté des Noirs et de l'autre la nier pour ses consœurs.

Etta quant à elle ne semblait pas affectée par la sortie de Louise de Kéralio, c'était probablement un discours qu'elle avait déjà entendu de la part de son amie. Elle dit à Frederick de Augustus : "J'ai toujours demandé à Louise de se

débarrasser de l'influence de Jean-Jacques Rousseau quand il s'agit des femmes et de cesser de prendre pour une vérité révélée l'*Émile*, son livre de chevet. Notre célèbre Rousseau prétend que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme, pour supporter ses injustices, et qu'il est dans l'ordre de la nature que la femme obéisse à l'homme. Louise, en fidèle thuriféraire, voudrait confiner la femme dans la sphère domestique et lui refuser tout droit politique. Je ne cesse de lui rappeler que, si ses idées étaient appliquées, elle ne serait pas directrice d'un journal, mais rien n'y fait. Nous sommes toujours amies malgré tout et je ne désespère pas de la faire changer d'opinion."

Cet échange laissa Frederick de Augustus ahuri. Il connaissait les préoccupations des nobles et des aristocrates, il commençait à se familiariser avec les problèmes des Noirs et des gens de couleur en France, il avait pris la mesure de la pauvreté pour l'avoir vue de ses yeux aux Halles et au Pont-Neuf, il venait d'être témoin des revendications des ouvriers et des artisans au faubourg Saint-Antoine, mais jamais l'idée ne l'avait effleuré qu'il y avait un univers de revendications des femmes et que tout comme celles des hommes, elles étaient parfois confuses et contradictoires.

Une petite turbulence causée par deux messieurs à la recherche de leurs sièges agita les premiers rangs de l'orchestre et interrompit la conversation. Alex Dumas qui avait reconnu l'un d'eux murmura à l'oreille de Frederick de Augustus : "Le général Lafayette." Le second se trouvait être Thomas Jefferson, l'ambassadeur américain à Paris. Violoniste amateur d'un niveau honnête, il était connu dans le milieu musical parisien et des abonnés du Concert Spirituel. Il fréquentait aussi les salons mondains où il était admiré parce qu'il avait écrit la Déclaration d'indépendance américaine qu'il avait ensuite traduite lui-même en français, texte dans lequel il avait ciselé ces mots remarquables :

> Nous tenons évidentes pour elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux. Ils sont doués par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur.

Un homme éclairé, disait-on. D'ailleurs la rumeur courait que Lafayette, son ami, inspiré par ce texte, était lui aussi en train d'élaborer une Déclaration des droits de l'homme, qu'il comptait présenter aux assises des états généraux.

La vue de ces deux personnages importants piqua la curiosité de Frederick de Augustus et le poussa à scruter la salle pour voir quels autres personnages étaient présents. Louise de Kéralio et Etta Palm, qui en connaissaient plusieurs, prirent plaisir à lui indiquer discrètement du doigt ceux qu'elles reconnaissaient. Elles citaient des noms dont la plupart lui étaient inconnus, mais dont certains réveillaient un écho en lui. Ainsi, Choderlos de Laclos, qu'il connaissait comme médiocre librettiste, mais maintenant devenu un écrivain à succès avec *Les Liaisons dangereuses*, ce livre que le bonimenteur

de libraire avait voulu lui vendre ; Camille Desmoulins, un des orateurs qu'il avait entendus dans l'un des cafés du Palais-Royal et dont pourtant Louise de Kéralio disait qu'il était bègue, assis à côté de sa femme Lucile ; Mme Roland, qui tenait un salon très fréquenté dont il apprit qu'il se trouvait rue Guénégaud, à côté de leur hôtel ; François Joseph Talma, l'acteur adulé du moment dont il avait vu les affiches placardées sur les murs de la Comédie-Française, assis entre le poète André Chénier – l'auteur du célèbre vers "Elle a vécu, Myrto, la belle Tarentine", tint à préciser Louise de Kéralio – et Fabre d'Églantine, dramaturge raté sauvé par une chansonnette tirée d'une de ses opérettes que fredonnait le Tout-Paris : "Il pleut, il pleut, bergère, / Rentre tes blancs moutons." Pierre de Beaumarchais, horloger, trafiquant d'armes et escroc tout juste sorti de la prison de la Bastille, mais que le succès de deux pièces, *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro*, avait de nouveau rendu fréquentable… La liste n'en finissait pas. Si l'on doutait encore de la popularité de Saint-George et de sa musique, la présence de ces personnalités et la salle comble levaient toute incertitude. Mais surtout, Frederick de Augustus prit conscience d'une chose : l'importance de la musique. Elle ne se situait pas à la périphérie, mais au cœur même de la société, voire du régime, là où se croisaient et se confrontaient tous ceux qui avaient la prétention de faire bouger les choses dans quelque domaine que ce soit dans le royaume de France.

Une salve d'applaudissements s'éleva de la salle et interrompit leur bavardage. Elle saluait l'entrée en scène de Saint-George, précédé des deux solistes, Kreutzer et Rode. Saint-George, comme à l'accoutumée, était vêtu avec élégance, culotte de soie blanche et veste de brocart.

C'était la première fois que Frederick de Augustus et George écoutaient la musique instrumentale de Saint-George. Ils la trouvaient pétillante, pleine de verve. Elle avait tout ce qui faisait le charme de la musique galante. L'exécution des deux violonistes était nette, claire et précise comme l'adoraient les Français, en contraste au jeu débordant mais parfois brouillon des artistes italiens. Toutefois, habitués à la musique de Haydn dont ils étaient nourris, une musique qui oscillait entre gravité et jovialité, tempête et passion, Frederick de Augustus et son fils trouvèrent celle de Saint-George un peu facile, sans profondeur, avec un développement harmonique trop simple pour pousser au bout de leur talent ceux qui l'exécutaient. Ce qui en revanche plut à Frederick de Augustus fut l'*adagio* du second mouvement où l'utilisation occasionnelle de secondes augmentées en mode mineur exprimait une certaine mélancolie qui lui rappelait de vagues souvenirs de la musique de sa lointaine île natale.

*

Alors que Dumas s'éclipsait immédiatement après le concert, Frederick de

Augustus, Louise de Kéralio et Etta Palm continuèrent à deviser dans le grand vestibule de l'amphithéâtre, malgré les regards désapprobateurs de quelques élégantes qui les toisaient en passant à côté d'eux, accrochées au bras de leur cavalier en redingote. Ce ne fut que lorsque George, lassé de contempler les lustres et les décors de la grande salle, s'approcha de son père et lui donna un coup de coude qu'il voulait discret mais qui n'échappa pas aux deux dames, que la conversation prit fin.

Pendant qu'ils attendaient leur carrosse à la sortie du concert, l'image de leur voiture entourée d'une foule d'individus jurant la mort des riches et des aristocrates ressurgit inopinément dans l'esprit de Frederick de Augustus. Il eut un moment l'impression bizarre de voguer entre deux villes parallèles : d'un côté, celle du Pont-Neuf et des faubourgs où l'on avait faim parce que le pain manquait et où l'on pestait contre les puissants ; de l'autre, celle de l'élite dont faisait partie le public de cette salle de concert du palais des Tuileries. Quand ces deux Paris se rencontraient, le choc pouvait être brutal comme il l'avait tantôt constaté !

Leur voiture arriva. Ils s'y engouffrèrent. Entre trot et galop pour rattraper leur retard, le véhicule les mena à la soirée de la marquise de Montesson, épouse morganatique du duc d'Orléans, protectrice de Saint-George, en son salon du Palais-Royal.

XIII

Frederick de Augustus se félicitait d'avoir séjourné à Bruxelles avant de venir à Paris pour se préparer à la vie mondaine de la capitale française. Ainsi, il savait que les salons étaient tenus quasi exclusivement par des femmes de la noblesse ou de la haute bourgeoisie et qu'il y en avait de deux sortes : les salons où elles potinaient entre elles, colportaient des ragots de cour, exhibaient leurs toilettes, et les salons où se réunissaient des écrivains, des artistes, des hommes politiques et des philosophes et où l'on brassait des idées nouvelles. Le salon de la marquise de Montesson était de la seconde catégorie.

Malgré leur départ tardif de la salle de concert, George et son père arrivèrent à temps pour entendre Saint-George – encore lui – qui, jouant le rôle de maître de cérémonie, annonçait que la soirée allait débuter par de la musique, la marquise accompagnant à la harpe une chanteuse dont ils ne retinrent pas le nom. Frederick de Augustus se demanda si ce n'était pas Louise-Rosalie Dugazon, la maîtresse de Saint-George.

Après avoir interprété trois airs, elles laissèrent la place à un homme qui s'installa au pianoforte. Cet instrument tendait désormais à supplanter le clavecin qui jusque-là dominait dans les salons. Sans doute les musiciens trouvaient-ils plus expressif le pianoforte qui, avec ses cordes frappées, permettait de produire à volonté des sons faibles ou puissants et de nuancer ainsi le volume sonore de leur jeu, ce qui n'était pas possible avec le clavecin dont les notes avaient toujours la même intensité quand bien même ses cordes pincées délivraient un son pur et cristallin. George reconnut instantanément le morceau qu'interprétait le pianiste : le *rondo alla turca* du jeune Amédée Mozart comme ils l'appelaient ici, avec son alternance rapide du majeur et du mineur censée caractériser la musique des janissaires turcs.

La soirée ne s'anima vraiment qu'à la fin de la prestation musicale, lorsque les valets et les servantes se mirent à servir boissons et amuse-gueules. C'est ce moment que Saint-George choisit pour présenter ses invités personnels à la marquise de Montesson.

Assise dans une causeuse, elle était en conversation avec trois dames dont l'une attira aussitôt l'attention de Frederick de Augustus car non seulement elle n'avait pas de coiffure sophistiquée comme les autres, mais c'était une très jolie femme brune.

— Si je puis vous interrompre, madame, permettez-moi de vous présenter le jeune virtuose dont je vous ai parlé, George Augustus Polgreen Bridgetower. Et son père qui l'accompagne.

— Enchantée, dit-elle. Laissez-moi vous dire que moi aussi je suis une de vos admiratrices. J'étais à la salle des Cent-Suisses hier et j'ai été séduite par votre jeu. C'était merveilleux ! Si je ne vous prends pas au dépourvu, pourriez-vous nous jouer quelque chose ? Je suis sûre que nos hôtes présents apprécieraient énormément.

Avant que George n'eût le temps de répliquer, Frederick de Augustus ne put s'empêcher d'intervenir tant il était obsédé par la mission qu'il s'était donnée, vendre le talent de son fils chaque fois qu'il en avait l'occasion.

— George n'est jamais pris au dépourvu, madame. Il est prêt à jouer pour vous.

Tous les regards se tournèrent vers lui alors que tout le monde jusque-là n'avait d'yeux que pour George.

— Soyez le bienvenu vous aussi, monsieur, dit la marquise.

— Enchantée également de vous rencontrer, dit la jeune femme brune. Vous arrivez bien à propos.

Frederick de Augustus fut à nouveau frappé par sa beauté, mais, à voir la vivacité de ses yeux et l'air de détermination que dégageait son visage, il se dit qu'elle n'était pas le genre de femmes qui s'en laissait conter.

— Nous étions en train de parler avec madame de ma pièce en souffrance à la Comédie-Française. Pendant que je vous regardais venir, une idée ingénieuse a surgi dans ma tête.

— Une idée ? Laquelle ? demanda Frederick de Augustus, intrigué.

— Attendez, Olympe, notre jeune virtuose ne nous a pas encore répondu, interrompit la marquise de Montesson. Votre père nous dit que vous êtes prêt à jouer quelque chose pour nous, continua-t-elle en se tournant vers George.

— Oui, madame, s'empressa de confirmer Frederick de Augustus, soucieux de s'attirer les bonnes grâces de la marquise.

On ne savait jamais, son patronage pourrait bien leur être utile. Il encouragea son fils des yeux et de la tête. George en revanche était en colère contre son père qui l'obligeait à se produire sans lui demander son avis. Il ne se sentait pas du tout prêt et n'avait aucune envie de jouer.

— Je voudrais bien, madame, mais je n'ai pas mon violon, dit George.

— Nous ne manquons pas de violons ici, dit la marquise.

— Je ne joue bien que sur mon instrument, madame.

Frederick de Augustus était terrassé. Comment George pouvait-il le contredire ainsi en public ? Comment allait-il faire pour réparer cet impair qui risquait de leur coûter la sollicitude d'un éventuel mécène ?

— L'artiste a parlé, approuva la marquise avec un sourire compréhensif. L'Art a ses exigences. Je vous comprends très bien. Un musicien ne peut convoquer la muse que quand son instrument et lui sont complices. Ce sera donc pour une autre fois. Allez, ne perdez plus de temps, servez-vous et profitez de cette bonne compagnie.

La marquise se tourna alors vers un couple qui attendait son tour pour se présenter. Frederick de Augustus était soulagé et en sut gré à la marquise.

— Viens, George, je vais te présenter à Baillot, un de nos meilleurs violonistes, dit Saint-George qui prit le jeune garçon par le bras.

Giornovichi, Kreutzer, Rode, Baillot, Saint-George ! Ce pays est bourré d'excellents violonistes, pensa Frederick de Augustus pendant que Saint-George s'éloignait avec son fils. Si malgré tous ces talents, son enfant était arrivé à se faire remarquer et à sortir du lot, c'était qu'il était vraiment un petit génie, se convainquit-il. Finalement, ils n'avaient rien à envier aux Mozart, père et fils.

Pendant que Mme de Montesson continuait d'accueillir les invités qui défilaient auprès d'elle, la jeune femme brune tira Frederick de Augustus à l'écart :

— Je vous disais qu'une idée m'était venue et je voudrais vous la soumettre.

— Excusez-moi, mais je n'ai pas bien saisi votre nom.

La jeune femme rit.

— Mais vous avez raison, j'ai oublié de me présenter : Olympe de Gouges.

— Olympe de Gouges ? dit Frederick avec un étonnement qu'il ne tenta pas de dissimuler.

— Bien oui. Pourquoi cette surprise ?

— On m'a parlé de vous. Etta Palm.

— Ah, oui, nous nous connaissons. Vous savez, nous ne sommes pas nombreuses à penser que les femmes doivent s'émanciper des hommes et exister par elles-mêmes. Ce n'est cependant pas de cela que je veux vous parler, mais de théâtre, ma passion, et vous demander si vous ne voulez pas être l'acteur principal de ma dernière pièce.

Elle sortit d'une petite sacoche accrochée à sa ceinture un exemplaire de l'œuvre qu'elle lui tendit. Il lut le titre : *Zamore et Mirza, ou l'Heureux Naufrage.* Ce qui l'intrigua, c'était l'indication inscrite sous le titre, "drame indien". Sa perplexité s'accrut lorsqu'en ouvrant l'ouvrage il vit que la pièce était précédée d'une préface intitulée "Réflexions sur les hommes nègres". Il leva un regard interrogateur vers son interlocutrice.

"Sachez, monsieur, que l'espèce d'hommes nègres m'a toujours intéressée à son déplorable sort", se mit à expliquer celle-ci. La pièce traitait de l'horreur de l'esclavage et de l'injustice des maîtres blancs. Elle en avait donné une lecture privée au théâtre que possédait la marquise de Montesson et celle-ci l'avait trouvée tellement intéressante qu'usant de son influence elle l'avait recommandée à la Comédie-Française. Cependant, avant même de la lire, la troupe lui avait signifié qu'elle ne pouvait accepter la pièce que si on en changeait le titre pour la faire passer pour un drame indien, car telle qu'intitulée, elle provoquerait la fureur des propriétaires et des capitaines de vaisseaux négriers qui se trouvaient être parmi ses plus gros mécènes. Elle avait donc changé le titre original *L'Esclavage des Noirs, ou l'Heureux Naufrage* en *Zamore et Mirza, ou l'Heureux Naufrage.* Rien n'y fit cependant.

La Comédie-Française estima le texte trop subversif, une attaque contre la monarchie et contre les intérêts des planteurs qui faisaient la richesse des colonies. Comme cette institution ne pouvait refuser d'emblée une pièce recommandée par une femme comme Mme de Montesson de surcroît son mécène, ses administrateurs inventèrent un prétexte qu'ils croyaient imparable.

— Devinez lequel ? demanda-t-elle brusquement à Frederick de Augustus.

Pris de court, il se mit à bégayer :

— Euh, que la pièce est trop longue… que fabriquer des décors exotiques reviendrait trop cher…

— Pas du tout : la difficulté de barbouiller de cambouis toute la Comédie-Française !

— Non ! s'exclama Frederick de Augustus qui ne put se retenir d'exprimer à haute voix sa surprise et son amusement.

— Si ! reprit Olympe de Gouges. Mais attendez la suite. Ils croyaient m'avoir désarmée, ils se trompaient. Je suis revenu quelques jours plus tard avec une recette de jus de réglisse qui donnait la plus belle couleur cuivrée ! Ils étaient acculés !

"Quelle femme !" se dit Frederick de Augustus, admirant le sourire railleur qui éclaira un bref instant le visage de son interlocutrice, semblable à celui d'un enfant espiègle ravi d'avoir joué un tour pendable à de gros malins.

— L'homme partout est égal, lança-t-elle d'une voix passionnée. La couleur de l'homme est nuancée, comme chez tous les animaux que la nature a produits, ainsi que les plantes. Tout est varié et c'est là la beauté de la nature. Et l'homme n'est-il pas son plus beau chef-d'œuvre ? conclut-elle en regardant Frederick de Augustus droit dans les yeux.

Sans attendre la réponse de ce dernier, Olympe de Gouges poursuivit :

— La pièce a été finalement jouée sans conviction par une bande de comédiens grimés qui n'avaient aucune sympathie pour le texte. Ce fut un échec total. Or j'en suis convaincue, si cette pièce, telle que je l'ai écrite, avait été jouée par un Noir authentique, elle aurait vraiment touché, elle aurait fait saisir l'iniquité de l'esclavage. Je veux donc lui donner une seconde chance, voilà pourquoi je vous propose d'incarner Zamore.

Frederick de Augustus n'était pas vraiment étonné. Ce n'était pas la première fois qu'on demandait de façon intempestive à un Nègre de jouer le rôle d'un Noir au théâtre tout simplement parce qu'il était noir. Déjà à Vienne, un dimanche, alors qu'avec George il se trouvait dans le parc Augarten en compagnie de Soliman pour assister à un *Morgenkonzerte* où pour la première fois il allait enfin avoir l'occasion de voir jouer le fameux fils de Leopold, un homme s'était approché d'eux, sans doute attiré par la mise originale de Soliman. Sans même un regard pour Frederick de Augustus et George, l'homme s'était directement adressé à Soliman en lui disant qu'il était convaincu que la Providence l'avait poussé à venir à ce concert matinal, lui qui n'y venait jamais : Soliman était exactement la personne qu'il cherchait

pour incarner le Maure jaloux dans la transposition d'une pièce de Shakespeare qu'il venait d'achever. Il l'avait intitulée *Othello, der Mohr in Wien* et selon lui, seul un Noir authentique comme Soliman pouvait en porter le rôle. Soliman l'avait poliment mais sèchement repoussé. Frederick de Augustus, lui, ne refusa pas directement l'offre d'Olympe de Gouges mais il lui demanda de lui laisser le temps de lire la pièce avant de se décider.

Ils se séparèrent en promettant de se revoir et Frederick de Augustus alla à la recherche de son fils.

*

Il y avait pour le moins une cinquantaine d'hôtes dans le salon. Certains étaient assis, d'autres debout conversaient en petits groupes, groupes qui se faisaient et se défaisaient au gré des convives qui circulaient un verre à la main. S'il n'y avait ni Alex Dumas, ni Etta Palm, ni Louise de Kéralio, il reconnut parmi les hôtes plusieurs de ceux qui avaient assisté au concert de Saint-George. On se serait cru dans l'*Almanach de Gotha*, il suffisait de se retourner pour buter sur une célébrité. Frederick de Augustus était fasciné par la qualité des conversations qu'il captait çà et là, par les mots d'esprit qu'on lançait et qui étaient aussitôt repris par un autre pour être retournés vers l'envoyeur ou à un tiers. Des feux d'artifice verbaux qui explosaient, éblouissaient. Habitué aux soirées mondaines du château d'Esterhazy, il remarqua qu'ici c'était différent. Il y avait bien une façon de se comporter avec civilité, mais point de protocole pesant. Chacun semblait pouvoir s'exprimer avec une liberté étonnante.

Il repéra son fils assis à une table où l'on semblait lui prêter une attention particulière ; il ne paraissait pas s'ennuyer, bien au contraire. C'était certainement une table de musiciens, Saint-George n'avait-il pas dit qu'il emmenait George rencontrer Baillot ?

"Tu vois, l'air chaud est plus léger que l'air froid. Ainsi, quand tu chauffes l'air dans le ballon, il devient plus léger et crée une poussée vers le haut. C'est aussi simple !" entendit Frederick de Augustus en approchant. Les yeux de George pétillaient de curiosité et d'émerveillement. "Mon père, Frederick de Augustus, dit-il. Papa, je te présente M. Lavoisier. Il m'explique les lois de la physique et de la chimie." Lavoisier lui tendit la main. Frederick de Augustus salua en retour les hôtes à mesure qu'ils se présentaient : Condorcet, Lagrange, Monge, Borda. L'un d'eux, Condorcet, dit, visiblement impressionné : "Vous avez un fils brillant, monsieur Bridgetower."

Frederick de Augustus était pris de court. Il croyait son fils avec des musiciens et voici qu'il se retrouvait à une table de savants, de mathématiciens, de chimistes et de physiciens. Il fut frappé par la cordialité de ces personnes. Il n'avait jamais entendu leurs noms auparavant mais s'ils étaient les invités de la marquise de Montesson, ils devaient être importants. Le plus étonnant, c'est qu'ils semblaient éprouver un réel plaisir à converser

avec un enfant. Il se sentit en porte-à-faux et s'éloigna, les laissant à leurs explications de phénomènes qu'il estimait trop complexes pour lui.

*

Les hôtes commençaient à prendre congé les uns après les autres. Frederick de Augustus pensa aussi qu'il était temps de partir. Il attendait impatiemment George, toujours à la table des savants. Lorsque enfin celui-ci le rejoignit, les yeux encore brillants et un grand sourire aux lèvres, il lui demanda comme s'il avait été en situation périlleuse :

— Alors ça va ? Ton cerveau n'est pas trop encombré ? Tes méninges fonctionnent toujours ?

— Mais bien sûr qu'elles fonctionnent, dit George amusé.

— Tu as compris quelque chose à ce qu'ils racontaient ?

— Oh oui, j'ai appris beaucoup de choses sur la Nature. Je sais maintenant comment fonctionne une montgolfière. Mais ce qui m'a le plus fasciné, c'est leur projet de mesurer la Terre.

— Mesurer la Terre ?…

— Oui, mesurer la Terre dans le but d'inventer une mesure de longueur universelle. Chacun, à tour de rôle, me l'a expliqué d'une façon simple pour que je comprenne. C'est Borda qui le premier a commencé. Il m'a dit qu'il y avait trop d'unités de mesure dans le royaume ; entre la toise, la coudée, l'empan, le pouce, la paume, le pied, la brasse et d'autres encore, on ne s'en sortait plus, tout cela entretenait la confusion. Laplace a ensuite expliqué que pour que cette mesure soit vraiment utile, elle devait être universelle, c'est-à-dire adoptée par tous les peuples de la terre. Lagrange a alors dit que justement, pour être acceptée par tous les peuples de la terre, cette mesure devrait prendre pour référence la Terre elle-même, bien commun à toute l'humanité. L'idéal serait donc que cette unité soit une fraction de la circonférence de la Terre. Et quand j'ai demandé comment ils allaient faire pour mesurer cette circonférence, Monge m'a dit qu'ils ne savaient pas encore, qu'ils étaient en ce moment en train d'y réfléchir.

— Passionnant, n'est-ce pas ? dit Frederick de Augustus, doutant visiblement de l'utilité de la chose.

La bienséance élémentaire exigeait qu'ils remercient leur hôtesse avant de se retirer. Ils se dirigèrent donc vers l'endroit où se tenait la marquise. Debout dans sa longue robe flottante, elle était en train de converser avec un homme que Frederick de Augustus reconnut aussitôt pour l'avoir vu plus tôt au concert : Thomas Jefferson. Il s'était probablement cassé le bras droit puisqu'il le portait en écharpe. En léger retrait derrière lui se tenait une mulâtresse, qui portait sa serviette et son manteau. Frederick de Augustus était impressionné de voir là, à deux pas de lui, l'homme qui avait rédigé la Déclaration d'indépendance de son pays, un hymne à la liberté. Quand enfin

Jefferson eut terminé de faire ses adieux, il se tourna vers la mulâtresse qui l'aida à enfiler son bras valide dans la manche du manteau. Il leva les yeux sur Frederick de Augustus. Celui-ci ébaucha un sourire en inclinant légèrement la tête dans l'espoir que le grand homme lui rendrait sa politesse, et peut-être lui serrerait la main. Jefferson non seulement l'ignora totalement, mais le fit de façon ostensible. L'enthousiasme de Frederick de Augustus fut refroidi sur le coup. Jefferson tourna les talons et s'en alla, suivi de sa servante.

La scène n'avait pas échappé à Olympe de Gouges. Aussitôt que Frederick de Augustus et George eurent fini de faire leurs adieux à la marquise, elle s'approcha d'eux et, sarcastique, lança :

— Ainsi vous vouliez faire des amabilités à cet hypocrite de Jefferson ?

— Hypocrite ? s'exclama Frederick de Augustus. L'homme n'est certes pas amène, mais de là à le traiter d'hypocrite…

— Il est venu faire ses adieux à la marquise car il vient d'être rappelé pour assumer la fonction de secrétaire d'État dans son pays. Je suis sûr qu'il sera heureux de retrouver ses esclaves.

— Vous voulez dire qu'il possède des esclaves ?

— Oh oui, près de deux cents, m'a-t-on dit.

— Mais non, protesta Frederick de Augustus. Vous devez confondre avec quelqu'un d'autre. C'est lui qui a écrit que "tous les hommes sont créés égaux".

— Oui. Sauf les Noirs, les Indiens et les femmes. Qu'il possède des esclaves, passe encore, c'est monnaie courante en Amérique et dans nos propres colonies. Ce qui en revanche m'écœure est qu'il s'est fait le théoricien de l'infériorité des Noirs. Je peux vous dire que lors d'une discussion très animée avec Condorcet au café Procope, je l'ai moi-même entendu affirmer que les Noirs libres étaient des parasites nuisibles à la société et que comme des enfants, ils étaient incapables de prendre soin d'eux-mêmes ; que s'ils étaient braves, c'était parce que leur cerveau peu développé était trop petit pour appréhender le danger avant qu'il ne leur tombe dessus. Ne parlons pas d'art, ils sont incapables de peindre ou de sculpter. Voilà ce que professe votre grand homme !

Frederick de Augustus resta bouche bée. Il ne savait vraiment pas s'il fallait croire Olympe de Gouges ou pas. Mais quel homme n'avait pas ses contradictions ? tenta-t-il de raisonner pour amortir le choc qu'il éprouvait. Haydn, par exemple, était un génie, et pourtant il se laissait traiter comme un simple domestique par le prince Esterhazy. Voltaire qui, dit-on, avait inventé la tolérance était pourtant bien intolérant envers les Juifs et les Noirs qu'il n'aimait pas du tout et qu'il caricaturait à cœur joie. D'ailleurs, ce Voltaire, n'avait-il pas expliqué l'origine des Nègres par le fait que dans les pays chauds, des singes avaient "subjugué des filles" ? Pour ne pas rester planté coi et paraître niais, il fallait dire quelque chose. Alors il dit, déplaçant le sujet de la conversation :

— Vous avez mentionné Condorcet, je le connais. George était à sa table

tout à l’heure et il pense que George est un enfant brillant.

— Je connais Condorcet moi aussi. Je l’admire beaucoup, il défend les mêmes causes que moi. Jamais je n’oublierai ces mots qu’il a écrits dans une épître à l’intention des Noirs esclaves : “Mes amis, quoique je ne sois pas de la même couleur que vous, je vous ai toujours regardés comme mes frères.” N’est-ce pas plus fort, plus sincère que cette grandiloquente vacuité, “tous les hommes sont créés égaux” ? Et vous savez sous quel pseudonyme Condorcet a publié sa lettre ? *“Mr Schwartz”* ! “Noir” en allemand. Il faut le faire ! En tout cas je vous recommande vivement de la lire.

— Je vous le promets. Je devrais fréquenter plus souvent les salons, on y apprend tellement de choses ! Jamais je n’aurais imaginé que Jefferson…

— Et attendez, je ne vous ai pas encore tout dit sur lui : votre Jefferson est contre la mixité des races. Il a même développé une formule mathématique pour déterminer la fraction de sang blanc que posséderait un individu. Pourtant, prenant prétexte de son veuvage, il s’est fait accompagner à Paris par la jeune mulâtresse que vous avez vue, Sally Hemmings, son esclave en Amérique, la gouvernante de sa fille ici. Mais avant tout sa maîtresse. Tout Paris est au courant. Peut-on être plus hypocrite ?

— Je ne sais pas, répliqua Frederick de Augustus embarrassé par ces révélations, mais ce que je peux vous dire, c’est que tous les hommes, même les plus grands, ont une part d’ombre. Eh bien, nous allons devoir prendre congé maintenant, notre journée a été très longue. Pour la pièce, je vous donnerai ma réponse dès que je l’aurai lue. Il me tarde aussi de découvrir l’opuscule de Condorcet, je veux dire du Dr Schwartz.

Ils quittèrent enfin le salon de la marquise, sortirent des murs du Palais-Royal et partirent à la recherche d’un fiacre, n’ayant pas retenu pour les reconduire à l’hôtel la voiture qu’ils avaient louée jusque-là. Frederick de Augustus avait beaucoup appris : des éléments jusque-là disparates commençaient à s’assembler pour former dans son esprit un ensemble plus cohérent.

XIV

Ils rentrèrent à leur hôtel autour de minuit. George s'était aussitôt précipité pour se déshabiller tandis que Frederick de Augustus s'affala dans la bergère en expirant bruyamment comme pour signifier que son corps fatigué avait bien besoin d'une étape de repos avant d'aller au lit. Sur la petite table basse près du fauteuil reposait le livre qu'il avait acheté dans une des librairies du Palais-Royal. Il en avait déjà oublié le titre. Il le saisit et pendant qu'il en feuilletait négligemment les pages, il entendit des notes de violon qui s'arrêtèrent peu après : c'était George et sa manie de toujours jouer quelques instants sur son instrument avant de se coucher, après avoir passé de la colophane sur la mèche de son archet pour s'assurer que tout était en bon état. En chemise de nuit, le petit vint à lui.

— Je suis épuisé. Je vais aller dormir.

— Quelle journée ça a été, George ! Passer d'une jolie promenade printanière à une émeute où l'on a failli se faire pendre comme des hors-la-loi, aller ensuite à un concert huppé et terminer la soirée chez une marquise où l'on croise les plus grands esprits, c'est à vous tourner la tête !

— J'ai vraiment eu peur quand j'ai vu cette foule se précipiter sur notre voiture. Heureusement que le tiers état nous a sauvés. Au fait, c'est quoi ce fameux tiers état ? Tu ne me l'as pas encore expliqué.

Cette fois-ci, Frederick de Augustus savait. Ses conversations au salon de la marquise de Montesson n'avaient pas été vaines.

— C'est simple et compliqué à comprendre. La société française repose sur trois ordres, la noblesse, le clergé et le tiers état. Seul le tiers état, qui représente quatre-vingt-dix-huit pour cent de la population, travaille, produit la richesse du pays et paie des impôts, mais ces gens n'ont aucun droit ou très peu. Il se trouve que la France traverse en ce moment des temps difficiles : l'État est ruiné et endetté jusqu'au cou, le pain manque comme tu l'as vu toi-même, les Parisiens ont faim. Tout le monde est mécontent : les poètes et les philosophes réclament des libertés et écrivent des pamphlets, les ouvriers attaquent les patrons, les paysans se révoltent dans les campagnes contre la noblesse et le clergé qui les exploitent. Alors, pour trouver des solutions à cette crise, le roi a accepté de convoquer une grande assemblée, les "états généraux". Elle s'ouvrira la semaine prochaine, avec des délégués venus de tous les coins du royaume. Ils viendront avec des cahiers des doléances où ils auront consigné tout ce qui ne va pas dans le pays. Tu saisis maintenant ?

— Ainsi donc, les ouvriers qui nous ont menacés font partie du tiers état ?

— Oui, de même que le patron qu'ils voulaient lyncher. La plupart de ces patrons sont des bourgeois et tout comme les ouvriers, les bourgeois sont des

roturiers, c’est-à-dire ni des nobles ni des clercs.

— Et Saint-George, fait-il partie des nobles ou du tiers état ?

— Difficile à dire. Dans sa tête, il se prend certainement pour un aristocrate.

— Si nous étions français, ferions-nous partie de la noblesse ou du tiers état ?

— Je ne sais pas, mais je suis sûr d’une chose : toi et moi sommes des hommes libres. Et je te le dis mon fils, il n’y a pas statut plus élevé.

— Nous ne sommes rien, ni nobles ni roturiers, mais nous sommes des hommes libres ! Je m’en souviendrai, papa. Je vais maintenant me coucher. Tu restes encore à lire ? Qu’est-ce que tu lis ?

Frederick de Augustus lui lut le titre : *Paul et Virginie.*

— C’est le livre que j’ai acheté hier soir au Palais-Royal, tu te souviens ?

— Très bien ! Le marchand a même dit que ce livre parlait d’îles, d’océans et d’esclaves. Tu penses que c’est aussi bien que *Robinson Crusoé* que je suis en train de lire en ce moment ?

— Je ne sais pas. Quand je l’aurai lu, je te dirai. Quoi qu’il en soit, tout ce qui parle d’îles, d’océans et d’esclaves m’intéresse tout particulièrement. Allez, bonsoir.

George s’en alla. Frederick de Augustus regarda son fils s’éloigner et se mit à repenser à ce qu’il venait de lui dire, qu’il n’y avait pas statut plus élevé que celui d’être libre. Pouvait-il comprendre, lui qui ne savait pas ce qu’était l’esclavage ? De toute façon, il n’aborderait jamais le sujet avec lui, cela risquait de perturber son jeune esprit.

À y repenser, il semblait à Frederick de Augustus qu’il avait passé toute la soirée chez la marquise de Montesson à ne parler que d’esclavage. Toutes les conversations l’y avaient ramené. Il se demanda pourquoi des gens aussi intelligents que les Voltaire et Jefferson, et tant d’autres encore, considéraient que les Noirs étaient des êtres inférieurs proches des animaux, des marchandises. Était-ce là une idée consubstantielle à la pensée européenne ?

À peine s’était-il posé cette question que la dernière conversation qu’il avait eue avec Soliman la veille de son départ pour Bruxelles lui revint. Soliman l’avait reçu dans sa bibliothèque. De toutes les soirées qu’ils avaient passées ensemble, celle-là fut la plus mémorable. Pour une fois, craignant peut-être de ne plus jamais se revoir, son ami s’était ouvert à lui de façon surprenante, exposant cette partie de son passé sur laquelle il jetait toujours un voile discret, chaque fois que Frederick de Augustus essayait d’en savoir un peu plus sur sa vie antérieure à son arrivée à Vienne. L’expérience de Soliman avait été totalement différente de la sienne.

Né en Afrique au bord de la rivière Sokoto, il avait été kidnappé à l’âge de sept ans, après que son village eut été razzié et ses parents massacrés par des Noirs convertis à l’islam, séides des négriers arabes venus du nord. Ces Noirs

islamisés étaient encore plus zélés que les Arabes dans leur traque des infidèles “impurs”, comme pour témoigner de leur allégeance envers leurs maîtres. Ils étaient arrivés la nuit dans le village de Soliman, l’avaient encerclé et, après avoir tué les veilleurs de nuit, ils avaient incendié les maisons et capturé les villageois qui, dans la panique causée par l’incendie, tentaient de s’échapper, sans pouvoir se défendre. Avec les habitants des villages environnants, les trafiquants capturèrent au total une centaine de personnes cette nuit-là.

À marche forcée, les femmes pieds entravés par des chaînes, les hommes maintenus en couple par une planche avec à chaque bout un licol leur emprisonnant le cou, les enfants enchaînés les uns aux autres, tous furent conduits par les chasseurs d’esclaves à Tombouctou où les attendaient les marchands. Ces Arabes arrivaient au grand marché d’esclaves avec des chevaux, du sel et des produits manufacturés. Ils repartaient avec les esclaves qu’ils avaient achetés soit vers le bassin du Nil et les côtes de la mer Rouge, soit vers le nord en direction de la Méditerranée, à travers le Sahara. Soliman quant à lui prit la route du nord et marcha plusieurs mois dans le désert. Il était aussi chargé que le dromadaire derrière lequel il peinait à cheminer. Il connut la faim, la soif, le froid mordant des nuits sahariennes et la chaleur étouffante du jour. Beaucoup mouraient. D’ailleurs, pendant leur longue marche, il apercevait de temps en temps émerger du sable des tas d’os blanchis, squelettes de malheureux captifs qui, incapables de tenir, avait été abandonnés sans scrupule à leur triste sort.

Il arriva enfin à destination quelque part en Afrique du Nord.

À ce point de son récit, Soliman avait fait une pause, comme si raconter la suite était indicible. Après un silence que Frederick de Augustus avait respecté, il avait repris son récit.

Avant de les vendre, on castrait les garçons et les hommes dans des conditions effroyables. L’opération était si barbare que très peu y survivaient : pour un rescapé, une douzaine trépassait. Il n’avait toujours pas compris pourquoi il avait réussi à y échapper. Peut-être à cause de son corps décharné qui laissait penser qu’il ne vivrait pas longtemps.

Frederick de Augustus était médusé. Il connaissait les horreurs de l’esclavage transatlantique, mais personne auparavant ne lui avait raconté l’esclavage arabo-musulman, tout aussi horrible, pire peut-être, sur certains aspects. Surtout, il ne trouvait aucun sens économique à cette castration qui provoquait la mort de tant d’esclaves. Il avait posé la question à Soliman qui lui avait répliqué :

— Vois-tu, ces esclavagistes-là ne raisonnent pas comme ceux que ton père a connus dans les Caraïbes. Pour ces derniers, que les esclaves se reproduisent est souhaité et même encouragé car essentiel pour leur prospérité. C’est comme avoir du cheptel ; plus il se multiplie, plus le propriétaire devient riche. Cette logique économique n’existe pas chez les négriers arabo-musulmans, obnubilés qu’ils sont par la crainte de voir ces Noirs prendre

souche et avoir des relations sexuelles avec les femmes des harems dont ils sont les gardiens et les serviteurs. Il fallait donc en faire des eunuques, c'est-à-dire les castrer. Pire encore, comme eux-mêmes ne se privaient pas de violer les esclaves noires, les enfants qui en résultaient étaient systématiquement éliminés !

Frederick de Augustus, ébahi, découvrait là un aspect de la barbarie de l'esclavage que jamais il n'aurait imaginé. Devant sa mine stupéfaite, Soliman avait repris son récit d'une voix posée, mais qui peu à peu allait s'échauffant au fur et à mesure de la narration :

— Pose-toi la question, mon cher Frederick, comment expliques-tu aujourd'hui la présence d'une population noire aussi nombreuse dans les Amériques alors que dans les sultanats et les califats, malgré la masse innombrable qui y a été importée, ce n'est pas le cas ? Où sont passés tous ces Noirs qui ont traversé la mer Rouge en direction de la péninsule Arabique, entassés dans des boutres dans les conditions les plus atroces ? Crois-tu qu'ils ont tout simplement disparu comme ça dans un immense trou noir ? Non ! C'est le résultat de ces pratiques ignominieuses. Castration et infanticide !

Soliman avait prononcé ces derniers mots avec une véhémence rare chez cet homme d'habitude si mesuré. Comme si la souffrance longtemps refoulée sourdait brusquement, incontrôlée, en cette soirée où il disait adieu à l'ami, le seul qui pouvait le comprendre dans cette ville de Vienne où pourtant il paraissait parfaitement intégré et dont il était une des notabilités. Il s'était ensuite levé et s'était dirigé vers un rayon de sa bibliothèque où se trouvaient rangés trois tomes d'un ouvrage relié en maroquin rouge. Il savait exactement ce qu'il cherchait. Il en sortit un, revint vers Frederick de Augustus et se mit à le feuilleter.

— Écoute ceci, s'écria-t-il. "Les seuls peuples à accepter l'esclavage sont les Nègres, en raison d'un degré inférieur d'humanité, leur place étant plus proche du stade animal." Ce sont là les mots d'Ibn Khaldoun dans ses *Prolégomènes à l'histoire universelle*, *Al-Muqaddim* en arabe.

Il reposa si violemment le tome de l'*Al-Muqaddim* sur la petite table basse que le meuble vibra sous le choc, faisant tressauter la bouteille d'alcool fort qui s'y trouvait ainsi que les verres contenant leur boisson.

— Tu lis l'arabe ? lui demanda Frederick de Augustus.

Soliman sourit, légèrement décontracté :

— Non, pas du tout. Je l'ai lu dans sa traduction allemande. Les seules phrases en arabe que je connaisse sont les versets du Coran qu'ils nous faisaient ânonner quand ils cherchaient à nous convertir de force pendant notre captivité.

— Qui est cet Ibn Khaldoun ? avait demandé Frederick de Augustus.

— Le plus grand historien et philosophe musulman du quatorzième siècle.

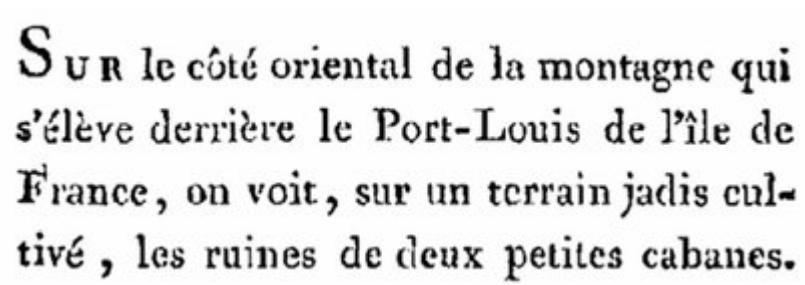
— Ce qu'il dit là n'est pas si original, je l'ai déjà entendu plusieurs fois, avait répliqué Frederick de Augustus. De toute façon, il dit des bêtises. N'a-t-il pas vu les Slaves esclaves des Arabes ? C'étaient pourtant des Blancs !

— N’empêche, sa pensée a eu une telle influence qu’elle persiste encore chez les Arabo-Musulmans aujourd’hui. Et comme le prophète lui-même avait des esclaves noirs… Ce qui me chagrine, c’est que ces lignes ont été écrites il y a quatre siècles et rien n’a changé ! On réduit encore les Noirs en esclavage. Toi et moi sommes des exceptions.

Leur conversation s’était arrêtée sur ce constat d’impuissance.

Mais voilà, depuis qu’il était revenu du salon de la marquise de Montesson, Frederick de Augustus se sentait moins désespéré qu’à l’issue de sa conversation avec Soliman. Il se dit qu’il avait mal formulé sa question de départ, à savoir comment des gens intelligents pouvaient-ils considérer que l’esclavage des Noirs était dans l’ordre naturel des choses. La bonne question était plutôt celle-ci : qu’est-ce qui poussait des personnes comme Condorcet ou Olympe de Gouges à aller à contre-courant des idées reçues, quitte à être mises à l’index ? Il n’en pouvait plus de retourner tout cela dans sa tête. Il avait l’impression d’étouffer. De l’air, de l’air !… Il aspirait à se laisser emporter ailleurs, à échapper à ces pensées qui l’oppressaient. Lire lui ferait du bien.

Il ôta ses chaussures, posa ses pieds sur la tablette et cala confortablement son dos dans le fauteuil, ouvrit le livre qu’il avait toujours entre ses mains et attaqua la première phrase. Il avait le culte des premières phrases, elles étaient pour lui la porte qui permettait d’entrer dans l’univers que proposait l’auteur. Pour lui, une porte d’entrée devait être facile à ouvrir ; de même, la première phrase d’un livre devait être simple, claire et belle :


Sur le côté oriental de la montagne qui s’élève derrière le Port-Louis de l’île de France, on voit, sur un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes.

La phrase, ample, respirait. Elle lui plut énormément. Il continua donc, mais pas longtemps car ses paupières lourdes de sommeil tombaient malgré ses efforts pour rester éveillé. Il abandonna la lutte et ferma carrément les yeux. Dans son demi-sommeil, surgies de la pénombre, luisantes, les pièces que lui avait remises Legros se mirent à danser devant ses yeux. Combien leur en restait-il après les dépenses qu’ils avaient faites durant cette journée insensée ?

Sans crier gare, une envie folle d’aller dans un tripot et de tenter sa chance

au jeu du pharaon ou au billard le saisit. Son côté flambeur avait brusquement ressurgi. Un jour à Vienne, au café Hugelman, il avait misé lors d'un jeu de billard son gage d'un mois, par petites tranches certes, mais néanmoins dans sa totalité, et il avait tout perdu. Pour pouvoir rentrer à Eisenstadt, il avait dû emprunter de l'argent à de Soliman, ce qui l'avait fort embarrassé. Il s'était juré de ne plus commettre la même erreur, mais cela ne l'avait pas empêché de récidiver quelques mois plus tard avec le même résultat.

La présence de son fils avait jusque-là restreint sa liberté à Paris. Maintenant que celui-ci dormait, peut-être pourrait-il sortir et rentrer à l'aube avant qu'il ne se lève. Par prudence, il ne prendrait avec lui que le tiers de la somme qui leur restait et si le sort lui souriait, il pourrait en gagner le double, voire le triple. Après tout, il n'était pas si novice que cela, il savait lui aussi tricher s'il le fallait. Et s'il perdait, il ne perdrait pas tout. Pendant qu'il cogitait ainsi, une autre question lui vint à l'esprit : comment cela se passait-il à Paris avec les femmes ? Vienne, il savait. Il suffisait d'aller sur la grande place du Graben, pas très loin de la colonne de la Peste qui ornait le centre de la place, et de se faufiler discrètement dans une de ces ruelles que camouflent les maisons richement décorées.

À Paris, il avait entendu que les gens du monde donnaient leurs rendez-vous galants au théâtre Nicolet, sur le boulevard du Temple, où ils louaient des loges semi-obscures, et que pendant le spectacle, souvent une petite comédie du genre bouffon, ils se sentaient aussi à l'aise que dans une chambre à coucher. On lui avait dit aussi que chez les vrais libertins, la mode était maintenant à tout ce qui était exotique et sauvage. Pour assouvir leurs fantasmes, ils s'étaient mis à rêver de créatures venues d'ailleurs, dans un premier temps les créoles blanches nées aux colonies qui, une fois en France, portaient encore en elles, prétendaient-ils, la langueur nonchalante des tropiques. Mais exotisme pour exotisme, beaucoup allaient désormais à la recherche de mulâtresses, voire de Négresses. On lui avait même indiqué l'adresse d'une maison où leur prix était mis aux enchères. Frederick de Augustus avait d'ailleurs constaté que cette recherche de l'"amour sauvage" intéressait aussi certains qu'il n'aurait jamais eu l'idée de soupçonner : il avait lu dans *La Chronique de Paris* le compte rendu d'un fait divers rapporté par un garde de la promenade des Champs-Élysées. Le garde consignait non sans humour l'incident en ces termes : "Arrêté vers les huit heures du soir une Négresse avec un abbé, qui disait être son confesseur. Relaxés, avec injonction à M. l'abbé de ne pas récidiver à confesser ses pénitents sous les arbres, nuitamment." Cela l'avait bien amusé.

Il finit par s'arracher péniblement de la bergère et se déshabilla sans vraiment s'en rendre compte tellement il était soûl de sommeil. Il s'écroula dans le lit. À peine endormi, il se mit à rêver à son tour de mulâtresses et de Négresses, se demandant si lui aussi ne devait pas tenter l'aventure, lui qui, débarqué enfant à Londres et parti tout jeune sur le continent Angleterre, n'en avait jamais fréquenté. Mais en quoi ces mulâtresses et ces Négresses étaient-

elles différentes ? Avaient-elles quelque chose en plus ?

XV

Ce ne fut qu’après trois semaines de démarches et de discussions émaillées de moult visites de courtoisie et de moments de lassitude pendant lesquels il se demandait s’il n’était pas en train de perdre son temps à regarder voler des coquecigrues, que Frederick de Augustus décrocha enfin ce qu’il désirait ardemment, un “concert au bénéfice de George Augustus Bridgetower”. Ce n’était pas une simple promesse car une date ferme était inscrite sur le contrat dûment signé ainsi que le lieu de la prestation, la salle du Panthéon sise rue de Chartres. Il ne pouvait rêver mieux. Son but cette fois-ci n’était plus tellement d’utiliser le talent de son fils pour éblouir le public comme lors du premier concert, mais plutôt d’exploiter ce talent afin d’engranger le plus de gains possible. Ainsi, pour bien se préparer avant les tractations, il s’était renseigné sur les honoraires que Viotti avait touchés lors de son concert de bénéfice, non pas avec la prétention de se faire payer autant que le grand maître, mais pour avoir une base sur laquelle négocier. Bien lui en avait pris car en fin de compte il avait arraché une somme de mille neuf cents livres, ce qui l’avait surpris lui-même.

Un beau soleil l’accueillit lorsqu’il quitta le bureau contrat en main et sortit dans la rue. Il était dans un état d’euphorie. En ce moment précis, le monde était tel qu’il le voulait, tel qu’il l’avait rêvé. Un étrange sentiment de gratitude envers cette ville de Paris monta en lui ; il en humait l’air à pleins poumons et se demandait si on pouvait faire sentir à une ville qu’on l’aimait, qu’on avait le désir de la prendre dans ses bras. Oui, il aimait Paris, ses larges artères bordées de palais, ses parcs et jardins, et même les venelles tortueuses parmi lesquelles il s’était égaré un jour pendant qu’il cherchait une maison clandestine qu’on lui avait recommandée ; malgré les mendiants qui l’avaient assailli et quelques malandrins qui avaient tenté de l’interpeller, la main ferme sur le pommeau de son sabre, il avait continué son chemin dans ces rues mal famées auxquelles il trouvait malgré tout un attrait singulier.

Cette ville n’était pas seulement belle, elle lui infusait un sentiment de liberté qu’il n’avait jamais éprouvé jusqu’ici, même pas à Vienne. En comparaison, il trouvait maintenant cette Vienne oppressante, enserrée dans ses fortifications comme si les troupes ottomanes pourtant défaites depuis plus d’un siècle étaient toujours campées dans le Glacis autour de la ville, prêtes à attaquer. Mais il y avait autre chose encore : où ailleurs qu’ici aurait-il pu rencontrer des savants et des philosophes parmi les plus brillants du monde qui le traitaient en égal et qui conversaient avec son fils et lui comme avec des pairs ? À Eisenstadt, il avait beau être classé parmi les “officiers” de la cour

au même titre que Haydn, il avait beau être l'indispensable interprète en allemand ou en hongrois de nombreux invités de marque qui défilaient au château, parlant français, anglais, italien ou polonais, il n'en était pas moins un domestique aux yeux du prince Esterhazy, même s'il se considérait supérieur aux petites gens, charrons, maréchaux-ferrants, personnels de cuisine et d'écurie.

Ses déambulations le conduisirent devant un café. Il était seul, George était resté à l'hôtel pour répéter. Il entra et s'assit. Il décida d'étancher sa soif avec une limonade alcoolisée au rhum. Lorsque le serveur déposa devant lui sa commande, il enleva le bâtonnet de cannelle planté dans la boisson dorée, en huma l'arôme et se mit à boire lentement. Pendant qu'il la dégustait ainsi, un vendeur de journaux passa et lui proposa plusieurs titres. Il en choisit un qu'il connaissait déjà, *La Chronique de Paris*, qui publiait pêle-mêle annonces de spectacles, objets perdus et retrouvés, faits divers et autres potins. À peine avait-il fini son verre que le garçon qui apparemment le guettait se précipita pour lui demander s'il n'en voulait pas un autre. Il acquiesça de la tête et commanda ce qu'il pensait ressembler le plus à un *kleine Schwarzer* viennois, une petite tasse de café noir bien corsé. Le seul avantage de Vienne sur Paris était ses cafés, pensa-t-il. Là-bas le garçon ne vous harcelait pas pour vous contraindre à prendre une autre consommation. Il vous apportait votre café avec un verre d'eau et une pile de journaux, libre à vous de rester aussi longtemps que vous vouliez, il se contentait tout juste de renouveler votre verre d'eau. À Paris, cela ne se passait pas ainsi, hélas. Mais aucune ville n'était parfaite.

Il quitta le café la *Chronique* sous le bras, le contrat dans sa poche. L'alcool et le café l'avaient rendu guilleret. Il décida de prolonger encore un peu sa promenade avant de prendre un fiacre pour rentrer à l'hôtel. Quelques pas plus loin, son regard fut attiré par une librairie de l'autre côté de la rue ; à la vue de l'établissement, il pensa à Olympe de Gouges et au livre qu'elle lui avait recommandé. Il se rappela qu'il n'avait pas encore terminé la lecture de la pièce qu'elle lui avait donnée ; il l'avait commencée, mais elle ne l'avait pas vraiment emballé ; il l'avait mise de côté et à la place il s'était plongé dans *Paul et Virginie ;* il comptait en reprendre la lecture un peu plus tard. Il traversa la rue, poussa la porte de la librairie et entra.

Le marchand fut surpris de voir ce grand Noir, sabre au côté et journal sous le bras, entrer dans sa boutique. Ce n'était certainement pas un individu qui faisait partie de sa clientèle habituelle. Plus affable que de coutume, il le gratifia d'un grand sourire :

— Bonjour, monsieur.

À peine Frederick de Augustus avait-il répondu que le libraire continua sans attendre :

— Je suis sûr que vous trouverez ce que vous voulez ici. J'ai tout un rayon consacré aux îles, à Saint-Domingue, à la Martinique et à l'île Bourbon. J'ai

aussi des ouvrages sur les Nègres d'Afrique…

— Je cherche un ouvrage du philosophe Condorcet, l'interrompit Frederick de Augustus.

— Ah ? Euh… Condorcet ? fit le libraire surpris et un peu décontenancé. Vous en connaissez le titre ?

— Non, mais si vous me le montrez je m'en souviendrai.

— Voyons, les philosophes sont sur ce rayon… Ah voilà. Condorcet, *Mémoire sur le calcul des probabilités… Essai sur la théorie des comètes… De l'influence de la révolution d'Amérique sur l'Europe… Sur l'admission des femmes au droit de cité…*

Frederick de Augustus faisait chaque fois "non" de la tête puis finit par dire :

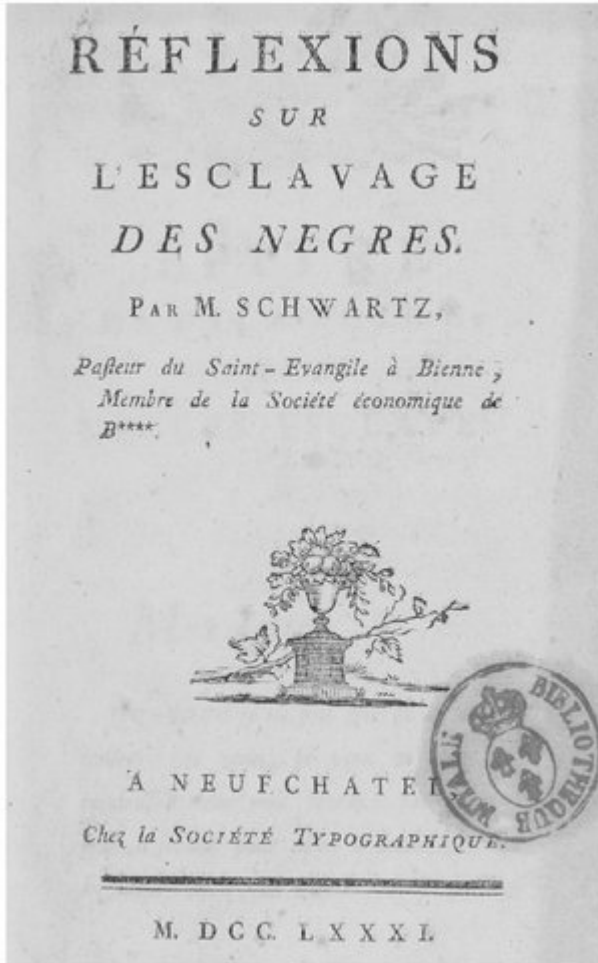
— C'est un texte qui traite de l'esclavage

— Je crains ne pas l'avoir. Mais sur le sujet je peux vous recommander Mirabeau, Voltaire…

— Ça y est, cela me revient ! s'exclama Frederick de Augustus. L'ouvrage a été écrit sous un pseudonyme, celui de Schwartz.

— Schwartz…, chercha le libraire, Schwartz… c'est gagné ! J'ai là un ouvrage d'un M. Schwartz.

Il tendit le livre à Frederick de Augustus. Il était en bon état et n'avait pas encore été lu car ses pages n'étaient pas coupées. Il lut le titre :



RÉFLEXIONS
SUR
L'ESCLAVAGE
DES NEGRES.
PAR M. SCHWARTZ,
*Pasteur du Saint-Evangile à Bienne, Membre de la Société économique de B***.*

A NEUFCHATEL,
Chez la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXXI.

Frederick de Augustus fut impressionné par l'audace de l'auteur : non seulement il s'affirmait *Schwartz*, mais il se prétendait aussi pasteur, un protestant dans la France catholique, cette France qui il n'y avait pas si longtemps les avait massacrés et leur interdisait encore l'accès à certaines hautes fonctions ! Il paya, remercia le libraire et sortit. Il sauta dans la première voiture de place qu'il trouva pour se faire conduire à la rue Guénégaud.

*

George avait fini de travailler son violon et après l'avoir rangé, en attendant le retour de son père, avait décidé de reprendre sa lecture de *Robinson Crusoé*, dont il avait déjà lu plus de la moitié. Pour profiter de la pleine lumière du jour, il avait déplacé un des fauteuils près de la fenêtre et s'y était installé.

Lorsque Frederick de Augustus frappa enfin à la porte et que George sauta de son fauteuil et lui ouvrit, il vit au premier coup d'œil que son père était au septième ciel : un sourire irradiait son visage. Que de fois ces derniers temps ne l'avait-il vu rentrer en pestant, écœuré par ces rendez-vous qui n'aboutissaient à rien, par ces promesses sans lendemain et par ces visites de courtoisie qui n'étaient au fond qu'exercices d'hypocrisie ! Là, il rayonnait. À peine la porte refermée, il brandissait le contrat et l'agitait devant George :

— Ça y est ! Nous avons touché le gros lot ! Un contrat rien que pour toi, à ton bénéfice !

George prit le document et le parcourut sans vraiment bien comprendre.

— Alors, qu'est-ce que je vais jouer pour ce concert ? demanda George.

— J'ai discuté du programme avec le directeur du théâtre. Il nous laisse carte blanche à condition que nous programmions au moins un concerto pour violon – la mode à Paris est maintenant au concerto et au violon – et une symphonie de Haydn.

— Je jouerai un concerto de Giornovichi, nous le lui avons promis. Par exemple, son *Cinquième Concerto* que j'aime bien.

— Si ça te dit. Mais ce qui va être plus difficile c'est le choix de la pièce de Haydn. Laquelle retenir parmi sa centaine de symphonies ? interrogea Frederick de Augustus.

— Il faudrait que nous en choisissions une que le public ne connaît pas.

— Ce sera bien difficile. Sa popularité est telle ici que chaque concert se doit d'inclure une de ses symphonies et le plus souvent deux.

Frederick de Augustus se tut un moment puis soudain son visage s'alluma d'un sourire espiègle.

— Je sais ce qu'on va jouer, la "Symphonie où l'on s'en va" !

George regarda son père, perplexe.

— C'est une œuvre à l'élaboration de laquelle j'ai contribué, reprit son père.

— Comment ça ?

— Longue histoire. Vous n'étiez pas encore nés, ni toi, ni ton frère. Cet été-là, je ne sais ce qui avait piqué le prince Nikolaus ; au lieu de rester comme d'habitude à Eisenstadt, il avait décidé d'aller passer l'été dans sa résidence d'Esterhaza, en Hongrie. L'endroit était marécageux et plein de moustiques ! En plus, la construction du palais n'étant pas achevée, on manquait de place, aussi nous avait-il interdit d'emmener avec nous nos femmes et nos enfants. Maria, ta mère, était donc restée à Eisenstadt. Seuls Haydn et Luigi Tomasini, le premier violon de l'orchestre, avaient eu le droit de venir en famille. Un mois, deux mois et bientôt ce fut l'automne, mais le séjour du prince se prolongeait. Les musiciens étaient de plus en plus mécontents. Des querelles et des bagarres éclataient. La vie au château devenait intenable pour nous tous. Certains parlaient de démissionner. Trois musiciens que je connaissais bien pour avoir réglé un différend entre eux m'approchèrent un soir et me demandèrent si je ne pouvais pas glisser un mot à l'oreille du prince, car

j’étais celui qui l’accompagnait partout. Évidemment, je ne pouvais aborder un tel sujet avec le prince sans demander conseil. Je suis allé voir Luigi. Il m’écouta, réfléchit puis me dit : *“Parlane con il maestro Haydn, mio caro Moro, troverà di certo una soluzione.”* Il ne cessait de m’appeler “le Maure” bien que je lui aie toujours dit que je détestais cela. Eh bien, je suis donc allé voir Haydn qui m’écouta d’un air compassé.

“On ne se révolte pas contre son prince, jeune homme, me dit-il. Voilà quinze ans qu’il me fait travailler contre raison mais je m’exécute loyalement et je ne me plains pas.”

“Mais, maître, plusieurs d’entre eux sont à bout et prêts à démissionner. Leurs femmes leur manquent ! Que dira le prince si demain la moitié des musiciens dont vous êtes l’administrateur s’en va et que vous êtes dans l’incapacité d’assurer le concert du jour ? C’est sur vous que cela va retomber.”

Il me regarda un moment sans dire un mot, puis parla :

“Je comprends la frustration de tous ces jeunes gens pleins de fougue, pressés de retrouver les bras de leurs compagnes. Cependant, rien ne sert d’affronter notre prince. Il faudrait trouver un moyen plus subtil pour lui faire comprendre qu’il est temps de laisser ces musiciens rentrer chez eux. Laissez-moi y réfléchir. Je trouverai bien un moyen de lui faire prendre conscience de la situation.”

Il resta coi un moment, puis dit :

“Tiens, pourquoi pas par l’entremise de la musique. C’est sans doute le meilleur moyen que l’on puisse trouver pour l’amadouer. Pourquoi pas une symphonie, par exemple ?”

“Et comment ?” lui demandai-je

“Ne vous en faites pas, je finirai par trouver.”

— Et il a trouvé ? fit George de plus en plus curieux.

— Oui, et c’était un coup de génie. Vers la fin de l’automne, un concert fut programmé. Nous ne soupçonnions rien pendant les trois premiers mouvements : c’était la musique de Haydn telle que nous l’aimions, inventive et variée, sublime et parfois théâtrale. La surprise arriva au mouvement final : après avoir exécuté sa partie, un premier musicien, un violoniste, se leva, rangea son instrument dans son étui, le mit à l’épaule, moucha la chandelle avec laquelle il lisait sa partition et quitta ostensiblement la scène, suivi de toute sa section. Le prince se tourna vers moi et me regarda intrigué. Je le rassurai et lui demandai d’être patient et d’attendre la suite, même si moi-même je ne savais pas trop ce qu’elle serait car ni Haydn ni Tomasini ne m’avaient mis dans le secret. Un deuxième instrumentiste se leva ensuite en agissant de la même façon, suivi de toute sa bande, puis un troisième et ainsi de suite, si bien qu’à la fin, dans la salle plongée dans une quasi-obscurité par l’extinction des bougies des lutrins, il ne restait plus que Haydn et Tomasini, deux violons solitaires qui jouèrent les derniers accents avant de se taire. L’auditoire, surpris au début, s’était mis à rire et à applaudir à tout rompre

chaque fois qu’un musicien quittait la scène.

George aussi se tordait de rire en voyant son père mimer la scène.

— Je comprends pourquoi tu l’appelles la “Symphonie où l’on s’en va”. Ça devait être drôle ! Et le prince ?

— Il saisit immédiatement le message. Il me demanda d’appeler Haydn. Lorsque celui-ci vint et lui fit respectueusement la révérence, il lui dit de bonne grâce : “Je vous ai compris !” Le lendemain il mettait fin à son séjour et quittait son domaine d’Esterhaza pour Eisenstadt.

— Très jolie histoire, dit George, mais ne penses-tu pas que ce sera trop compliqué de demander à un orchestre de répéter cette pantomime ? Nous n’avons plus beaucoup de temps avant le concert.

— Tu as peut-être raison. Et puis l’effet comique pourrait détourner l’attention de ton jeu, or c’est toi qui dois être l’unique vedette ce jour-là. Eh bien on en choisira une autre. J’aimerais que nous leur proposions un programme avec trois pièces, la symphonie de Haydn et deux concertos pour violon. Tu as choisi Giornovichi pour le premier, pour le second, je te propose un concerto de Wolfgang.

— Ah non, dit George dans un cri de révolte spontané. J’en ai assez de ton Wolfgang ! Wolfgang par-ci, Wolfgang par-là, tu n’as que ce nom à la bouche depuis Eisenstadt. Je ne supporte plus d’en entendre parler !

— Oh, ne le prends pas comme ça, ce n’était qu’une suggestion.

— Je jouerai une pièce de Kreutzer !

— Très bonne idée. Un concerto pour violon de Kreutzer ne serait pas mal du tout, surtout à Paris. Bon, nous reparlerons de tout ça après le dîner. Je vais me reposer un peu. Au fait, j’ai fini par trouver le livre de Condorcet. Tu sais, le monsieur qui m’a dit que tu étais un garçon brillant. J’ai aussi acheté un journal, *La Chronique de Paris*, pour nous tenir au courant de tout ce qui se passe dans cette merveilleuse cité.

Frederick de Augustus qui était resté debout pendant toute la discussion s’affala dans un fauteuil tandis que George regagnait son coin de fenêtre avec le journal.

Frederick de Augustus relut une fois encore le titre du livre puis il en coupa plusieurs pages avec un couteau en guise de coupe-papier, l’ouvrit et chercha la phrase introductive :

MES AMIS,

QUOIQUE je ne ſois pas de la même couleur que vous, je vous ai toujours regardé comme mes freres. La nature vous a formés pour avoir le même eſprit, la même raiſon, les mêmes vertus que les Blancs. Je ne parle ici que de ceux d'Europe, car pour les Blancs des Colonies, je ne vous fais pas l'injure de les comparer avec vous, je ſais combien de fois votre fidélité, votre probité, votre courage ont fait rougir vos maîtres. Si on alloit chercher un homme dans les Isles de l'Amérique, ce ne ſeroit point parmi les gens de chair blanche qu'on le trouveroit.

Avec une première phrase comme celle-là, l'homme ne trichait pas. Mais ce qui retint encore plus l'attention de Frederick de Augustus fut la dernière de la page : "Si on allait chercher un homme dans les Isles de l'Amérique, ce ne serait point parmi les gens de chair blanche qu'on le trouverait." Il s'arrêta un moment, ferma les yeux comme pour en savourer la justesse lorsqu'il entendit George crier, tout excité. Il ouvrit les yeux et vit l'enfant se précipiter vers lui, le journal dans la main.

— Hé, papa, on parle de Saint-George dans le journal.

— Ah bon ? Fais voir.

— Là, dit George en lui pointant du doigt un entrefilet.

Frederick de Augustus lut. Trois étoiles de l'Opéra – le journal citait leurs

noms, Sophie Arnould et Rosalie Levasseur, chanteuses, et Marie-Madeleine Guimard, première danseuse –, après avoir pris connaissance de la candidature de Saint-George pour le poste, avaient présenté un placet à la reine dans laquelle elles écrivaient que “leur honneur et la délicatesse de leur conscience ne leur permettraient jamais d’être soumises aux ordres d’un mulâtre”.

Frederick de Augustus reçut la nouvelle comme un coup dans l’estomac. Il avait toujours cru la nomination de Saint-George acquise, vu ses succès, ses connaissances, sa parfaite intégration dans la haute société et surtout sa proximité avec la reine Marie-Antoinette. Il avait oublié que malgré tout cela, il y avait une barrière invisible qu’il ne pouvait dépasser à cause de la couleur de son épiderme. L’Opéra, connu aussi comme l’Académie royale de musique, était une institution d’État, créée et subventionnée par le roi. Il était si prestigieux à travers l’Europe qu’on disait : “Qui va à Paris sans voir l’Opéra est comme celui qui va à Rome sans voir le pape.” En vérité, le roi allait-il accepter de devenir la risée des autres souverains d’Europe et de leur cour en nommant un homme de couleur à la tête de sa plus prestigieuse institution de musique ? Frederick de Augustus dont la bonne humeur s’était évanouie se demanda comment le chevalier allait prendre la chose.

Devant la mine défaite de son père, George demanda :

— Qu’est-ce qui se passe, papa ? C’est grave ? Tu as l’air tout triste.

— Ils ont refusé à Saint-George la direction de l’Opéra.

— Comment ça ? Tu m’avais pourtant laissé comprendre qu’il était le plus qualifié et que sa confirmation n’était qu’une formalité ? Pourquoi la lui a-t-on refusée ?

— Euh… que te dire… c’est difficile à expliquer… je ne sais si tu peux comprendre… Quoi qu’il en soit, je suis atterré. Je crois que je vais m’allonger un peu avant que nous n’allions dîner.

XVI

Plusieurs personnes leur avaient laissé entendre que le numéro du *Mercure de France* qui allait sortir contiendrait une recension du concert donné par George dans la salle du Panthéon. Frederick de Augustus et George voulaient mettre la main sur un exemplaire dès son apparition dans les kiosques. Pour cela, ils avaient décidé de prendre leur repas de midi dans un des cafés du Palais-Royal où se trouvaient plusieurs marchands de journaux plutôt que de miser sur le passage éventuel d'un vendeur à leur hôtel. Ils s'étaient donc installés à une table au café Valois et attendaient que le garçon leur apporte leur commande.

Une semaine que George avait donné ce concert. Avec les concertos de Giornovichi et de Kreutzer, ils avaient choisi une des *Symphonies parisiennes* de Haydn pour compléter le programme. Le public avait été tellement enthousiaste que George avait eu trois rappels ! Contrairement au premier concert, les spectateurs n'étaient plus tous des anonymes pour eux : ils connaissaient ou reconnaissaient plusieurs personnalités. Olympe de Gouges était du lot et Frederick de Augustus avait saisi cette occasion pour lui avouer qu'il n'était pas disposé à jouer sa pièce et que de toute façon il n'avait jamais été comédien de sa vie. Lafayette était là aussi, mais ce qui les surprit fut la présence de Jefferson qui avait fait savoir qu'il assistait à son dernier concert à Paris puisqu'il quittait la France le lendemain. Bien que son bras ne fût plus en écharpe, il était toujours accompagné de la jeune mulâtresse. Frederick de Augustus était content qu'il fût là. Peut-être le génie de George ébranlerait-il certaines des convictions de l'ambassadeur américain, lui qui pensait que les Noirs étaient inaptes à toute œuvre de l'esprit. Par contre, Saint-George n'était pas dans l'assistance, ce qu'ils avaient regretté ; ils ne l'avaient d'ailleurs pas revu depuis la rebuffade qu'il avait essuyée à propos de la direction de l'Académie royale de musique.

Ils surent que les journaux étaient en kiosque lorsqu'ils virent un client entrer avec à la main *Les Petites Affiches.* George se leva, sortit et revint peu après non seulement avec l'exemplaire du *Mercure de France* qu'ils attendaient, mais aussi avec deux autres journaux, *La Chronique de Paris* et *Le Ménestrel*, que le marchand lui avait fait acheter car cette dernière gazette, lui avait-il dit, faisait aussi la part belle à la musique et aux spectacles musicaux. Frederick de Augustus arracha le *Mercure* des mains de George avant même qu'il ne se fût assis et se mit à le feuilleter fébrilement. L'article n'était pas à la première page, ni à la deuxième. Il continua à tourner les pages

en lisant les têtes de rubriques, “Pièces fugitives en vers et en prose”, “Charades, énigmes et logogriphes”, “Nouvelles littéraires”, “États généraux” et ainsi de suite. Il commençait à ne plus y croire lorsque soudain, sous la rubrique “Concert Spirituel”, il vit le compte rendu.

— George, fit-il tout excité, il y est ! Je l’ai trouvé !

Il se mit à lire à haute voix :

Un début curieux, & qui a infiniment intéressé, c’est celui de M. Bridge-Tower, jeune Nègre des Colonies, qui a joué plusieurs concertos de violon avec une netteté, une facilité, une exécution & même une sensibilité qu’il est bien rare de rencontrer dans un âge si tendre (il n’a pas dix ans). Son talent, aussi vrai que précoce, est une des meilleures réponses que l’on puisse faire aux Philosophes qui veulent priver ceux de sa Nation & de sa couleur, de la faculté de se distinguer dans les Arts.

Frederick de Augustus était ravi ; George aussi souriait. Soudain son père éclata de rire.

— Eh George, je ne savais pas que tu étais un “Nègre des colonies” ? Et en plus tu poses un problème aux philosophes !

— Où sont-ils allés chercher ça ? Ma mère est polonaise et toi tu es anglais quand tu n’es pas prince de je ne sais quel royaume africain !

— Oh, tu le sais bien, je ne suis pas africain. Je ne sais même pas où se trouve l’Afrique. Mon père, ton grand-père, est né à la Barbade et donc ne savait rien de l’Afrique non plus. Le seul Africain que je connaisse est Soliman. Mais c’est une fable commode avec laquelle je joue parce qu’elle impressionne les cours européennes. Je me considère anglais parce que je suis né dans une colonie anglaise, tout comme le chevalier de Saint-George se considère français.

— C’est toi le “Nègre des colonies”, alors ?

— Peut-être bien. Mais ne te laisse pas tracasser par ces questions. L’essentiel, c’est que tous reconnaissent ton talent. En parle-t-on dans les autres journaux ?

Il n’y avait rien dans *La Chronique de Paris.* Dans *Le Ménestrel*, juste un entrefilet qui disait que Bridgetower “se fit curieusement regarder et volontiers applaudir”.

— Que veut dire “se fit curieusement regarder”, papa ?

— Qu’on t’a regardé avec admiration, c’est tout, affirma-t-il.

Le visage de George rayonnait. Il aimait jouer du violon, il savait qu’il était bon – des personnalités aussi différentes que Condorcet, Giornovichi ou Kreutzer le lui avaient dit – mais voir son nom et lire des commentaires si élogieux dans une revue aussi prestigieuse que *Le Mercure de France* le touchait autrement. Il aurait aimé partager cet article avec le monde entier :

— J’aimerais que tu achètes un autre exemplaire de la revue, papa. Je voudrais l’envoyer à maman, dit-il, spontanément.

— Tu sais bien que ta mère ne parle ni ne lit le français ; même le polonais, elle l’écrit avec difficulté.

— Friedrich lui traduira l’article. Elle sera fière de moi !

— D’accord.

— Et oncle Soliman, tu crois qu’on peut le lui envoyer aussi ?

— Écoute, on ne pourra pas en envoyer à tout le monde, George. Je suis sûr que Soliman en trouvera un exemplaire à Vienne.

— Alors il faudrait lui écrire pour le lui signaler.

— C’est promis.

Si George était heureux, Frederick de Augustus l’était plus encore. Non seulement il avait touché pour le concert la somme contractuelle, mais il avait en plus reçu une bonification de trois cents livres sur les recettes du concert. Désormais son fils était une source sûre de revenus.

Pour fêter l’événement, il décida de faire plaisir à George, une fois n’était pas coutume ; il lui demanda ce qu’il voulait faire du reste de la journée. En dehors de la musique, le garçon aimait beaucoup les curiosités scientifiques, les machines et les automates. George se souvint de l’opticien-physicien qui faisait jaillir comme par magie une flamme d’une petite tige soufrée, la première fois qu’ils étaient allés au Palais-Royal ; il voulait y retourner. Ils tournèrent en rond dans les diverses galeries mais ne retrouvèrent pas le magicien. Cela ne gâcha pas la soirée puisqu’à la place son père l’emmena voir le café Mécanique où grouillait une foule de curieux. Il fut émerveillé par le service où, sans l’apport d’un humain, la consommation commandée montait par une colonne et apparaissait par une petite porte en fer qui s’ouvrait avec grand bruit au niveau de la table en marbre. Ils se rendirent ensuite au café des Mille-Colonnes où, sous un grand dôme de verre, quelques dizaines de colonnes étaient démultipliées par un jeu de miroirs qui donnait l’illusion qu’elles étaient plus d’un millier. En passant devant le café Italien, il fut aussi ravi de voir le poêle en forme de montgolfière, lui qui savait maintenant pourquoi la montgolfière pouvait monter en l’air. Ils terminèrent la journée avec de la musique quand même, en allant écouter au café des Aveugles un orchestre inhabituel, car composé exclusivement de musiciens aveugles.

*

Ils sortirent enfin de l’enceinte du Palais-Royal pour rentrer à leur hôtel. Ils avaient passé une très bonne journée. Paris leur avait tout donné et ils étaient heureux. George exécutait de temps en temps de petites gambades pendant qu’ils marchaient vers l’endroit où étaient garées les voitures. Elles étaient quatre qui attendaient. Par jeu, George dit à son père qu’il voulait qu’ils prennent le cocher qui avait fait le moins de courses dans la journée et avait gagné le moins d’argent. C’est celui-là qu’il fallait enrichir. Son père lui demanda de faire le choix lui-même. Il choisit la voiture la plus minable – cheval étique, cocher mal fagoté dans une veste élimée et trop large et coiffé d’un chapeau de feutre mou sur lequel il avait planté une plume de paon. George s’amusait bien. Il monta le premier dans le coche. Au moment où son père allait faire de même, deux agents de police surgirent on ne sait d’où ; ils étaient probablement en train de les épier depuis un certain temps. L’un d’eux demanda sèchement à Frederick de Augustus :

— Montrez-moi votre cartouche.

Il sut tout de suite qu’il avait affaire à la police des Noirs. Elle était chargée d’interdire l’entrée des Noirs en France car l’on estimait qu’il y en avait déjà trop dans le royaume. Quant à ceux qui y vivaient, elle était chargée de contrôler s’ils séjournaient légalement dans le pays en s’assurant qu’ils portaient bien leur cartouche, un étui métallique contenant un certificat portant le nom, l’âge, la profession ainsi que le nom du propriétaire de la personne si elle était esclave. Et on renvoyait d’office ceux qui n’en avaient pas vers les colonies d’où ils étaient censés provenir. Alex Dumas et Saint-George en possédaient. Frederick de Augustus était en état de choc. À force de faire croire à ses interlocuteurs parisiens qu’il était un prince africain, ambassadeur plénipotentiaire, il avait fini par se persuader que tout le monde en convenait et qu’il n’était pas un Noir ordinaire. Il allait donc de soi pour lui que le port de la cartouche ne le concernait nullement et il ne s’en était jamais préoccupé. Or voilà que cette interpellation le renvoyait brutalement dans la catégorie des Noirs français, tout comme ces charbonniers croisés au Pont-Neuf auxquels il ne voulait en aucun cas être assimilé ! Mais comment s’en sortir ? Il redoutait d’être embarqué avec son fils vers les dépôts des Noirs qu’on expulsait, au Havre, à Nantes, à La Rochelle ou à Saint-Malo, et de finir dans les cales d’un navire en partance pour les colonies françaises.

C’est George qui les sauva sans le savoir lorsque, effrayé, il demanda spontanément à son père en allemand :

— *Was wollen sie von uns, Papa ?*

Frederick de Augustus sut exactement comment exploiter la situation et aussitôt redressa sa tête de façon altière, posa la main sur le pommeau de son sabre et se mit à interpeller les agents en allemand, en parsemant çà et là son discours de mots français comme “ambassadeur” “diplomate” “prince” pour donner le change. Il bluffait et cela marcha. Les deux agents, qui ne comprenaient rien à ce qu’il disait, saisirent en revanche qu’ils n’avaient pas

affaire à un quelconque “Nègre des colonies”, mais peut-être à un dignitaire étranger en visite dans le royaume, et dans le doute, ils abandonnèrent la partie.

George et son père restèrent silencieux pendant tout le trajet ; l’incident avait douché l’enthousiasme qu’ils affichaient en quittant le Palais-Royal. Une fois à l’hôtel, ils prirent un dîner léger pendant lequel aucun d’eux ne revint sur l’incident.

Après le dîner, George se débarrassa de son costume de ville et alla directement se coucher sans toucher à son violon, alors qu’il n’avait pas répété de toute la journée. C’était si inhabituel que Frederick de Augustus comprit que quelque chose n’allait pas, que l’incident avec la police des Noirs l’avait ébranlé plus qu’il ne le pensait. Était-ce à cause de la panique qui l’avait saisi quand il avait vu s’approcher, l’air menaçant, les deux agents ? Ou à cause de l’humiliation faite à son père qu’il avait cru intouchable jusque-là ? Pour l’arracher à sa morosité et aller au lit un sourire aux lèvres, Frederick de Augustus sortit un paquet de cartes et offrit d’exécuter pour lui des tours, ces numéros de prestidigitation qui l’émerveillaient toujours, alors même qu’il les avait déjà maintes fois vus. George refusa sans même prendre le temps de considérer la proposition de son père, répondant qu’il n’avait envie de rien d’autre que d’aller se coucher et cela d’une voix irritée, à la limite irrespectueuse, qui surprit Frederick de Augustus.

Étonné par cette réaction inattendue, ce dernier se sentit un peu perdu. Toujours habillé, il se laissa tomber dans le fauteuil tout à côté de lui et se mit à ruminer. Pourtant la réaction de George n’était pas si discourtoise que cela, peut-être était-il sincèrement fatigué et avait-il vraiment sommeil. N’empêche, c’était la première fois qu’il refusait de jouer aux cartes avec lui, qu’il refusait de faire ce qu’il lui demandait. La rebuffade de son fils et la brutale interpellation policière se mêlèrent dans son esprit pour n’être plus que les deux faces d’un seul et même événement : il eut l’impression qu’il commençait à perdre le contrôle des choses qu’il pensait avoir jusque-là totalement maîtrisées.

Porter la cartouche ou pas ? Cette interrogation allait et venait dans sa tête. Il n’arrivait pas à trancher. Il resta encore longtemps assis, incapable de bouger, malgré son désir de prendre le livre placé sur la tablette devant lui afin de s’y plonger et de se changer les idées. Il ne sut s’il avait fini par s’assoupir mais, au bout d’un moment, il entendit dans le silence de la nuit la respiration régulière de George qui indiquait qu’il s’était endormi. Il prit alors la décision de faire dès le lendemain la demande d’une cartouche pour lui et son fils, même si cela lui coûtait. Avec effort il se leva alors de son siège. Il fallait bien se coucher et dormir malgré tout.

XVII

George avait dormi d’une traite toute la nuit et s’était réveillé en pleine forme comme si rien ne s’était passé la veille au soir. Frederick de Augustus par contre avait eu un sommeil agité, interrompu par de nombreuses plages d’insomnie. Il s’était levé d’humeur plutôt maussade, mal à la fois dans sa peau et vis-à-vis de son fils, ce qu’il s’efforçait tant bien que mal de dissimuler.

Ils descendirent prendre le petit-déjeuner plus tôt que d’habitude. La petite salle était bondée mais ils trouvèrent tout de même une place près de l’une des grandes fenêtres donnant sur le jardin. À force de les voir presque tous les matins depuis qu’ils étaient descendus dans cet hôtel, l’hôtesse avait fini par développer une certaine familiarité avec eux. Elle vint aussitôt les saluer dès qu’elle les vit, échangea quelques paroles de circonstance et leur demanda ce qu’ils voulaient. Frederick de Augustus commanda un grand café noir et une petite brioche tandis que George, comme à son habitude, demanda une tasse de chocolat chaud. L’hôtesse leur indiqua qu’elle ne savait pas combien de temps encore elle pourrait leur offrir du café et du chocolat, et peut-être même du pain, l’approvisionnement devenant de plus en plus difficile à cause des troubles qui agitaient le royaume, et tout particulièrement Paris. Elle leur assura cependant qu’ils seraient toujours servis en priorité quoi qu’il arrive parce qu’ils étaient des hôtes exceptionnels, venus de si loin.

La jeune employée qui les servit leur était familière également. C’était la même qui les avait servis depuis le premier jour et qui leur apportait leurs plats, une fois la commande passée auprès de l’hôtesse. Si Frederick de Augustus l’intimidait encore, elle était par contre détendue avec George. Une certaine camaraderie enfantine s’était développée entre eux depuis que, deux jours après leur arrivée, George lui avait demandé son nom avec spontanéité : Mathilde. Et la première chose qu’il faisait chaque matin en descendant dans la salle pour déjeuner était de la chercher du regard. Dès qu’il l’apercevait, il lui lançait un grand sourire auquel elle répondait discrètement. Frederick de Augustus en revanche ne l’appelait jamais par son nom. Le connaissait-il même ? Pour lui, tout comme pour la plupart des clients, Mathilde n’existait pas vraiment pour elle-même, elle n’était que “la petite servante au tablier en toile de lin grossier”.

Le café était bon, mais la brioche un peu rassise. Frederick de Augustus mangea en silence, répondant de façon distraite à ce que lui disait George. Visiblement, son esprit était ailleurs.

Dès qu'ils remontèrent dans leur chambre, George se précipita sur son violon comme s'il en avait été privé depuis plusieurs jours alors qu'il n'avait passé qu'une journée sans répéter. Sortir l'instrument de l'étui, l'essuyer avec un chiffon, passer la colophane, l'accorder, une petite caresse, le placer sous le menton, lever l'archet et voilà le premier son qui jaillit !

Frederick de Augustus pour sa part s'était effondré dans la bergère, désœuvré. Ne sachant que faire, après avoir feuilleté négligemment *Le Journal de Paris* qu'il avait rapporté de la réception, il tenta de finir les deux chapitres qui lui restaient de *Paul et Virginie.* mais l'esprit n'y était pas. En fait il procrastinait, retardant le plus longtemps possible le moment de s'enquérir de l'endroit où il fallait aller pour obtenir cette fameuse cartouche qui n'avait cessé de l'obséder durant toute la nuit. Peut-être allait-il faire appel à Saint-George.

Enfin, il se décida.

Il dit à George qu'il sortait sans lui préciser où il allait ni ce qu'il allait faire, tout juste pour une course, lui dit-il. George l'écouta sans vraiment interrompre sa répétition, mais en le voyant ouvrir la porte, il s'arrêta brusquement, saisi par une crainte soudaine :

— Papa, fais attention à la police des Noirs. Rappelle-toi ce qui nous est arrivé hier soir. Au fait, ne penses-tu pas que nous aussi devrions porter ces cartouches ?

Déjà de mauvaise humeur depuis son réveil, Frederick de Augustus reçut les propos de son fils comme une insulte personnelle. Tous les sentiments qu'il avait tant bien que mal dissimulés jusque-là se libérèrent en une explosion de colère :

— Non ! Au grand jamais non ! Jamais toi et moi ne porterons ce truc ! Nous ne sommes pas des Saint-George ni des Dumas. Ce n'est pas la terre de France qui nous a affranchis, nous sommes nés libres !

Il sortit et claqua la porte, laissant George planté là, son violon à la main, abasourdi par le ton de son père dont il ne comprenait pas les raisons.

Frederick de Augustus marcha droit devant lui. Il se sentait libéré il ne savait pas de quoi. Il s'était levé de son fauteuil pour aller chercher une cartouche pour lui et son fils, et voilà que l'interpellation de celui-ci l'avait subitement braqué. Il continua à marcher sans vraiment savoir où il allait.

*

George resta un moment à regarder la porte par laquelle son père était sorti puis haussa les épaules et reprit ses exercices. Il répéta quatre heures d'affilée avant de s'arrêter. En attendant son père qui n'était pas encore rentré, il décida d'écrire à sa mère et à son frère. Depuis le temps qu'il voulait le faire !… Ce fut une longue lettre, la première qu'il leur adressait depuis leur arrivée à Paris. Il y avait tant à raconter. Celle qu'il avait envoyée de Bruxelles était

restée sans réponse, cette fois-ci il espérait en recevoir une car son père et lui avaient une adresse sûre, celle de l'hôtel Britannique.

Lorsqu'il finit sa correspondance, l'heure était déjà bien avancée dans l'après-midi. Son père n'était toujours pas rentré. Il commençait à avoir faim. S'ennuyant ferme dans la chambre, il décida de descendre respirer un peu d'air frais dans le jardin.

Arrivé au rez-de-jardin, pendant qu'il traversait le couloir qui menait au petit parc, il aperçut, à travers la vitre de la salle à manger Mathilde qui, après avoir passé la serpillière sur le sol de la cuisine, l'essorait en la tordant, pliée au-dessus d'un seau d'eau sale. Il fut surpris de la trouver encore là et se demanda combien d'heures elle travaillait par jour. Il était content de la voir sans savoir trop pourquoi. Elle lui tournait le dos et ne le voyait donc pas. L'appeler ? Et si elle n'était pas seule, si sa patronne la surveillait ? Il hésita encore puis décida quand même de l'appeler. Même si la patronne était là, il ne faisait que dire bonjour, cela ne prêtait pas à mal.

— Mathilde… Mathilde, appela-t-il à voix basse.

Mathilde sursauta, se redressa et se retourna. Elle était maintenant debout, toujours dans ce tablier qu'elle ne quittait jamais. Elle ne vit pas tout de suite qui l'appelait :

— Qui est-ce ?

— George, c'est moi, George, dit-il, en se présentant à la porte.

— Oh, George ? dit-elle, totalement surprise. Vous m'avez fait peur !

C'était la première fois qu'elle et George se retrouvaient seuls. Jamais elle n'aurait imaginé être seule avec un client de l'hôtel. C'étaient des hommes riches, des bourgeois ou des aristocrates qui n'étaient pas de son monde et avec lesquels la conversation se limitait aux ordres donnés et reçus. Et surtout pas avec le fils de ce Noir dont on disait qu'il était un prince. Elle laissa tomber sa serpillière dans le seau, s'essuya les mains sur son tablier et resta à l'observer. Ce dernier aussi la regardait sans rien dire. Puis il balbutia :

— Je voulais juste te dire bonjour.

— Bonjour, répliqua-t-elle, et elle se tut.

George se dit que ce serait la fin de la conversation s'il ne trouvait rien d'autre à dire.

— Tu es seule ?

— Oui, madame vient de partir au marché des Halles pour acheter les provisions pour demain. Je suis restée à faire la vaisselle, laver les nappes et les serviettes, nettoyer la cuisine et la salle à manger. J'ai presque terminé. Il ne me reste plus qu'à ranger les chaises et les tables.

George bondit sur l'occasion.

— Je n'ai rien à faire, je vais t'aider.

— Oh non, dit-elle précipitamment. Il n'en est pas question. Il ne faut pas rester là. Madame sera furieuse si elle te voit, continua-t-elle, le tutoyant à son tour. Elle me punira et me renverra chez ma mère. Je n'ai pas du tout envie de redevenir une lavandière.

— C’est ce que tu faisais avant de travailler ici ?

— Oui. Ma mère est lavandière et je l’aidais. Elle est veuve et travaille dans un lavoir au bord de la Seine, près du Pont-Neuf.

— Près du Pont-Neuf ? Je l’ai peut-être aperçue. Nous en avons vu une bonne dizaine quand nous avons traversé ce pont avec mon père.

— Ce n’est pas un travail de tout repos : entasser le linge sale dans d’énormes baquets en bois, le recouvrir d’une toile sur laquelle on répand de la cendre préalablement tamisée, puis jeter par-dessus cette toile des chaudronnées d’eau bouillante et attendre ensuite que cette eau filtre lentement à travers le tissu poreux et imprègne le linge sale. Cela prend toute la journée. C’est l’enfer, je te dis. Et le lendemain, sortir le linge détrempé des baquets, le charger sur une brouette et transporter le lourd fardeau au lavoir. Une fois au lavoir, tremper ce linge sale dans des bacs de lavage, le battre et le frotter énergiquement sur les planches à laver, le retourner et le rincer plusieurs fois avant de l’essorer péniblement à la main. Et pendant tout ce temps, l’on est agenouillées ou accroupies. Non vraiment, c’est tuant ! Ma mère a les mains toutes tuméfiées et souffre d’un mal de dos chronique. Alors tu comprends, je n’ai pas du tout envie de retourner travailler avec elle. Il ne faut donc pas que madame te trouve ici.

— Mais madame, comme tu l’appelles, ne sera pas de retour avant une heure ou même deux. Laisse-moi t’aider, cela ne prendra même pas dix minutes.

Mathilde le regarda une fois encore, hésitante, puis haussa les épaules comme pour dire : “D’accord si vous insistez.” Il l’aida à descendre les chaises qu’elle avait posées sur les tables afin de dégager le plancher pour le nettoyer, ils soulevèrent ensemble les tables qu’elle avait déplacées, les remirent là où elles devaient être et terminèrent en glissant les chaises sous chacune des tables. George avait raison, cela n’avait pas pris dix minutes. Mathilde tira une chaise de côté et s’assit comme si elle était épuisée près d’une fenêtre d’où l’on pouvait surveiller l’allée qui menait à la porte extérieure de la cuisine, le chemin par lequel arriverait la patronne. George fit de même et se plaça à côté d’elle.

— Maintenant que tu as fini ton travail, tu vas rentrer chez toi ?

— Oh non, dit-elle, je dois attendre madame, pour mettre la table du petit-déjeuner de demain et faire ce qui doit être préparé avant.

— Oh là là ! Tu travailles beaucoup !

— Je viens à six heures le matin et je rentre chez moi à sept heures le soir, parfois même à huit heures s’il y a beaucoup à faire. Mais je préfère ça que de repartir au lavoir.

Elle regarda George puis, un peu coquette, lui dit en lui montrant ses mains :

— Regarde mes doigts, regarde mes ongles. Tu vois comme ils sont rongés par le mélange caustique d’eau chaude et de cendre dans lequel nous brassions le linge sale ?

George lui prit les deux mains pour les scruter. Mathilde les retira mais lui sourit franchement pour la première fois depuis qu'il était là. Elle était maintenant totalement détendue, comme si l'ombre de la patronne ne pesait plus sur elle.

— C'est vrai que ton père est un prince ?

— Qui te l'a dit ?

— C'est madame. Elle m'a dit de bien me tenir quand je vous sers parce que "monsieur est un prince en mission à Paris". J'avoue que j'étais intimidée par ton père car c'était la première fois que je voyais un Noir.

— C'est vrai ? Tu as eu peur ?

— Pas du tout. Je l'ai seulement trouvé un peu étrange. Toi aussi d'ailleurs. Vous êtes riches ?

— Oui… Un peu… pas trop… je ne sais pas.

— Comment ça ? Les hommes riches savent qu'ils sont riches. Ils nous le font savoir tout le temps.

George ne dit rien. Il savait seulement qu'ils n'étaient ni pauvres, ni riches.

— Je n'arrive pas à dire ton âge. Quel âge tu as ? reprit Mathilde

— Dix ans, bientôt onze, mentit-il allègrement, au contraire de son père qui aimait le rajeunir.

— Moi j'en ai treize, bientôt quatorze, dit-elle.

Il ne savait pas si elle aussi mentait.

— À ton tour, dis-moi quel travail tu fais.

— Je suis musicien. Violoniste.

Et pour impressionner encore plus Mathilde, il ajouta avec une certaine fierté :

— J'ai même joué au Concert Spirituel, dans la salle des Cent-Suisses.

Cela n'eut pas l'effet attendu. Mathilde ne voyait pas en quoi cela était remarquable. Elle fit une petite moue.

— Le fils d'une amie de ma mère est violoniste aussi. Il est extraordinaire ! Je ne l'ai entendu jouer qu'une fois, à une fête de lavandières et de blanchisseuses justement. Je ferais tout pour l'écouter encore.

George, très intéressé, demanda :

— Comment s'appelle-t-il ? J'aimerais vraiment le rencontrer.

— Hippolyte. Ses amis l'appellent Popo le violoneux. Il joue souvent sur le Pont-Neuf. Il est très facile à trouver, c'est le musicien dont la sébile est la plus remplie de toutes.

— Ah fit George, ne sachant que dire, désarçonné.

— Tu penses que tu es aussi bon que lui ?

— Je ne sais pas, je ne l'ai pas encore entendu… Écoute, j'ai une idée. Viens avec moi dans ma chambre, je vais jouer pour toi.

Mathilde le regarda horrifiée.

— Tu veux ma mort ? Il nous est strictement interdit de monter dans les chambres, nous qui travaillons dans les cuisines en bas.

— Mais personne ne saura ! Madame ne reviendra pas de sitôt.

— Non vraiment, je ne peux pas.

George se tut. Puis, une meilleure idée lui vint :

— Attends-moi ici. Surtout ne bouge pas !

Il galopa hors de la cuisine, monta quatre à quatre les escaliers des trois étages et arriva essoufflé. Il était envahi par un sentiment diffus qu'il n'avait jamais ressenti jusque-là. C'était la première fois qu'il conversait de façon un peu personnelle avec une fille de son âge ou presque. Au palais d'Eisenstadt, il avait bien des amis, mais c'étaient tous des garçons. La règle était que les garçons soient avec les garçons et les filles avec les filles. Il sortit son précieux violon de l'étui, saisit l'archet et se mit à redescendre les escaliers aussi rapidement que possible.

George trouva Mathilde assise sur une table en train de balancer ses pieds comme pour les ranimer après des heures passées debout. Elle avait ôté son éternel tablier. C'était la première fois que George la voyait sans cet écran qui cachait ses vêtements. Elle portait un caraco de tiretaine et une jupe en lin grossier. Les tissus n'étaient pas de qualité comme la soie brodée de la veste que portait George mais l'ensemble lui seyait bien.

Il s'approcha d'elle, l'enveloppa de son regard et, levant son instrument, dit :

— Mathilde, je vais jouer rien que pour toi !

Celle-ci, un peu surprise, ne sachant trop à quoi s'attendre, cessa de balancer les pieds et le regarda. Le violon sous le menton, George entama, *adagio,* une romance galante du chevalier de Saint-George, avec une abondance de notes liées émaillées çà et là de trémolos qui la rendait plus sentimentale encore. Il jouait en ne quittant pas des yeux Mathilde qu'il trouvait plus belle encore. Quant à Mathilde, elle semblait plus attentive aux mouvements des doigts de George qu'à la mélodie elle-même. Lorsque George termina en étirant le dernier long sanglot de l'instrument, elle applaudit.

— Tu aimes ? demanda George, aussi anxieux que s'il attendait un jugement de Kreutzer ou de Saint-George lui-même.

— Pas trop, mais un peu quand même.

George était déçu. C'était la première personne qui ne lui avait pas dit qu'il était excellent, qu'il était un prodige. Il fut touché dans sa vanité. Voyant la mine dépitée de George, Mathilde dit :

— J'aime pas trop la musique que tu as jouée. Mais tu joues bien quand même.

— Tu penses que je joue aussi bien qu'Hippolyte ? dit George, sarcastique mais sans méchanceté.

— Oui, presque aussi bien.. Mais Popo joue des airs qui vous donnent envie de danser. Non seulement il marque le rythme et se déplace en jouant, mais parfois il joue dans des positions incroyables.

— Tout ce que fait Hippolyte, je peux le faire, crâna-t-il, un peu jaloux.

Mathilde saisit le message et lui lança aussitôt un défi :

— Tu sais jouer *Il pleut, il pleut bergère…*

— … *rentre tes blancs moutons* ? Mais bien sûr ! dit-il.

Qui ne connaissait l'air le plus populaire de Paris en ce moment ? Il ne l'avait jamais joué mais cela n'était pas un problème. Il attaqua. Mathilde n'attendit pas longtemps avant d'être emportée, et se mit à accompagner la musique en chantant. À la fin du morceau, George ne s'arrêta pas, il entama un air de rigaudon, vif, gai. Mathilde, enchantée, sauta de la table et se mit à danser. George enchaîna aussitôt avec une gigue qu'il exécuta sur un tempo rapide. Il jouait en se déplaçant autour de Mathilde, tenant son violon tantôt à hauteur de sa tête, tantôt sur sa poitrine, à l'envers ou encore droit à la manière d'un violoncelle, en se tordant dans des positions incroyablement acrobatiques. Mathilde, émerveillée, enjouée, dansait, dansait, tourbillonnait en battant des mains pour marquer les temps forts de la mesure. Et lorsque George, après avoir tiré les derniers sons de l'instrument et s'être incliné de façon délibérément clownesque, se releva et ouvrit largement ses bras, Mathilde s'y précipita spontanément, caressant ses cheveux frisés et moutonnants qu'elle trouvait étranges et attirants. Il la serra à son tour, l'écrasant contre sa poitrine. Un frisson étrange mais agréable le parcourut. C'était la première fois de sa vie qu'il serrait une fille dans ses bras.

Au bout d'un moment, Mathilde s'écarta de lui et le visage rayonnant lui dit :

— Jamais dans ma vie quelqu'un n'a joué rien que pour moi. Je n'oublierai jamais. Je te remercie vraiment, George.

Elle planta un petit baiser sur les lèvres de George et s'éloigna. George qui ne s'y attendait pas ne réagit pas aussitôt et resta figé, coi, le violon dans la main et les yeux fixés sur Mathilde. Celle-ci remit son tablier, plongea une main dans le seau dans lequel elle avait jeté la serpillière, la sortit et se mit à l'essorer en la tordant des deux mains. Puis elle jeta un coup d'œil à travers la fenêtre sur l'allée conduisant à la cuisine :

— Il faut maintenant que tu partes, George. Madame sera bientôt là, je ne veux pas avoir d'ennuis.

Elle l'avait dit si gentiment et en même temps si fermement que George comprit qu'il n'avait pas d'autre choix qu'obéir. Il avança vers Mathilde, lui sourit, puis comme un voleur, il lui posa un baiser rapide sur la joue. Il se retourna et sortit.

Il ne fit finalement pas la promenade dans le jardin pour laquelle il était descendu. Il monta directement dans la chambre et déposa son violon. Il était en émoi. Il ne cessait de penser au baiser de Mathilde. C'était son premier baiser, il était exalté. Il se sentait un peu adulte. C'était la première fois qu'il vivait une aventure sans la supervision de son père. Il avait ses secrets que son père ne connaissait pas : il aimait Mathilde et Mathilde l'aimait puisqu'ils s'étaient embrassés !

L’heure était maintenant très avancée, et son père n’était toujours pas revenu. Jamais il ne l’avait laissé si longtemps seul. Il avait faim. Il ne pouvait pas manger à l’hôtel, celui-ci ne servait que le petit-déjeuner. Il voulut lire pour combler sa solitude. Il avait terminé *Robinson Crusoé*, comme il n’y avait pas d’autre livre, il décida d’entamer *Paul et Virginie* même si son père ne l’avait pas encore fini. Il ne le trouva pas, celui-ci l’avait sans doute emporté avec lui. Il se décida alors à tuer le temps avec un de ses jeux favoris, découper des silhouettes en papier pour en faire une chaîne continue de figurines. Il se fatigua cependant. Il pensa encore à Mathilde puis, emporté par la fatigue, il s’endormit.

*

Frederick de Augustus rentra au petit matin, puant l’alcool. Il marcha à pas de loup pour ne pas réveiller George qui dormait encore. Au moment de se déshabiller, il s’assura une fois de plus que George dormait bien avant de sortir de sa veste, pour la ranger, la bourse qui contenait leurs avoirs. Il la soupesa, elle était bien légère : il avait perdu au jeu les deux tiers de l’argent que le concert leur avait rapporté.

En effet, après avoir quitté l’hôtel, il avait marché pendant longtemps au hasard de ses pas, toujours mal dans sa peau. Curieux comme le fait d’avoir été interpellé comme un vulgaire Noir affranchi alors même qu’il sortait du salon d’un des plus puissants personnages du royaume l’avait déstabilisé et lui avait fait perdre sa belle assurance ! Il était bien content d’avoir finalement pris la décision de ne pas porter une cartouche.

Après sa longue déambulation, il s’était installé dans un café où il avait passé deux bonnes heures à lire divers journaux et à consommer moult boissons alcoolisées. Quand il sortit de là, sa sérénité était revenue, il s’était de nouveau installé pleinement dans son personnage de prince africain. Désormais sûr de lui, il n’avait pas cherché à éviter les policiers, bien au contraire, il les croisait sans crainte. Il se convainquit que la poisse était terminée et qu’il devait même tenter sa chance au jeu. Avec l’argent gagné, il ferait une brève visite dans une des maisons du boulevard du Temple avant de rentrer. Il s’était donc rendu dans un tripot près du théâtre Nicolet. Il s’était installé à une des tables de baccara et avait commandé un verre d’absinthe. Lorsqu’il avait gagné la première mise, bon prince, il avait offert une tournée générale à tous les joueurs. Puis il avait commencé à perdre…

Lorsqu’il sortit des lieux, l’air frais de la nuit réveilla son esprit encore embué par l’alcool. Son premier geste avait été de tâter ses poches pour voir si sa bourse s’y trouvait encore. Elle y était. Il avait alors regardé l’heure, il était trois heures et demie du matin. Il avait été saisi de remords en se rendant

compte qu’il avait abandonné son fils à lui-même toute la journée, et que celui-ci s’était sans doute endormi affamé. Il s’était alors empressé de rentrer.

XVIII

Lorsque George se réveilla, Frederick de Augustus dormait encore. Il se demanda à quelle heure son père était rentré. Après s'être débarbouillé et habillé, il revint vers le lit et le regarda.

Le visage paisible, Frederick de Augustus dormait du sommeil profond de quelqu'un de content de lui qui n'a aucun souci à se faire. Pire encore, il ronflait. Une colère saisit George. Une colère contre son père qui l'avait laissé toute la journée sans manger et ne s'était même pas levé tôt pour emmener déjeuner son fils affamé et racheter sa conduite indigne. Il ne put se retenir et le secoua vigoureusement.

Frederick de Augustus sursauta, ouvrit les yeux et pendant quelques instants son esprit flotta, il ne savait où il était. Puis tout lui revint.

— Bonjour, George, tu es déjà réveillé ?

— Oui, depuis longtemps, et j'ai faim !

Les idées plus claires maintenant, Frederick de Augustus réalisa la situation et essaya de se rattraper. Il fit un brin de toilette, s'habilla aussi rapidement qu'il put et proposa à son fils de descendre. Il tenta de se justifier en inventant une histoire de démarches compliquées pour conclure à la fin qu'ils n'avaient pas besoin de porter de cartouche. De toute façon, avec l'agitation qu'il y avait à Paris en ce moment, la police avait d'autres priorités que de contrôler tous les Nègres qui se trouvaient sur le sol de France.

En entrant dans la salle à manger, George fit un grand sourire à Mathilde. Celle-ci rougit et se retourna promptement vers la patronne pour voir si elle n'avait rien perçu. Rassurée, elle rendit à George son sourire. Pour ce dernier, ce sourire n'était plus le sourire des jours passés ; il portait quelque chose en plus, un lien intime et secret qu'il ne comptait pas partager avec son père.

L'hôtesse les accueillit comme d'habitude et ils passèrent leur commande. Il y avait tout ce qu'ils avaient demandé ; elle leur redit cependant que cela allait de plus en mal et qu'elle rencontrait les plus grandes difficultés pour s'approvisionner. La veille par exemple, elle avait passé trois heures pour une course qui d'habitude lui prenait à peine une heure.

Mathilde apporta leurs plats. George la regardait maintenant autrement et, en la suivant du regard alors qu'elle s'éloignait après les avoir servis, il ne put s'empêcher de penser à la poitrine et aux tétons pointus cachés sous le tablier qu'il avait écrasés contre son torse la veille.

Il la contemplait encore lorsqu'il entendit son père lui dire :

— À quoi tu penses ? Je croyais que tu allais te jeter comme un ogre sur tes tartines et ton chocolat chaud !

Ils avaient bien mangé et George était prêt pour ses exercices. Lorsqu'ils quittèrent la table, l'hôtesse leur souhaita une bonne journée malgré tout ce qui se passait dans Paris. George aperçut Mathilde au fond de la salle en train de débarrasser. Il se demandait quand il la reverrait. Il n'était plus en colère contre son père, au contraire, il souhaitait rester encore seul pendant toute une journée.

*

Pendant que George répétait, Frederick se mit à la lecture des journaux. L'agitation gagnait de plus en plus Paris. Du côté de Versailles, les choses n'allaient pas bien aux états généraux. Le tiers état, défiant l'autorité royale, s'était transformé d'abord en Assemblée nationale, puis en Assemblée nationale constituante qui s'était donné comme tâche de rédiger une Constitution pour le royaume de France. Et lorsque le roi avait voulu faire déguerpir les délégués de la salle où ils étaient réunis, l'un d'eux avait prononcé cette phrase rapidement reprise par toutes les bouches à Paris : "Nous sommes ici par la volonté du peuple et nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes !"

En ville, la famine menaçait et la foule prenait d'assaut les quelques boulangeries qui vendaient encore du pain. Des attroupements se formaient un peu partout au gré des rumeurs et des escarmouches qui opposaient des gens en colère aux forces de l'ordre. L'agitation atteignit son comble ce dimanche 12 juillet dans l'après-midi lorsque de Versailles arriva la rumeur qu'un certain Necker avait été limogé par le roi.

Portés par les événements et suivant le mouvement, Frederick de Augustus et George s'étaient retrouvés au Palais-Royal, ce lieu devenu l'épicentre du royaume. Jamais ils n'avaient vu autant de monde. L'endroit le plus bondé était le café de Foy où l'on avait installé des chaises et des tables en plein air et où des orateurs enflammés prenaient la parole. Dans la foule, quelques individus brandissaient un buste en cire de ce fameux Necker, entouré de crêpe noir en signe de deuil. Mais qui était donc ce personnage dont le limogeage provoquait une telle révolte ? Frederick ne tarda pas à le savoir.

Il venait de Suisse et était le "directeur général du Trésor royal", c'est-à-dire le ministre des Finances. Normalement, celui qui était ministre des Finances portait le titre de "contrôleur général des Finances", titre qui de droit faisait de lui un membre du Conseil du roi, chargé de préparer les décisions du roi et de le guider. Mais comme d'une part Necker était protestant – il avait refusé d'abjurer sa foi –, que l'accès à ce Conseil comme à beaucoup d'autres hautes fonctions du royaume était interdit aux gens de cette confession, et que de l'autre il était très populaire auprès du peuple qui l'idolâtrait et voyait en lui le seul homme capable de redresser les finances de la France et de les sortir de la pauvreté, le roi avait été obligé de créer pour lui ce titre de

“directeur général du Trésor”. Cela lui permettait d’avoir les mêmes prérogatives qu’un “contrôleur général des Finances” sans cependant lui donner accès au Conseil. Mais voilà que ce même roi venait de le limoger ! C’était comme si l’on avait jeté un brandon sur un baril de poudre !

Soudain, devant eux, Frederick de Augustus et George virent un homme qui tentait de grimper sur une table. La table était branlante et il faillit tomber. Des mains secourables le soutinrent et l’aidèrent à monter en le poussant tandis que d’autres calaient la table. Frederick reconnut l’homme, il l’avait vu en compagnie de sa femme lors du concert de Saint-George donné au théâtre de Monsieur. Son nom lui revint : Camille Desmoulins ! Celui-ci sortit de sa poche un pistolet, le brandit et se mit à haranguer le public d’une voix forte, claire : “Citoyens, vous savez que la Nation avait demandé que Necker lui fût conservé, qu’on lui élevât un monument : on l’a chassé ! Peut-on vous braver plus insolemment ? Après ce coup, ils vont tout oser, et, pour cette nuit, ils méditent une Saint-Barthélemy pour les patriotes.”

Frederick de Augustus écoutait avec attention tandis que George, impressionné, s’accrochait à son bras. Le jour où Etta Palm et Louise de Kéralio lui avaient présenté Camille Desmoulins lors du concert de Saint-George, elles lui avaient signalé qu’il était bègue. Eh bien, se dit Frederick de Augustus, si tous les bègues parlaient avec une telle aisance, il voulait bien en être un ! “Aux armes !…” criait Desmoulins en concluant son discours. “Aux armes !…” reprenait la foule. Derrière lui, Frederick de Augustus entendit une voix féminine survoltée qui dominait toutes les autres : “Aux armes… aux armes… femmes, armons-nous !…” Il se retourna et son regard fut attiré par une femme de petite taille, sabre à la main, à qui de grands yeux bleus et des cheveux châtains conféraient une beauté qu’on ne pouvait ignorer. Elle était habillée avec une redingote rouge qui lui donnait une allure masculine et martiale. Fasciné, Frederick de Augustus demanda qui elle était ; on lui dit qu’elle s’appelait Théroigne de Méricourt et était connue pour ses positions radicales : elle proclamait partout qu’il n’y aurait jamais de vraie égalité entre les hommes et les femmes tant que celles-ci ne seraient pas elles aussi armées, qu’elle était prête à former et à diriger un tel bataillon.

Lorsque l’attention de Frederick de Augustus revint sur Camille Desmoulins, celui-ci terminait son discours par les mots : “Prenons tous des cocardes vertes, couleur de l’espérance !” Il le vit alors tirer de sa poche un ruban vert qu’il attacha à son chapeau puis descendre de la table, sortir d’autres rubans et se mettre à les distribuer autour de lui. Quand il n’y en eut plus, les gens se mirent à arracher des feuilles des branches basses des arbres du Palais et à les attacher à leur chapeau tout comme lui. Puis la foule galvanisée par les orateurs, armée de haches, de bâtons et de pistolets, sortit des jardins du Palais et se déversa dans les rues et boulevards avoisinants. Frederick de Augustus repéra Théroigne de Méricourt reconnaissable à sa redingote rouge à la tête de l’un des cortèges, brandissant bien haut son sabre.

Frederick de Augustus et George eurent peur de se retrouver dans une

émeute comme celle qui les avait tant effrayés au faubourg Saint-Antoine. Malgré leur curiosité, leur désir de savoir ce qu'allaient faire tous ces gens, ils décidèrent de rentrer chez eux. De toute façon, ils étaient étrangers, même si personne ne leur avait fait la moindre remarque à ce sujet pendant les discours des uns et des autres. S'ils se trouvaient là, c'était par hasard, portés par le cours des événements.

Le soir, dans le salon de l'hôtel, tous les pensionnaires ne manquèrent pas d'évoquer les troubles qui secouaient Paris. Les nouvelles qui arrivaient de Versailles n'étaient pas rassurantes non plus car la rumeur courait que le roi était en train de rassembler autour de Versailles et de Paris des troupes étrangères composées d'Allemands et de Suisses. Pire encore, des scènes d'apocalypse étaient colportées un peu partout, on racontait que des troupes allemandes avaient piétiné et écrasé avec leurs chevaux des vieillards, des femmes et des enfants. Mais dans ce lot de mauvaises nouvelles, Frederick de Augustus en repéra une qu'il trouva bonne : Lafayette avait fini par déposer à l'Assemblée son avant-projet de Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, à l'instar de son ami Jefferson.

Ils ne dormirent pas bien ce soir-là car toute la nuit, ils entendirent des coups de feu çà et là, et le tocsin qui sonnait. Le lendemain, Frederick de Augustus et George décidèrent de ne pas sortir de la journée si ce n'est pour prendre leur repas de midi et du soir au restaurant qui se trouvait tout près, là où se croisaient les rues Guénégaud et Mazarine. Cela ne les empêcha pas d'apprendre que la ville était au bord de l'insurrection, que des armureries avaient été dévalisées, que près de Saint-Lazare, un couvent réputé pour sa richesse, symbole même de l'exploitation du peuple par le clergé, avait été pillé. Frederick de Augustus commençait à se demander s'il était bien raisonnable de rester à Paris pour pousser la carrière musicale de son fils.

*

Lorsqu'ils descendirent pour le petit-déjeuner ce matin du mardi 14 juillet, la salle de restaurant était quasi déserte. George comprit instantanément que la situation était grave lorsqu'il ne vit pas Mathilde et que ce fut la patronne elle-même qui les servit. Malgré sa bonne volonté, elle ne put leur offrir qu'un pain noirâtre au goût de moisi, difficile à mâcher, et George n'eut pas droit au chocolat chaud qu'il aimait tant. L'atmosphère d'habitude si conviviale et joyeuse était lourde. George ne put s'empêcher de lui demander pourquoi la serveuse n'était pas là ; elle leur expliqua que plusieurs employés n'avaient pu se présenter, la circulation était difficile, voire impossible, à cause des barricades qui s'érigeaient un peu partout.

À la réflexion, ils conclurent que la meilleure chose à faire était de sortir se renseigner, jauger la situation auprès de gens qui étaient certainement mieux informés qu'eux, tels le chevalier de Saint-George, Legros ou même Olympe

de Gouges s’ils pouvaient la retrouver. Ils décidèrent de se rendre en premier chez le chevalier sans prendre rendez-vous.

Pendant qu’ils traversaient la Seine, en plein milieu du Pont-Neuf près de la statue équestre d’Henri IV, ils furent pris dans un mouvement de foule. Ils ne pouvaient plus reculer, ils n’avaient pas d’autre choix que de suivre. En marchant, ils apprirent que tout ce monde se dirigeait vers l’Hôtel de Ville pour prendre des armes et rejoindre une milice qui venait d’être créée pour défendre la ville contre les pilleurs et les troupes étrangères.

Une fois arrivés à l’Hôtel de Ville, les manifestants se rendirent compte qu’il n’y avait apparemment pas assez d’armes. Mécontents, ceux qui n’avaient pu obtenir de fusils commencèrent à vociférer contre les édiles qui essayaient de les calmer. Dans le brouhaha et la confusion, les gens se convainquirent que des armes étaient stockées aux Invalides et tout d’un coup, les cris d’“Aux Invalides, aux Invalides” montèrent.

Frederick de Augustus et son fils étaient toujours entraînés par cette marée humaine, hypnotisés, comme s’ils n’avaient plus aucune volonté propre. Parmi ceux qui menaient le cortège, ils reconnurent encore Théroigne de Méricourt cette fois-ci portant chapeau à larges bords, deux pistolets aux côtés et toujours son sabre à la main.

Alors qu’ils approchaient les Invalides, ils croisèrent un groupe qui venait en sens inverse, presque tous armés de fusils, criant : “À la Bastille, à la Bastille !”, où, disaient-ils, était stockée la poudre. La foule se scinda alors en deux, la partie la plus nombreuse prit le chemin de la Bastille, Frederick de Augustus et George dans leur sillage. Ils ne pouvaient plus faire demi-tour tant la manifestation était compacte, derrière comme devant, et plus elle avançait, plus elle grossissait. Certains qui n’avaient pas de fusils s’étaient armés de bâtons, de haches, de piques. Beaucoup portaient des cocardes non pas vertes comme Camille Desmoulins au café de Foy, mais bleu et rouge, les couleurs de la ville de Paris. La marche était longue, désordonnée, bruyante, mais paradoxalement, elle avait quelque chose de chaleureux, voire de fraternel, jusqu’au moment où les premiers coups de feu éclatèrent.

Frederick de Augustus et George étaient terrifiés. Les coups de feu venaient aussi bien de la forteresse que du côté des manifestants. Ils tentèrent de s’échapper par une rue transversale mais ne purent aller bien loin ; ils se jetèrent derrière un parapet, espérant ainsi éviter les balles perdues et les boulets de canon tirés des tours de la forteresse. Soudain ils virent passer un groupe excité, vociférant, marchant derrière un homme qui portait, piquée au bout d’une lance, une tête décapitée, sanguinolente. George hurla et voulut s’enfuir. Frederick de Augustus le retint *in extremis*. Ils restèrent cachés longtemps avant de s’en aller vers le faubourg Saint-Antoine.

Il n’y avait plus aucun doute dans leur esprit, il fallait quitter Paris, et vite !

XIX

Ils avaient décidé de partir pour Londres, mais plus de trois semaines après la prise de la Bastille, ils étaient toujours à Paris. George s'impatientait et chaque fois qu'il demandait à son père pourquoi ils ne partaient pas, celui-ci lui donnait des réponses qui variaient, la dernière étant que les routes n'étaient pas assez sûres. Parfois, il se demandait s'il fallait toujours croire ce que lui disait son père : n'avait-il pas affirmé à Alex Dumas que son sabre lui avait été offert par un vizir égyptien ?

La vérité était que Frederick de Augustus n'avait plus assez d'argent. Certes, il pouvait encore assurer leurs repas et payer la chambre, mais ils arriveraient à Londres sans le sou s'il devait payer le long voyage en diligence qui les mènerait de Paris à Calais et la traversée de la Manche. Aussi pensait-il qu'en tergiversant il finirait par arranger un dernier concert qui lui permettrait de se renflouer un peu avant de quitter Paris. Ses démarches jusque-là avaient été vaines car la plupart des lieux où il croyait rencontrer les gens étaient fermés : les salles de jeu, les théâtres et même l'Opéra. Pire encore, l'on parlait de plus en plus de faire revenir le roi à Paris : cela signifiait que les salles du palais des Tuileries seraient elles aussi fermées et aménagées en appartements du roi, ce serait donc la fin du Concert Spirituel sur lequel il comptait encore.

Un mois après, ils étaient toujours à Paris. Des bribes de nouvelles leur parvenaient toujours de Versailles et parmi elles, celle qui avait le plus secoué Frederick de Augustus était l'annonce que l'Assemblée constituante avait aboli tous les privilèges. Il avait du mal à concevoir une société où les paysans seraient les égaux des nobles et les valets des princes.

Quelques semaines plus tard, le projet de Lafayette, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, était adopté. Frederick de Augustus la lut car elle avait été placardée un peu partout sur les murs de Paris ; il retint même par cœur la première phrase pour la réciter à son fils : "Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune." Il trouvait cette déclaration moins grandiloquente et moins ampoulée que celle de Jefferson. Et plus claire aussi : ici, les hommes étaient égaux entre eux, chez Jefferson ils étaient égaux devant leur Créateur, mais pas nécessairement entre eux.

*

Frederick de Augustus perdit tout espoir lorsqu'il apprit que Saint-George, qu'il avait essayé en vain de contacter jusque-là, avait en fait quitté la France

et fui à Londres. Il avait eu peur de subir des représailles à cause de sa proximité avec la reine Marie-Antoinette, devenue très impopulaire. Il n'était pas le seul d'ailleurs ; d'autres aussi, parmi lesquels Viotti, avaient quitté Paris pour Londres pour les mêmes raisons. La dernière personne qu'il avait réussi à voir avait été Legros, mais c'était tout juste si celui-ci ne l'avait pas éconduit. Lui qui pensait avoir fait sa place au sein du Tout-Paris, il se rendait compte que ce monde n'existait plus. Et avec ça, George qui le harcelait de questions auxquelles il devenait de plus en plus difficile de trouver des réponses satisfaisantes. Il crut même un moment que son fils commençait à douter de lui lorsque, en apprenant le départ de Saint-George pour Londres, il lui avait demandé comment ce dernier avait pu s'en aller alors qu'il lui avait dit que les routes étaient peu sûres.

Quasi impécunieux, il décida de jouer son va-tout, miser au jeu une partie du peu d'argent qui leur restait. Il ne voulait pas penser à ce qu'il leur arriverait s'il perdait. La chance lui sourit. Cette fois, il ne força pas le destin, il sut se contrôler et s'arrêter après avoir gagné le double de sa mise de départ. Ils pouvaient enfin quitter Paris au plus tôt.

*

Les diligences constituaient le moyen le moins cher pour voyager mais elles transportaient jusqu'à seize voyageurs et étaient inconfortables. L'on perdait un temps fou dans les postes de relais où il fallait négocier pour changer de chevaux. Massives donc très lourdes, elles s'embourbaient souvent sur les routes de terre lors des intempéries, obligeant les passagers à descendre pour pousser. En plus, les attaques de bandits de grand chemin étaient fréquentes. Non, cela n'était pas digne de quelqu'un qui avait prétendu aux yeux de l'élite parisienne qu'il était un ancien ambassadeur plénipotentiaire près la cour des Esterhazy. Il remercia la Providence d'avoir gagné au jeu. Ils allaient s'offrir une berline de louage, plus rapide et plus sûre. Il fallait garder sa dignité même dans l'impécuniosité.

Ils quittèrent Paris un matin du mois d'octobre, vers onze heures et demie, en direction de Calais. George avait espéré revoir Mathilde et lui dire adieu, mais depuis le 14 juillet, elle n'était pas revenue à l'hôtel. Cela l'avait rendu très malheureux.

La berline qu'ils avaient louée était confortable. Elle avait des fenêtres vitrées et des jalousies qui les protégeaient des regards extérieurs et elle était joliment garnie de velours à l'intérieur. Le postillon chargea leur malle et après avoir vérifié qu'ils étaient bien installés sur leur banquette, il monta sur son siège, fit claquer son fouet et les chevaux se mirent au trot.

George souhaitait revoir le Palais-Royal sur le chemin de départ mais le postillon leur dit qu'il allait éviter de s'en approcher car en venant les

chercher à l'hôtel au petit matin, il avait croisé une assemblée de femmes en colère, plusieurs avec des fourches, des bâtons et des piques, en train de crier : "Du pain, du pain." Elles menaçaient d'aller à Versailles chercher le roi pour le ramener à Paris. Frederick de Augustus se dit que la rumeur qu'il avait entendue était donc vraie. George pensa aussitôt à Mathilde et l'imagina avec son tablier, fourche à la main, parmi ces femmes pauvres des faubourgs populaires, chamarrées de rubans tricolores, en marche sur Versailles.

Ils quittèrent la rue Guénégaud, traversèrent la Seine et prirent la rue Saint-Honoré afin de sortir de la ville par le faubourg du même nom. George, oubliant sa déception de ne pas revoir le Palais-Royal et ses jardins, le palais des Tuileries et son dôme, contemplait cette ville qui l'avait révélé comme s'il la voyait pour la première fois. Frederick de Augustus quant à lui gardait le silence. Au bout d'un moment, il n'en put plus de nostalgie et ferma les yeux. Il avait l'impression de quitter quelque chose qu'il ne retrouverait jamais plus sa vie durant. L'émotion qui le saisit soudain avait la même intensité que celle qu'il avait ressentie dans le balcon de la salle des Cent-Suisses, au palais des Tuileries, quand il avait regardé son fils triompher lors de son premier concert à Paris. Sa gorge se noua et il ne put retenir une larme.

XX

Le voyage de Paris à Calais fut agréable. Frederick de Augustus et George avaient parcouru le trajet en une journée seulement grâce à la berline de luxe qu'ils avaient louée. Le temps, exceptionnellement doux pour un début d'automne, était également de la partie. Pendant tout le parcours, Frederick de Augustus n'avait cessé de vanter Londres, ville où il avait débarqué une trentaine d'années plus tôt en provenance de sa Barbade natale et où il avait vécu une partie de sa jeunesse avant de parcourir l'Europe. C'était une ville encore plus peuplée, lui disait-il, plus industrieuse et plus prospère que Paris. Plus belle aussi ? avait demandé George. Peut-être, avait-il répondu. Je te montrerai son célèbre pont, plus vieux que le Pont-Neuf, et le magnifique dôme de la cathédrale Saint-Paul qui s'élève haut dans le ciel et domine tous les autres bâtiments, sans oublier Westminster Abbey où sont couronnés les rois et les reines ; je te promènerai dans ses grands parcs et ses beaux jardins, je te ferai découvrir les docks de la Tamise où tu verras les mâts des vaisseaux venus du monde entier se balancer sur ses eaux comme une forêt vivante. Tu en oublieras Paris !

George était impatient de découvrir cette cité où ils allaient maintenant chercher fortune et dont son père semblait connaître tous les recoins ; il ne se tint plus de joie lorsque soudain, au détour d'un virage, il vit Calais apparaître et il jubila lorsqu'il entendit son père lui dire que la voiture les conduirait directement au bateau et que celui-ci appareillerait aussitôt.

Les choses ne s'étaient pas passées comme ils l'avaient espéré. À Calais, une tempête s'annonça et ils durent attendre quatre jours au port avant que le vent ne se calme pour permettre au bateau de prendre la mer. Ils furent obligés de louer une chambre dans une auberge, chambre dont le propriétaire avait effrontément majoré le prix. Ce ne fut que très tard dans la soirée de leur cinquième jour qu'ils purent embarquer, mais leur joie de quitter enfin la terre ferme ne dura pas longtemps car le vent reprit et se mit à souffler par rafales, soulevant des vagues gigantesques qui s'abattaient sur le navire, l'agitant dans tous les sens comme un vulgaire rafiot. Très inquiets, ils se demandaient si le bateau ne risquait pas de sombrer d'un moment à l'autre. La traversée dura dix heures pendant lesquelles, comble de malheur, George qui n'avait jamais navigué et qui n'avait même jamais vu la mer auparavant fut pris d'un mal de mer sévère qui lui souleva l'estomac et lui fit rendre tripes et boyaux durant la plus grande partie du voyage. Manque de chance encore, lorsque enfin ils atteignirent Douvres, la marée n'était pas assez haute pour permettre à leur navire d'entrer dans le port ; aussi, plutôt que de rester plusieurs heures encore

sur ce bateau de malheur à attendre que la marée monte, ils eurent recours aux services d'un batelier, un gredin cupide qui, pour les ramener jusqu'au quai avec leur malle, leur extorqua presque l'équivalent du prix qu'ils avaient payé pour toute la traversée.

Les voitures pour Londres étaient déjà toutes parties lorsqu'ils débarquèrent à Douvres. Celles-ci prenaient la route tôt le matin afin d'arriver à destination avant le coucher du soleil car elles n'étaient pas équipées pour rouler la nuit. Face à l'adversité, Frederick de Augustus se fit une raison, il trouva même que c'était bien ainsi ; cela permettrait à son fils de se reposer un peu avant d'entamer le dernier tronçon du périple. Après tout, le petit n'avait pas encore totalement récupéré de son mal de mer et se trouvait très affaibli pour n'avoir rien mangé de toute la journée, son estomac n'ayant toléré aucun aliment.

Le King's Head était l'hôtel situé le plus près du débarcadère. Frederick de Augustus y prit une chambre au premier étage. Avant de monter se coucher, il réussit tout de même à faire avaler à George un bol de bouillie d'avoine avec du lait chaud.

Il attendit que son fils se soit endormi pour faire le compte de l'argent encore en leur possession. Il leur en restait beaucoup moins que ce qu'il avait espéré même en tenant compte des aléas du voyage. Il eut un moment de panique. Avec ce qu'ils avaient, il allait leur falloir prendre le moyen de transport le moins cher, le plus inconfortable et le plus exténuant, la diligence. C'était la seule solution pour pouvoir tenir quelques jours à Londres avant de se renflouer. Mais après avoir dit tant de mal des diligences lorsqu'il justifiait la location d'une berline pour leur voyage de Paris à Calais, comment allait-il maintenant expliquer à son fils cette volte-face ? Il ne savait pas. Contraint et contrit, il reconnut qu'il n'en serait pas là s'il n'avait pas bêtement dilapidé leur fortune au jeu.

LONDRES, 1789

XXI

Les voitures qui attendaient dans la cour de l'hôtel n'allaient pas toutes à Londres, mais cela n'empêcha pas Frederick de Augustus de repérer au premier coup d'œil la bonne, une diligence monumentale coiffée d'une impériale, haute sur quatre roues et attelée à six chevaux. Il y avait déjà beaucoup de monde et il craignit d'être arrivé trop tard pour obtenir ce qu'il souhaitait, deux places à l'intérieur de la cabine du compartiment central. Il savait que les meilleures places étaient dans le coupé, à l'avant de la voiture, où l'on était à l'abri des tourbillons de poussière et où l'on avait une vue magnifique sur le paysage. Il aurait bien aimé faire plaisir à son fils en les prenant, mais c'étaient des places de luxe et l'état de son portefeuille ne le lui permettait pas. Néanmoins, malgré cette impécuniosité qui lui causait tant de soucis, il ne voulait à aucun prix donner l'impression qu'ils étaient miséreux en voyageant à l'arrière de la voiture, dans la rotonde, où l'on baignait dans la poussière pendant toute la durée du trajet ; et encore moins dans l'impériale qui avait les places les moins chères mais dont on sortait souvent malade à la fin du voyage tant on se trouvait exposé au vent, à la pluie et aux objets volants. Il arrivait même parfois, lors d'une brusque embardée, qu'un voyageur distrait dégringole de son siège haut perché et termine sa course sur les pavés, les os brisés. Le bon compromis était donc ces places à l'intérieur de la cabine centrale, même si cela impliquait d'être confiné avec des inconnus sur deux banquettes de trois places en vis-à-vis. Il eut la chance d'acquérir des places l'une en face de l'autre, aux angles du compartiment ; au moins pourraient-ils caler leur tête au cas où ils s'assoupiraient.

Ils attendirent encore de longs moments avant que le conducteur ne donne le signal du départ. George, assis dans le sens de la marche, essayait tant bien que mal de contempler le paysage à travers la vitre dont on avait relevé le rideau. Sans doute un peu inhibé par la présence des autres voyageurs, il n'était pas aussi volubile que d'habitude. De toute façon, il n'y avait pas grand-chose à voir dans ce décor monotone qui défilait lentement, à la vitesse du lourd carrosse tiré par ses six chevaux.

Au bout d'une heure, George s'endormit. Frederick de Augustus regarda un long moment son fils dodeliner de la tête et réalisa soudain à quel point il n'était encore qu'un enfant. Pour la première fois, il se demanda si dans son désir quasi obsessionnel de profiter de son exceptionnel talent, il ne l'avait pas trop poussé, peut-être même l'avait-il un peu maltraité. À peine cette idée l'avait-elle effleuré qu'il s'en défendit, prenant comme alibi les souvenirs douloureux de sa propre jeunesse qui soudain s'imposèrent à lui.

*

Il se revit à Londres une trentaine d'années plus tôt, vêtu d'une livrée écarlate, balayette et pelle à la main, courant après les chevaux dans les rues des quartiers opulents du West End et de la City pour ramasser leur crottin et le déposer dans de grands réceptacles placés au bord de la route. Les moments les plus écœurants de cette tâche étaient quand, juste après une pluie, les crottes de chevaux se mêlaient à la boue pour donner une fange molle et nauséeuse dans laquelle il pataugeait. Il avait à peine dix ans, comme des centaines d'autres enfants qui s'affairaient dans cette ville monstrueuse. À chaque fois épuisé à la fin de la journée, n'arrivant pas à manger à sa faim avec les quelques pennies que lui payait la municipalité pour cette corvée qu'il effectuait de l'aube au crépuscule, il avait déserté et, à douze ans, s'était déniché un travail autonome comme décrotteur et cireur de chaussures. Contrairement aux autres petits cireurs qui couraient au hasard des rues à la recherche du client, il s'était trouvé une place fixe, un bout de trottoir à Temple Bar, l'endroit où Fleet Street, rue principale de la City, devenait le Strand qui conduisait à Westminster. En effet, lorsqu'il courait les rues en ramassant le crottin, il avait remarqué que Temple Bar était le passage obligé des riches hommes d'affaires et des commerçants de la City qui partaient pour Westminster, tandis qu'en sens inverse les hommes politiques et les hommes de loi y passaient pour rejoindre leur clientèle de la City. Ces *gentlemen* élégants voulaient des chaussures bien lustrées. Les plus pointilleux d'entre eux étaient les aristocrates, aisément reconnaissables à leur chapeau haut-de-forme et leur habit sombre à queue-de-pie bien dégagé pour exhiber la veste en soie dessous. Aux souliers ils préféraient les bottes hautes à boucles métalliques qui exigeaient plus de travail du cireur et quand ils avaient l'impression que ce denier lambinait, ils ne se gênaient pas pour le lui faire savoir en sortant d'un grand geste leur montre à gousset d'une poche de leur veste tout en abreuvant le pauvre gamin de propos méprisants.

Bien que l'affaire marchât bien, Frederick de Augustus abandonna au bout de quelques mois, lassé de défendre constamment son territoire contre les galopins qui l'enviaient et qui venaient sans cesse en bande le provoquer.

Il avait fait d'autres métiers encore : garçon boucher au marché de Leaden Hall, portefaix à Covent Garden aidant les charretiers à décharger des sacs de fruits et de légumes, et parfois à les transporter jusqu'aux étals, livreur et vendeur de journaux auprès d'un imprimeur de Fleet Street et finalement, quelques années plus tard, ce travail qui allait changer sa vie et le lancer dans une carrière d'interprète qui lui ouvrit les chemins de l'Europe centrale : débardeur aux docks de l'East End de Londres.

Il devint donc manutentionnaire au port. L'emploi payait mieux que tous ceux qu'il avait exercés jusque-là, mais il était plus harassant aussi. Il fallait débarder à longueur de journée des cargaisons diverses venues des ports du monde entier. Des bateaux qui arrivaient des Indes orientales, il déchargeait des ballots de coton, de mousseline, de soie, ainsi que des sacs de thé, de

poivre et d'autres épices ; de ceux qui arrivaient des Indes occidentales et d'Amérique, des bottes de tabac, des fèves de cacao, du sucre de canne, et quantité de barils de rhum ; de ceux qui arrivaient d'Afrique, de l'ivoire, du café, des barriques d'huile de palme, de l'indigo, des bois tropicaux et des métaux précieux.

La vue de ces navires aux grands mâts provenant de tous les coins du monde l'émerveillait ; il oubliait alors la dureté de son travail et se mettait à rêver d'horizons lointains ouverts sur la mer. Ceux qui arrivaient des Caraïbes et de l'Amérique débarquaient souvent des passagers noirs aux statuts divers, marins libres, serviteurs accompagnant leur maître – avoir un serviteur noir était devenu une mode dans la noblesse – ou esclaves des propriétaires de plantation. Il aimait tout particulièrement travailler sur ces bateaux-là car il avait alors l'impression de renouer avec ses origines. D'ailleurs, chaque fois qu'il apprenait que l'un d'eux avait mouillé à la Barbade, il se renseignait aussitôt pour savoir si pendant son cabotage, ce bateau n'avait pas jeté l'ancre à Bridgetown, la ville où il était né, et si c'était le cas, il pressait son interlocuteur pour savoir si celui-ci n'avait pas acheté du tabac ou du sucre dans la plantation d'un certain Polgreen, le propriétaire, et si là-bas il n'avait pas rencontré son père, un travailleur nommé John Augustus Polgreen. Il avait beau avoir vécu une dizaine d'années à Londres, cela ne l'empêchait pas de succomber parfois à des moments de nostalgie pour sa petite enfance et son île lointaine. Ce fut lors d'un de ces moments qu'il réalisa combien son destin ressemblait sur bien des points à celui de son grand-père.

Ce grand-père dont il n'avait jamais su le véritable nom ni le lieu de naissance, si ce n'est qu'il venait du royaume du Kongo, s'était retrouvé esclave à la Barbade et avait eu ensuite avec une jeune esclave un enfant que le propriétaire avait baptisé John Augustus Polgreen, son futur père.

John Augustus Polgreen grandit à son tour dans la plantation et connut lui aussi la violence de l'esclavage jusqu'au jour où, à la mort du planteur, le fils de ce dernier rentra d'Angleterre avec sa femme pour prendre sa succession. Celui-ci développa une sympathie particulière pour lui et finit par l'affranchir. John Augustus Polgreen ne quitta pas la plantation car il ne savait pas où aller. Il s'engagea alors comme journalier, mais profita de sa nouvelle liberté pour apprendre à lire et à écrire.

Ainsi donc, lui, Frederick de Augustus, était né libre, d'un père affranchi. La bienveillance du planteur lui avait permis d'apprendre non seulement à lire et à écrire en même temps que le fils de celui-ci, du même âge que lui, mais aussi d'assister aux leçons de français et d'allemand qu'il recevait. John Augustus Polgreen suivait avec émerveillement l'éducation de son enfant et se demandait souvent, en pensant à ce jeune propriétaire, comment un fils pouvait être aussi différent de son père !

Mais ironie de l'histoire, le sort de Frederick de Augustus devait bientôt rejoindre celui de son grand-père. Le garçon du jeune planteur était parti en Angleterre pour poursuivre son éducation et réclamait son compagnon, aussi

proposa-t-on à John Augustus Polgreen d'envoyer Frederick de Augustus le rejoindre, tous frais payés, afin de compléter lui aussi son éducation. John Augustus Polgreen approuva avec enthousiasme. Quelques semaines plus tard, le planteur confia Frederick de Augustus à un capitaine d'un cargo qui avait mouillé dans le port de Bridgetown. C'est ainsi qu'il se retrouva sur un bateau où, bien que son passage ait été payé à l'avance, il fut obligé de travailler comme mousse, sans rétribution aucune, en échange de sa nourriture. Une fois à Londres, le capitaine, avant de reprendre la mer, se débarrassa de l'enfant en le plaçant dans un hospice pour orphelins et enfants abandonnés. N'était-ce pas un peu le sort de son grand-père ?

La vie dans cet hospice était si dure que Frederick de Augustus fugua et se retrouva à Covent Garden. Il y fut attiré par un groupe de garçons à qui l'on distribuait des jaquettes rouges : la municipalité était en train de les recruter pour nettoyer les rues des beaux quartiers de Westminster en ramassant les déjections des innombrables chevaux qui y circulaient. Il n'hésita pas…

La tête du voyageur à sa gauche heurta soudain son épaule et le ramena à la réalité. Son voisin s'était assoupi : il s'excusa lorsque Frederik de Augustus le repoussa sans brutalité. Poursuivi par l'évocation de ses années passées, ce dernier se remit à considérer George toujours endormi dans l'angle du compartiment, la bouche légèrement ouverte. La question qu'il avait éludée tantôt s'insinua à nouveau dans son esprit : le malmenait-il ?

Non, décidément, se justifia-t-il encore. George allait avoir bientôt dix ans, mais dix années dont une bonne moitié passée dans des palais. Il avait toujours bien mangé, il avait toujours été bien habillé, il avait appris la musique avec les meilleurs maîtres. Rien ne lui avait manqué et mieux encore, quel enfant de son âge aurait pu se targuer d'avoir rencontré et conquis les plus brillants salons parisiens, à part peut-être le petit Wolfgang Mozart ? À cet âge-là, moi je courais les rues après les crottes de chevaux, j'avais faim et je cirais des chaussures pour pouvoir manger. Et si le hasard n'avait pas fait que je rencontre dans l'East End où je peinais tant ce noble polonais à qui je servis d'interprète et qui, heureux de mes services, me recruta pour servir auprès de lui, je serais peut-être aujourd'hui encore un misérable tâcheron. Alors, il est tout à fait normal que je le force à étudier et travailler son violon ; après tout, pourquoi réveiller un enfant tôt le matin et exiger de lui qu'il s'entraîne huit heures par jour serait de la maltraitance ? Au contraire, c'est pour son bien. Si je ne le fais pas, comment deviendrons-nous riches ? J'ai connu la misère, je n'ai aucune envie d'y retourner. Surtout pas à Londres !

À peine avait-il évoqué de nouveau Londres qu'une certaine angoisse le saisit. Il avait laissé George croire que tout serait facile, une fois dans cette ville. Celui-ci l'avait évidemment cru, dans sa naïveté d'enfant. Mais au fond, lui, Frederick de Augustus, qu'en savait-il ? La porte de Paris leur avait été ouverte par une lettre d'introduction de Haydn. Mais Londres ? Non seulement il n'y connaissait personne qui vaille, mais il ne savait même pas à

quelle première porte frapper !

Il se rencogna dans l’angle de la cabine comme son fils et ferma les yeux.

XXII

Ils entrèrent dans la banlieue de Londres par Kent Street, une rue grossièrement pavée qui avait subitement succédé à la route de sable et de gravier fin sur laquelle ils avaient roulé jusque-là. C'était une rue étroite et obscure encaissée entre deux rangées d'immeubles délabrés aux murs couleur de cendre et qui puait le crottin de cheval. Le premier contact des roues ferrées de la voiture avec les galets irréguliers du pavage fut brutal, manquant d'éjecter un des passagers assis au milieu de la banquette, à côté de George. Celui-ci, les mains fermement accrochées à la barre de son siège, les narines rétrécies et le visage contracté dans le vain espoir de respirer le moins possible l'odeur fétide, regardait défiler ce paysage qu'il trouvait particulièrement lugubre. Personne ne parlait, chacun était préoccupé par les grincements inquiétants arrachés à chaque cahot aux essieux, craignant que ceux-ci ne rompent et que la voiture, perdant ses roues, ne verse.

Après un temps qui parut une éternité à George, la diligence quitta Kent Street et s'engagea dans une rue plus large encombrée de piétons qui y circulaient de façon désordonnée, au risque de se faire renverser. Elle roula un petit quart d'heure encore et s'arrêta devant une auberge où étaient garés d'autres diligences, quelques fiacres et de nombreuses voitures à bras. George comprit qu'ils étaient arrivés lorsqu'il vit le postillon descendre de son cheval. Il était temps !

Ils arrivaient fourbus, couverts de poussière, leurs beaux habits froissés et sales, bien qu'ils aient pris des places à l'intérieur de la cabine. En chemin, ils avaient dû changer plusieurs fois de chevaux, leur voiture s'était embourbée à plusieurs reprises et ils avaient même été obligés de descendre du véhicule pour pousser à la roue afin de faire avancer le véhicule.

Frederick de Augustus héla un fiacre et indiqua au cocher le nom d'un hôtel dans King Street dont il se souvenait vaguement. Le cocher lui demanda laquelle, car des King Street il y en avait plus d'une douzaine à Londres. King Street dans l'East End, répliqua Frederick de Augustus d'une voix ferme afin de donner l'impression de quelqu'un qui sait où il va. L'East End était le faubourg dont il se souvenait le mieux après toutes ces années d'absence, il y avait vécu pendant tout le temps où il travaillait sur les docks. Le cocher lui redemanda encore laquelle, car des King Street, s'il y en avait une douzaine à Londres, il fallait bien en compter une demi-douzaine dans l'East End. Frederick le regarda, un peu perdu. Il s'embrouilla dans ses explications, mais finalement, avec l'aide du cocher, il réussit à localiser l'endroit où il voulait qu'on les dépose : près de l'entrepôt où l'on stockait le fret des cargos venant

des Indes occidentales. Pas très loin devait se trouver un hôtel qui était alors considéré comme le meilleur du quartier.

George, qui ne cessait de regarder son père, fut un peu déconcerté par son manque d'assurance ; c'était la première fois qu'il le voyait ainsi. Et pourtant, dans la berline qui les amenait de Paris à Calais, et même encore le matin même, il n'avait cessé de lui parler de cette ville comme s'il la connaissait dans ses moindres recoins.

Ils transférèrent leur malle dans le fiacre et le *hackney coach* démarra, ses roues ferrées claquant sur les galets de la chaussée où stagnaient çà et là des flaques d'eau fangeuse qui au passage éclaboussaient les passants qui ne s'écartaient pas assez vite, sans que cela perturbe le cocher dont la seule préoccupation était d'aller de l'avant.

Médusé, George regardait défiler les rues étroites et encombrées sur lesquelles planait cette puanteur qui ne les avait pas quittés depuis leur entrée dans Kent Street. Était-ce bien Londres ? Il commençait à en douter. Il avait beau chercher un vieux pont, le dôme d'une cathédrale haut dans le ciel, une abbaye digne de rois et de reines, tout ce que lui avait vanté son père, son regard ne rencontrait que des cheminées hautes et rondes qui crachaient une fumée noire, d'innombrables clochers d'églises dont les flèches se dressaient, fantomatiques, dans une ville couverte de brouillard grisâtre. Il se sentit tout d'un coup non seulement fatigué, mais profondément déçu.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'adresse indiquée, il n'y avait pas d'hôtel. Certes, un entrepôt était bien là, mais il était décrépit et servait à la fois de dépôt de marchandises et de lieu d'habitation à une population mixte de gens de couleur et de Blancs dont le point commun était la pauvreté. L'endroit n'éveillait plus aucun souvenir chez Frederick de Augustus, et pourtant il aurait juré qu'un hôtel se tenait bien là lorsqu'il avait quitté Londres ! Mieux encore, il en avait même un souvenir précis puisque l'aristocrate polonais qui l'avait recruté et lui-même y avaient passé une nuit avant d'embarquer pour la Baltique. Tout benêt, il resta planté là à contempler le décor. Le cocher, impatient de quitter les lieux, l'interpella d'un ton rogue et exigea de se faire payer avant même d'avoir descendu leur malle.

George, tout à sa déception, regardait son père sans comprendre ce qui se passait. Leurs regards se croisèrent. Frederick de Augustus leva les yeux, cherchant désespérément une alternative à la situation. Il aperçut de loin un énorme écriteau peint en couleurs vives et malgré la lumière crépusculaire, il réussit à déchiffrer : “Cordonnerie. Chambres à louer à l'étage.” Il sauta sur l'occasion.

Il expliqua à George qu'ils allaient y louer une chambre. Pour cette nuit seulement, lui assura-t-il. Le lendemain, ils iraient dans un autre hôtel qu'il connaissait, il était trop tard pour y aller maintenant, la nuit étant pratiquement tombée. George ne le crut qu'à moitié, mais ne dit rien. Péniblement, ils

soulevèrent leur lourde malle et prirent la direction que leur indiquait l'enseigne.

La première rue qu'ils croisèrent se dénommait Pissing Alley ; la seconde Cutthroat Lane. Et lorsque George vit que la rue où se situait la cordonnerie s'appelait Rotten Row, il se demanda dans quel genre d'endroit son père les avait entraînés.

Le propriétaire leur montra une chambre au troisième étage dont toutes les fenêtres étaient bloquées, sauf une. Elle sentait le renfermé et le moisi et manifestement manquait de lumière du jour. George dit à son père, en allemand afin que le cordonnier ne puisse comprendre, que la chambre lui déplaisait. Lorsque Frederick de Augustus demanda à celui-ci de leur montrer une chambre plus aérée, il lui répondit qu'il n'y en avait pas, toutes n'avaient qu'une fenêtre unique donnant sur la lumière du jour. Les immeubles en effet étaient imposés par rapport au nombre de fenêtres, et plus il y en avait, plus on payait d'impôts. Et puis, ajouta-t-il, c'était mieux pour la santé : l'air frais était porteur de consomption ; en bloquant les fenêtres, moins d'air entrait et donc on avait moins de risque de tomber malade. George ne comprenait qu'à moitié ce que racontait l'homme à cause de son accent et de la façon bizarre dont il prononçait certains mots.

Frederick de Augustus n'avait pas le choix. Il loua la chambre, et le cordonnier exigea qu'il paye comptant les six shillings et six pence que coûtait la nuit. La confiance ne régnait vraiment pas à Rotten Row, se dit George, outré.

Il était dépité. Il s'assit sur leur grosse malle et inspecta, silencieux, la chambre. Enfermé dans son silence, il se convainquit que son père ne connaissait personne ici, si tant est qu'il en eût connu autrefois. Il comprit alors pourquoi pendant tout le temps où il lui avait vanté Londres, à aucun moment il n'avait cité le nom d'un seul musicien.

Frederick de Augustus remarqua la mine dépitée de son fils. Il vint s'asseoir à côté de lui sur la malle, lui entoura les épaules et lui dit : "George, Paris est une ville lumineuse, elle séduit tout de suite. Londres, par contre, offre au départ un visage sévère, déprimant même ; ce n'est que petit à petit, à force d'y vivre et de fréquenter les rues de ses différents quartiers, que l'on finit par se rendre compte des opportunités qu'elle recèle. Cela prend du temps. Mais tu verras, tout ira bien, mon garçon."

XXIII

George accueillit comme une délivrance les premiers rayons de lumière qui filtrèrent dans la chambre malgré les volets clos. La nuit avait été mauvaise, d'autant plus éprouvante qu'il n'avait pas été la proie d'une véritable insomnie mais d'une série d'assoupissements sans cesse interrompus au moment même où il se sentait glisser dans le sommeil. La première fois, ce furent les cris d'"Au voleur ! Au voleur !" hurlés en bas de sa fenêtre qui le réveillèrent en sursaut, cris qui allèrent *decrescendo* pour se perdre dans le lointain, suggérant que la victime et le coupable étaient engagés dans une course-poursuite effrénée. Il avait été ensuite réveillé par des ivrognes qui se querellaient pour une bouteille de gin puis, à intervalles plus ou moins réguliers, par une voix de stentor qui aboyait les heures de la nuit il ne savait trop pourquoi, concluant chaque fois ses annonces par : "Que Dieu vous assure un bon sommeil, mes bons maîtres !" Enfin, planant au-dessus de cette cacophonie, les carillons des églises n'avaient cessé de le harceler, sonnant de façon désordonnée au gré des sautes de vent.

Mais ce qui avait été plus insupportable encore avait été d'observer son père dormir à côté de lui d'un sommeil paisible, indifférent à tous les bruits de cette première nuit londonienne. Il avait l'impression bizarre que leurs rôles s'étaient inversés : jusqu'ici, depuis qu'ils avaient entrepris ce long voyage à travers l'Europe, c'était toujours George qui allait au lit en premier et s'endormait à peine la tête posée sur l'oreiller, pendant que son père s'assurait qu'il était bien installé et parfois le bordait avant de se coucher à son tour ; si par hasard George s'attardait trop à lire, à jouer aux cartes ou à s'amuser à découper des silhouettes en papier comme il aimait le faire pour se détendre après un concert, il l'envoyait fermement au lit au moindre bâillement. Or ce soir, à peine avait-il passé sa chemise de nuit que Frederick de Augustus s'était écroulé et mis à ronfler, oubliant même de lui souhaiter bonne nuit. Aussi, lorsque George entendit des bruits nouveaux, ceux des vendeurs de légumes et de fruits vantant haut et fort la qualité de leur marchandise par-dessus le fracas des roues de leurs charrettes et les hennissements des chevaux qui les tiraient, qu'il entendit la sentinelle à la voix de stentor tambouriner aux portes et beugler : "C'est le quart après cinq heures, mes bons maîtres. Que Dieu vous assure le bonjour, c'est un beau matin", et qu'il aperçut un rai de lumière filtrer dans la chambre, il fut soulagé : le jour s'était levé, son supplice était terminé. Sans attendre, il réveilla son père.

La première chose que fit Frederick de Augustus en se levant fut d'ouvrir l'unique fenêtre de la chambre pour faire entrer pleinement le jour. George le

rejoignit pour respirer lui aussi l'air frais. Frederick de Augustus le regarda et sentit tout de suite que son fils n'avait pas bien dormi.

En face, de l'autre côté de la rue étroite, un immeuble dont tous les volets étaient clos leur bouchait la vue. Ils contemplaient sa façade noire de suie lorsque soudain une des fenêtres s'ouvrit et une tête d'homme apparut. L'homme les regarda sans manifester aucune surprise ni aucune curiosité, se baissa, saisit un pot de chambre, le vida sur un tas d'immondices situé en contrebas, puis sans leur jeter un regard, ferma le volet. Surpris par ce spectacle insolite, George et Frederick de Augustus se regardèrent un moment en silence, puis leurs regards se tournèrent vers leurs pots, et comme si soudain ils avaient compris, ils saisirent chacun le sien et le vidèrent de la même manière, par la fenêtre. George riait en pensant au malheureux qui aurait eu l'idée de passer sous leur fenêtre en ce moment précis. Frederick de Augustus quant à lui ne fit qu'un sourire gêné lorsque George lui demanda s'il pouvait les imaginer en train de faire la même chose à Paris, à l'hôtel Britannique. Il ne répliqua rien, mais jura en son for intérieur de tout faire pour quitter au plus vite cet antre minable où le hasard les avait fait atterrir.

La veille, le propriétaire leur avait dit qu'ils n'auraient pas trouvé mieux comme gîte dans ce quartier : son immeuble était le seul à posséder une salle d'eau et, pour quelques pennies de plus, ils pouvaient l'utiliser. Elle se situait au rez-de-chaussée. George et Frederick de Augustus y descendirent pour se décrasser. La pièce était petite et ouverte sur la rue. Un petit seau et trois cuvettes emboîtées les unes dans les autres étaient placés près d'un baquet plein d'eau. Pour se laver, chacun avait droit à un seul seau. L'eau usée coulait directement dans la rue et se déversait dans un égout ouvert où elle stagnait, verdâtre et malodorante. L'endroit était plutôt encombré car trois personnes s'y trouvaient déjà, en train de faire bruyamment leurs ablutions. L'un d'eux ne cessait de cracher pendant qu'il récurait ses dents tandis qu'un autre nettoyait sans gêne ses parties intimes en fredonnant un air égrillard. Frederick de Augustus et George n'avaient aucune intention de s'attarder auprès de ces individus grossiers ; ils se débarbouillèrent rapidement et remontèrent dans leur chambre.

Pendant qu'ils s'habillaient, Frederick de Augustus fit part à George du programme qu'il avait concocté pour la journée : d'abord, trouver un endroit pour prendre un repas consistant ; ils avaient tous les deux l'estomac dans les talons pour n'avoir rien mangé depuis la veille au soir, non qu'ils se soient sentis trop fatigués pour chercher, mais parce qu'ils n'avaient eu aucune envie de s'aventurer la nuit dans ce quartier glauque. Une fois restaurés, ils passeraient le reste de la journée à chercher un hôtel dans un quartier moins miteux, en adéquation avec l'image qu'il voulait donner à ses interlocuteurs londoniens. Après tout, ajouta-t-il en lui-même, n'était-il pas un homme de qualité et même un prince africain ?

Du fond de sa cordonnerie, le propriétaire, vigilant comme un chien de

garde, avait l’œil sur les escaliers qui menaient aux chambres. À peine aperçut-il Frederick de Augustus et George descendre qu’il les cueillit au bas des marches et leur demanda d’un ton peu amène s’ils quittaient les lieux définitivement. Frederick de Augustus lui expliqua qu’ils aimeraient entreposer leur malle dans un coin de la boutique et la récupérer plus tard dans l’après-midi, mais l’homme, peu conciliant, leur répondit sans ambages qu’à moins de payer à l’avance l’équivalent du prix d’une chambre ils retrouveraient, à leur retour, leur coffre dans la rue. C’était à prendre ou à laisser. Frederick de Augustus n’avait pas le choix, il ne se voyait pas trimballer avec eux leurs bagages à la recherche d’un hôtel. Il paya tout en grommelant en allemand une injure des plus grossières. Et tant qu’à faire, il exigea que leur malle reste dans la chambre, dans l’idée que cela dissuaderait ce filou de louer la chambre à un autre client et en tirer ainsi un double bénéfice. Oui vraiment, on ne pouvait pas dire que la confiance régnait à Rotten Row, pensa George une fois de plus. Il se demanda un instant si en leur absence, ce loueur de chambres n’allait pas fouiller dans leurs affaires et lui voler son violon. Mais il se rassura aussitôt : leur malle au couvercle bombé était en bois robuste renforcé de cornières de métal et dotée d’une bonne serrure. Le seul moyen pour lui de l’ouvrir serait de l’attaquer avec une hache, il n’oserait certainement pas.

XXIV

Dans la grisaille qui recouvrait la ville, Rotten Row leur apparut plus sordide encore que la veille au soir. George avait l'impression que de nouvelles odeurs s'étaient ajoutées à l'odeur soufrée de charbon brûlé et à celle d'ordures et d'excréments qui l'avaient pris à la gorge à leur arrivée. En face, de l'autre côté de la rue, une enseigne qu'ils n'avaient pas remarquée la veille en arrivant déployait en lettres gothiques flamboyantes les mots *"Crown Coffee and Ale House"*. L'enseigne était mal accrochée et pendait de guingois, donnant l'impression qu'au moindre coup de vent elle allait dégringoler sur la tête du premier passant. Elle attira l'attention de Frederick de Augustus qui se demanda si en plus de la bière et du café, l'endroit offrait aussi à manger ; cela valait la peine de s'en enquérir car ils avaient trop faim pour laisser passer une occasion de se restaurer. Ils décidèrent d'y aller et traversèrent la rue.

George déchanta, à peine la porte de l'établissement franchie. Il s'attendait à trouver un lieu familier comme ces cafés et restaurants de Vienne ou de Paris qu'il avait fréquentés avec son père, tout au contraire, il se retrouva dans un endroit semi-obscur dans lequel les zones que ne pouvait atteindre la lumière du jour étaient éclairées par des lampes aux mèches fumantes. Pire, l'endroit, déjà bondé malgré l'heure matinale, empestait le tabac, la bière et la graisse frite. Plus surprenant encore, une mince couche de sable recouvrait le sol. George pensa qu'elle servait à protéger le bois du plancher mais lorsqu'il leva les yeux et aperçut des crachoirs plantés çà et là dans la salle, il conclut que la couche de sable servait à absorber les crachats de ceux dont les jets de salive n'atteignaient pas la cible visée. Frederick de Augustus, indifférent à tout cela, repéra des places libres à une table située près d'une des lampes, deux chaises vides au dossier droit et au siège plutôt étroit. Contre le mur, une pancarte affichait : "Il est interdit d'emporter du sucre et du sel." À qui viendrait-il l'idée de voler du sucre ou du sel dans un restaurant ? se demanda George. Décidément, la confiance ne régnait pas dans ces lieux, se redit-il.

Un cabaretier vint vers eux. "Qu'est-ce qui manque à ces bons messieurs ?" lança-t-il tout de go. George, décontenancé par cette manière abrupte de s'adresser au client, regarda son père ; celui-ci répliqua de manière tout aussi abrupte : "Qu'est-ce que vous servez à manger ici ? – Tout ce que vous voulez ! Faites votre choix et appelez-moi quand vous serez prêts", répondit le cabaretier en leur tendant un carton avant de s'éloigner vers un consommateur qui réclamait, d'une voix forte et insistante, un verre de gin.

George regarda l'homme s'éloigner sans leur accorder plus d'importance.

Le souvenir amer de toutes les déconvenues depuis leur arrivée lui remonta en mémoire : une ville qui n'était pas celle que lui avait promise son père et où ils n'avaient rencontré que des personnes désagréables, une nuit épouvantable dans une chambre minable et dans un quartier sinistre, et maintenant cette gargote ! Il eut l'impression qu'il se trouvait dans un monde où il n'avait pas sa place : ces hommes à l'accent difficilement compréhensible qui bavardaient autour d'eux, la fumée des lampes et celle exhalée par les fumeurs de pipe, les relents de bière, de friture et de tabac. Il voulait juste un petit-déjeuner comme il en avait l'habitude mais la plupart des noms des plats énumérés n'avaient aucun sens pour lui. Le visage de Mathilde surgit dans son esprit, une Mathilde plus belle, plus douce que jamais, lui apportant sa tasse de chocolat chaud. Il craqua.

Il se mit à renifler, essayant de retenir ses larmes, le corps secoué par des hoquets silencieux. Frederick de Augustus, pris au dépourvu, balbutia :

— Mais… mais qu'est-ce qui ne va pas, mon fils ?

Ces paroles ne parvinrent aux oreilles de George que comme des murmures incompréhensibles. À travers ses yeux embués, son père n'était plus qu'une silhouette floue, flottante, dont les lèvres bougeaient. Frederick de Augustus était bien embarrassé. Il ne trouva rien de mieux que de lui demander :

— Qu'est-ce que tu choisis, mon fils ?

— Je ne veux rien ! Rien ne me plaît, répliqua George entre deux hoquets.

— Mais si ! On finira par trouver quelque chose. Tu n'as rien mangé depuis hier. Si tu ne manges pas, tu tomberas malade. Laisse-moi t'aider à choisir.

Frederick de Augustus prit la liste et se mit à énumérer les mets qu'il pensait être susceptibles de plaire à George. Au bout d'un moment, George se calma et prêta attention à ce que son père lui proposait.

Ils finirent par prendre un repas hybride, tout autant petit-déjeuner que repas de mi-journée. Frederick de Augustus l'accompagna de deux grands verres d'une bière blonde qu'il trouva excellente. À leur heureuse surprise, la maison servait aussi du thé et du chocolat. Frederick de Augustus aurait voulu terminer son repas par un thé fort, un de ces excellents thés venus des Indes dont il avait gardé le souvenir, mais le prix l'en dissuada ; il prit un café à la place, beaucoup moins bon que celui auquel il était habitué à Vienne, mais beaucoup moins cher. George voulut une grande tasse de chocolat chaud. Frederick qui vivait dans la crainte permanente d'être à court d'argent depuis leur arrivée à Londres ne manqua pas de constater que le chocolat était encore plus cher que le thé, mais il n'osa pas dissuader son fils d'en commander. Il espérait que cela le consolerait et contribuerait à lui faire oublier son chagrin.

*

Ils se retrouvèrent de nouveau dans Rotten Row en sortant de la gargote. Frederick de Augustus n'avait qu'une idée en tête, trouver au plus vite une

voiture qui les conduirait loin de ce quartier misérable, à la City, où il pourrait commencer ses démarches et aussi montrer à George que Londres était bien la ville belle et industrieuse qu'il lui avait décrite.

Dans ce quartier mixte de pauvres où il y avait pas mal de Noirs, George et son père détonnaient non pas par la couleur de leur peau comme cela avait été souvent le cas dans les villes d'Europe continentale, mais par leurs beaux habits achetés à Vienne. Frederick de Augustus eut tout d'un coup l'impression que les gens le regardaient avec envie : instinctivement, il s'assura que sa bourse était bien cachée dans la poche boutonnée de son gilet, car Londres, se souvint-il, en particulier le quartier des docks de l'East End où ils se trouvaient, abritait une engeance de vide-goussets particulièrement habiles qu'on ne trouvait nulle part ailleurs, les *pickpockets*.

Pendant qu'ils marchaient, il saisit affectueusement le bras de George et lui répéta qu'ils avaient atterri dans ce quartier à cause de leur arrivée tardive la veille, presque à la tombée de la nuit ; qu'il contacterait bientôt des musiciens de renom et que tout s'arrangerait. Comme George se taisait obstinément, il s'arrêta et le regarda : des larmes silencieuses lui coulaient à nouveau des yeux.

— Mais qu'est-ce qui ne va pas, mon garçon ?

— Comment allons-nous faire pour recevoir la lettre que Friedrich et maman vont m'envoyer ? Je leur avais donné l'adresse de l'hôtel Britannique. Je ne veux pas qu'elle se perde, comme celle de Bruxelles.

Une fois de plus, Frederick de Augustus était pris de court. Il trouva une réponse pour calmer l'enfant :

— Ah, tu penses encore à ta mère, fit-il légèrement agacé. L'hôtel Britannique est un établissement de première classe. Il a l'habitude de faire suivre la correspondance de ses clients. C'est d'ailleurs ce qu'il fait pour les nombreux Anglais qui y séjournent.

Frederick de Augustus savait qu'il mentait. Il n'avait aucune idée si cela était vrai. De toute façon, quelle adresse aurait-il pu donner pour faire suivre son courrier puisqu'ils avaient quitté l'hôtel alors qu'ils ne savaient pas encore où ils allaient loger ? Mais George insista :

— Tu as laissé à l'hôtel notre adresse de Londres ?

— Euh… euh… pas encore, mais je vais le faire très bientôt, dès que nous trouverons un hôtel.

Les deux se turent et continuèrent à marcher à la recherche d'une voiture. Pendant qu'ils avançaient, Frederick de Augustus pensa à la crise de larmes de son fils dans ce restaurant. Et à ce soudain rappel de sa mère. Sa seule présence, qui jusque-là avait paru combler la vie de George, ne suffisait plus et il se demanda si celui-ci ne s'éloignait pas de lui. Il réalisa pour la première fois qu'en réalité beaucoup de choses les séparaient.

Lui, Frederick de Augustus Bridgetower, né dans une colonie anglaise mais venu tout jeune en Angleterre, s'était toujours considéré comme anglais. Londres avait été la ville de sa jeunesse. Il y avait vécu des années avant de

partir pour l’Europe continentale. Il en connaissait tous les recoins, il était familier avec les accents des différents groupes qui la peuplaient. Même si les choses avaient changé pendant sa longue absence, dans quelques jours il retrouverait ses repères dans cette ville et se sentirait de nouveau chez lui. Il ne ferait que réintégrer un univers qui avait toujours été le sien, pour le meilleur et pour le pire.

C’était une tout autre histoire pour son fils. Né à Biala Podlaska d’une mère polonaise, ayant grandi dans une cour princière d’Autriche puis fréquenté quelque temps les salons parisiens, il n’avait rien d’anglais, il était un pur produit de cette Europe continentale où il avait vu le jour. Bien qu’il parlât le français, l’italien, le hongrois et également l’anglais, ses premières langues avaient été l’allemand et le polonais. L’Angleterre pour lui était une terre étrangère. Il n’était donc pas étonnant qu’il se sente perdu et malheureux.

Il fallait tenir compte de cela s’il voulait réaliser son projet, faire du petit prodige quelqu’un qui les rendrait fortunés. Il n’avait aucune envie de retomber dans la misère. Maintenant qu’il avait une source sûre de revenus, il ne voulait pas la dilapider en laissant George sombrer dans une mélancolie qui gâcherait son talent. Et pour cela il ne voyait qu’une voie : gommer tout l’héritage d’Europe centrale qu’avait le garçon, et davantage encore ses lointaines racines africaines, pour faire de lui un bon petit Anglais. Il fallait qu’il devienne aussi anglais que le chevalier de Saint-George était devenu français de France.

Tout à ses pensées, il arrêta mécaniquement le premier fiacre qui passa devant eux.

XXV

Frederick de Augustus instruisit le cocher de les déposer dans Fleet Street, au cœur de la City. Avant même qu'ils se soient installés chacun dans un siège et que la voiture se mette en route, il demanda à ce dernier quel trajet il comptait prendre, histoire de lui faire comprendre qu'il connaissait la ville lui aussi et que l'homme n'avait pas intérêt à emprunter un itinéraire fantaisiste afin de l'escroquer. Surpris par cette requête inhabituelle, le cocher répondit qu'il prendrait Whitechapel Road pour entrer dans la City par Aldgate Street ; ensuite Fenchurch pour rejoindre Cheapside ; cette dernière rue les mènerait à la cathédrale Saint-Paul où il bifurquerait à gauche pour enfin tomber sur Fleet Street. Quand le cocher eut terminé, Frederick de Augustus, d'un ton ne souffrant aucune contestation, répliqua : "Plutôt que de prendre Fenchurch Street, prenez Leadenhall ; c'est une route plus directe pour Cheapside et pour la cathédrale Saint-Paul."

Lorsqu'il entendit mentionner Saint-Paul, George, indifférent jusque-là, sortit de sa léthargie : il demanda à son père si c'était bien la cathédrale dont il lui avait parlé, "celle dont le dôme domine tous les autres édifices de la ville ? – Oui, c'est bien celle-là", lui répondit-il, content de voir son fils enfin sorti de son abattement. En effet, George semblait avoir retrouvé cet enthousiasme qu'il manifestait chaque fois qu'il découvrait quelque chose de nouveau.

La voiture roulait assez vite, les voies étaient encore peu encombrées. Lorsque Frederick de Augustus aperçut la porte d'Aldgate et les vestiges du mur qui autrefois délimitait la City, une idée lui vint soudain et il s'adressa brusquement au conducteur :

— Cocher, j'ai changé de plan. Plutôt que d'aller directement à Fleet Street, prenez la route que je vais vous indiquer. Je vais montrer quelques sites importants à mon fils.

— Oh oui, très bonne idée, papa ! s'exclama George.

Ainsi, sur le nouveau parcours choisi par Frederick de Augustus, George découvrit ce qu'il y avait à voir d'intéressant dans cette partie de la ville : la grande Tour, le grand marché de poisson de Billingsgate, le vieux pont sur la Tamise, le monument du Grand Incendie – il y a longtemps, lui avait expliqué Frederick de Augustus, presque tout Londres avait brûlé – et la cathédrale Saint-Paul. Lorsqu'ils descendirent enfin de la voiture à Fleet Street, le visage de George rayonnait.

La course avait coûté une fortune à Frederick de Augustus, mais il ne le regretta pas car il pensait avoir réussi à faire oublier Paris à son enfant.

Marchant en direction du Strand, George fut frappé par le contraste avec le faubourg où ils avaient passé la nuit. Il avait l'impression d'être dans un pays différent. Les maisons n'avaient rien à voir avec les immeubles sales et décrépits de Rotten Row. Elles étaient grandes et belles. Certaines avaient des toits avec pignons donnant sur rue, d'autres des façades aux sculptures étranges, des lions peints en bleu ou en rouge, des dragons crachant de multiples flammes, et même des cochons volants. Des boutiques s'alignaient, parmi lesquelles se distinguaient celles des horlogers et des joailliers aux vitrines brillamment éclairées, celles plus ternes des imprimeurs, et celles des vendeurs de livres et de périodiques avec leurs étals sur la rue. Mais surtout, une profusion de *pubs* et de tavernes.

Ils continuèrent à avancer parmi une foule qui se mouvait de façon désordonnée et au bout d'un moment, Frederick de Augustus repéra le monument de Temple Bar ; sous sa grande arche centrale passaient les voitures tandis que les piétons traversaient sous deux petites arcades de chaque côté. Ils passèrent sous celle de gauche et ressortirent sur le Strand. Celui-ci était plus large que Fleet Street et les voitures pouvaient circuler dans les deux sens sans se gêner.

Frederick de Augustus trouva que l'endroit avait peu changé. Lorsqu'il vit, de l'autre côté de la rue, des gamins courir après des hommes élégamment vêtus pour leur proposer de brosser leurs chaussures, de vieux souvenirs l'assaillirent. Une envie le prit soudain : faire cirer ses chaussures ! Il saisit George par la main et ils traversèrent.

Frederick de Augustus ne montra aucune sympathie pour le gamin qui lui lustra les chaussures, bien au contraire, il se comporta avec la même arrogance et la même impatience qu'on lui avait manifestées autrefois. Et lorsqu'il eut jeté dans la main du garçon la pièce qu'il lui devait pour le service, il eut l'impression d'avoir pris une petite revanche.

Pendant qu'ils s'éloignaient, George, qui s'était aussi fait cirer les chaussures sur les injonctions de son père, lui demanda :

— Pourquoi as-tu été si méchant avec ce garçon, papa ?

— Méchant, tu dis ? Pas du tout ! C'est en le traitant ainsi qu'il fera bien son travail. Tu te souviens comment on traitait les gueux au château d'Ersterhazy ?

— Pas très bien, c'est vrai. Moi, j'aime bien la musique, j'aime bien mon violon. Tu crois que ce garçon aime cirer les chaussures ?

— Non, bien sûr ! Mais ce n'est pas pareil : toi, tu as de la chance, tu es musicien. Avec ton violon, tu ne te retrouveras jamais dans la rue à faire ce genre de travail ou à faire la manche. Tu comprends maintenant pourquoi je te fais lever parfois aux aurores pour faire tes gammes. Pour ton bien !

George acquiesça de la tête, sans conviction cependant. Ils continuèrent leur marche. Frederick de Augustus voulait l'amener jusqu'à Charing Cross pour qu'il découvre ce qui faisait le charme de cette ville si différente de Paris, toujours dans le but de lui faire oublier leur arrivée et ses premières

impressions calamiteuses.

Par-dessus le brouhaha des piétons et des voitures leur parvint, planant dans l'air, un écho diffus de musique. George s'arrêta, aux aguets, cherchant à localiser la provenance. Il reconnut un violon.

Comme réagissant à un tropisme, sans dire un mot, il pressa le pas vers le lieu d'où provenaient les sons. Frederick de Augustus ne put que le suivre.

Le musicien se trouvait à l'entrée d'un théâtre, mais ils ne le virent pas tout de suite, caché qu'il était par une foule hilare, criant, battant des mains ; certains dansaient au rythme de la gigue que jouait le violoneux. Ils finirent par trouver un endroit où ils pouvaient enfin bien le voir. C'était un Noir unijambiste, coiffé d'un bicorne sur lequel étaient accrochées des plumes de couleurs diverses, vêtu d'un gilet écarlate sous une veste bleue d'officier de marine et d'un pantalon de toile sur sa jambe valide. Il grattait son crincrin en même temps qu'il dansait et virevoltait sur son pilon, avec des pitreries qui déclenchaient l'hilarité du public. Au bout d'un moment il s'arrêtait et suspendu sur sa jambe valide, levant bien haut celle en bois, exécutait une série de révérences fort basses sous les applaudissements amusés des spectateurs qui l'encourageaient en criant : "Bravo, Black Billy"… "American Billy"… "De tous les mendiants de Londres, tu es le roi, mister Waters !" Puis, en claudiquant, il s'avançait vers eux en tendant sa sébile qui se remplissait aussitôt de *half-pennies*.

George, fasciné par l'agilité du fameux Billy et par la façon acrobatique et peu orthodoxe dont il jouait de son violon, était ébloui. Il pensa instantanément à Popo le violoneux, le violoniste préféré de Mathilde, ce qui le poussa à s'intéresser encore plus à ce Billy Waters. Il applaudit vivement et, porté par son enthousiasme, insista pour que son père jette une pièce dans la sébile. Frederick de Augustus en revanche était mal à l'aise ; il jeta son obole dans le récipient à contrecœur. Il trouvait la scène d'une tristesse !

Bien sûr il savait qui était ce Billy Waters et pourquoi on l'appelait "Américain". L'homme ne venait pas des colonies britanniques, ni d'Afrique, mais d'Amérique. Pendant la guerre d'indépendance, des dizaines de milliers de Noirs avaient combattu aux côtés des Anglais parce que ceux-ci leur avaient promis la liberté après le conflit. Après la défaite des Anglais, beaucoup s'étaient réfugiés au Canada, mais beaucoup aussi s'étaient retrouvés en Angleterre, délaissés et sans ressources. Ils ne formaient certes pas le groupe le plus nombreux des mendiants de Londres, mais leur visibilité faisait croire le contraire. Billy était de ceux-là. Sa jambe avait été arrachée par un boulet sur le pont du navire où il combattait pour Sa Majesté. Frederick de Augustus ne voulait en aucun cas être associé à un tel personnage. En tout cas, ce n'était pas un exemple pour son fils. Si au moins ce Billy jouait d'un autre instrument que le violon, un tambour ou une trompette par exemple ! George quant à lui voulait encore rester à admirer le spectacle : dans sa tête, il s'imaginait un concert où Popo le violoneux, Billy Waters et lui joueraient

ensemble devant Mathilde, heureuse, applaudissant. Frederick de Augustus tenait à s'éloigner au plus vite de ce spectacle. Il le tira par le bras d'une façon sans appel.

L'exhibition de ce malheureux Noir, violoniste de surcroît, avait tellement perturbé Frederick de Augustus qu'il n'avait plus aucune envie de continuer leur promenade. Il décida qu'il était temps de s'occuper de la recherche d'un hôtel, et plutôt que d'espérer en trouver un au hasard de leur déambulation, il se dit que le mieux serait d'explorer les annonces des journaux. Il regrettait de ne pas y avoir pensé lorsqu'ils étaient encore sur Fleet Street ; l'idée lui vint d'aller dans un *pub*, car dans ces *pubs* du West End, des périodiques étaient mis à la disposition des clients.

*

Il ne savait dans lequel aller, aussi, lorsque George remarqua l'enseigne du café qui s'appelait La Belle Sauvage et proposa à son père d'y entrer, tout simplement parce que le nom en français lui plaisait bien, il acquiesça.

Avant de s'installer, Frederick de Augustus voulut s'assurer qu'il y avait bien des journaux à la disposition des clients. C'était le cas. Il savait dans quels journaux chercher en priorité, pour en avoir vendu et distribué du temps où il était employé à Fleet Street. Il s'empara donc du *London Advertiser* et du *Daily Courant.*

L'endroit était plus propre que le restaurant de Rotten Row. Les gens parlaient assez fort si bien qu'ils arrivaient à capter des bribes de conversation. Frederick de Augustus put ainsi deviner que la plupart des clients étaient des hommes d'affaires qui buvaient avec des clients et des intellectuels discutant politique, philosophie et littérature. Il ne voulait pas paraître minable aux yeux de ce beau monde, aussi, sans regarder à la dépense, il n'hésita pas à commander le thé des Indes que lui recommanda le serveur. George choisit une part de gâteau au gingembre.

Frederick de Augustus tendit le *Daily Courant* à George et se mit à chercher la page des annonces dans le *London Advertiser* qu'il avait gardé. L'enfant n'avait aucune envie de lire un journal, mais le feuilleta tout de même de façon machinale en attendant son gâteau. Soudain, il dit à son père :

— Hé, papa, un garçon venu de la Barbade s'est perdu. On le recherche.

— Comment ça ?

— Regarde ! Peut-être que tu le connais.

Il lui passa le journal. Il lut :

> Un garçon nègre d'environ neuf ans, très récemment arrivé de la Barbade, portant un habit de serge grise, les cheveux coupés ras, perdu mardi dernier 9 août le soir, dans Nikolaus Lane. Il répond au nom de Limbrick. Veuillez contacter Mme Eades à Ludgate Hill, près de Fleet Bridge…

Une petite panique le saisit. Il ne voulait en aucun cas que George soit

confronté à cette histoire d’esclavage.

— Tu as lu toute l’annonce ?

— Non, dès que j’ai vu “arrivé récemment de la Barbade”, je me suis arrêté pour te le montrer

Frederick de Augustus, soulagé, lui dit :

— Oh, tu sais, beaucoup de garçons et même d’adultes nouvellement arrivés des colonies se perdent à Londres. C’est très courant. Moi-même je me suis perdu un jour, j’ai tourné en rond pendant plusieurs heures avant de retrouver l’endroit où je logeais. Bon, goûte ton gâteau. C’est bon ? Je reprends ton journal, je vais commencer ma recherche de logements par lui.

Il poussa le journal qu’il avait devant lui et se mit ostensiblement à feuilleter celui qu’il avait arraché des mains de George. À son tour, un texte lui sauta aux yeux lorsqu’il arriva à la troisième page. Imprimé avec des caractères plus gros que le reste et encadré par un rectangle au pourtour tracé à l’encre épaisse, il annonçait un programme musical :

Festival Haendel. Quatre concerts en matinée à Westminster Abbey…

Vivement intéressé, il relut l’annonce plusieurs fois. Il fit une petite pause puis reprit la page. Plusieurs autres concerts y étaient annoncés dans des lieux différents : Covent Garden, Drury Lane Theatre, Vauxhall Gardens… tant d’endroits !

Tout d’un coup, en une illumination fulgurante, une idée jaillit dans son esprit. Elle était si simple qu’il se demanda pourquoi il n’y avait pas pensé : se présenter à l’un de ces endroits où l’on jouait de la musique et plaider auprès des organisateurs pour qu’ils testent le talent de son fils. L’un d’entre eux apprécierait certainement à sa juste valeur ce jeune prodige : George Augustus Polgreen Bridgetower !

Comme pour accompagner son idée, une musique où dominaient des percussions se fit entendre dans la rue, se rapprochant de plus en plus du café. George posa son gâteau pour écouter. Plusieurs clients s’étaient levés et se précipitaient dehors pour regarder le spectacle.

— Allons voir, papa, dit George.

Ils sortirent eux aussi et se retrouvèrent sur le trottoir. Les musiciens, une douzaine, arrivèrent bientôt à leur niveau. Coiffés d’un turban ou d’un bicorne orné de grandes plumes multicolores d’oiseaux exotiques, vêtus de longues tuniques chamarrées, ils avançaient en se dandinant plutôt qu’en marchant sans que cela gêne l’harmonie de l’ensemble. Les plus spectaculaires étaient les joueurs de tambour et de tambourin : ils frappaient sur leurs instruments, lançaient aussitôt en l’air leurs baguettes et adroitement les rattrapaient à temps pour la prochaine frappe. Outre les clochettes, les tambours et les tambourins, les cymbales et les triangles, ils exhibaient d’autres instruments de percussion que Frederick de Augustus et George voyaient pour la première fois.

La foule ravie, applaudissait, et avec elle Frederick de Augustus qui,

enchanté, tapait aussi des mains au rythme de la fanfare, un sourire aux lèvres. Le voyant si captivé, l'homme à côté de lui, tout aussi émerveillé, lui lança : "Ils sont extraordinaires, n'est-ce pas, ces janissaires turcs ?" Frederick de Augustus approuva de la tête mais ce qu'il nota c'était que cet homme avait qualifié la bande de musiciens de "Turcs". Or tous étaient des Noirs ! Et ces Noirs avaient du succès parce que les gens pensaient qu'ils faisaient de la musique "turque" ! Une nouvelle idée jaillit dans son esprit : faire de George le fils d'un prince oriental plutôt qu'un bon petit Anglais comme il l'avait pensé précédemment. Il serait lui-même ce prince et s'habillerait de façon idoine, avec des costumes flamboyants. Cela avait bien marché à Paris, pourquoi pas à Londres ?

Frederick de Augustus était un homme content de lui lorsqu'ils repartirent dans le café terminer leur consommation. Il commanda un petit verre de gin.

XXVI

Il avait pensé que les choses seraient simples, qu'il lui suffirait de se présenter à l'un de ces nombreux concerts londoniens en exhibant son exotique costume oriental pour que les portes des mécènes et des patrons de sociétés de musique s'ouvrent à son fils et à lui comme par enchantement. Mais cela ne se passa pas ainsi. Deux semaines après leur arrivée, ils n'avaient ni déménagé du minable hôtel de Rotten Row où ils avaient atterri le premier jour, ni trouvé une seule occasion qui aurait permis à George de mettre en valeur son talent. Leur situation financière devenait alarmante et si Frederick de Augustus n'y remédiait pas rapidement, ils n'auraient bientôt plus de quoi se nourrir et payer leur chambre pourtant bon marché. Cependant ces deux semaines de déboires ne furent pas totalement vaines, elles permirent à Frederick de Augustus de pénétrer les arcanes du cercle plutôt fermé de la vie musicale de Londres et de comprendre pourquoi la stratégie qu'il avait adoptée jusque-là n'était pas la bonne.

Il découvrit que la scène musicale était scindée en deux camps résolument hostiles, d'un côté ceux qui prônaient la musique ancienne, et de l'autre ceux qui défendaient la musique moderne. À Paris, il était courant de programmer les musiques de tous les styles et de toutes les époques lors d'un même concert, personne n'y trouvait à redire. Ainsi, lors de sa première dans la salle des Cent-Suisses au palais des Tuileries, si George avait joué un concerto de Viotti, Vivaldi et Rameau figuraient aussi au programme. Rien de tel ici où chaque clan s'arc-boutait sur sa période de prédilection. Les plus intransigeants étaient les tenants de la musique ancienne. Aucune musique ne trouvait grâce à leurs oreilles si l'auteur n'était pas mort depuis vingt ans au moins. Selon eux, la musique moderne, dissonante, partait dans tous les sens et n'avait ni la rigueur ni la beauté harmonique de l'ancienne. Leur répertoire reposait essentiellement sur les œuvres de Purcell, de Vivaldi, de Corelli, de Geminiani et, par-dessus tout, de Haendel, un musicien d'origine allemande que l'Angleterre avait adopté, à un point tel qu'à sa mort il avait été enterré à Westminster Abbey avec les honneurs de l'État, seul Anglais d'origine étrangère à être reconnu de la sorte.

Ces adeptes de la musique ancienne avaient un allié de taille, le roi George III. Inconditionnel de Haendel – il adorait son grand oratorio intitulé *Le Messie* –, il avait peu à peu transformé en acte politique la célébration annuelle de l'anniversaire de la naissance du musicien ; il en avait fait un rite national et patriotique où, en grande pompe, il ralliait autour de sa personne la noblesse, l'aristocratie et les dignitaires de l'Église anglicane, afin d'attester

l’unité et la stabilité d’un royaume profondément secoué par des années d’instabilité suite à la perte de ses colonies américaines.

Frederick de Augustus constata cependant, à son grand soulagement, que malgré le parti pris du roi pour la musique ancienne, la musique moderne ne cessait d’attirer de plus en plus de partisans, tout particulièrement parmi la cohorte croissante des nouveaux riches qui avaient fait fortune dans les affaires, l’industrie et le commerce. Pour affirmer leur statut de grands bourgeois, ils s’opposaient aux goûts à leurs yeux surannés de la vieille noblesse et de l’aristocratie, en défendant les musiques nouvelles avec une telle ostentation que leurs détracteurs disaient d’eux qu’ils étaient atteints d’une “épidémie de mélomanie”. Cependant, la présence des meilleurs musiciens et compositeurs d’Europe leur donnait un avantage certain face à leurs concurrents figés dans leur répertoire étriqué du passé. Musiciens et compositeurs affluaient à Londres, en ce haut lieu de la finance, soit attirés par l’argent qu’ils pouvaient gagner auprès de ces bourgeois férus de musique et au portefeuille généreux, soit, comme c’était le cas de ceux qui venaient de France, par peur d’être persécutés par les révolutionnaires à cause de leur proximité passée avec la famille royale. Ainsi, Mozart, Johann Christian Bach, Viotti, Pleyel, Giornovichi, Saint-George et d’autres moins connus avaient séjourné ici à un moment ou à un autre. Même le plus grand organisateur de concerts de la place de Londres, Johann Peter Salomon, était né à Bonn. Dans tout cela, ce qui réjouissait vraiment Frederick de Augustus était que la musique de Haydn, encore inconnue peu auparavant, devenait de plus en plus populaire et commençait à rivaliser avec celle de Haendel. La rumeur courait même que Peter Salomon ferait venir Haydn lui-même dès la saison suivante. Lorsque George l’apprit, il demanda à son père s’ils pouvaient aller voir ce M. Salomon pour lui dire qu’ils étaient des proches de Haydn et lui demander de les tenir au courant de son arrivée. Frederick de Augustus acquiesça vaguement, ne pouvant dire à son fils ce qu’il pensait vraiment, qu’il était impossible à un individu totalement inconnu comme lui, sans références ni recommandations, de se présenter chez le plus grand imprésario de la ville pour lui intimer en quelque sorte l’ordre de l’informer du calendrier de ses invités à venir. Dans leur situation actuelle, il ne tenait pas à décourager son fils davantage. Il n’était sûr que d’une chose, que celui-ci figurerait un jour sur la liste des musiciens célébrés. N’avaient-ils pas eux aussi quitté précipitamment Paris à cause du désordre causé par la Révolution et n’avaient-ils pas choisi de venir à Londres pour chercher fortune ?

Lors de son exploration du milieu musical londonien, Frederick de Augustus retint deux éléments à exploiter le moment venu. Le premier était que la scission en deux camps antagonistes ne concernait que les organisateurs de concerts et non les artistes ; ceux-ci jouaient la musique qu’ils étaient payés pour interpréter, de quelque époque qu’elle fût. Les concerts étaient longs et dépassaient souvent trois heures à cause de la manie de bisser et

parfois même de tripler les mouvements qui plaisaient au public. Le sachant, des solistes entreprenants en profitaient pour doubler leurs honoraires dans la même soirée ; un violoniste pouvait par exemple commencer sa soirée en jouant un concerto contemporain dans la première partie d'un concert de Peter Salomon à Hanover Square, et la terminer dans une salle de Covent Garden où il courait prendre part à la deuxième partie d'un concert programmé par l'Académie de musique ancienne. Il voyait déjà George faire la même chose !

Le second élément était l'engouement pour les solistes venus d'ailleurs. Un virtuose fraîchement débarqué faisait facilement salle comble du simple fait qu'il était étranger alors qu'un musicien local, même d'un talent supérieur, était ignoré. Cela jouerait sans aucun doute en faveur de George. Ne venait-il pas, lui aussi, d'ailleurs ?

*

Frederick de Augustus se mit dans la tête qu'il ne voulait en aucun cas suivre le cheminement du commun des musiciens qui débarquaient, à savoir courir après les organisateurs de concerts, sourire obséquieux aux lèvres, pour quémander par-ci par-là une place pour son fils dans un programme. Non seulement c'était indigne d'un prince, mais c'était long et incertain. Il avait besoin d'argent tout de suite, son fils devait par conséquent s'imposer comme un virtuose prodige, sans attendre. Pour cela il fallait quelque chose de grand, de spectaculaire. Un coup d'éclat ! Et la seule voie qu'il entrevit pour ce coup d'éclat ne lui parut pas du tout incongrue : attirer l'attention du roi.

Les obstacles à franchir pour y arriver étaient nombreux. Comment et où rencontrer les bonnes personnes qui lui permettraient d'accéder au roi ? Ici, malgré son essor prodigieux ces dernières années, la musique ne jouait pas le rôle central dans la société qu'elle avait à Paris. Là-bas, autour d'elle et grâce à elle, on pouvait aisément rencontrer dans des salons prestigieux des personnages importants : musiciens, philosophes, hommes politiques et de lettres, mirliflores en quête de notoriété et courtisanes à la recherche d'un bon parti ; tous s'y croisaient. À Londres en revanche, les gens se mélangeaient peu, ils se retrouvaient pour mener leurs activités dans des cercles fermés, les clubs. Et quel club allait ouvrir sa porte à un Noir, de surcroît inconnu, fût-il prince ? Mais toutes ces considérations ne le découragèrent pas.

En fait, à force de s'attribuer diverses personnalités et de naviguer sans cesse entre elles, la personne qu'il était et celle qu'il prétendait être se brouillaient souvent dans son esprit. Au fil du temps, sans s'en rendre compte, il finit par effacer de ses souvenirs sa condition de serviteur à Eisenstadt, sa vie de domestique rythmée quotidiennement par les exigences du prince, pour ne laisser place qu'aux moments enchantés où, vedette exotique en grande tenue, il circulait parmi les aristocrates et les musiciens venus de l'Europe entière, jonglant entre l'allemand, le hongrois, le polonais, l'italien, l'anglais

et le français, leur servant d'interprète – et parfois de courtier discret – lors des fastueuses réceptions que le maître des lieux offrait en leur honneur.

Il ne se présentait plus que comme "prince africain" ou, pour varier un peu quand l'envie lui prenait, "prince d'Abyssinie". Il ne sortait que drapé dans un accoutrement oriental flamboyant censé être le costume du pays d'où il prétendait venir. Il s'était tellement identifié à ce personnage princier que lorsque George donna enfin le concert tant espéré devant la reine Charlotte et le roi George III à Queen's Lodge, leur résidence privée du château de Windsor, il pensa tout naturellement que c'était un privilège qui lui avait été octroyé à cause de son rang plutôt que le résultat d'un heureux concours de circonstances.

XXVII

George, assis au premier rang de l'orchestre, attendait l'arrivée du roi et de la reine. Son violon sur les genoux, il laissa son regard errer dans la salle comme s'il en faisait l'inventaire. En face de lui reposaient deux fauteuils vides dont l'un portait sur son dossier l'estampille du roi. Derrière les deux sièges royaux se trouvaient ceux des invités ; ils étaient très peu nombreux, même pas une dizaine, parmi lesquels se détachait nettement le visage de son père, non pas parce que c'était le seul visage noir, mais à cause du turban de soie blanche qu'il arborait. D'ailleurs, George aussi détonnait au milieu des musiciens qui l'entouraient par la courte tunique couleur rubis qu'il portait en guise de veste alors que les autres étaient tous vêtus de l'uniforme de la maison Windsor, une livrée bleue chamarrée de motifs dorés. Son père avait exigé qu'il porte cette tunique sans manches à col rond bordé de dentelle qui lui donnait une allure vaguement ottomane.

À contempler la petite salle de musique élégamment décorée, mais sans luxe particulier, et le carré de convives parmi lesquels se trouvait le prince de Galles, fils du roi, qui les avait recommandés à la reine, George sentit monter en lui une sournoise inquiétude. Pourtant, il s'était déjà maintes fois produit dans des salles plus grandes, plus luxueuses, et devant des auditoires de plusieurs centaines de personnes sans éprouver d'anxiété. Il comprit la source de son appréhension : ce n'était pas parce qu'il allait jouer pour la première fois devant un roi et sa reine, mais parce que le cénacle invité lui faisait penser à un jury convoqué pour l'auditionner. Cette impression fut encore renforcée lorsque lui revint en mémoire ce que son père s'était évidemment plu à lui dire : vingt-cinq ans plus tôt, dans ce même lieu et devant ce même couple royal, Mozart alors âgé de huit ans avait donné un concert. Or George avait quasiment le même âge, il redoutait que le monarque ne fît ce que faisait sans cesse Frederick de Augustus et qui l'irritait tant, mesurer son talent à celui du jeune Wolfgang.

Le roi fit son entrée. Précédé par deux officiers de sa garde, il ne se dirigea pas directement vers le siège qui lui était destiné, mais s'arrêta pour échanger quelques mots avec ses invités, qui s'étaient tous levés.

Lorsque le roi s'arrêta devant lui, Frederick de Augustus découvrit un homme corpulent de grande taille, avec un front haut qui surmontait un visage rougeaud agrémenté d'un menton à fossettes. Il regardait Frederick de Augustus en plissant ses yeux globuleux, sans doute parce qu'il voyait mal. Comme aux autres invités, le roi lui adressa des mots convenus de bienvenue, ce que Frederick de Augustus prit pour une attention particulière ; il fit une

révérence en s’inclinant bien bas lorsque le souverain s’éloigna. C’était la première fois qu’il serrait la main d’un roi et il n’en était pas peu fier.

En vérité, il avait été surpris et même quelque peu déçu. Habitué à la richesse vestimentaire du prince Esterhazy, il s’attendait à voir un souverain élégamment habillé, arborant peut-être même une couronne sertie de diamants étincelants. Or, l’homme devant lequel il s’était trouvé était vêtu de façon assez ordinaire. En lieu et place de couronne, il portait sur un crâne rasé une perruque passée de mode, si petite qu’elle atteignait à peine les lobes des oreilles. Par contre, il n’y avait aucune trace de la crise de folie qui l’avait saisi un an auparavant, une crise qui l’avait rendu à certains moments si agité qu’on disait que son médecin avait été obligé de lui passer une camisole de force. Frederick de Augustus se sentit confus de s’être habillé de façon déplacée, trouvant malvenu l’habit en soie dans lequel il s’était drapé.

Pendant que le roi passait en revue sa poignée d’invités et que Frederick de Augustus l’examinait, George pour sa part n’avait pas quitté la reine des yeux. Il voulait savoir si ce que lui avait rapporté son père était bien vrai : on insinuait qu’elle était laide et que cela provenait du fait qu’elle avait une ascendance africaine, une bouche trop grande, des narines larges dans un nez camus et bien sûr une peau olivâtre. George, intrigué, avait demandé à son père :

— Faut-il être noir ou avoir une ascendance africaine pour être laid ?

— Tu sais bien que ce n’est pas vrai, George. Des laids, il y en a partout dans le monde. Tu as en a vu à Vienne, à Paris et ici même à Londres, à Rotten Row, dans la première taverne où nous avons déjeuné.

— Mais alors, pourquoi racontent-ils cela ?

— Parce que ce sont des imbéciles qui disent n’importe quoi !

C’est tout ce que Frederick de Augustus avait répondu à son fils. Il avait toujours voulu le garder dans une bulle protectrice depuis sa naissance. Pourquoi le perturber en lui parlant du quotidien de la plupart des Noirs en Europe et des caricatures dont ils étaient l’objet, même si de temps en temps, cette réalité qu’il voulait occulter faisait irruption de façon brutale et inattendue, comme lors de cette rencontre avec Billy Waters ou cette petite annonce lue dans un journal à propos d’un esclave fugitif recherché par sa propriétaire ?

George, apparemment satisfait de la réponse, poursuivit :

— Mais comment une princesse allemande peut-elle avoir une ascendance africaine ?

— D’après ce qui se raconte, expliqua Frederick de Augustus, elle descendrait d’Afonso III, un roi du Portugal du treizième siècle, et de sa maîtresse mauresque dont l’histoire n’a retenu que le prénom, une certaine Madragana.

— C’est quoi une Mauresque, au juste ?

— Une femme maure, bien entendu !

— Et c’est quoi, un Maure ?

— Un Maure est un Noir mécréant, un non-chrétien venu d'Afrique.

— Ah ah ! C'est pourquoi Tomasini te surnommait *il Moro* ?

— Eh bien, oui. C'est pour cela aussi qu'à Vienne, si tu te souviens, un auteur dramatique avait proposé à Soliman de jouer le personnage du Maure dans une pièce qu'il avait intitulée *Othello, der Mohr in Wien.*

Brusquement, il se tut, plissa le front et se saisit la tête comme frappé par une idée soudaine.

— J'ai lu le poème composé en l'honneur de la souveraine lors de son mariage avec le roi. Le poète a écrit qu'elle descendait de la "race des Vandales" et qu'elle en portait "encore les traits sur son visage". Curieux non ?

Il déclama à l'intention de George les deux premiers vers de l'éloge :

> Descended from the warlike Vandal race,
> She still preserves that title in her face.

— C'est quoi, un Vandale ? lui demanda ce dernier.

Frederick de Augustus ne savait pas trop ce que c'était, mais ne voulant jamais paraître ignorant devant son fils, il concocta une réponse qu'il pensait habile :

— Les Vandales ? Des tribus guerrières qui, après avoir occupé l'Afrique méditerranéenne, sont allées conquérir l'Europe. Elles se sont établies en Europe centrale où elles se sont mélangées avec les populations autochtones, tu sais, les Allemands, les Autrichiens, les Hongrois et d'autres.

— Maman a du sang vandale, alors, puisqu'elle est polonaise. Et mon frère et moi aussi, puisque nous sommes ses descendants ?

Frederick de Augustus ne s'attendait pas du tout à ce que l'enfant s'approprie ainsi la brève fresque historique des Vandales qu'il avait brossée. Il avait peur qu'à force de le questionner George ne l'emmène vers des territoires où il serait totalement incapable d'inventer des réponses plausibles, aussi coupa-t-il court.

— Que la reine Charlotte descende d'une Mauresque ou d'un Vandale n'est d'aucune importance. Ce que je veux, c'est que tu retiennes ceci : quand tu seras devant elle, oublie toutes ces rumeurs. Ne t'amuse surtout pas à la dévisager, cela ne se fait pas. Et ensuite, tu exécuteras la révérence que je t'ai apprise, mais attention, ce n'est pas celle que tu fais sur scène ! Une fois la révérence exécutée, tu t'éloigneras à reculons, à petits pas, sans lui tourner le dos avant d'être à une distance raisonnable. Voilà. Retiens bien cela. On jugera le prince d'Abyssinie sur la manière dont se conduit son fils.

George n'avait pas quitté la reine des yeux depuis le moment où elle était entrée dans la salle jusqu'à celui où tout le monde s'était assis une fois le roi installé dans son fauteuil. Évidemment, il n'avait pu s'empêcher de faire ce que son père lui avait recommandé d'éviter, scruter le visage de la reine. Elle n'était pas la créature hideuse décrite par la rumeur, bien au contraire. Sa taille était petite certes, mais cette petite taille, alliée à son corps mince, lui donnait

une vivacité naturelle. Sa peau était plutôt mate que basanée et il avait beau chercher, il ne décela pas les traits africains qu'on lui prêtait. Plus encore, ses cheveux brun foncé, torsadés et roulés en chignon au-dessus de sa tête lui firent aussitôt penser à sa mère, et lorsque, le violon coincé contre l'épaule, l'archet levé, il esquissa un léger mouvement de tête pour donner le signal d'attaque du quatuor de Haydn qui allait débuter la soirée et que son regard croisa celui de la reine une fraction de seconde, il y lut une bienveillance maternelle et un encouragement chaleureux. Une fois encore il pensa à sa mère, et la petite angoisse qui ne l'avait pas quitté depuis qu'il était dans la salle disparut comme par enchantement.

Les quatre instrumentistes jouèrent harmonieusement comme s'ils avaient toujours joué ensemble. Les sons qui émanaient de leurs instruments – la grâce agile des deux violons, dont celui de George, la fermeté de l'alto et l'épaisseur grave du violoncelle – fusionnaient de façon parfaite, donnant à l'ensemble une résonance quasi orchestrale. Et quand la dernière note du *presto* final du quatrième mouvement fut jouée et que les musiciens se levèrent, George nota avec plaisir le sourire qui éclairait le visage de la reine.

Ce fut cependant lors la deuxième pièce de la soirée que George se surpassa. Même si dans le quatuor qu'il venait de jouer les violons portaient les principales lignes mélodiques de l'œuvre, il n'en était pas moins qu'un instrumentiste parmi d'autres dans une conversation à quatre. Dans ce deuxième morceau, un concerto pour violon, il était le soliste. Seul face à l'orchestre, face au public. Il fallait donner le meilleur de soi-même.

En France et plus encore en Italie, le public admirait chez un violoniste l'habileté à éblouir l'auditoire par la célérité des doigts et par l'exploitation des doubles cordes et des registres aigus ; cette façon de jouer, presque mécanique, tout extérieure, était certes éblouissante mais manquait d'émotion. Or ici, ni l'exploit technique, ni la vitesse d'exécution ne suffisaient pour conquérir l'auditoire ; le musicien était jaugé à la manière dont il exécutait le mouvement lent. C'est là que se révélait son talent et se dévoilait son sens de la musique.

George savait tout cela et s'y était préparé. Aussi, lorsqu'il attaqua l'*adagio* du deuxième mouvement, il cibla une personne pour laquelle il allait jouer, la reine. Cela lui permit de se concentrer, de trouver la justesse de phrasé de l'*adagio* et de tirer de son instrument des sons d'une couleur claire et vibrante. Pas d'ornementations excessives ni de brillance ostentatoire mais un *legato* mélodique épuré, d'une intensité soutenue. Il ne sut à quel moment il ne jouait plus pour une seule femme mais pour deux, l'image de sa mère s'étant superposée à celle de la reine. Lorsque la note finale du troisième et dernier mouvement du concerto se fut envolée de son violon et que, levant les yeux avant de s'incliner devant le souverain, il vit la reine applaudir avec enthousiasme, un sentiment euphorique le submergea, celui d'avoir réussi un

examen de passage.

Frederick de Augustus, tout en applaudissant son fils, épiait les réactions de cet auditoire distingué. Tous applaudissaient. Il remarqua avec plaisir le sourire qui éclairait le visage du prince de Galles, un sourire qui ne trompait pas, celui d'une personne satisfaite. Plus encore, la spontanéité de la reine le combla de bonheur et quand il vit que Sa Majesté George III lui-même, farouche partisan de la musique ancienne, applaudissait avec un enthousiasme non feint, une intense émotion le saisit, aussi forte que celle qu'il avait ressentie lors du premier concert public de George au Concert Spirituel, à Paris. Il était content, et tout à sa joie, il n'écouta que d'une façon distraite la pièce de Haendel, choisie par le roi, qui clôturait la soirée.

*

Avec son fils, ils étaient allés à Westminster Abbey assister au premier des quatre concerts programmés pour le festival Haendel. Afin de s'assurer les meilleures places possibles, il n'avait pas hésité à payer le prix fort de ceux qui n'avaient pas d'abonnement, douze shillings pour deux billets. Le sacrifice en valait la peine car le roi était toujours présent à ce premier concert où il choisissait lui-même la dernière pièce du programme. Frederick de Augustus avait vu là une occasion de pénétrer dans l'entourage du roi, même s'il ne savait pas trop comment.

Or ni le roi ni la reine ne se montrèrent. La loge royale était occupée par le prince de Galles, ce qui surprit Frederick de Augustus, car, dans la querelle qui opposait les tenants de la musique ancienne et ceux de la musique moderne, le prince était un farouche partisan de ces derniers et ne cessait de narguer son père en patronnant les musiques les plus modernes comme les symphonies de Haydn. Peut-être n'était-il là que par devoir. Le concert s'était terminé par l'ouverture d'*Esther*, le premier oratorio de Haendel écrit directement en anglais.

À peine le prince avait-il quitté les lieux que Frederick de Augustus se dirigea vers le plateau des musiciens, suivi de George. Il caressait toujours l'espoir d'en rencontrer un qui leur ouvrirait la porte vers ce qu'ils souhaitaient. Il voulait avancer plus vite mais un couple devant eux ralentissait leur progression. L'homme et la femme, vêtue d'une robe anglaise avec une petite queue traînante ajustée à la taille, marchaient lentement, trop lentement. Frederick de Augustus dit à George, en allemand :

— Les musiciens commencent déjà à ranger leurs instruments. Il faut qu'on se dépêche !

La dame s'arrêta brusquement et se retourna. C'est à peine si Frederick de Augustus réussit à ne pas la télescoper.

— *Was höre ich da ? Sie sprechen deutsch ?*

Surpris par l'apostrophe, Frederick de Augustus regarda la dame, un tantinet irrité.

— Oui, madame, comme vous le voyez, nous parlons allemand ! lança-t-il en anglais, pressé qu'il était de rejoindre l'estrade où il apercevait quelques musiciens qui quittaient la scène.

Il voulut continuer son chemin, mais la dame, pleine de curiosité, l'arrêta par une autre question :

— D'où venez-vous ?

Frederick de Augustus répondit avec outrecuidance afin de faire comprendre à la dame de ne pas insister, mais plutôt de les laisser passer leur chemin :

— Je suis Frederick de Augustus, prince d'Abyssinie. Mon fils George Augustus Bridgetower.

— Enchantée. Je suis Charlotte Papendieck, responsable de la garde-robe de la reine, et aussi sa lectrice.

Se tournant vers l'homme à ses côtés qu'aucun des deux n'avait remarqué, elle continua :

— Mon mari, au service du roi et musicien à la cour.

Un court instant, Frederick de Augustus resta sans voix, essayant de donner un sens à ce qu'il venait d'entendre. Quand finalement il en saisit la signification profonde, il eut du mal à cacher son excitation tout comme il eut du mal à croire que le hasard ait pu être aussi généreux. Il entrevit le parti qu'il pouvait tirer de la rencontre et se mit à parler précipitamment comme s'il craignait que ce couple ne fût qu'un mirage risquant de s'évaporer d'un moment à l'autre avant d'avoir écouté tout ce qu'il voulait dire, tout en s'efforçant de garder une voix neutre afin de ne pas donner l'impression d'être un quémandeur. Un prince ne quémande pas !

— Nous venons de la cour du prince Esterhazy d'Autriche, auprès duquel j'ai servi comme représentant plénipotentiaire pendant plus d'un lustre. Mon fils y est né. Il n'a que neuf ans, mais c'est un prodige du violon. Il a donné des concerts à Vienne, Bruxelles et Paris. À Paris, son succès a été tel que la reine Marie-Antoinette elle-même a tenu à assister à l'un de ses concerts. Nous voici à Londres depuis quelques jours. J'espère que le public londonien, dès qu'il l'aura entendu, lui réservera un accueil aussi chaleureux qu'à Paris.

Lorsque, pour terminer, Frederick de Augustus ajouta, l'air de rien, que George avait eu pour maître Haydn lui-même, M. Papendieck, silencieux jusque-là, lâcha spontanément : “Impressionnant !”

Charlotte Papendieck quant à elle les regardait avec intérêt. Elle s'était retournée parce qu'elle avait entendu parler allemand mais ce n'était pas ce qui avait le plus éveillé sa curiosité. Londres regorgeait de musiciens allemands depuis que le goût pour la musique instrumentale avait pris le pas sur la musique vocale de tradition italienne, dominante jusque-là ; ils avaient été recrutés car ils étaient considérés comme les meilleurs instrumentistes d'Europe. Ce qui avait davantage suscité son étonnement était que cette langue fût parlée par ce Noir en turban et ce petit garçon mulâtre.

Et comme si cela ne suffisait pas, voilà qu'elle apprenait en plus que le

garçon était un prodige. Or les jeunes prodiges étaient l'une des plus grandes attractions des concerts. Chaque fois que l'un d'eux était au programme, on ne manquait pas de le signaler en indiquant son âge sur lequel on trichait souvent, le rajeunissant de quelques mois ou même d'une année. Plus ils étaient jeunes, plus on vendait de billets.

Des noms se mirent à défiler dans la tête de Mme Papendieck. Johann Hummel, pianiste, douze ans : son père qui l'accompagnait dans sa tournée londonienne l'avait présenté comme un élève de Wolfgang Mozart qui, vingt-cinq ans plus tôt, avait joué devant le roi et la reine. Franz Clement, violoniste : l'affiche du concert prétendait qu'il avait huit ans et demi alors qu'il en avait un de plus… Et voilà maintenant ce jeune Bridgetower. En plus de son talent et de son âge, neuf ans, il avait autre chose que les autres n'avaient pas, il était noir ! Un violoniste noir prodige était si inhabituel qu'il attirerait certainement un auditoire nombreux. Elle pensa aussitôt à sa souveraine : il fallait qu'elle fût la première à écouter ce musicien insolite, et cela devait pouvoir se réaliser sans problème, ce pour plusieurs raisons.

D'abord, la reine avait gardé la tradition instaurée par son regretté maître de musique, Johann Christian Bach, celle d'organiser un concert tous les mercredis dans son pavillon de Queen's Lodge. Le roi y assistait volontiers, à la seule condition que, quelle que soit la programmation, le concert se terminât par une œuvre de Haendel. Ensuite, elle avait une affection particulière pour tout ce qui était musique allemande, qu'elle fût ancienne ou moderne, et sa sollicitude envers les musiciens germanophones était légendaire ; d'ailleurs le Queen's Band, son orchestre privé, était essentiellement composé de musiciens autrichiens et allemands alors que les musiciens étrangers étaient bannis de celui du roi, le King's Band. À tout cela il fallait ajouter aussi que son fils, le prince de Galles, aimait la musique moderne, tout particulièrement celle de Haydn.

Dans ses espoirs les plus fous, Frederick de Augustus ne pouvait imaginer rencontre plus heureuse. À la fin de leur conversation, Mme Papendieck lui fit part de son projet de solliciter auprès de la reine et avec l'aide du prince de Galles la programmation d'un concert à Windsor. Elle l'avait déjà fait une fois, elle ne voyait pas pourquoi cela ne pourrait se reproduire. Pour une fois, Frederick de Augustus s'exclama avec une sincérité inhabituelle et une admiration non feinte :

— Nous sommes si heureux de vous avoir rencontrée, madame Papendieck. Mon fils et moi vous remercions du fond du cœur.

Tout alla ensuite incroyablement vite. Une semaine après cette rencontre décisive, Charlotte Papendieck lui avait annoncé que le prince de Galles avait été séduit par l'idée d'un concert à Queen's Lodge. Cependant, avant de faire jouer George devant le roi et la reine, il voulait l'entendre, aussi avait-il décidé d'organiser une séance privée chez lui.

Mme Papendieck avait été surprise de l'importance que le prince avait attachée à l'événement. En effet, il ne l'avait pas organisé à Carlton House, sa résidence londonienne où se tenaient d'habitude ses soirées musicales privées, mais dans son refuge du bord de mer situé à Brighton, à une vingtaine de lieues de Londres. C'était l'endroit discret où il avait installé sa maîtresse Maria Fitzherbert, la femme aimée que la loi ne lui permettait pas d'épouser parce qu'elle était catholique. Il tenait certainement à ce que, elle aussi, écoute ce prodige inhabituel car, n'étant pas la bienvenue au palais de Windsor, elle ne serait pas présente le jour du concert de George devant le couple royal. Tout aussi surprenant, il avait invité à Brighton le duc de Cumberland, son oncle, et le duc de York, son frère, pour écouter ce jeune violoniste encore inconnu.

George avait joué trois pièces, un court divertissement de Saint-George suivi par un concerto de Viotti et, après un entracte de musique vocale accompagnée au pianoforte, un quatuor à cordes de Haydn. L'accueil chaleureux réservé à la prestation avait ôté tout doute à Charlotte Papendieck sur la pertinence de son entreprise. Mieux encore, le charme et les manières policées de George avaient d'abord surpris le prince puis l'avaient séduit si bien qu'à la fin, sans trop réfléchir, celui-ci était résolu à prendre le jeune musicien sous son aile.

C'est ainsi que, deux semaines plus tard, George s'était retrouvé dans cette salle de musique élégamment décorée, jouant pour le roi et la reine.

*

Lorsque enfin les souverains eurent quitté la salle et que les invités commencèrent à s'en aller, Frederick alla rejoindre son fils en train de ranger son violon. Alors qu'ils s'éloignaient du plateau, le prince de Galles vint vers eux, accompagné d'un des invités. Ils le reconnurent aussitôt : il avait tenu le pianoforte lors du concert organisé à Brighton, chez le prince de Galles. C'était un compositeur de renom venu d'Allemagne qui, hélas, avait mis fin à son activité de musicien professionnel pour se consacrer entièrement à l'astronomie, même s'il faisait occasionnellement des prestations privées pour le roi à Windsor. Naturalisé anglais, il s'appelait William – et non plus Wilhelm – Herschel. Le prince félicita une fois encore George en lui tapotant affectueusement la joue puis s'en alla. Resté seul avec eux, Herschel, après leur avoir dit à son tour toute l'admiration qu'il avait pour George, leur conseilla d'aller à Bath, une ville thermale au sud de Londres où la vie musicale battait son plein en cette saison. Cette ville avait servi de tremplin à beaucoup de musiciens en herbe et se faire connaître là-bas ouvrirait certainement la voie au petit George. Même s'il n'y habitait plus depuis plusieurs années, il connaissait encore des gens influents qui pouvaient l'aider. Il écrirait une lettre de recommandation auprès d'un certain Venanzio Rauzzini, l'homme qui lui avait succédé comme maître de chapelle.

Ce n’était pas la première fois qu’on proposait à Frederick de Augustus de faire le voyage de Bath. Déjà, lors du concert organisé chez le prince de Galles à Brighton, Charlotte Papendieck, soutenue en cela par deux ou trois membres du King’s Band présents, le lui avait suggéré. Si le Dr Herschel, comme l’appelait Charlotte Papendieck, lui recommandait la même chose, cela en valait certainement la peine. Quitter Londres pour mieux revenir, c’était là tout l’enjeu.

La soirée avait été un triomphe total : un concert devant le roi et la reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d’Irlande, une invitation à Bath et en plus, on lui avait remis une gratification de vingt-quatre guinées. Il en avait bien besoin !

Pendant qu’ils s’éloignaient du pavillon de la Reine, Frederick de Augustus, gonflé de satisfaction, se mit une fois de plus à cogiter sur une coïncidence : il s’appelait Frederick de Augustus et son fils, George Augustus. Le roi, lui, s’appelait George William Frederick et le prince de Galles, son fils, George Augustus Frederick ! Il se persuada que c’était là plus qu’un simple hasard.

XXVIII

La ville de Bath, située à une quarantaine de lieues au sud-ouest de Londres, était réputée pour ses thermes qui dataient de l'époque romaine et se trouvait être très en vogue chez les aristocrates et les riches bourgeois. Ceux-ci y affluaient durant la belle saison pour ses eaux censées soigner les maladies dont ils souffraient, comme la goutte et les rhumatismes. Des paralytiques y allaient aussi dans l'espoir de recouvrer l'usage de leurs membres, renforcés dans leur foi par le miracle qui avait eu lieu un siècle plus tôt, en 1687, lorsque la reine Marie de Modène, seconde épouse du roi Jacques II d'Angleterre, avait été guérie d'une période d'infertilité : en effet, après avoir donné naissance à six enfants qui moururent tous aussitôt, elle n'avait plus enfanté pendant près de six ans. C'est alors qu'elle avait décidé de passer une saison à prendre les eaux à Bath et, neuf mois plus tard, elle donnait naissance à un garçon !

Cependant, Frederick de Augustus et George n'allaient pas à Bath pour ses thermes, mais pour ses concerts : en cette saison, il y en avait à profusion dans les endroits les plus divers, les cafés, les salles publiques, les églises, les résidences privées de riches mécènes. C'était bien là que devait se trouver George, pour le sortir de l'oisiveté à laquelle Londres l'avait contraint.

Bath était aussi connue pour une autre raison, sa vie mondaine. C'était le rendez-vous élégant de l'aristocratie et des membres de la *gentry*, un carrefour littéraire et artistique où les hommes illustres, oubliant leur quant-à-soi, profitaient de son atmosphère joyeuse et un peu folâtre. L'argent était facile, alimenté par les jeux et les spéculateurs.

Outre le désir de promouvoir George et l'opportunité de se renflouer, Frederick de Augustus se garda bien de révéler à son fils que ce dernier aspect de Bath l'attirait, particulièrement les jeux. Il y en avait de toutes sortes : de dés, d'argent et de cartes, les plus populaires étant le pharaon, le piquet, le whist, le lansquenet et la bassette ; il y avait aussi ce qu'on appelait les "jeux du pari", où l'on pouvait miser sur tout et sur rien ! Souvent, ces activités étaient regroupées sous un même toit, dans des *assembly rooms*. Les *assembly rooms* de Bath comprenaient une grande salle capable d'accueillir plusieurs centaines de personnes où se déroulaient les danses de salon, les bals masqués, les concerts, et également plusieurs salles annexes plus petites réservées aux jeux. Contrairement aux *pubs* et aux clubs, l'endroit était ouvert aux femmes, aussi bien mariées que célibataires, ce qui ajoutait à son charme et facilitait les rencontres. La fantaisie et la légèreté s'étaient vraiment réfugiées à Bath. D'ailleurs, ne disait-on pas que Bath était le lieu de l'Angleterre où les maris étaient le moins jaloux et les femmes le plus

accessibles ? Et ce n'était pas tout : Frederick de Augustus, qui s'était bien renseigné, savait aussi que l'on pouvait trouver sur Avon Street quelques maisons discrètes et bien tenues où il pourrait se rendre. Bath était aussi connue pour offrir ce genre d'attrait. Cette ville avait donc tout pour lui plaire !

*

La lettre de recommandation du Dr Herschel auprès de Venanzio Rauzzini avait énormément facilité leur introduction dans la bonne société de Bath et son milieu musical. Si l'on doutait encore de la renommée de William Herschel à Bath, la réception chaleureuse que leur réserva Rauzzini après avoir lu la lettre ôtait toute incertitude. Après tout, il avait été pendant seize ans l'homme le plus célèbre de la ville. Musicien complet, à la fois hautboïste, organiste, claveciniste, pianofortiste et compositeur, il avait exercé simultanément les fonctions de maître de musique, de maître de chapelle et de chef d'orchestre des *assembly rooms* de la ville. Cependant, pris de plus en plus par sa passion pour l'astronomie, il avait renoncé à son métier de musicien. Un de ses élèves racontait qu'un soir de janvier, au milieu d'une leçon de musique, le ciel jusque-là couvert était venu à s'éclaircir. "Enfin la voilà !" s'était-il écrié devant l'élève sidéré, et lâchant son violon, il s'était précipité sur son télescope.

Lorsque au mois de mars 1781 il découvrit ce qu'il pensait être une nouvelle comète et qui s'avéra être une planète nouvelle qu'il nomma "Georgius Sidus" en l'honneur du roi George, planète que l'on devait appeler plus tard Uranus, il devint aussi célèbre que Newton qui avait découvert les principes de la gravitation universelle. Depuis l'Antiquité, depuis le temps de Ptolémée, on ne connaissait que six planètes, Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne. Et voilà qu'il venait d'en découvrir une nouvelle ! Lui, un astronome amateur ! Toute l'Europe des savants correspondait avec lui et lui rendait visite. Il avait alors abandonné la musique et quitté définitivement Bath pour s'installer dans une banlieue de Londres, près du roi. Ce dernier, enthousiasmé par les travaux et les découvertes de ce brillant amateur, Hanovrien d'origine comme lui, en avait fait son "astronome personnel" et lui avait octroyé de larges subventions pour lui permettre de continuer à explorer l'univers sidéral.

En outre, Rauzzini était tombé sous le charme de Frederick de Augustus : ce dernier, malin comme toujours, s'était s'exprimé en italien dès qu'il avait repéré l'origine de son hôte. En ces temps où régnait l'hégémonie des musiciens allemands, quel éloge plus flatteur que de parler dans sa langue à un musicien qui n'était pas d'outre-Rhin ?

*

Le premier concert fut programmé le 5 décembre, moins d'une semaine après

leur arrivée, ce qui était vraiment un honneur car solliciter un concert et le voir programmer presque aussitôt était inhabituel. Mieux encore, le concert allait se tenir dans la grande salle rénovée des *assembly rooms*, là où Herschel avait longtemps été chef d'orchestre.

Depuis leur arrivée, ils n'avaient pas eu l'occasion de visiter la ville et ce ne fut que deux jours avant le concert qu'ils en prirent le temps. Elle leur avait plu tout de suite. Ils avaient aimé ses rues sans trottoirs, si larges qu'on ne les appelait pas "rues" mais "parades", terme approprié car, suivant les caprices de la mode, c'était là que paradaient les dames dans leurs plus beaux atours et les *gentlemen* sur leur trente et un. Les maisons qui s'alignaient le long de ces avenues, le plus souvent mitoyennes, étaient bâties en pierre d'une couleur tirant sur le blond et leurs façades étaient ornées de jolies colonnes de style corinthien.

De Duke Street où se trouvait leur appartement, ils remontèrent South Parade jusqu'à New King Street où se trouvait l'ancien appartement de Herschel. George avait insisté pour y aller et voir à quoi ressemblait le salon de musique dont on leur avait tant parlé. C'était un véritable capharnaüm : il y avait bien un pianoforte, mais il fallait scruter la pièce pour le voir car il était caché sous des globes, des cartes, des télescopes de différentes tailles et des réflecteurs, et abandonné dans un coin, un violoncelle. George voulait rester plus longtemps à tout regarder, mais Frederick de Augustus le pressa car il avait hâte de visiter les thermes romains. Ils avaient été impressionnés par l'édifice de la salle des Pompes, la *Pump Room*, la grande buvette jouxtant les bains et qui abritait la fontaine dispensant la fameuse eau médicinale qui se vendait au verre. Frederick de Augustus en acheta deux. Il vida le sien d'une traite, mais George ne réussit à avaler que la moitié du sien, trouvant l'eau trop salée et sentant le soufre.

Ils rentrèrent. George était content mais fourbu, tandis que Frederick de Augustus était lui aussi content, mais pas du tout fatigué. Il exprima le désir de ressortir tout de suite, seul, ce qu'il fit.

Le lendemain Frederick de Augustus se réveilla de très bonne humeur. Ils étaient à la veille du concert. Lors de sa sortie le soir précédent, il avait gagné une coquette somme au whist ; il en était tellement fier qu'il le dit à George – fait assez rare car il ne lui parlait jamais de ses gains ou de ses pertes au jeu. Bien entendu il ne mentionna pas la fin de sa soirée du côté d'Avon Street.

Il suggéra à George de sortir pour s'immerger dans les bains. George refusa net. Frederick de Augustus insista, lui expliquant que cela le relaxerait et que ce serait utile pour préparer son concert du lendemain. George, un peu agacé, lui répliqua qu'il n'aimait pas l'odeur des bains et qu'il préférait rester seul pour répéter. À dire vrai, il était même soulagé de voir son père partir. Depuis un certain temps, depuis ce jour où l'absence de son père pendant toute une journée lui avait permis de parler avec Mathilde et de cueillir son premier

baiser, il lui arrivait de plus en plus souvent de trouver son omniprésence encombrante.

Une fois seul, il sortit le violon de l'étui ainsi que l'archet, sur les mèches duquel il passa méticuleusement de la colophane. Lorsqu'il eut terminé, il caressa le violon comme on caresse un être aimé, le retourna et le cala quelque part à mi-chemin entre son cœur et sa tête, entre l'émotion et la technique, les deux pôles de sa musique. Il leva l'archet et, le faisant glisser sur les cordes, en tira des sons qui s'envolaient, légers, comme si les crins ne frottaient pas vraiment les cordes mais les effleuraient à peine. On devrait considérer le violon comme un instrument dont on caresse les cordes, pensa-t-il, un instrument à cordes "caressées" plutôt que "frottées". N'aime-t-on pas ce que l'on caresse ? Si un pianofortiste, un organiste ou un percussionniste pouvait changer d'instrument à chaque performance, au gré de ce que la salle où se tenait le concert mettait à sa disposition, un violoniste par contre ne donnait le meilleur de lui-même qu'avec *son* violon. Il le transportait partout avec lui. C'était son complice.

Il répéta quatre heures d'affilée. Son père rentra, deux journaux sous le bras et une petite bouteille dans la main. Manifestement joyeux, il se lança, volubile, dans un compte rendu enthousiaste de sa matinée :

— Dommage que tu aies refusé de venir George. Il y avait très peu de monde aux bains. Et tu sais quoi ? J'ai failli assister à un miracle ! Oui, un miracle ! Un paralytique des deux jambes est sorti des bains en marchant ! Je n'ai pas vu son état avant mais quand il est ressorti des eaux, je l'ai vu jeter au loin ses béquilles. Il n'en avait plus besoin !… Regarde, je t'ai apporté une petite bouteille d'eau de la *Pump Room*. Je sais que tu n'aimes pas trop, mais bois-en un peu quand même. Cela te purgera, même des maladies que tu n'as pas, et une fois encore, je te dis que cela te fera du bien pour le concert demain.

— Non merci, dit George, je n'en veux pas, ça sent trop mauvais. J'ai bien répété, je me sens en forme, je n'ai pas besoin d'eau miraculeuse.

— Tiens, à propos du concert justement, même la presse de Bristol l'a annoncé.

— C'est où Bristol ? Et pourquoi est-ce surprenant ?

— Bristol est la ville concurrente de Bath en ce qui concerne la musique. Elle n'est pas loin d'ici. Herschel y a donné plusieurs concerts lorsqu'il était à Bath. Peut-être faudrait-il que nous y allions aussi.

Il donna les journaux à George qui déplia en premier le *Bristol Journal* et se mit à lire l'annonce.

Frederick de Augustus était content car non seulement cette annonce indiquait comme de coutume l'âge de George, mais elle mentionnait aussi le fait qu'il avait été un élève de Haydn. Le second journal, le *Bath Chronicle*, offrait les mêmes informations que celui de Bristol, mais donnait le détail du programme et indiquait les endroits où l'on pouvait se procurer les billets :

AT THE NEW ASSEMBLY ROOMS.

For the Benefit of

Master GEORGE AUGUSTUS FREDERICK BRIDGTOWER, a youth of Ten Years old, Pupil of the celebrated HAYDN.

On Saturday morning next, the 5th of December, will be a GRAND CONCERT of Vocal and Instrumental MUSICK; when Master BRIDGTOWER will develope his talents on the Violin.

Act I. Overture. Haydn.—Song, Miss Cantelo.—Quartetto, Pleyel.—Song, Mr. Harrison.—Concerto Violin, Master Bridgtower, Viotti.

Act II. Concerto Piano Forte, Mrs. Miles (late Miss Guest). Song, Mr. Harrison.—Concerto Violin, Master Bridgtower, Giornowich.—Song, Miss Cantelo.—Full Piece.

To begin precisely at Twelve o'Clock.

Tickets 5*s.* each, to be had at the New Assembly-Rooms, Pump Room, Lintern's Musick Shop, at the Libraries, and of Mr. Bridgtower, at Mr. Phillips's, No. 10, Duke Street.

*

Le concert eut lieu comme prévu, le samedi matin à midi. Ce fut un triomphe. Le lendemain, Frederick de Augustus s'empressa d'acheter la presse pour savourer les commentaires qui, il n'en doutait pas, seraient élogieux. Il ne s'était pas trompé, tous étaient dithyrambiques.

Depuis l'article du *Mercure de France* rendant compte de son premier concert à Paris, George n'avait jamais eu d'éloges aussi flatteurs que ce qu'avait écrit le *Bath Chronicle*. Frederick de Augustus se mit à lire à haute voix :

> Samedi dans la salle des *assembly rooms*, les amateurs de musique de cette ville ont été témoins du plus merveilleux spectacle auquel on puisse assister, grâce à Master Bridgetower. Son toucher du violon et sa prestation ont égalé sinon surpassé ceux des meilleurs professeurs actuels et même du passé. Ceux qui ont eu le bonheur d'être présents ont été captivés par les capacités étonnantes de ce merveilleux enfant d'à peine dix ans. C'est un mulâtre, petit-fils d'un prince africain…

Frederick de Augustus, s'arrêta, amusé : "Voilà que maintenant ils font de toi mon petit-fils. Bon, si cela peut te rendre encore plus jeune à leurs yeux, tant mieux, c'est autant de gagné !" dit-il. Il se remit à lire mais s'arrêta une fois de plus, cette fois-ci le visage rayonnant :

— Eh George, on parle de moi aussi. Écoute ce que le journal écrit :

> La noblesse naturelle et l'élégance de son père firent l'objet de toutes les attentions. Il est

> l’un des hommes les plus accomplis d’Europe, pouvant converser avec aisance et charme dans plusieurs langues.

— Eh bien tu vois, papa, tu es un vrai prince, dit George en se moquant un peu de son père.

Frederick de Augustus ne saisit pas l’ironie et continua :

— Et toi petit-fils de prince ! s’amusa-t-il encore une fois.

Le second journal, le *Bath Morning Post*, écrivait, quant à lui :

> Le jeune prince africain dont les talents musicaux sont tant loués a donné samedi le concert le plus couru que cette ville ait jamais connu. Il y avait plus de cinq cent cinquante personnes ! Toutes ont été ravies par une performance qui a suscité l’enthousiasme et l’étonnement. Monsieur Rauzzini lui-même, aux anges, a déclaré qu’il n’avait jamais assisté à une performance pareille. Durant l’exécution, une joie intense de jouer se lisait sur le visage de l’enfant. Son père, présent dans la galerie, était si ému par les applaudissements déversés sur son fils que des larmes de bonheur et de gratitude lui coulèrent des yeux.

Jamais un concert ne leur avait tant rapporté. L’argent fut remis à Frederick de Augustus. George donna encore trois concerts à Bath et deux autres à Bristol en ajoutant au programme Haydn, Corelli, Saint-George et Pleyel, un élève de Haydn dont la musique commençait à être appréciée par le public londonien. La voie était maintenant ouverte pour une carrière à Londres.

Avant de quitter Bath, Frederick de Augustus prit sa plus belle plume et pondit une lettre de remerciements qu’il adressa au *Bath Journal*. Il la signa “Le Prince Africain”. Dans cette lettre au langage fleuri où il parlait de lui-même à la troisième personne, il s’arrangea pour faire comprendre en filigrane “aux nobles, aux membres de la *gentry*, aux visiteurs et résidents de cette merveilleuse cité de Bath” qu’ils n’étaient pas les premiers à découvrir et à applaudir les talents du “fils du Prince Africain”. Cet honneur revenait à Leurs Majestés le roi et la reine, et à Son Altesse Royale le prince de Galles. Elles avaient couvert d’éloges le jeune prodige lorsqu’il avait exécuté pour elles, dans leur palais de Windsor, sa première prestation en Grande-Bretagne.

XXIX

Le séjour à Bath fut bref mais bien utile. Arrivés fin novembre, visiteurs anonymes perdus parmi d'autres, ils étaient de retour à Londres fin janvier, célèbres, l'un pour ses prouesses musicales, l'autre pour "son urbanité, son élégance exotique et sa maîtrise de toutes les langues européennes parlées dans cette ville", comme l'avait si justement écrit le *Bath Chronicle*. Grâce à l'argent qu'ils avaient gagné, ils purent enfin quitter le sordide hôtel de Rotten Row pour un logement sur le Strand, dans la City.

La célébrité acquise lors de cette tournée de Bath, fleuron qu'il avait ajouté à son actif et que son père ne manquait jamais désormais de mentionner sur les affiches au même titre que son jeune âge et sa qualité d'élève de Haydn, se transforma bientôt en calvaire pour George. Frederick de Augustus en avait fait une source de revenus à exploiter au maximum. Dépensier, toujours à court d'argent, il programmait plusieurs concerts par semaine à George. Parfois même, il lui arrivait de l'obliger à faire deux prestations le même jour dans des endroits éloignés l'un de l'autre. George savait que ces concerts privés, toujours bondés quelle que fût l'ampleur du salon dans lequel il jouait, leur rapportaient beaucoup, mais il ne savait pas combien, ni ce que son père faisait de cet argent sinon leur acheter de beaux vêtements.

Il ne lâchait jamais George, il le traînait partout avec lui, que ce soit chez les grands bourgeois auprès desquels il sollicitait des contrats ou dans les réceptions mondaines dont il espérait tirer quelque bénéfice. Il gérait le moindre aspect de la vie de son fils. George étouffait ! Les seuls moments où il soufflait étaient les soirs où Frederick de Augustus le laissait seul, disparaissant une partie de la nuit pour ne revenir qu'au petit matin. N'ayant pas d'amis de son âge et ne sachant où aller, il s'enfermait dans la chambre et essayait de combler sa solitude en faisant des réussites, en jouant au jeu du solitaire, ou en composant de petits airs sur son violon. Il ne lisait pratiquement plus, non pas parce que cela lui déplaisait, mais parce qu'il n'avait personne pour le guider ou lui conseiller des livres intéressants. Et bien entendu, dans ses moments de solitude, son petit frère Friedrich lui manquait énormément et surtout, il pensait beaucoup à sa mère, transformant les moments passés à ses côtés, même les plus fâcheux, en souvenirs nostalgiques. Il aurait voulu alors être avec elle plutôt qu'avec ce père à la fois envahissant et défaillant. Il lui arrivait aussi de penser à Mathilde, mais une Mathilde qui perdait de plus en plus de sa réalité.

Un événement cependant marqua un tournant décisif dans sa vie : sa

première apparition publique à Londres.

Depuis leur retour de Bath, George n'avait joué que dans des salons privés de riches mélomanes. À force de persévérance, Frederick de Augustus réussit à lui obtenir une prestation dans la salle du Drury Lane Theatre. Comme il savait le faire si bien, il s'arrangea pour orchestrer avec soin l'entrée en scène de George : les spectateurs eurent la surprise de voir celui-ci apparaître à l'entracte d'une exécution du *Messie* – suivant en cela une tradition établie par Haendel lui-même, qui exécutait des petites pièces à l'orgue entre les actes de ses oratorios – habillé d'une tunique rouge écarlate. Il joua avec brio un solo de violon. Le prince de Galles se trouvait être dans l'auditoire. C'était la première fois qu'il revoyait jouer George depuis la soirée organisée pour le roi et la reine au palais de Windsor, avec l'aide de Mme Papendieck. Il fut tout aussi émerveillé que le soir où le garçon avait joué pour sa maîtresse et lui à Brighton. Il avait alors songé à prendre le jeune musicien sous sa protection. Cette fois-ci il décida de le faire.

*

Sous la protection du prince, George se sentit libéré. Le prince l'avait recruté dans son orchestre privé et avait signifié à ses employés qu'en tant que musicien exceptionnel George jouirait de privilèges tels que répéter dans sa salle de musique et avoir accès à sa bibliothèque privée. En outre, il mettait à sa disposition une chambre où il lui permettait de passer la nuit chaque fois qu'il le désirait. Ainsi, au-delà d'un simple parrainage, le prince de Galles témoignait au jeune musicien une bienveillance particulière. En retour, George s'attacha rapidement et se mit à passer beaucoup de son temps à Carlton House.

Frederick de Augustus qui jusque-là rongeait son frein laissa éclater pour la première fois son ressentiment envers le prince de Galles lorsque George lui fit comprendre un après-midi que depuis que celui-ci l'avait placé sous son aile sa carrière avait pris une tout autre dimension. Et d'énumérer : avec Johann Hummel, un jeune prodige élève de Mozart, il avait joué à Westminster Abbey en présence du roi lors de la célébration de l'anniversaire de Haendel ; avec Franz Clement, un autre prodige viennois de son âge, il avait exécuté une série de concerts dans les nouvelles salles très à la mode des *assembly rooms* de Hanover Square ; on l'avait entendu aux concerts Salomon, aux Professional Concerts, aux concerts Barthélémon, au King's Theatre… Et lorsque Son Altesse avait décidé de venir au secours des tisserands de Spatisfields, un quartier décrépit de l'East London, ruinés par l'importation de la soie d'Inde et de Chine, c'était à lui qu'il avait fait appel pour donner un concert au profit de ces descendants des canuts huguenots dont les ancêtres avaient fui Lyon à la révocation de l'édit de Nantes… La presse n'avait pas été en reste non plus : le *Gazetter,* le *Public Advertiser,* le *London Chronicle,* le *London Times,* le *Gentlemen's Magazine…* tous y

allaient de leurs critiques élogieuses.

Frederick de Augustus fut profondément heurté d'entendre George conclure la conversation en lui faisant comprendre qu'il ne devait plus courir çà et là pour quémander des prestations, le prince se chargeant de tout maintenant. Et si malgré tout Frederick de Augustus passait outre à cette injonction, George n'honorerait pas ces engagements.

Frederick de Augustus vivait très mal cette intrusion du prince de Galles dans leurs vies. Ils habitaient toujours ensemble mais ses relations avec son fils n'étaient plus vraiment les mêmes, George affichant une indépendance de plus en plus grande : il refusait maintenant de porter pendant ses concerts les tuniques "à l'orientale" qu'il lui avait fait confectionner, il ne le conviait plus systématiquement à ses prestations surtout lorsqu'elles se tenaient chez le prince, les recettes des concerts ne passaient plus entre ses mains mais étaient directement versées à George… Même les goûts et manières de celui-ci changeaient. Il ne mettait plus que des vêtements à la mode anglaise que le prince, très libéral avec son argent – il était réputé pour ses dettes colossales –, lui offrait et pendant ses heures de loisirs, il lisait des romans qu'il sortait de la bibliothèque de Carlton House ainsi que des livres sur l'histoire de l'Angleterre, ses rois et ses reines, ses grands hommes.

De tous ces changements, celui qui l'irritait le plus était la façon dont George s'exprimait maintenant. Il avait totalement perdu son accent et parlait désormais un anglais châtié avec cette intonation aristocratique que Frederick de Augustus ne pouvait s'empêcher de trouver condescendante. Cela le contrariait d'autant qu'on pouvait douter que George fût son fils et que c'était lui qui l'avait élevé, tant leur façon d'être laissait penser qu'ils appartenaient à deux milieux différents.

Plus les mois passaient, plus il s'apercevait que George lui échappait ; il lui semblait qu'il grandissait contre lui. Jamais, au grand jamais, il n'avait envisagé une telle éventualité. George était *le* fils, celui de ses deux garçons qu'il avait choisi d'élever pour réaliser son rêve, celui dont le talent devait le sortir des expédients auxquels le sort avait voulu le condamner, lui permettre enfin de faire fortune et de briller en société. Il l'avait traîné avec lui sur toutes les routes d'Europe, de Biala Podlaska jusqu'à Londres, en passant par Eisenstadt, Vienne, Bruxelles, Paris. Il lui avait tout appris : comment se comporter, comment se vêtir, ce qu'il fallait faire et dire. Même si parfois il avait été sévère, l'obligeant à travailler inlassablement son violon pour progresser, c'était pour son bien, pour leur bien à tous deux ! Il avait fait de lui le Wolfgang Mozart de sa génération, le plus connu et le plus célébré de tous les petits prodiges d'Europe. Et voilà que ce fils regimbait ! En laissant George sous la coupe du prince, il l'avait perdu. Il s'était fait voler son enfant, le prince de Galles lui avait volé son fils ! Et que faire contre un homme si puissant, un prince ?

Il se sentait dupé et empli d'amertume. Un vide s'ouvrit en lui. L'homme

jusqu’ici célébré pour sa civilité et son charme changea à tel point que huit mois à peine après leur retour triomphal de Bath, il était déclaré *persona non grata* en Grande Bretagne et expulsé du royaume avec interdiction formelle d’y remettre pied.

XXX

Le prélude à leur rupture fut la lettre que George reçut de sa mère et de son frère, la toute première depuis qu'ils les avaient quittés deux ans auparavant, presque trois. Il leur avait écrit de Bruxelles et à nouveau de Paris sans recevoir de réponse. Dans sa dernière missive rédigée à Londres, il avait pu leur donner une adresse retour, celle de Carlton House, et à sa grande satisfaction, une réponse enfin lui parvenait. Il ouvrit fébrilement la lettre. Elle était écrite en allemand par Friedrich, mais sa mère avait ajouté quelques lignes en polonais, d'une écriture presque aussi malhabile que celle de son fils cadet de neuf ans.

Friedrich l'informait qu'ils se portaient bien. Il lui disait aussi qu'il avait fait beaucoup de progrès au violoncelle et qu'il espérait, le moment venu, rejoindre la Staatskapelle Dresden, l'orchestre bien connu de la ville de Dresde, et devenir aussi célèbre que son grand frère. Il concluait en lui disant que le toit de leur maison avait besoin de réparations, mais que pour le moment ils attendaient encore l'argent promis par leur père avant son départ.

Pour sa part, dans les quelques lignes qu'elle avait écrites, sa mère lui faisait savoir qu'elle était fière de ses succès, qu'elle avait tout particulièrement aimé l'article du *Mercure de France* et lui recommandait de se montrer digne de la confiance de Son Altesse le prince de Galles. En attendant, il lui tardait de revoir son grand garçon.

Il rentra dans leur appartement du Strand content mais un peu triste tout de même à cause des difficultés d'argent que Friedrich avait évoquées.

Son père était là, assis à la table, un jeu de cartes étalé devant lui, étudiant des combinaisons possibles pour sa prochaine partie de poker. Encore tout excité, il lui annonça :

— Papa, j'ai enfin reçu une lettre de maman et de Friedrich !

Frederick de Augustus leva la tête, un peu surpris.

— Où l'as-tu reçue ? Je n'ai rien trouvé en rentrant.

— Elle est arrivée à Carlton House. C'est l'adresse que je leur ai donnée dans ma dernière lettre…

— Carlton House n'est pas ton adresse ! Ton adresse c'est ici ! C'est l'endroit où nous habitons !

— Je voulais être sûr que cette fois la réponse nous arrive. Chez le prince…

— Fiche-moi un peu la paix avec ton prince ! Tu oublies que ton père, c'est moi ?

Surpris par la réaction de Frederick de Augustus qui, au lieu de se montrer satisfait d'avoir des nouvelles de la famille, se fâchait pour une simple

question d’adresse, il lui répliqua, son enthousiasme brutalement refroidi :

— Ça ne t’intéresse pas, je vois !

— Si ! Mais je suis occupé pour le moment.

— Occupé à jouer aux cartes ? Tu ne veux vraiment pas la lire ?

— Mais si ! Dépose-la sur la table, je la lirai plus tard.

George hésita un moment puis, après avoir posé la lettre, lui demanda de façon brusque :

— Pourquoi ne leur écris-tu jamais ?

— Parce qu’il faudrait que je te rende compte chaque fois que je leur écris ?

— Je sais que tu ne leur écris jamais. Tu m’avais aussi promis d’écrire à oncle Soliman, tu ne l’as jamais fait.

Frederick de Augustus ne répondit pas et continua à manipuler ses cartes. George reprit :

— Il faudrait que nous leur envoyions de l’argent pour le toit de la maison à Dresde. Friedrich dit qu’il est complètement abîmé.

D’une voix où perçait l’exaspération, Frederick de Augustus leva les yeux de ses cartes, le regarda et lâcha :

— Ta mère n’a pas besoin d’argent. Je lui ai donné toute la pension que j’ai perçue chez le prince Esterhazy avant de partir. Elle peut en vivre encore pendant au moins un an.

— Ce n’est pas vrai ! Friedrich a bien écrit qu’ils vivaient très modestement. Lis la lettre si tu en doutes. Il faut que nous leur envoyions de l’argent.

— Tu n’as pas à me dire ce que je dois faire. Chaque jour qui passe, tu deviens de plus en plus impertinent ! Je lirai cette lettre quand j’en aurai fini avec la préparation de mon jeu. Alors pour le moment, laisse-moi tranquille.

Il se replongea dans l’étude de ses cartes. George l’observa un moment sans mot dire, puis gagna sa chambre en claquant la porte.

Il bouda son père plusieurs jours puis leurs relations se détendirent un peu comme si tous les deux avaient oublié l’incident. Il avait compris que faire quelque allusion que ce soit au prince contrariait Frederick de Augustus. Il faisait donc son possible pour l’éviter, mais malgré ses efforts, le problème ressurgissait. De toute façon, comment s’empêcher d’évoquer ce qui était devenu l’essentiel de sa vie ?

Frederick de Augustus pour sa part, malgré sa rancœur, n’avait pas perdu espoir de ramener son fils sous sa coupe. C’était pour lui une question de fierté et de dignité. Réfléchissant sans cesse à une stratégie pour y arriver, il crut un jour en avoir trouvé une. Mais l’idée qu’il croyait formidable eut pour résultat la rébellion ouverte qui amorça leur rupture et aboutit à son expulsion du royaume.

Cet après-midi-là, il était rentré rayonnant, heureux d’avoir réussi le genre d’opération qu’il chérissait, vendre au prix fort une prestation de George à un de ces nouveaux riches qui mettaient un point d’honneur à offrir des concerts

privés dans leur salon. Malgré l'interdiction que lui avait faite George de prendre des engagements pour lui, Frederick de Augustus pensait que l'affaire était tellement lucrative que George ne pourrait refuser. En fait, il n'avait pas eu à faire grand-chose. Dès que la dame à qui on l'avait présenté eut réalisé qu'il était le père de George Bridgetower, elle lui avait tout de suite demandé si celui-ci ne pouvait pas se produire chez elle. Elle admirait la musique moderne, avait-elle dit pour justifier son intérêt, mentionnant que Pleyel, le jeune Franz Clement et Viotti, oui, Viotti lui-même, avaient joué dans son salon.

Frederick de Augustus avait tout de suite flairé la bonne affaire. Manœuvrant habilement, avançant que le calendrier de George était très rempli, évoquant les noms des personnalités connues chez lesquelles il avait décliné d'aller faute de temps, il réussit à faire monter les enchères. Son interlocutrice, convaincue que c'était une faveur exceptionnelle que lui faisait Frederick de Augustus – il lui avait fait comprendre entre-temps que pour jouer chez elle il serait obligé d'annuler un concert auquel il s'était déjà engagé –, offrit un prix qui n'était pas loin du double de ce que l'on payait normalement. Mieux encore, il avait réussi à faire en sorte que la dame lui versât un acompte important.

Frederick de Augustus était donc enjoué et fort content de lui quand il rentra. Cette fois-ci, il allait reprendre son fils en main.

George était allongé sur le grand sofa près de la fenêtre du salon, en train de lire un livre emprunté à la bibliothèque du prince. Tout heureux de lui annoncer la nouvelle, Frederick de Augustus l'interpella, à peine la porte refermée :

— Ah, je suis content que tu sois là, George ! J'ai une très bonne nouvelle ! Jeudi soir, tu vas jouer chez Mme Schwellenberg…

— Chez qui ? fit George, qui se redressa et s'assit. Tu sais bien qu'il ne faut plus te faire du souci pour moi. Tu l'as peut-être oublié mais c'est le prince qui…

— Non, non, cette fois-ci c'est quelque chose d'exceptionnel. Tu ne peux pas refuser. C'est une grande mécène de la musique moderne. Viotti, Pleyel et ton ami Franz Clement ont joué chez elle.

— Mécène ou pas, je t'ai déjà dit de ne plus te mêler de ma programmation. Et puis, je n'ai pas envie de jouer chez cette Mme Schwe… Schwel dont je n'ai jamais entendu parler.

— Pardon ? Tu crois que tu peux dire non comme ça ! Je me suis engagé et j'ai déjà pris une confortable avance…

— Tu n'as qu'à la rendre.

— Ne dis pas n'importe quoi ! D'ailleurs, j'en ai déjà dépensé la moitié. Bon, jeudi donc, nous irons chez Mme Schwel…

— Non, je ne peux pas. Même si je le voulais, je ne pourrais pas.

— Et pourquoi donc ? Je connais très bien ton emploi du temps et je sais

que jeudi tu es libre…

— Je suis libre, en principe, mais, papa, jeudi, Viotti donnera un concert au Pavillon royal à Brighton. J'ai demandé au prince si je pouvais y assister. Il m'a dit que Carlton House comme le Pavillon royal m'étaient toujours ouverts et que je pouvais assister à tous les concerts qui s'y déroulaient. Il se pourrait même que je joue avec Viotti jeudi ! C'est plus important qu'une soirée chez cette dame.

Frederick de Augustus ne lâcha pas pour autant. D'une voix qui se fit affectueuse, il essaya de faire appel à ses sentiments, de faire vibrer la fibre filiale de George :

— Je t'ai peut-être pris au dépourvu mon fils mais essaie de comprendre. Ce concert est très important pour moi. Il en va de ma parole, de mon honneur et de ma crédibilité. Tu rendrais ton père très heureux si…

— Si tu savais que c'était si important, il fallait demander mon avis avant de t'engager. Tu n'as plus à décider tout seul pour moi !

Il se leva avec son livre et, tandis que Frederick de Augustus le regardait stupéfait, bouche bée, George alla s'enfermer dans sa chambre.

Dire que Frederick de Augustus était choqué par la réponse de George était peu. Il était totalement abasourdi ! Depuis toujours, avant que le prince de Galles ne le prenne sous son aile, les choses fonctionnaient ainsi : il arrangeait les concerts, George jouait ; il décidait, George exécutait. Et maintenant, il fallait le consulter au préalable ?

L'incident le blessa profondément et durablement. Il n'avait plus de doute, cette fois, il avait perdu son fils. Son ressentiment envers le prince s'intensifia et peu à peu s'étendit à toute la société anglaise, du moins à cette partie de la société qu'il avait courtisée jusque-là et par laquelle il avait cru se faire accepter grâce à ses excentricités de prince d'Abyssinie.

*

À force de ressasser, son comportement changea. L'homme charmeur et policé qui séduisait se transforma en un être ombrageux, tantôt renfermé, tantôt querelleur. Le premier incident eut lieu comme par hasard en présence du prince de Galles lors d'un concert à Covent Garden. Le *Chronicle* du 11 mars 1790 en fit état :

> Lors du deuxième acte du *Messie*, l'on bissa le chœur de l'*Alléluia*. Un incident s'ensuivit qui jeta l'auditoire et l'orchestre dans une confusion totale. Le prince africain, du haut d'un des balcons, se leva et se mit à exiger que l'orchestre reprenne le chœur une fois de plus. Tout autant qu'il l'aurait voulu, l'orchestre n'avait pas à se laisser dicter sa conduite par un individu venu des sables des régions torrides du monde. "Dehors, dehors ! Fichez-le dehors", se mit à crier le public. Après une altercation violente, ce personnage qui faisait l'important fut vidé de la salle *manu militari*.

Comme si cet article avait ouvert les vannes, des rumeurs se mirent à circuler. Ses frasques et ses beuveries, vraies ou inventées, faisaient l'objet

d’entrefilets dans les journaux. On laissait entendre qu’il dilapidait l’argent gagné par son fils pour payer des dettes de jeu. Il semblait que la presse jusque-là unanime à le célébrer avait soudain décidé de le discréditer.

Frederick de Augustus, grand lecteur de journaux, ne s’émut pas au départ exagérément de ce qu’il considérait comme des petitesses : il se disait que désormais il ne voulait plus faire de courbettes à quiconque. Tout bascula cependant lorsqu’il lut un article particulièrement fielleux dans le *Gazetter* du 9 avril 1790 :

> Le prince africain – comme s’autoqualifie ce Maure probablement venu des régions les plus reculées et les plus sombres d’Afrique – s’est révélé être un partisan de l’abolition de l’esclavage ! Cela démasque son véritable caractère, un esprit simple. Qu’il prenne garde à ne pas troubler la paix dans le Royaume.

Il comprit d’où venait cette allégation. Deux jours auparavant, alors qu’il se trouvait dans une taverne près du port, il avait vu entrer deux hommes dont l’un était en tenue de capitaine. Il en déduisit sans raison qu’il s’agissait du capitaine d’un navire négrier et de son quartier-maître chargé de l’intendance. Une vive antipathie pour eux le saisit, et lorsque leurs regards se croisèrent, il eut l’impression qu’ils l’avaient toisé avec mépris. Par provocation, il commanda un verre de gin qu’il but cul sec et entonna, à haute et intelligente voix, *Amazing Grace*, cet hymne que détestaient les trafiquants d’esclaves parce qu’il avait été écrit par un ancien négrier repenti qui, devenu pasteur et abolitionniste, les dénonçait sans concession. Une altercation s’en était suivie et Frederick de Augustus avait été expulsé sans ménagement de l’établissement.

L’article le heurta douloureusement, presque physiquement ; il le vécut comme la morsure du fouet lacérant le dos de l’esclave. Pour la première fois depuis qu’il était en Angleterre, un journal le renvoyait à ses origines, à ce qu’il avait voulu oublier. Une intense colère monta en lui et avec elle, un cri : “Eh bien oui, je sais que je suis noir ! Et après ?” D’un coup, il réalisa que, parmi ces bourgeois et aristocrates qu’il aimait tant fréquenter, beaucoup avaient fait fortune dans le commerce des esclaves ou, pour le moins, avaient des domestiques noirs qu’ils ne traitaient guère mieux. Ces Noirs étaient pourtant partout : portiers, garçons de courses, marchant derrière leurs maîtresses en leur tenant le parapluie, perchés à l’arrière des carrosses… Il les avait toujours ignorés, il avait toujours évité de s’associer avec eux. Même quand la réalité de leur présence s’imposait dans sa vie quotidienne, il essayait de la nier : il n’avait pas voulu que son fils écoute le violoniste mendiant Billy Waters, il avait brutalement arraché de ses mains ce journal qui avait publié une annonce recherchant un esclave fugitif. Et combien de fois n’avait-il essayé d’éviter de prendre part au débat sur l’abolition de l’esclavage qui agitait la société anglaise et dont les journaux, pour ou contre, se faisaient l’écho, parce qu’il considérait que cela ne le concernait pas ? Et pourtant cette question l’avait accompagné, en arrière-plan, sa vie durant : à la Barbade dans la plantation où il était né ; à Vienne où Soliman lui avait décrit les rapines des

esclavagistes arabo-musulmans qui chevauchaient à travers l'Afrique noire, un coran dans une main et un sabre dans l'autre ; à Paris où il avait subi l'outrage de la cartouche, côtoyé des membres de la Société des amis des Noirs, lu Condorcet… Rien de tout cela ne l'avait jamais poussé à l'action. Mais voilà, un entrefilet malveillant venait de transformer le "prince africain" en un révolté qui allait basculer cette fois pour de bon du côté abolitionniste !

Il décida de prendre une part active au mouvement. Quelques jours plus tard, il adhérait à la Society for the Effective Abolition of the Slave Trade, attiré par la représentation graphique de l'association, un médaillon représentant un Africain à genoux, levant ses mains enchaînées et vous prenant à témoin, sous lequel étaient inscrits les mots : "Ne suis-je pas un homme et un frère ?"

On le trouvait reproduit partout, gravé sur les sceaux et cachets de cire, imprimé dans les journaux et les pamphlets, dessiné sur les tabatières et les boutons de manchettes.

Deux jours après son adhésion, en ouvrant le *Public Advertiser*, il découvrit un appel passionné contre la traite adressé aux membres du Parlement. La lettre était signée Olaudah Equiano, au nom de l'association Sons of Africa. Cette appellation l'intrigua. Il s'informa et découvrit que c'était une

association composée d'une douzaine de Noirs, dirigée par cet Olaudah Equiano. Il se demanda pourquoi jusqu'ici il n'avait pas entendu parler de cet homme qui était certainement le plus éminent de tous les Noirs vivant en Angleterre.

Capturé dans la baie du Biafra à l'âge de onze ans, d'abord esclave aux Caraïbes et notamment dans l'île natale de Frederick de Augustus, la Barbade, il s'était retrouvé dans les plantations de Caroline du Sud où, après dix années de servitude, il avait réussi à acheter sa liberté. Il avait ensuite roulé sa bosse un peu partout, marin, marchand, explorateur – il avait même à son actif une tentative avortée d'atteindre le pôle Nord –, et surtout, il était devenu célèbre du jour au lendemain après la parution de son autobiographie, intitulée *La Passionnante Histoire d'Olaudah Equiano l'Africain, écrite par lui-même.* L'ouvrage avait connu un succès foudroyant et rivalisait en popularité et en nombre de ventes avec *Robinson Crusoé*, le livre de Daniel Defoe que George avait tant aimé. Avec quelques amis, il avait créé l'association Sons of Africa, dont la tâche consistait à faire connaître les horreurs de la traite et à lutter pour sa suppression à travers des conférences, des lettres et articles dans les journaux et des interventions au Parlement.

Frederick de Augustus abandonna aussitôt la Society for the Effective Abolition of the Slave Trade pour y adhérer. La Society for the Effective Abolition of the Slave Trade était bien, elle faisait efficacement son travail avec des avocats de talent comme Granville Sharp qui la dirigeait, mais ses membres, méthodistes, quakers et anglicans, étaient tous blancs. Certes, l'organisation Sons of Africa était affiliée à la Society for the Effective Abolition of the Slave Trade parce que celle-ci était plus grande, plus connue et avait plus de moyens mais, formant en son sein un groupement autonome, ses membres restaient maîtres de leur agenda.

Toute sa vie, il avait fui en avant, mais l'article du *Gazetter* l'avait brutalement ramené à sa prétendue origine ; il en avait tiré la conclusion que la société européenne vous admettait volontiers, vous ouvrait ses portes tant que vous ne mettiez pas en cause l'essentiel, à savoir, dans ce cas, les profits qu'elle tirait de la traite des Nègres. Avec les Sons of Africa, c'était la première fois qu'il s'associait à un groupe dans lequel des Noirs prenaient en main leur propre destin. Cet entre-soi lui donnait un sentiment de liberté et d'authenticité. Avec ces compagnons-là, point n'était besoin de prendre des postures de "prince africain".

Il avait lu avec avidité le livre d'Olaudah Equiano puis d'autres encore, comme celui au long titre d'Ottobah Cugoano, lui-même arraché des rivages de la Côte-d'Or à treize ans, *Pensées et sentiments sur la maléfique traite des esclaves et le commerce de l'espèce humaine*, ainsi que les *Lettres posthumes d'Ignatius Sancho, un Africain.* L'auteur, Ignatius Sancho, celui qu'on appelait de son temps "le Nègre extraordinaire", premier Noir à voter dans une élection britannique, avait son portrait peint par Thomas Gainsborough

accroché à un mur du bureau de l’association…

Les lectures de Frederick de Augustus l’avaient tellement transformé qu’il considérait désormais comme futile tout ce à quoi il avait aspiré précédemment. Le souvenir du chevalier de Saint-George et d’Alex Dumas, deux hommes qu’il avait admirés et même enviés, s’invitèrent dans sa mémoire. Il comprit alors pourquoi une telle littérature, une littérature de combat résolument antiesclavagiste faite de témoignages, de protestations et de revendications, n’existait pas en France. Elle ne pouvait venir de personnages de leur sorte dont toute l’entreprise consistait à devenir aussi français que les Français de France, à oublier et faire oublier leurs racines pour finalement essayer de se fondre, incolores, dans une société où il n’y avait aucune place pour leur singularité.

XXXI

La rupture avec son fils, subite et inattendue, survint le soir où son association, appuyée par de nombreuses autres engagées dans la lutte antiesclavagiste, perdit le procès qui devait trancher une fois pour toutes la question : les esclaves étaient-ils des êtres humains ou des marchandises ?

Quelques années auparavant, le capitaine du navire négrier *Zong*, s'étant retrouvé à court d'eau potable à cause d'erreurs de navigation qui avaient terriblement rallongé la durée du voyage, avait fait jeter par-dessus bord cent quarante-deux esclaves pour économiser le peu d'eau restant et sauver ainsi la vie de l'équipage, du moins d'après ses dires. À son retour à Liverpool, les propriétaires du bateau intentèrent un procès non pas pour meurtre, mais pour toucher des assureurs une indemnisation pour la cargaison d'esclaves perdue. Choqué, Olaudah Equiano saisit quant à lui l'avocat Granville Sharp qui décida de porter plainte pour *massacre* ! Le procès avait été l'objet d'une grande publicité et ce fut devant un public nombreux que le juge débouta Granville Sharp et ses associés.

Frederick de Augustus était rentré ce soir-là déprimé et plein d'amertume.

> Quelle est cette revendication que des êtres humains ont été jetés par-dessus bord ? Ceci est un cas de biens et de marchandises. Les Noirs sont des marchandises et des biens appartenant à un propriétaire, c'est une folie d'accuser de meurtre ces hommes honorables qui n'ont que correctement fait ce qu'ils avaient à faire.

Les phrases prononcées par le juge lors du verdict tournaient encore dans sa tête lorsqu'il ouvrit la porte et vit George en train de lire. Le livre lui plaisait apparemment puisqu'il souriait, le visage radieux.

— Qu'est-ce que tu lis ? lui demanda Frederick de Augustus.

— Un livre très drôle ! *Vie et opinions de Tristram Shandy, gentilhomme.* Une autobiographie, ou plutôt une autobiographie imaginaire pleine d'humour !

— Au lieu de lire une autobiographie imaginaire, tu devrais lire une histoire vraie, celle que je t'ai recommandée il y a plusieurs jours déjà.

— Laquelle ?

— Eh bien, celle-ci !

Saisissant le livre et l'agitant devant le garçon, il haussa le ton :

— *La Passionnante Histoire d'Olaudah Equiano l'Africain, écrite par lui-même* !

— Tu sais, père, ça ne m'intéresse pas tant que cela. Si j'ai le temps, je le lirai quand j'aurai fini *Tristram Shandy.* C'est un livre qui a connu beaucoup de succès. C'est le prince lui-même qui me l'a recommandé.

C’était la personne qu’il ne fallait pas évoquer ! Frederick de Augustus entra dans une fureur subite :

— Le prince, le prince ! J’en ai assez, de ton prince ! Tu n’as que son nom à la bouche, tu ne penses plus que par lui ! Tu n’as pas d’autres références ? Tu te prends pour son fils ? Tu te prends maintenant pour un Anglais peut-être ?

— Oui, pourquoi pas ? répliqua George avec insolence et avec cette intonation qui irritait tant son père. Toi-même tu m’as toujours recommandé de devenir un véritable Anglais !

Ses paroles firent mouche. Frederick de Augustus accusa le coup : n’avait-il pas lui-même inculqué à George la volonté de tout faire pour devenir un vrai petit Anglais ? Il n’avait que trop réussi !

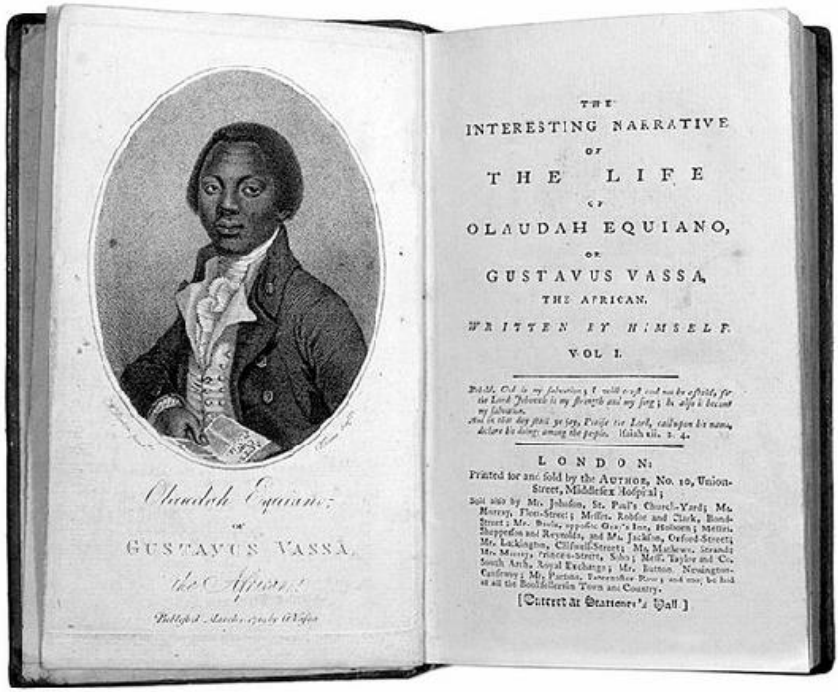
— Même le prince pense que je…, voulut poursuivre George.

— Arrête tes idioties. N’oublie pas d’où tu viens. Ton grand-père et ton père viennent des plantations. Après tout tu es noir, tout comme je le suis ! Ton prince n’est qu’un hypocrite et un esclavagiste parmi d’autres.

George, surpris, s’était levé, effrayé par le visage de son père déformé par la rancœur. Celui-ci continuait :

— Ne te fais pas d’illusions sur ce que tu es. Une marchandise, un bien mobilier. Tu ferais bien de lire ce livre pour comprendre !

Dans un mouvement de colère incontrôlée, il lança l’ouvrage en direction de George qui n’eut pas le temps d’esquiver ; l’objet le frappa en plein visage et son nez se mit à saigner. Stupéfait, il ne put que pleurer. Le livre comme par hasard tomba en s’ouvrant sur le frontispice et la première page :



À travers le brouillard de ses larmes, le visage noir d’Olaudah Equiano se confondait avec celui de son père et il se prit à les haïr tous les deux.

Frederick de Augustus regretta aussitôt son geste impulsif. Il esquissa un mouvement vers George pour s’excuser et le consoler mais ce dernier, furieux, cria : “Je ne veux pas que tu me touches ! Je ne veux plus te voir, je te déteste !” Il saisit promptement son violon ainsi que *Tristram Shandy*, se précipita vers la porte qu’il claqua après l’avoir franchie. Frederick de Augustus, penaud et très embêté, cria : “Reviens, George, reviens…”, mais celui-ci s’était déjà éclipsé dans la nuit, en direction de Carlton House.

*

Familier des lieux, George n’eut aucune peine à se faire accueillir par les domestiques de la résidence. Lorsque le matin il se présenta devant le prince, le visage tuméfié, et lui raconta ce qui s’était passé, celui-ci piqua une colère royale. Pour lui, ce n’était que la confirmation des rumeurs qui couraient sur ce père indigne. Il le convoqua aussitôt et, dès que Frederick de Augustus se présenta, il lui intima l’ordre de quitter le royaume le plus tôt possible. Bon prince tout de même, il lui remit une somme de vingt-cinq livres pour couvrir les frais de son voyage et subvenir à ses besoins jusqu’à ce qu’il trouve un travail “honnête” dans le pays – Autriche ? Hongrie ? Pologne ? – où il désirerait aller, loin de l’Angleterre.

Frederick de Augustus quitta Londres le 5 janvier 1791. Personne ne sut où il était parti. Il disparut de la vie de George et on ne le revit plus. George Augustus Polgreen Bridgetower se retrouva alors sous la tutelle exclusive du prince de Galles. Il avait onze ans.

XXXII

Pendant des semaines, George fut bien malheureux. Malgré tout le confort dont il bénéficiait à Carlton House où le prince l'avait logé, ce père qu'il avait rejeté lui manquait curieusement. Une nostalgie de la vie aventureuse qu'ils avaient menée ensemble le saisissait et, croyant pouvoir capter à nouveau quelques-uns de ces moments, il sortait du palais pour retrouver certains des endroits qu'ils avaient fréquentés. Une fois, comme il pensait à lui, le souvenir de Billy Waters, le violoniste unijambiste lui vint. Il eut une envie soudaine de le revoir. Frederick de Augustus, se souvenait-il, avait jeté un *half-penny* dans sa sébile, cette fois-ci George allait lui donner une livre entière. Reprenant le chemin qu'il avait emprunté avec son père, il se retrouva devant le théâtre où ils avaient vu Billy faire son exhibition acrobatique avec son crincrin. Point d'Old Billy ! L'endroit était non seulement silencieux mais il était désert. Qu'était-il devenu ? Une immense tristesse s'abattit sur George.

Une autre fois, il décida de revisiter l'East End, en particulier le quartier de Rotten Row. Lorsqu'il passa devant la cordonnerie au-dessus de laquelle ils avaient loué plusieurs semaines, il se demanda si l'endroit était aussi décrépit et insalubre quand ils y logeaient. Ou alors, était-ce parce qu'il le regardait maintenant avec les yeux d'un *gentleman* habitué au luxe de Carlton House ? Il avait l'impression que tout était plus sale et les gens plus pauvres. Un attroupement dans un petit parc de Cutthroat Lane l'attira. Il y trouva une foule d'hommes excités, brandissant des pièces et des billets. Ils pariaient sur deux boxeurs, un Noir plutôt petit et râblé et un Blanc, grand, le visage balafré taillé à coups de serpe, qui s'étrillaient sans merci, à poings nus. Un uppercut jaillit du bras du Blanc et atteignit son adversaire. Celui-ci tomba sous les cris de la foule excitée mais se releva aussitôt, et leste comme un chat, les lèvres rouges de sang, bondit et percuta violemment de la tête le plexus du Blanc. Les deux adversaires roulèrent par terre en continuant à se donner des coups. C'était un combat sans aucune règle, tous les coups étaient permis. George ne put supporter ce carnage et s'empressa de s'éloigner. Le spectacle le guérit du vague à l'âme qui le faisait transformer en domaines enchantés les lieux que ses souvenirs rattachaient à son père… Il sortit moins et put enfin rédiger cette lettre qu'il avait toujours voulu écrire à sa mère, lettre qu'il avait commencée plusieurs fois mais jamais terminée, car il ne savait comment lui expliquer ce qui était arrivé à son père.

Peu à peu, le sentiment d'abandon s'estompa, tant la protection du prince était chaleureuse. Il lui offrit le meilleur de ce qu'un jeune musicien grandissant dans une cour royale pouvait espérer.

Tout d'abord, on mit au rebut toutes les tenues de style ottoman que George possédait encore pour les remplacer par celles qu'un *gentleman* anglais était censé porter. Le prince recruta aussi des précepteurs de diverses disciplines pour l'initier à la culture que tout jeune homme convenablement éduqué devait posséder, les lettres classiques et la philosophie, les sciences et les mathématiques. Pour la musique, il veilla à ce que son protégé étudie auprès des meilleurs maîtres. Ainsi, le compositeur et organiste Thomas Attwood, ancien élève de Mozart, fut retenu pour lui enseigner la théorie musicale et la composition, le chef d'orchestre de l'Opéra royal, le violoniste français François-Hippolyte Barthélémon, pour le violon, et enfin le pianofortiste Muzio Clementi pour le clavier. À ces leçons s'ajoutaient de nombreuses séances de travail avec l'Italien Felice Giardini, avec l'imprésario et violoniste Peter Salomon ainsi qu'avec Viotti et Giornovichi qui tous deux étaient alors à Londres, bref l'élite musicale londonienne. Ne manquait que le chevalier de Saint-George, trop accaparé par ses exhibitions d'épéiste.

Le répertoire de George qui jusque-là reposait essentiellement sur deux compositeurs, Viotti et Giornovichi, et quelques pièces de Haydn, s'élargit considérablement. Il incluait désormais Corelli, Haendel, Mozart, Pleyel et la musique de chambre d'un contemporain de Haendel jusqu'ici mésestimé mais dont la réputation ne cessait de croître, Johann Sebastian Bach.

Parallèlement, ses apparitions publiques se firent moins fréquentes et, surtout, devinrent plus sélectives. Son prestige croisait également parmi ses pairs : à treize ans, il était déjà violoniste titulaire au prestigieux Opéra italien de Haymarket ; à quatorze, l'un des musiciens régulièrement invités à jouer à Covent Garden pendant les concerts de la période du carême ; à seize, il était devenu premier violon de l'orchestre du prince de Galles ! Pour ses dix-huit ans, le prince lui fit un cadeau d'une valeur inestimable, un violon fabriqué à Crémone, dans les ateliers de la famille Guarneri.

George Augustus Bridgetower n'était plus l'objet de curiosité de ses débuts, il était devenu un musicien accompli, maître absolu de son instrument.

Sa relation avec le prince avait elle aussi changé. De protégé il devint quasiment un fils adoptif. Et lorsque pendant une chasse à courre le cheval de George se cabra brusquement et que celui-ci tomba et se blessa sérieusement, ce fut au Pavillon royal de Brighton que le prince l'accueillit pour le soigner, sous la garde maternelle de Maria Fitzherbert.

XXXIII

George apprit la nouvelle par la rumeur qui circulait parmi les membres de l'orchestre privé du prince de Galles : Haydn était à Londres !

Tout d'abord, il n'y avait pas cru. En effet, cette nouvelle circulait de façon épisodique au début de chaque saison musicale. Déjà, à leur arrivée avec son père en novembre 1789, Peter Salomon avait fait circuler ce bruit, espérant sans doute gonfler le nombre de ses abonnements. Mais George se souvenait de Haydn. Il ne voyait pas comment cet homme de l'*hinterland* qui n'avait jamais vu la mer, loyal à son prince malgré les vexations que celui-ci lui faisait subir parfois, allait abandonner sa Bohême natale pour entreprendre, à cinquante-huit ans, un long et périlleux voyage jusqu'à Londres.

Pourtant voilà, Haydn était bien là ! Ce n'était pas une rumeur. Depuis trois jours les journaux ne cessaient de relayer l'information, de préciser qu'il était arrivé le lendemain du Jour de l'an et que l'accueil qu'il avait reçu avait été enthousiaste ; tout le monde voulait le voir, tout le monde voulait l'inviter. Le *Gazetter* avait rapporté que Charles Burney, auteur très connu pour sa monumentale *Histoire générale de la musique* en trois tomes, avait écrit un long poème publié sous forme d'une brochure de quatorze pages intitulée *Verses on the Arrival in England of the Great Musician Haydn*, que l'on pouvait se procurer pour un shilling. Mais ce qui convainquit définitivement George fut le témoignage de Peter Salomon publié dans l'un des journaux. L'heureux imprésario racontait que tout était parti du décès du prince Nikolaus Esterhazy, emporté par une maladie foudroyante, qui avait libéré Haydn de ses obligations. La nouvelle de cette mort s'était répandue très vite et toutes les cours européennes avaient voulu récupérer à prix d'or le célèbre musicien. Salomon, qui par un heureux hasard se trouvait sur le continent, fut le premier à rejoindre Vienne, où Haydn s'était installé. "Je suis Peter Salomon de Londres, je suis venu vous chercher. Faites vos bagages. Demain nous signons un accord et dans quinze jours nous sommes à Londres !" George pensa tout de même que Salomon embellissait un peu son récit. Persuader Haydn de quitter Vienne n'avait certainement pas été aussi simple. Il devait sûrement y avoir un arrangement financier qu'il ne mentionnait pas.

Haydn était à donc Londres ! George était tout emballé : c'était son maître, longtemps méconnu, aujourd'hui le plus célèbre des compositeurs vivants. Aucun concert de musique moderne ne se donnait sans que l'une de ses symphonies ou l'une de ses ouvertures soit au programme. Le *Morning Chronicle* exprimait bien le sentiment général :

> Une série de concerts est prévue sous les auspices de Haydn dont le nom est un monument de force et que les amateurs de musique instrumentale considèrent comme un dieu de science.

Et lorsque Haydn donna enfin son tout premier concert, le même journal écrivit :

> Le premier concert de Haydn a eu lieu hier soir et musicalement nous n'avons jamais été aussi gâtés. Il est normal que pour les âmes sensibles à la musique, Haydn soit un objet d'hommage, voire d'idolâtrie, car comme notre Shakespeare, il enflamme et gouverne les passions à volonté.
>
> Sa nouvelle Grande Ouverture à quatre mouvements a été accueillie avec les plus vifs applaudissements, et unanimement considérée comme aussi agréable que savante. L'auditoire a été si ravi qu'à la demande générale le deuxième mouvement a été bissé ; on a réclamé avec insistance que le troisième le fût aussi, ce que seule est parvenue à empêcher la modestie du compositeur.

Cependant George ne cessait de se demander si Haydn, maintenant célèbre et adulé, allait se souvenir du gamin âgé de six ou sept ans qui hantait les couloirs du château de Eisenstadt pendu aux basques de son père, ce gamin à qui il avait donné des leçons entre deux concerts ? Comment faire pour se rappeler aux bons souvenirs du maître, sachant que, depuis, des dizaines d'étudiants, aujourd'hui certainement oubliés, étaient aussi passés entre ses mains ?

Une fois encore, la passion du prince de Galles pour la musique moderne constitua pour George une aubaine inespérée.

*

Quelques jours après son arrivée, avant même de donner son premier concert, Haydn fut invité par le prince de Galles à une soirée musicale en son honneur.

Il se présenta à l'heure convenue habillé avec goût et élégance, ce qui impressionna George qui avait gardé de lui le souvenir d'un homme qui ne quittait jamais la livrée des Esterhazy. Comme Londres l'avait transformé en si peu de temps ! Haydn franchit le pas de la porte et s'avança vers le prince qui l'attendait, debout parmi ses invités. Il n'alla pas loin car le prince quitta ses hôtes, se dirigea vers lui et, au grand étonnement de George, s'inclina le premier devant le grand musicien. Haydn, un peu surpris par ce geste qui mettait à l'épreuve sa modestie légendaire, présenta en retour ses respects en s'inclinant bien bas.

George n'était pas dans le carré des hôtes qui entouraient le prince, parmi lesquels se trouvaient Salomon et Giornovichi. Debout dans un coin de la salle, il n'avait en aucun cas l'intention de s'introduire auprès du célèbre musicien sans avoir été sollicité. Il attendrait la fin du programme officiel pour l'approcher, ce moment où le protocole se relâchait et les invités circulaient librement.

La partie musicale de la soirée fut à la fois solennelle et pleine de gaîté.

Non seulement des instrumentistes avertis avaient interprété avec brio des extraits des œuvres modernes les plus exquises, mais elle avait été aussi agrémentée de *catches and glees*, ces chansons populaires pleines d'humour et de sous-entendus égrillards.

Ce ne fut pas George qui aborda Haydn, mais l'inverse. Alors qu'il félicitait les musiciens de l'orchestre pour leur brillante performance, Haydn aperçut de loin un visage qui lui semblait familier et un déclic se produisit alors : il reconnut George. Sans hésiter il se dirigea vers lui. George, comme paralysé, le vit avancer :

— George, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est bien moi, papa Haydn, répondit George, intimidé par la présence du grand homme lui faisant face.

Il avait spontanément utilisé le terme "papa" ; il n'était pas le seul à s'adresser à lui de cette manière ; beaucoup à Vienne l'appelaient ainsi.

— Je suis ravi de te revoir ! fit Haydn en ouvrant spontanément les bras.

George s'y blottit, ému. Puis, le tenant à bout de bras pour mieux le regarder, Haydn continua :

— Ce que tu as grandi ! Non seulement tu es maintenant un homme, mais Peter Salomon m'a dit que tu es devenu un violoniste de tout premier plan, un des meilleurs de la place.

La spontanéité avec laquelle Haydn l'avait abordé lui fit oublier un moment qu'il était devant le musicien le plus reconnu de son temps. Ce visage grêlé par la variole, ces yeux vifs où brillait parfois la malice qui se retrouvait dans sa musique, cet accent provincial tant raillé, George retrouvait tout cela avec émotion.

— Merci, dit-il. Je croyais que vous m'aviez oublié.

— Ah, fit Haydn en riant, comment pourrais-je oublier le fils d'*il Moro*, comme Tomasini aimait taquiner ton père. Comment va-t-il ?

— Il n'est plus à Londres. Il a quitté le pays pour de nouvelles aventures.

— Cela ne m'étonne pas de lui. Quant à moi, mon bonheur serait de t'entendre jouer.

— Vous pourrez m'entendre en mai lors du grand festival Haendel annuel, sous le patronage de Leurs Majestés.

Peter Salomon qui venait de les rejoindre saisit la dernière phrase de la conversation et objecta aussitôt :

— Vous n'aurez pas à attendre aussi longtemps, dit-il ; je l'ai programmé pour votre concert du 15 avril. Il jouera dans votre nouvelle Grande Ouverture, que nous avons reprogrammée tant la demande a été grande, et ensuite comme soliste dans un concerto pour violon.

— *Wunderbar !* fit Haydn ravi. J'ai hâte de l'entendre.

*

Trois événements majeurs, le troisième n'étant pas de nature musicale, marquèrent pour George les dix-huit mois que durèrent la visite de Haydn à Londres : son premier concert public à côté du maître, le moment où il apprit la mort de Mozart et enfin, la visite qu'il effectua avec le maître chez le Dr Herschel.

Si ce concert fut inoubliable, ce n'était pas parce que pour la première fois il avait partagé l'affiche avec l'illustre musicien ; c'était le cas aussi de plusieurs autres qui n'en avaient tiré aucun bénéfice particulier. Ce n'était pas non plus le sentiment d'avoir excellé durant ce concert, il en avait l'habitude. Non, ce qui avait fixé de façon indélébile ce premier concert dans son esprit fut que tous les comptes rendus des journaux associèrent son nom à celui de Haydn. Il apprécia particulièrement ce qu'avait écrit le *Gazetter* dans sa chronique du 18 avril :

> On a entendu pour la troisième fois la Grande Ouverture de Haydn, qui avait suscité tant d'admiration ; chaque fois on l'entend avec un plaisir nouveau. Le concerto pour violon du petit Bridgetower a été magistralement interprété.

C'était vraiment de son point de vue une reconnaissance, une appréciation autrement plus valorisante qu'une inscription "élève de Haydn" en haut d'une affichette publicitaire.

Le deuxième événement dont il devait se souvenir fut le plus sombre aussi. Il eut lieu au mois de décembre. Haydn s'était retiré dans sa loge après un concert qu'il venait de diriger lui-même. Une fois encore, la séance avait montré l'enthousiasme du public, intact depuis un an qu'il était à Londres. Ce public, très nombreux, transporté par sa musique, avait obligé l'orchestre à bisser plusieurs mouvements si bien que finalement on ne joua que ses compositions lors de la soirée, au détriment des concertos de Giornovichi et de Clementi pourtant programmés. Très heureux, Haydn avait demandé à quelques musiciens qu'il appréciait tout particulièrement de le rejoindre. George était l'un d'eux.

L'ambiance était joyeuse. Le maître s'était départi de la solennité de rigueur et, les yeux pétillants de gaîté, faisait rire ses invités en s'amusant à prononcer les mots anglais avec son lourd accent. Ce fut alors que Peter Salomon était entré pour lui annoncer la mort de Wolfgang Mozart qu'il venait d'apprendre.

George vit Haydn s'effondrer et son visage passer instantanément de la gaîté à une tristesse extrême. Ses yeux brillaient, gonflés de larmes. Salomon demanda à tous de sortir à l'exception de George avec lequel Haydn avait une relation particulière.

— Tu te souviens, Peter, lorsque nous avons pris notre dernier repas chez lui ? Au moment de le quitter, il m'avait dit en pleurant : "Nous nous faisons sans doute nos derniers adieux dans cette vie." Je ne peux croire que la Providence ait rappelé dans l'autre monde un homme aussi irremplaçable.

Ces deux génies musicaux avaient des liens forts. Haydn éprouvait de

l'admiration et de l'amitié pour Mozart, plus jeune, qui l'appelait aussi papa Haydn. Tous deux étaient maçons, membres de Zur wahren Eintracht, la loge de la Grande Harmonie, dont Soliman était le grand maître. Quand Mozart lui avait dédié six quatuors à cordes spécialement écrits pour lui, Haydn avait écrit ces mots à Leopold : "Je dois vous dire devant Dieu, et comme un honnête homme, votre fils est le plus grand compositeur que je connaisse, en personne et de nom."

Un silence chargé de chagrin planait sur la petite assemblée. George pensa qu'il était temps de laisser seuls les deux hommes se remémorer les dernières heures qu'ils avaient passées avec le regretté musicien et demanda la permission de se retirer.

Ce ne fut qu'une fois dans le *coach* qui l'emmenait à Carlton House qu'il ressentit la signification de cette disparition. Finalement, lui aussi avait un lien particulier avec Wolfgang Amadeus. Il ne l'avait jamais rencontré, il ne l'avait aperçu qu'une fois de façon fugitive, lorsque Soliman les avait emmenés, lui et son père, le voir jouer pendant un *Morgenkonzerte* à Vienne. Pourtant, Mozart l'avait accompagné toute sa vie, à la fois modèle et repoussoir. Sans Mozart, peut-être n'aurait-il pas été ce musicien célébré qu'il était aujourd'hui : c'était sur son père Leopold que son père à lui, Frederick de Augustus, avait calqué sa conduite. George ne pouvait rien faire sans qu'il lui sortît ce nom, Mozart. Mozart par-ci, Mozart par-là ! Son père lui en avait tellement rebattu les oreilles qu'il avait fini par le prendre en grippe… Mais voilà, Mozart n'était plus, son père Frederick de Augustus non plus. Il se sentit lui aussi horriblement seul et se laissa aller à pleurer.

Lorsqu'il arriva et traversa l'esplanade qui menait à Carlton House, il ne pleurait plus. Le chagrin avait laissé place à une étrange impression. Il se sentait maintenant en quelque sorte libéré : Mozart et Frederick de Augustus, deux figures tutélaires qui avaient régi sa vie d'enfant, n'étaient plus. Il s'était affranchi d'eux.

*

Peu avant la mort de Mozart, lors de l'une de leurs conversations, Haydn avait mentionné à George qu'il avait été invité à donner quelques concerts à Bath par un castrat italien du nom de Rauzzini, une importante personnalité musicale de la ville. George, un peu pour se faire valoir, lui avait répondu que c'était à Bath que sa carrière musicale en Angleterre avait vraiment commencé et qu'il connaissait bien Venanzio Rauzzini. C'était à lui que le Dr Herschel avait adressé la lettre de recommandation qui avait facilité leur introduction dans le milieu musical de la ville.

— Herschel ? fit Haydn, étonné. Tu le connais ?

— Oui, bien sûr, dit George à son tour surpris. Pourquoi ?

— J'avais entendu parler de lui quand il était au service du roi de Prusse parce qu'il avait interprété plusieurs de mes œuvres à la cour de Hanovre. J'ai

ensuite appris qu'il avait déserté pendant la guerre de Sept Ans et s'était réfugié en Angleterre où il vivait de sa musique. Je l'avais ensuite complètement oublié. Mais ces dernières années, son nom est devenu plus célèbre que jamais avec ses découvertes en astronomie. Depuis longtemps le grand œuvre de la Création me fascine. J'ai lu un livre qui m'a beaucoup impressionné, *Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, écrit par Emmanuel Kant. Aussi, quand l'opuscule de Herschel *Sur la construction des cieux* a été publié, je m'y suis plongé immédiatement et j'en suis ressorti émerveillé, malgré quelques pages trop techniques pour moi. J'aimerais vraiment le rencontrer si j'en ai l'occasion.

Ils n'avaient plus reparlé de Herschel et George avait totalement oublié cette conversation jusqu'à ce jour où un émissaire vint lui rapporter de vive voix que Haydn l'invitait à l'accompagner le lendemain chez le Dr Herschel. George exultait d'autant plus qu'il avait pensé ne plus revoir le maître qui, sa saison terminée, s'apprêtait à regagner sa Vienne bien-aimée, malgré les offres mirobolantes du roi George III pour le persuader de rester en Angleterre, avec pour logement une suite au château de Windsor.

Revoir Herschel enthousiasmait George tout autant. Son séjour à Paris et sa conversation dans le salon de la marquise de Montesson avec le chimiste Lavoisier, les mathématiciens et physiciens Monge, Lagrange, Borda et Condorcet, ces savants qui voulaient mesurer la circonférence de la Terre, lui avaient durablement donné le goût des sciences et des techniques.

Le Dr Herschel ne se trouvait pas à Londres mais à une dizaine de lieues de là, dans le petit bourg de Slough. Lorsque George arriva en bas de chez Haydn, tôt le matin, la voiture qui devait les emmener était déjà avancée, mais il dut attendre le maître car celui-ci n'était pas encore prêt. Haydn sortit finalement une demi-heure plus tard et commença par le remercier d'avoir accepté de l'accompagner. George ne put s'empêcher de noter le nouveau costume que le maître portait avec prestance. Malgré toutes les années passées à Paris et à Londres, George avait toujours gardé à l'esprit l'image du Haydn originel, le maître de chapelle des Esterhazy. Cependant, il n'y avait plus trace de cela. Il était assis à côté d'un homme riche et comblé, dégageant une assurance tranquille, le seul musicien vivant accepté dans les programmes de l'Académie de musique ancienne. Une semaine plus tôt, l'université d'Oxford l'avait fait docteur *honoris causa* en musique et quand en le saluant George l'avait appelé "papa" Haydn, il l'avait repris en lui faisant observer malicieusement qu'il était maintenant "docteur" Haydn !

XXXIV

Ils arrivèrent à Slough dans l'après-midi. La propriété était grande et composée de deux bâtiments, une maison d'habitation et un observatoire. Herschel vint les accueillir à leur descente de voiture, très heureux. Après ses compliments à Haydn, il félicita George pour son magnifique parcours depuis le moment où il l'avait entendu, petit bonhomme de neuf ans, jouer pour la première fois chez le prince de Galles à Brighton. George à son tour lui exprima ses sincères remerciements pour les avoir incités, son père et lui, à se rendre à Bath. Herschel les invita à prendre une petite collation avant de leur montrer ses télescopes.

Pendant qu'ils progressaient vers la maison, une femme encore jeune en sortit et vint à leur rencontre :

— Ma sœur Caroline, dit Herschel en la présentant, mon indispensable collaboratrice.

Avant que Herschel ne la présente, George s'était mépris sur la jeune femme. En la voyant se diriger vers eux, il avait pensé qu'elle était l'épouse de l'astronome, ou bien sa domestique, et que, dans l'un ou l'autre cas, elle venait leur annoncer qu'effectivement la collation était prête et qu'elle venait les chercher pour la servir. Il était loin d'imaginer, comme il l'apprendrait plus tard, que Caroline n'était pas une simple collaboratrice de son frère – c'est-à-dire une assistante tout juste bonne à collecter des données –, mais qu'elle était elle-même une astronome de plein droit, et de talent en plus, première femme dans l'histoire de l'astronomie à découvrir des nébuleuses et des comètes nouvelles.

— Je vous attends à l'observatoire, dit-elle après les avoir salués. Je fais des relevés que je ne peux pas interrompre pour le moment.

Elle s'en alla et Herschel invita ses deux hôtes à le suivre. Ils entrèrent au salon. Herschel les servit et après un échange de banalités, curieux et admiratif, il posa la question qui, sans doute, l'avait longtemps taraudé :

— Dites-moi, docteur Haydn. Comment faites-vous pour garder cette capacité à toujours créer une musique si riche, nouvelle et originale ?

— Voyez-vous, j'étais coupé du reste du monde, répondit Haydn après un temps de réflexion ; personne dans mon entourage ne pouvait me faire douter de moi, je me devais donc d'être original.

— Ah, si c'était si simple ! s'écria Herschel. Moi, malgré toute ma volonté, je sentais que ma musique stagnait, elle oscillait sans cesse entre celle de Johann Sebastian Bach et la vôtre, sans atteindre la richesse et la grandeur de l'un ni de l'autre.

— J'aime bien ce que vous faites, intervint Haydn.

— Vous êtes bien gentil, docteur Haydn, mais je sais que ma musique tournait à la routine. Alors, pour être créatif, j'ai dû chercher ailleurs.

— C'est-à-dire ?

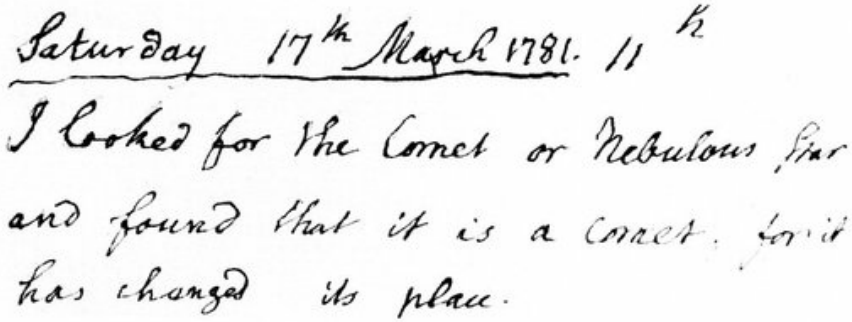
— Quand j'ai lu toutes les choses merveilleuses qu'on pouvait découvrir avec un télescope, j'ai été si enthousiasmé que j'ai désiré voir de mes propres yeux les cieux et les planètes à travers l'un de ces instruments, et pourquoi pas, découvrir quelque chose de nouveau. Vous savez, tout comme la musique, savoir regarder est aussi un art, un art qui se cultive.

— Et comment avez-vous réussi à devancer tous ces astronomes professionnels ? demanda Haydn.

— Tout à fait simplement, répondit Herschel. Mon originalité est venue de mon ignorance. Les astronomes professionnels, comme vous les appelez, qu'ils soient à Londres ou à Paris, sont tous obsédés par l'application des mathématiques au mouvement des planètes du système solaire. Il leur faut pour cela des mesures précises. Ainsi, dans le domaine instrumental, ils privilégient la précision plutôt que la puissance. Du coup, ils ont oublié d'observer l'univers étoilé au-delà de notre système solaire. Moi par contre, j'ai travaillé à augmenter la puissance de mes télescopes et je me suis mis à explorer systématiquement la voûte céleste afin d'en donner une description cohérente. J'ai ainsi pris graduellement connaissance du grand volume de l'Auteur de la Nature et je suis arrivé à la page de la septième planète.

George, assis dans son fauteuil, buvait les paroles des deux docteurs qui conversaient en allemand, leur langue maternelle. Il fut le premier à se lever lorsque le Dr Herschel donna enfin le signal du départ pour l'observatoire.

Devant l'observatoire, Haydn se précipita vers le gigantesque instrument de quarante pieds qui pointait vers les cieux, le plus grand télescope du monde. Caroline les rejoignit. George pour sa part se dirigea vers le petit télescope de sept pieds, petit mais historique, car c'était l'instrument avec lequel Herschel avait découvert Uranus, doublant du coup la taille du système solaire qui, depuis l'Antiquité, s'arrêtait à Saturne. C'était aussi la première fois que l'on détectait une planète par un télescope. Il admira son montage ingénieux, un tube pris dans un cadre relié à des poulies qu'une manivelle activait, le tout monté sur des roulettes, permettant ainsi à une seule personne de le manipuler. Caroline, voyant ce jeune homme debout devant cet instrument qui semblait le magnétiser, quitta son frère et le Dr Haydn et vint vers lui. George la noya aussitôt de questions auxquelles elle répondit avec grâce et patience. À son grand bonheur, il la vit ouvrir un tiroir et en sortir un des registres dans lequel le Dr Herschel consignait ses observations. Elle l'ouvrit, tourna les pages et lui montra une note inscrite sur celle du samedi 17 mars 1781, à onze heures :


Saturday 17th March 1781. 11 h
I looked for the Comet or Nebulous Star
and found that it is a Comet, for it
has changed its place.

George n’en revenait pas. C’était la note cruciale, le moment *eurêka* ! Il relut encore : “J’ai cherché la comète ou la nébuleuse et j’ai découvert que c’était une comète car elle s’était déplacée.”

Il posa sa main sur la page avec vénération comme s’il touchait un papyrus sacré, ce qui fit sourire Caroline. Ses questions n’avaient pas cessé pour autant ; il apprit ainsi que Caroline et son frère avaient aussi découvert deux lunes d’Uranus qu’ils avaient baptisées Titiana et Obéron. En entendant ces deux noms, George s’exclama :

— Shakespeare !

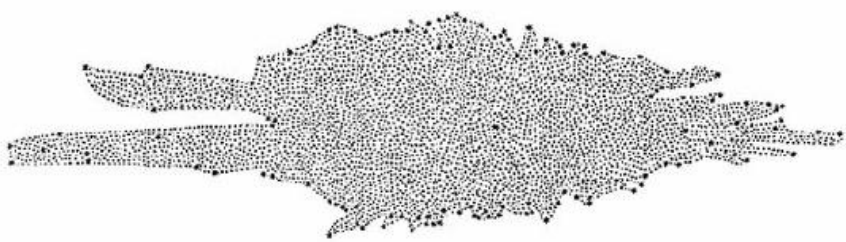
— Oui, fit Caroline amusée

— *Le Songe d’une nuit d’été* !

— Mais oui, bravo ! Ces noms viennent bien de là. Pour nous, ces deux lunes nous apparaissaient comme des personnages de conte de fées.

Haydn et Herschel quittèrent le grand télescope et les rejoignirent tout en continuant à discuter. L’astronome expliquait ce qu’il appelait la “construction des cieux”, comment, grâce au comptage patient des étoiles, nuit après nuit pendant plusieurs années, il avait réussi, avec la collaboration de sa sœur, à dessiner la forme de la Voie lactée, notre galaxie. Il se dirigea vers la même armoire d’où Caroline avait sorti un registre pour George quelques minutes auparavant et en sortit un autre. Il l’ouvrit et déploya une grande page.

— Voici la forme de la Voie lactée, docteur Haydn.



George et Haydn, le souffle coupé, regardaient le schéma en silence, impressionnés. Haydn trouva que le dessin avait le contour d'une île et il pensa aussitôt aux "univers-îles" que postulait Kant dans son fameux livre sur la théorie du ciel. Il posa la question :

— Pensez-vous comme Kant que, dans l'espace infini de l'univers, d'autres Voies lactées se sont développées, chacune formant une espèce d'"univers-île" parmi d'innombrables autres situés à des distances hors de portée de notre esprit ?

— Non, dit Herschel, catégorique. Je l'ai longtemps cru, mais en regardant scrupuleusement les étoiles, je n'en ai pas vu en dehors d'elle. La Voie lactée, notre galaxie, couvre l'univers tout entier, il n'y en a pas d'autres.

*

La nuit était déjà bien avancée lorsque George et le Dr Haydn quittèrent leurs hôtes. Encore sous le charme de cet univers céleste que Herschel et sa sœur leur avaient fait découvrir, ils échangèrent peu de mots, écoutant le silence et regardant avec des yeux neufs les myriades d'étoiles scintillant dans le ciel. La voûte étoilée pourtant si familière leur parut plus grandiose encore et plus que jamais insondable. Devant cette infinitude du firmament, une idée effleura Haydn : et si malgré toute l'admiration qu'il lui vouait, le Dr Herschel se trompait en pensant que notre galaxie, la Voie lactée, constituait à elle seule l'univers entier ? Car, si avec son grand télescope il avait découvert des choses que personne n'avait vues auparavant, qui pouvait affirmer qu'avec un télescope plus puissant encore l'on ne découvrirait pas d'autres galaxies en dehors de la nôtre ? Peut-être était-ce Kant qui était dans la vérité avec ses myriades d'univers-îles ? Lorsque enfin il sortit de ses pensées et de son silence, il se pencha vers George et s'adressa au jeune homme l'air absent comme si en réalité il s'adressait à lui-même :

— Lorsque j'ai regardé à travers ce télescope géant et que j'ai vu dans l'infini toutes ces étoiles et ces astres dont je n'avais jamais soupçonné l'existence, j'ai été sidéré. Je suis resté plusieurs minutes incapable de dire un mot. J'avais la curieuse impression d'entendre un grand oratorio, l'oratorio de la Création !

XXXV

Depuis le départ de Haydn, aucun événement majeur n'était intervenu dans sa vie tranquille et confortable de *gentleman* anglais, une vie consacrée essentiellement à la musique et aux menus plaisirs de la vie de cour.

Il pratiquait l'équitation et était devenu un assez bon cavalier, mais après sa chute il s'était mis à appréhender les sports équestres. N'étant pas joueur contrairement à son père, il ne fréquentait que rarement les courses hippiques, encore que la dextérité avec laquelle les jockeys drivaient leurs chevaux le fascinât.

En revanche, il était un excellent danseur. Il affectionnait tout particulièrement une danse nouvelle, la valse. Cette danse à trois temps d'origine populaire venue d'Autriche, après avoir éclipsé les traditionnelles danses de cour à Vienne puis à Paris après la Révolution, était en train de conquérir Londres. George l'aimait parce qu'elle était dépouillée de la solennité des menuets et autres contredanses où des danseuses et danseurs compassés, engoncés dans leur tenue de cour, alignés sur deux colonnes, se déplaçaient à petits pas sautillés ridicules, pliant de temps en temps leurs genoux. Le seul contact que ces danseurs avaient avec leurs partenaires était leurs mains qu'ils saisissaient par moments pour les lâcher aussitôt. Avec la valse en revanche, on pouvait enlacer la femme avec laquelle on dansait, former avec elle un couple fermé en rotation. Et quand ce couple se mettait à tournoyer et tournoyer, rien n'existait plus au monde pour le cavalier que cette créature qu'il emportait dans sa fougue, cette femme qu'il fallait séduire à tout prix. La grâce avec laquelle George valsait et son type particulier de beauté l'avaient rendu très populaire lors des bals organisés par le prince. Toutes les jeunes femmes voulaient danser avec lui ; il le savait et ne se privait pas d'en profiter. Ainsi, à celles qui lui plaisaient tout particulièrement, il proposait des leçons privées et gratuites, ce qui lui permit d'engager maints flirts et même quelques aventures.

George était aussi resté un lecteur assidu des journaux, habitude acquise depuis son plus jeune âge avec son père. Il s'intéressait tout naturellement aux nouvelles de l'Autriche, de la Hongrie et de la Pologne, mais c'étaient surtout les péripéties de la Révolution française qui le passionnaient, cette Révolution qui les avait fait déguerpir de Paris plus tôt que prévu. Les rubriques des journaux anglais faisant la part belle aux commentaires plutôt qu'à l'information, George cherchait avidement les revues françaises et, chaque fois qu'il en trouvait une, il la lisait attentivement pour s'enquérir du sort des

personnes qu'il avait rencontrées dans la capitale française. La vérité était qu'il avait du mal à suivre car ces périodiques lui tombaient dans les mains non pas dans l'ordre de leur parution, mais de façon désordonnée, avec plusieurs mois de retard et parfois même une année ou plus.

Il apprit ainsi que le chevalier de Saint-George avait mis fin à son séjour londonien et avait rejoint un corps de troupe d'hommes de couleur créé par la Convention, l'autorité qui gouvernait la France ; il y était chef de brigade avec le grade de colonel. Alexandre Dumas faisait aussi partie du même corps, mais comme chef d'escadron. Ce retournement spectaculaire avait stupéfié George. En effet, il se souvenait que c'était à cause de cette même révolution que Saint-George avait fui la France, de peur d'être persécuté en raison de ses accointances avec la reine Marie-Antoinette et l'aristocratie. Ce qui avait encore dérangé George, c'était que la légion de Saint-George et de Dumas combattait sur le front autrichien, dans ce coin d'Europe berceau de son enfance auquel il était toujours resté attaché.

Au fur et à mesure de ses lectures, il constatait que peu à peu cette révolution dont il avait été l'un des tout premiers témoins s'emballait et qu'à chacun de ses soubresauts elle devenait plus incompréhensible encore. Ainsi, en 1793, le roi et surtout la reine dont il avait gardé un si bon souvenir avaient été guillotinés en l'espace de quelques mois. Bien qu'il fût attristé, il pouvait encore comprendre ces exécutions tant il s'était rendu compte de la haine que le peuple de Paris vouait au souverain et à sa femme lorsque son père et lui avaient malgré eux marché sur la Bastille, emportés par la marée humaine qui s'y ruait. Ce qu'il ne comprit cependant pas, et qui le chagrina beaucoup, fut l'exécution de Lavoisier. Cet homme sympathique qui avait découvert que l'air contenait un gaz qu'il avait baptisé "oxygène" – même si son percepteur anglais de sciences et mathématiques, par esprit de clocher, attribuait l'antériorité de cette découverte à un de ses compatriotes, un homme d'Église nommé Joseph Priestley –, cet homme donc n'avait pas hésité à converser avec le petit garçon qu'il était alors, dans le salon de la marquise de Montesson, lui expliquant patiemment que sans ce gaz, rien ne pouvait brûler dans l'air. Or il avait été accusé d'être "traître à la Nation" pour des raisons qui restaient obscures à George. Et lorsque après la sentence il avait demandé un sursis à son exécution pour achever une expérience qu'il avait en cours, le président du Tribunal révolutionnaire, inflexible et borné, avait rejeté sa requête en clamant : "La République n'a pas besoin de savants ni de chimistes !"

Apprenant cette exécution, le mathématicien Lagrange, qui, George s'en souvenait, était présent à la table des savants qui s'étaient entretenus avec lui lors de cette soirée inoubliable, s'était écrié : "Il ne leur a fallu qu'un moment pour faire tomber cette tête et cent années, peut-être, ne suffiront pas pour en reproduire de semblable." George trouva que cette phrase exprimait bien son opinion.

À peine s’était-il remis de l’exécution de Lavoisier qu’il apprit la mort de Condorcet, décédé dans la cellule de la prison où il avait été enfermé. Au départ, George avait des difficultés à appréhender les tenants et aboutissants de ces luttes entre révolutionnaires qui causaient tant de morts. Il ne comprit vraiment que lorsqu’il réussit à démêler l´écheveau des factions hostiles : deux camps irréconciliables s’affrontaient à mort, celui des “girondins” et celui des “jacobins” avec leurs alliés les “montagnards”. Les girondins étaient pour une monarchie constitutionnelle et pour une France fédérale, décentralisée. Les jacobins, quant à eux, étaient plus radicaux, ils étaient pour une république centralisée, une et indivisible, dirigée de Paris.

Ainsi donc, Condorcet siégeait à la Convention nationale comme député girondin. Un décret d’arrestation ayant été pris contre lui sous l’instigation d’un député jacobin, il réussit à se cacher dans Paris pendant plusieurs mois. Malheureusement, au moment de fuir la capitale pour se réfugier en province, il fut reconnu, arrêté et incarcéré. Deux jours plus tard, il était retrouvé mort dans sa cellule ! On était en 1794.

George fut très affligé par la disparition de cet homme courageux dont le livre avait tant impressionné Frederick de Augustus. Comment pouvait-il oublier cette phrase du savant que lui avait déclamée son père d’une voix émue : “Mes amis, quoique je ne sois pas de la même couleur que vous, je vous ai toujours regardés comme mes frères” ?

En faisant le point, George se rendit compte que 1793 et 1794 avaient été deux années d’hécatombe : Lavoisier et Condorcet bien entendu, mais aussi Théroigne de Méricourt et Olympe de Gouges.

En mai 1793, Théroigne de Méricourt s’étant présentée à la porte de la Convention pour assister à une séance de l’assemblée, elle fut empêchée par une escouade de femmes jacobines qui la saisirent à bras-le-corps, l’accusant d’être une amie des girondins. Elles relevèrent ses vêtements et la fouettèrent nue, sauvagement et publiquement. Elle ne dut son salut qu’à un député jacobin qui passait par là, un certain Marat, mais elle fut si ébranlée par l’événement qu’elle bascula dans la folie. Elle était depuis lors enfermée à l’hôpital de la Salpêtrière où son frère l’avait fait interner.

Olympe de Gouges avait eu un destin plus tragique encore. Elle avait été exécutée un triste matin de novembre 1793. Avant de donner sa tête au bourreau, courageuse, rebelle jusqu’au bout, elle avait lancé : “Enfants de la Patrie, vous vengerez ma mort !”

George sut gré au rédacteur de la chronique relatant l’exécution d’avoir donné de nombreux détails qu’il ignorait sur la vie de la guillotinée. Ainsi, en réaction à la Déclaration des droits de l’homme et du citoyen écrite par Lafayette et adoptée par l’Assemblée constituante, Olympe avait rédigé un pastiche qu’elle avait intitulé *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne.* L’un des arguments, ô combien prémonitoire, qu’elle avait avancé

pour revendiquer les droits des femmes était : “La femme a le droit de monter sur l’échafaud ; elle doit avoir également le droit de monter à la tribune !” Mais voilà, faute de monter à la tribune, elle était montée à l’échafaud !

George, en refermant la revue, se remémora ce bout de femme brune et belle, pourfendeuse d’hypocrisies, partisane de la liberté des Noirs et des femmes, pamphlétaire redoutable se battant contre toutes les injustices. Elle avait été condamnée à mort parce qu’elle était à contre-courant de l’opinion majoritaire. Défiant la Terreur, elle s’était proposée de défendre le roi et avait écrit un pamphlet en faveur de ses amis girondins. Fidèle à elle-même, jusqu’à l’échafaud !

De tout le groupe de femmes dont il se souvenait, seule Louise-Félicité de Kéralio était sortie indemne : elle avait voté la mort du roi. Par contre, il n’avait aucune nouvelle d’Etta Palm. Ni de Mathilde ! Ah, Mathilde, son premier baiser, son premier amour ! La dernière image qu’il avait gardée d’elle était celle que son imagination avait créée pendant qu’avec son père il fuyait Paris, celle d’une femme du peuple armée d’une fourche, un ruban tricolore épinglé sur son tablier, marchant vaillamment sur Versailles. Il savait cependant qu’il ne trouverait jamais le nom de Mathilde dans les journaux, elle faisait partie de ces milliers d’anonymes qui elles aussi avaient marqué de leurs empreintes les événements, mais dont l’histoire n’avait pas retenu l’identité.

En février 1800, le jour de ses vingt ans, alors qu’il cherchait un livre dans la bibliothèque du prince, il trouva, égaré dans une pile de magazines anglais, un périodique français dénommé *Le Moniteur universel*. Il s’étonna de ne pas l’avoir vu plus tôt alors qu’il passait souvent devant cette étagère. Il le prit délicatement, ses pages jaunies indiquant que c’était un vieux numéro. En effet il datait de 1794, six ans déjà. George y découvrit quelque chose qu’il ignorait : la Révolution avait posé un acte remarquable, elle avait proclamé la libération des esclaves ! En effet, le 4 février de cette année-là, la Convention avait passé un décret qui stipulait : “La Convention nationale déclare que l’esclavage des Nègres dans toutes les Colonies est aboli ; en conséquence elle décrète que les hommes, sans distinction de couleur, domiciliés dans les colonies, sont citoyens Français, & jouiront de tous les droits assurés par la constitution.” George pensa aussitôt à Olympe de Gouges et à Condorcet et, amer, se consola en se disant que ce décret était leur victoire posthume. Mais il pensa surtout à son père dont le combat passionné contre l’esclavage avait été, tout compte fait, la raison de son expulsion du royaume d’Angleterre. Ce décret amena George à conclure que malgré tout, la Révolution française, quelque part, était restée fidèle aux idéaux qui l’avaient engendrée, la liberté et l’égalité.

Dans le dernier numéro du *Mercure de France* qui lui était tombé entre les mains, George avait lu une information qui l’avait réjoui. Toujours dans leur

quête pour définir une unité de mesure universelle, Lagrange, Monge, Borda et Condorcet – l'article avait certainement été écrit avant la mort de ce dernier – s'étaient enfin mis d'accord sur un protocole, mesurer le quart du méridien terrestre. Quand ils avaient discuté avec lui dans le salon de la marquise, ils ne savaient pas encore comment ils allaient procéder pour effectivement évaluer la circonférence de la Terre. Apparemment ils avaient trouvé la bonne réponse. La nouvelle le réjouit parce qu'il avait fini par croire que la Révolution avait tué toute l'activité scientifique qu'il admirait tant. Or ce n'était pas le cas, elle lui avait semble-t-il donné un nouvel essor, même si certains savants avaient été guillotinés.

Ces quelques nouvelles encourageantes ne furent cependant pas suffisantes pour atténuer la rancœur que George éprouvait envers ceux qui avaient exécuté toutes ces personnes. De toute façon, il avait tellement intériorisé les valeurs et préjugés du milieu aristocratique dans lequel il vivait qu'il se sentait contrarié par les turbulences de cette révolution. Tous les journaux qu'il lisait véhiculaient l'idée qu'elle menaçait le royaume d'Angleterre, et la lecture du très populaire livre d'Edmund Burke dont la bibliothèque du prince ne détenait pas moins de quatre exemplaires, *Réflexions sur la Révolution de France*, très critique, ne fit que conforter son hostilité.

Actuellement en tout cas, la France n'était plus ni un royaume ni une république, mais un pays dirigé par un nommé Bonaparte qui s'était autoproclamé consul à vie et voulait étendre son hégémonie sur toute l'Europe.

XXXVI

Jamais George n’aurait imaginé qu’une soirée, qui plus est une soirée consacrée à écouter des chansons, allait déclencher une série d’événements fortuits qui, de façon irrémédiable, l’obligeraient à briser le cocon des idées convenues dans lequel il évoluait pour lui faire voir les choses autrement et comprendre les raisons qui avaient conduit son père à changer.

Le prince de Galles, toujours en quête d’originalité, avait organisé une soirée réservée à la musique vocale, sorte de récréation où des textes savamment mis en musique alternaient avec les *catches and glees*. Pendant cette soirée, deux chansons, l’une sur un poème de Shakespeare et l’autre sur un poème d’Anacréon, retinrent son attention. Elles avaient été composées par un certain Ignatius Sancho, un nom souvent mentionné par son père, lorsque celui-ci avait embrassé la cause abolitionniste. George savait que la correspondance de cet Ignatius Sancho, publiée à titre posthume, avait eu beaucoup de succès, mais il ne savait pas que l’homme était aussi compositeur. Mis à part le chevalier de Saint-George, il ne connaissait aucun autre compositeur noir. Piqué par la curiosité, il voulut en savoir plus sur ce compositeur “africain” qui mettait en musique des poèmes de Shakespeare et d’un poète grec de l’Antiquité. Il décida donc de se procurer sa fameuse correspondance. Ce fut le choc : il découvrit que parmi les amis d’Ignatius Sancho se trouvait un écrivain nommé Laurence Sterne qu’il remerciait chaleureusement pour sa condamnation véhémente de l’esclavage dans son roman. Le roman ? *Tristram Shandy* ! Ce livre qui avait provoqué la rupture définitive avec son père ! Par des voies inattendues, le fantôme de Frederick de Augustus revenait avec force dans sa vie.

Une idée commença alors à faire son chemin : il avait peut-être été injuste avec son père. Il n’avait plus aucun doute, celui-ci l’avait certainement aimé. George se rendit compte soudain qu’il n’avait pas compris que toute cette rage, cette violence qui avait consumé Frederick de Augustus pendant leurs derniers mois ensemble n’était que l’envers de sentiments qu’il était incapable d’exprimer. D’ailleurs, comment comprendre tout cela, à onze ans ? Si des hommes aussi en vue que Laurence Sterne étaient contre l’esclavage, défendre la cause abolitionniste ne signifiait peut-être pas que l’on était déloyal au Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d’Irlande comme son éducation à la cour du prince le lui avait inculqué. Son père n’était peut-être pas l’ingrat, voire le traître, qu’il avait cru.

Dans un de ces moments d’incertitude où sa pensée balançait entre d’un côté fidélité à la royauté et à la défense des privilèges – dont la possession

d’esclaves faisait partie – et de l’autre sympathie envers les idées abolitionnistes de son père, un article du *Morning Chronicle* l’ébranla : à Saint-Domingue, des esclaves noirs révoltés avaient pris le contrôle total de l’île sous la direction d’un certain Toussaint-Louverture et se préparaient à en proclamer l’indépendance vis-à-vis de la France comme l’avaient fait les colonies anglaises d’Amérique du Nord. Pour la première fois, il ne se sentit pas en accord avec l’opinion exprimée par le journal qui exhortait l’Angleterre à renforcer la sécurité dans les plantations afin d’éviter la propagation de telles révoltes. Sans qu’il puisse bien s’en expliquer, son cœur penchait vers les insurgés. Il se garda bien évidemment d’en discuter avec quiconque.

*

Un soir, la leçon de danse que George donnait à une jeune dame dura plus longtemps que prévu, et pour cause ! Elle s’était prolongée, cédant la place à un flirt très poussé. Il était donc rentré tard. Ravi de sa soirée mais néanmoins pris de remords à l’idée de son concert du lendemain, il décida de travailler sa partition malgré l’heure avancée. Dans la salle de musique, il aperçut, posé sur un sofa, un journal qu’il ne connaissait pas, probablement abandonné par un de ces musiciens de passage que le prince aimait tant inviter. Il en lut le titre : *Zeitung für die Elegante Welt.* Un vieux numéro qui datait de plusieurs années déjà. Il le feuilleta et trouva que la gazette n’avait aucun intérêt, elle ne rapportait que des faits divers et des potins sur des personnalités de la société viennoise dont les noms n’évoquaient absolument rien pour lui. Il allait le refermer quand le nom d’Angelo Soliman lui sauta subitement aux yeux. Intrigué, il lut :

> Le Nègre Angelo Soliman a été retrouvé mort le 21 novembre d’une apoplexie dans une rue près de la cathédrale Saint-Étienne.

C’était tout. Un entrefilet d’une ligne. Ébranlé, il s’écroula dans le sofa plutôt qu’il ne s’assit. La manière cavalière dont le journal annonçait cette mort le choquait profondément. Mort dans la rue comme un chien ! Il ne disait même pas où il avait été enterré. Et pourtant Soliman n’était pas n’importe qui dans la société viennoise ! Son “oncle” Soliman, l’ami de son père, un homme qui avait tant compté dans son enfance. Une si profonde tristesse l’envahit qu’il perdit toute envie de répéter et regagna sa chambre. Un sentiment de solitude et d’isolement semblable à celui qu’il avait ressenti après le départ de son père le saisit.

XXXVII

1802 ! Treize ans déjà qu'il était en Angleterre, dont onze sous la protection du prince de Galles. Il apprit la maladie de sa mère un matin de février. Sa mère ! Il l'avait quittée à neuf ans, il en avait maintenant vingt-deux. Treize ans qu'il ne l'avait vue. La lettre de son frère était alarmante : s'il tardait, il ne la reverrait peut-être pas vivante. Mais, aussi étrange que cela puisse paraître, cette nouvelle lui procura une sorte de soulagement dans la mesure où elle lui donnait l'occasion de s'éloigner un moment de cette cour et de l'entourage du prince, où il se sentait de plus en plus en porte-à-faux.

Le prince de Galles fut plus que magnanime lorsque George lui demanda un congé de longue durée. Non seulement il lui proposa de payer son voyage, mais il lui offrit aussi une bourse généreuse à remettre à sa mère. À la fin de l'entretien, juste au moment où George était sur le point de franchir le seuil du salon, le prince le rappela :

— Quand voudriez-vous partir ? lui demanda-t-il.

— Dès demain, si possible.

— Venez me voir encore avant votre départ.

— Je veux bien, Votre Altesse, mais je crains de ne pas avoir le temps. Comme vous le savez, les voitures pour Calais partent très tôt le matin.

Le prince se tut un moment, visiblement contrarié. Puis, d'une voix impérieuse, il dit :

— Alors ne partez pas demain ! Partez dans deux jours. Venez me voir demain dans l'après-midi. Je serai à Brighton, je vous y attendrai.

— Oui, Votre Altesse.

George était mécontent, mais comment dire non à un ordre ?

Le lendemain, le prince de Galles parut enchanté de le voir arriver. Il attendait George avec Maria Fitzherbert, ce qui était assez inhabituel. George savait que cette dernière avait aussi beaucoup d'affection pour lui. Elle avait veillé sur lui lorsque, après son accident de cheval, on l'avait emmené au pavillon de Brighton pour se remettre. Elle suivait de près les soins qu'on lui donnait et il s'était rendu compte qu'elle l'aimait vraiment, d'autant qu'à chaque occasion elle lui rappelait, mi-plaisantant, mi-sérieusement, qu'elle était sa seconde maman, parce que tout comme la mère de George, elle s'appelait Maria.

George était cependant incapable de deviner ce que cachait le sourire complice que Maria Fitzherbert partageait avec le prince. Ils le conduisirent aussitôt au salon où le jeune homme avait l'habitude de répéter. Il craignait

que le prince ne lui demande de leur jouer un dernier morceau de violon avant son départ ; il ne se sentait pas vraiment en état.

Ils entrèrent dans la pièce. George repéra tout de suite un chevalet sur lequel reposait un tableau recouvert d'un drap. D'un ton plutôt espiègle, le prince lui dit.

— Allez-y, retirez le drap.

George retira le tissu et regarda avec stupéfaction l'image qu'il découvrait.

C'était son portrait ! Certes, il est vrai que le peintre Henry Edridge, célèbre pour avoir peint le Premier ministre William Pitt et l'explorateur légendaire de l'Afrique occidentale, Mungo Park, était venu plusieurs fois au Pavillon royal pour faire le portrait de la maîtresse du prince et que, séduit par la mine "exotique" de George, il lui avait demandé une ou deux fois de poser pour lui, mais à aucun moment l'idée ne l'avait effleuré que ces quelques traits rapides de crayon sur une feuille blanche aboutiraient à ce magnifique portrait. Il voulait parler, dire quelque chose, mais rien ne sortit de sa bouche tant il était sidéré. Maria Fitzherbert lui dit :

— Un bel homme n'est-ce pas ?

— Je ne sais que vous dire, Vos Altesses. Je ne sais comment vous remercier, répondit George, flatté et embarrassé en même temps.

Ses yeux ne quittaient pas le tableau. En tout cas, le secret avait été bien gardé. Il lut avec fascination les mots *“Master Bridgetower”* que le peintre avait inscrits au bas du tableau. Enfin, il se détendit et esquissa un sourire. En fait il était ravi.

— Je l’emmènerai avec moi partout où j’irai.

— Ah non, répliqua le prince, d’un ton qu’il voulait solennel mais où perçait une affection qu’il n’arrivait pas à dissimuler. Ce portrait restera ici, dans ce salon. Je ne te l’offrirai qu’à ton retour.

— Cela t’obligera à revenir vite, dit Maria Fitzherbert.

— Oh, soyez rassurées, Vos Altesses, je reviendrai sûrement.

— N’oubliez pas de souhaiter nos vœux de prompt rétablissement à votre mère, conclut Maria avant qu’ils ne le laissent s’en aller.

VIENNE, 1803

XXXVIII

— *Jak wspaniale znowu ciebie zobaczyć, mój chłopcze !* dit sa mère en l'étreignant fort tandis que Friedrich, son frère, les regardait éberlué.

— Moi aussi, maman, je suis si heureux de te revoir ! répondit George dans la même langue.

Il n'avait pas parlé polonais depuis plus d'une décennie, mais les mots lui revenaient aisément.

— *Jak Ty urosłeś !* dit-elle, le tenant à bout de bras pour mieux l'admirer après l'avoir serré très fort contre sa poitrine, souriant et pleurant à la fois.

— Mère a raison, intervint alors Friedrich, reprenant les mots de sa mère en allemand, comme si George ne comprenait pas. C'est à peine si je te reconnais ! Rends-toi compte, je n'avais que sept ans et toi neuf quand tu es parti avec père.

— Toi aussi, tu as beaucoup forci, répliqua George qui cependant faisait une demi-tête de plus que son frère.

Se tournant vers sa mère, ignorant volontairement ses traits creusés et sa maigreur, il dit :

— Tu n'as guère changé, maman. Comme Friedrich m'a fait peur avec sa lettre !

— Nous voulions que tu viennes au plus vite, expliqua Friedrich.

— Tu sais, George, reprit la mère, parfois je souffre tant que j'ai du mal à me redresser. Quand ces crises m'arrivent, c'est à peine si je peux marcher.

Le voyage avait été long, mais George était enfin arrivé. Il avait quitté Londres précipitamment, une semaine à peine après avoir reçu la lettre de son frère, sans avoir pris le temps de répondre. Quand il avait toqué à leur porte, ce fut Maria, sa mère, qui avait ouvert car il n'y avait pas de domestique. Elle avait poussé un cri de surprise lorsqu'elle s'était rendu compte que ce grand garçon à la chevelure abondante et élégamment vêtu était son fils. Entendant sa mère s'exclamer, Friedrich, qui travaillait son violoncelle, avait lâché son instrument, était sorti et avait aussitôt deviné que ce beau jeune homme était son frère.

Avant son arrivée, George n'avait jamais soupçonné que les conditions de vie de sa mère et de son frère étaient aussi difficiles. Pour quelqu'un qui avait passé la majeure partie de sa vie dans des cours princières, il trouva qu'ils mangeaient mal et souvent tout juste à leur faim. Outre le fait que les robes de sa mère étaient passées de mode, plusieurs étaient reprisées et toutes étaient, selon lui, suffisamment usées pour être jetées au rebut. Les vêtements de

Friedrich étaient confectionnés dans des tissus de mauvaise qualité. Pourtant, ils ne s'étaient jamais plaints dans leurs lettres, si ce n'est une fois, lorsque Friedrich avait laissé entendre qu'ils avaient besoin d'argent pour réparer la toiture de la maison. D'ailleurs elle n'était toujours pas réparée ; là où elle était endommagée, elle avait été recouverte de bâches pour se protéger des pluies. Son père n'avait manifestement pas envoyé d'argent et George lui en voulut. Il lui en voulut aussi pour n'être jamais revenu à Dresde après son expulsion d'Angleterre. Personne ne savait vraiment où il était malgré les rumeurs dont sa mère lui fit part. Ces rumeurs lui avaient été rapportées par une de leurs connaissances, un capitaine au long cours qui, faisant commerce avec les Caraïbes, mouillait chaque année à Grande-Saline, un port de Saint-Domingue, pour y faire provision de sucre, de rhum et de tabac. Ce capitaine croyait savoir que Frederick de Augustus avait rejoint l'armée de Toussaint-Louverture qui avait établi un pouvoir noir dans l'île. Il avait même laissé entendre que Frederick de Augustus était devenu lieutenant-général dans cette armée et qu'il avait changé de nom.

Sa mère refusait d'y croire. Elle prétendait bien connaître l'homme qu'elle avait épousé : certes c'était un étranger venu de loin, différent de la plupart des gens autour de lui, mais il était sociable et instruit. Son aspiration avait été de se faire accepter dans la société et de faire en sorte que ses fils s'élèvent en devenant des musiciens de renom. Voilà pourquoi il était parti avec George, leur aîné, à Paris et Londres. Pourquoi se serait-il lancé dans une aventure aussi insensée ?

George avait acquiescé en silence, ne voulant pas peiner sa mère. Mais en son for intérieur il avait un jugement plus sévère : il savait son père joueur et séducteur, hâbleur et instable, prêt à tout pour ce qu'il avait en tête. N'avait-il pas abandonné sa femme pour aller chercher gloire et fortune sur les chemins d'Europe ? Alors, il était somme toute plausible qu'il se soit engagé auprès de Toussaint-Louverture, aboutissement des idées qu'il avait embrassées à Londres, une fois déçus ses rêves de reconnaissance et d'intégration.

George s'attela à améliorer le quotidien de sa famille à Dresde. Lorsque quatre mois plus tard il emmena sa mère aux eaux, la toiture était réparée, Maria avait renouvelé sa garde-robe et Friedrich aussi, grâce à la bourse envoyée par le prince de Galles. Désormais ils mangeaient mieux. Ils sortaient aussi pour jouir des plaisirs qu'offrait la ville, ce dont ils n'avaient jamais profité auparavant.

*

George avait emmené sa mère en cure non seulement parce qu'il se souvenait des vertus des thermes de Bath, mais aussi parce qu'il espérait bien y donner des concerts pour se renflouer.

Accompagnés de Friedrich, ils partirent pour Karlsbad. Ils y restèrent quelque temps avant de se rendre à Teplitz, petite ville à mi-chemin entre

Dresde et Prague, dont les eaux, avait appris George entre-temps, étaient plus efficaces que celles de Karlsbad. Ils y passèrent trois semaines. Ces séjours firent beaucoup de bien non seulement à la santé de Maria, mais également à leurs finances. Des curistes fortunés en villégiature se trouvaient dans ces deux endroits. George et Friedrich y donnèrent plusieurs concerts. Ces prestations leur rapportèrent assez pour loger dans les meilleurs hôtels et voir venir.

*

George était heureux de retrouver son frère. Il découvrit qu'il était un bon violoncelliste, et jouer ensemble les rapprocha à tel point qu'une vraie complicité se développa entre eux aussi bien sur scène que dans leur vie de tous les jours.

Lors de l'une de leurs conversations, il avait demandé à Friedrich quel était son rêve. Alors qu'il s'attendait à ce que ce dernier lui réponde que lui aussi aspirait à quitter Dresde et à se faire un nom sur les grandes scènes musicales de Londres, Paris et Vienne, l'ambition de son frère ne dépassait pas le cadre local : intégrer la Staatskapelle Dresden, l'orchestre le plus ancien de Dresde – il avait été fondé au milieu du seizième siècle – mais surtout le plus prestigieux de tout l'État libre de Saxe. Friedrich confia même à George qu'il serait fort content s'il était admis à y jouer ne serait-ce qu'une fois dans sa vie. Il avait déjà essayé de s'y faire recruter, mais il avait été recalé. On lui avait cependant laissé entendre qu'il pourrait se représenter après quelques années de travail et il s'y employait. George, impressionné par la détermination de son frère cadet, se jura de tout faire pour qu'avant son départ le rêve de Friedrich devienne réalité.

Assez vite cependant, malgré la joie qu'il avait eue à retrouver sa mère et son frère, la monotonie de sa vie dans cette ville où pourtant l'activité musicale n'était pas négligeable commença à lui peser. Non seulement le faste auquel il s'était habitué à Londres lui manquait, mais il avait aussi l'impression que sa carrière musicale piétinait. Il ressentait de plus en plus l'appel de Vienne. "À Vienne, tout est musique, et la musique est partout, sur le trône comme sous le chaume" : ce propos de Soliman lui revenait sans cesse à l'esprit. Plus il y pensait, plus l'envie lui prenait de retourner au plus vite dans la capitale du Saint Empire romain germanique.

Londres était riche et cosmopolite, dissertait George ; elle accueillait à bras ouverts les musiciens les plus divers venus de l'Europe tout entière, mais les genres musicaux y étaient cloisonnés, coexistant sans jamais vraiment se rencontrer. Musique ancienne d'un côté, musique moderne de l'autre. Purcell et Haendel face à Haydn et Mozart. À Vienne en revanche, toutes ces musiques et ces musiciens se croisaient, se nourrissaient les uns les autres,

participant d’une même continuité historique. Haydn et Mozart étaient les héritiers de Bach, de Haendel et de tous ceux qui les avaient précédés. À leur tour, ils ne pourraient qu’engendrer une nouvelle génération de musiciens qui elle aussi allait inventer sa propre musique. Qu’y avait-il de plus exaltant que de s’inscrire dans cette dynamique-là ? Un musicien tel que George ne pouvait résister.

XXXIX

Finalement, au printemps 1803, après une année passée auprès de sa mère et de son frère, George décida de quitter Dresde pour Vienne. Mais avant de partir, il tenait, comme il se l'était promis, à aider Friedrich à réaliser son rêve, celui de jouer avec la Staatskapelle Dresden.

Il approcha le *Konzertmeister* de la Staatskapelle. Il le connaissait bien, une certaine amitié s'était même développée entre eux. Il avait été l'une des premières personnalités de la ville à aborder George dès qu'il avait appris que celui-ci était à Dresde – il le connaissait de réputation avant même de l'avoir rencontré – et l'avait prié instamment de répéter avec l'orchestre, ce que George avait accepté de bon cœur.

George approcha donc le *Konzertmeister* et lui proposa de donner un concert exceptionnel avant son départ. Il usa même de flatterie – "cet orchestre est parmi les meilleurs du monde et, croyez-moi, je sais de quoi je parle" –, comme si sa seule notoriété ne suffisait pas. Sans hésiter, son interlocuteur accepta l'idée avec enthousiasme : un concert avec comme vedette celui qui avait été pendant dix ans premier violon de l'orchestre du futur roi d'Angleterre, celui qui avait joué avec Haydn à Londres, l'enfant prodige qui avait fait des débuts triomphaux à Paris à l'âge de neuf ans, ne pourrait que rehausser le prestige de la Staatskapelle. Il ne restait qu'à se mettre d'accord sur un programme.

Pendant les discussions, George réussit à faire admettre au *Konzertmeister* que la Staatskapelle avait un petit retard sur ce qui se faisait de tout nouveau en musique et que ce serait bien de présenter un programme original qui non seulement rehausserait l'orchestre mais propagerait son rayonnement au-delà de la Saxe et, pourquoi pas, ferait de Dresde un centre musical reconnu qui prendrait place juste après Vienne. Après plusieurs rencontres, ils convinrent d'un programme totalement inédit. Pas de Viotti ni de Mozart, ni même de Haydn. La première partie proposée par George serait un hommage à la ville avec des œuvres de deux de ses musiciens locaux, un concerto pour violon de George et un concerto pour violoncelle de Friedrich, les deux compositeurs étant bien entendu les solistes. La seconde partie avait été proposée par le *Konzertmeister :* il souhaitait présenter la toute première symphonie d'un compositeur jamais encore joué à Dresde mais dont on parlait de plus en plus à Vienne, un certain Ludwig van Beethoven. George ne connaissait ni le nom ni l'œuvre mais acquiesça, trop heureux d'avoir réussi à faire jouer Friedrich son petit frère avec l'orchestre de ses rêves.

Le concert fut un succès. L'enthousiasme de l'auditoire pour la symphonie

de Beethoven éclipsa celui accordé aux concertos des frères Bridgetower, mais ils n'en furent pas vexés. Bien au contraire, ils étaient ravis d'avoir captivé le public avec une œuvre jusque-là inconnue et qu'ils n'avaient jamais jouée auparavant, ce qui était une reconnaissance manifeste de leur talent.

À la fin du concert, un homme d'allure distinguée vint vers George, visiblement enchanté :

— Permettez-moi de me présenter – Joseph Gelinek – et de vous féliciter. Depuis sa première, jamais je n'ai entendu cette symphonie aussi bien rendue. Vous m'avez ébloui.

George, étonné, lui demanda :

— Vous avez assisté à la première ?

— Oui, il y a trois ans, à Vienne. Sous la direction de Beethoven lui-même.

— Ah, vous n'êtes pas de Dresde ?

— Non, je vis et travaille à Vienne. Je suis pianiste. Je suis ici de passage, en route pour Teplitz.

— Je compte moi aussi partir pour Vienne à la fin du mois.

— Très bonne idée. Il faut absolument y aller. J'y ai de nombreux amis. Tenez, je vous remettrai une lettre de recommandation auprès de l'un d'eux, le prince Lichnowsky. C'est l'un des mécènes de la place, un homme généreux qui pourra vous aider. Il a d'ailleurs logé Beethoven chez lui pendant un certain temps.

— Vous connaissez donc Beethoven ?

— Oui, bien sûr. Un jeune compositeur dans la trentaine dont la réputation est en train de croître. Le prince Lichnowsky l'a fait venir d'Allemagne il y a quelques années pour qu'il étudie la composition avec Haydn et Salieri.

— Ah, il a étudié avec Haydn ? Moi aussi j'ai été son élève. J'en suis très fier.

— Pas Beethoven ! Il prétend n'avoir rien appris de Haydn. D'ailleurs lorsque le maître lui a proposé d'ajouter la mention "élève de Haydn" à côté de son nom, au bas de l'une de ses compositions, il a décliné ! Un effronté, vous dis-je ! Mais c'est un musicien qu'on ne peut ignorer, hélas.

George ne comprit pas le sens de cet "hélas" mais ne pressa pas Gelinek sur ce point. Ce dernier marqua une petite pause après son "hélas", puis reprit d'une voix où se mêlaient l'admiration et l'écœurement :

— Un incroyable pianiste. Il semble possédé par un démon quand il joue.

— J'espère avoir l'opportunité de l'écouter quand je serai à Vienne. Je vous suis vraiment très obligé de votre recommandation, lui dit George, quand, la conversation terminée, Gelinek rédigea un mot pour le prince et prit congé.

Quelques jours après ce concert mémorable qui avait rendu Friedrich si heureux, George fit ses adieux. Comme par enchantement, sa prestation avec la Staatskapelle Dresden semblait avoir libéré Friedrich. Il dit à George qu'il ne tenait plus tant que cela à rester à Dresde et qu'il serait heureux de le

rejoindre en Angleterre dès que les circonstances le permettraient. En fait, pour les deux frères, il ne s’agissait que d’un simple au revoir. Mais Maria, la gorge nouée de voir une fois de plus partir son aîné, lui fit promettre de revenir la voir avant qu’il ne reparte pour Londres. George s’exécuta. C’est ainsi que le 31 mars 1803, après avoir laissé à sa mère une bonne partie de l’argent qu’il possédait, il se mit en route pour Vienne, cette ville qu’il avait quittée quatorze années auparavant.

XL

Lorsque, après avoir traversé le Danube et roulé quelque temps, le carrosse fut assez près de la ville pour en distinguer les contours, George se sentit saisi d'une curieuse impression de familiarité. L'enfant prodigue rentrait au bercail. Enserrée à l'intérieur d'une muraille que la population appelait le Bastion, elle-même entourée d'un vaste terrain embroussaillé dénommé le Glacis, Vienne ressemblait de loin à une île sise au milieu d'un océan dont les flots étaient de hautes herbes balayées par le vent.

Pendant que la voiture traversait le Glacis, des souvenirs d'enfance lui revinrent en mémoire. Il se rappela que c'était sur cette place que se déroulaient les grandes manifestations et les fêtes. Soliman l'y emmenait parfois et c'était un bonheur ! Il aimait tout particulièrement les parades militaires, les foires foraines et les grands bals populaires : les parades à cause du panache des cavaliers, de leurs uniformes chamarrés et de la musique militaire dont la cadence simple et entraînante lui donnait une irrésistible envie de marcher au pas lui aussi ; les foires foraines pour les tours de prestidigitation qu'effectuaient les magiciens, des tours de passe-passe qui l'amusaient et l'intriguaient en même temps ; les grands bals populaires parce qu'ils étaient si différents des bals masqués et des soirées dansantes bien orchestrées qui se tenaient chez le prince Esterhazy. Soliman, qui savait tout, lui avait indiqué qu'il y avait bien longtemps, avant qu'il ne devint une aire de jeux, de fêtes et de parades, le Glacis avait servi de bivouac aux armées ottomanes qui avaient assiégé et occupé la ville au seizième et au dix-septième siècles, et que le Bastion avait été construit pour se protéger de leurs attaques.

Le carrosse franchit les murailles de la ville par une porte du côté nord-est et se retrouva dans un enchevêtrement de rues étroites où de hautes maisons se serraient les unes contre les autres ; parfois, ces rues tournaient abruptement, ce qui avait pour effet de couper les courants de vents froids qui s'y engouffraient en hiver. Après un quart d'heure de trot au ralenti, le véhicule quitta bientôt le dédale de ces petites rues et emprunta une grande avenue. Du coup la ville changea d'aspect. George voyait maintenant se dérouler de vastes espaces occupés par des édifices baroques dont les façades ressemblaient à des décors de théâtre, des monuments splendides, des résidences luxueuses, de nombreuses églises, tout ce qui donnait à Vienne son caractère particulier.

Le voyage se termina sur la grande place de la cathédrale Saint-Étienne. Cela l'arrangeait bien car la chambre qu'il avait réservée se situait dans la rue

Kärtner qui n’était pas loin. Il s’y serait même rendu à pied, n’était sa grosse malle. Il fut donc contraint de louer les services d’un porteur à bras.

*

George fit annoncer sa visite au prince Karl Lichnowsky quelques jours après son arrivée. Il s’était muni de la lettre de Gelinek ainsi que d’une note du prince de Galles écrite à son intention et que celui-ci lui avait conseillé de produire chaque fois qu’il le jugerait nécessaire, une sorte d’attestation dans laquelle Son Altesse Royale le recommandait en termes très élogieux

Lorsque le valet l’annonça auprès du prince, celui-ci ne le fit pas attendre. Il demanda au domestique de le faire entrer immédiatement. Quand George fut conduit au salon, le prince était déjà là, debout au seuil de la porte. Il regardait avec une curiosité bienveillante avancer vers lui ce visiteur inhabituel au visage couleur d’ambre encadré d’une abondante chevelure aux boucles serrées.

— Monsieur George Bridgetower, quelle divine surprise ! dit-il chaleureusement, en lui tendant la main.

Il le fit asseoir en face de lui, dans un beau siège capitonné. George fut touché par la spontanéité et la cordialité avec lesquelles le prince l’accueillait.

— Je suis très honoré, mon prince.

— J’étais au courant que Son Altesse Royale le prince de Galles vous avait accordé un congé, mais je ne savais pas que c’était pour venir à Vienne.

Devant l’air étonné de George, le prince précisa :

— Vous connaissez Johann Hummel, n’est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, nous avons donné plusieurs concerts ensemble à Londres.

— Hummel a été recruté par le nouveau prince Esterhazy, pour prendre le poste laissé vide par le départ de notre cher maître Haydn. En route pour Eisenstadt, il a passé plusieurs jours ici où il a donné deux concerts sous mon patronage. C’est lui qui m’a parlé de vous.

— En effet, dit George, comme pour confirmer ce que disait le prince, j’ai demandé un congé pour aller rendre visite à ma mère à Dresde. Une fois là-bas, je n’ai pas pu résister à l’attrait de Vienne.

— Eh bien, vous avez bien fait de venir, dit le prince Lichnowsky.

George était flatté que le prince ait entendu parler de lui et que son nom, ou peut-être même sa réputation, l’ait précédé. Il estima alors qu’il ne fallait pas trop en faire et décida de ne pas produire la note de Son Altesse Royale, aussi se contenta-t-il de sortir celle de Gelinek. Il la tendit au prince.

— Gelinek ! s’écria ce dernier en découvrant le nom du signataire. Il est donc à Dresde ?

— Seulement de passage. Il était en route pour Teplitz. Il m’a vivement recommandé de venir à Vienne.

— Encore une fois, vous avez bien fait de venir. Paris vous a révélé, Londres vous a consacré, Vienne vous apportera la gloire si vous vous y

prenez bien.

Il se tut un moment et regarda George dont le visage rayonnait de plaisir. Il continua.

— Je vous aiderai. Je vais commencer par vous faire rencontrer Schuppanzigh, dit-il comme s'il allait de soi que tout le monde connaissait ce personnage.

George n'en avait jamais entendu parler. Le prince Lichnowsky s'en aperçut et s'employa à lui fournir plus de détails. Il lui expliqua qu'Ignaz Schuppanzigh dirigeait un quatuor à cordes à son service. Ce quatuor était réputé pour ses interprétations jusque-là inégalées de la musique de chambre de Haydn et de Mozart, mais aussi et surtout parce qu'il donnait en première audition, au fur et à mesure de leur composition, les quatuors du protégé du prince, Ludwig van Beethoven.

George réagit immédiatement en entendant ce nom.

— Je connais Beethoven, j'ai joué sa *Première Symphonie* avec la Staatskapelle Dresden. Votre obligé, M. Joseph Gelinek, était présent. Il m'a dit que c'était un pianiste tout à fait hors du commun !

— Ce cher Gelinek vous a certainement aussi parlé de Steibelt ?

— Non, pas que je m'en souvienne.

— Ne vous a-t-il pas dit que Beethoven était comme possédé par Satan quand il jouait du piano ?

— Oui, en effet.

— Eh bien, il ne cesse de répéter cela partout, depuis qu'il a assisté à cette joute musicale entre Beethoven et Steibelt dont ce dernier est sorti humilié.

George savait ce qu'étaient ces joutes : un concours d'improvisation entre deux pianistes, chacun des concurrents soutenu par un aristocrate. Il n'avait jamais assisté à l'une d'elles, mais il avait entendu dire qu'un de ses instructeurs de Londres, Muzio Clementi, avait affronté Wolfgang Mozart dans un tel duel. Mozart était sorti vainqueur. Dans le cas présent, le prince avait bien sûr soutenu Beethoven, son protégé. George était donc curieux d'entendre son récit.

— Ah, il fallait le vivre, ce moment ! reprit le prince. Daniel Steibelt était très célèbre à Paris. Il faisait frissonner le public et se pâmer les dames avec des effets nouveaux et presque magiques, des trémolos qu'il créait en prolongeant les sons du piano au moyen des jeux de pédales. Il était si demandé qu'il avait fini par se prendre pour le plus grand pianiste au monde. Très imbu de lui-même, il débarqua un matin à Vienne avec l'intention manifeste de prouver qu'il était le meilleur de tous et n'eut de cesse qu'il ne se mesure à Beethoven qu'il considérait comme son seul vrai rival. Il finit par lui lancer un défi. Le duel consistait à improviser sur une composition de l'adversaire que l'on voyait pour la première fois. Steibelt étant celui qui avait lancé le défi commença le premier, avec une sonate que Beethoven venait d'écrire. Il se lança dans une improvisation maniérée, usant et abusant de ces jeux de pédales qui étaient devenus sa marque de fabrique. Le public lui

réserva un tonnerre d'applaudissements. Lorsque, la dernière note jouée, il se leva, il indiqua avec condescendance à son adversaire qu'il lui laissait la place.

Piqué au vif, l'œil noir, les cheveux en bataille, Beethoven bondit de sa chaise, saisit en passant la composition de Steibelt, y jeta un coup d'œil dédaigneux et, la posant ostensiblement têtebêche sur le pupitre, s'installa au piano et se mit à la déchiffrer à rebours avec facilité. Il reprit ensuite un des thèmes de la composition et se lança, sans quitter Steibelt des yeux, dans une magistrale improvisation d'une trentaine de minutes. Steibelt n'attendit pas la fin : offensé, ridiculisé, humilié, il sortit de la salle malgré les appels répétés du prince Lobkowitz qui l'avait patronné lui demandant de ne pas partir. Il quitta Vienne dès le lendemain et jura de ne jamais y revenir tant que Beethoven y serait.

Mon ami Gelinek, excellent pianiste lui-même, était là. Il vint ensuite me voir, tout tremblant et me dit : "Jamais je n'ai entendu quelqu'un jouer de la sorte. Il a improvisé comme je n'ai jamais entendu Mozart lui-même le faire. Il réalise au piano des prouesses dont je n'aurais jamais osé rêver. J'en suis malade. Cet homme est habité par Satan." Ce que j'ai oublié de vous dire, c'est qu'un an auparavant Gelinek lui-même, pianiste réputé, avait été défait par Beethoven lors d'un duel similaire. Secoué par sa mésaventure, il avait décidé d'arrêter de jouer, du moins pendant un certain temps. Il nourrissait donc le secret espoir d'assister à la déconfiture de Beethoven. La victoire de ce dernier, une fois de plus, l'ébranla à tel point qu'il prit la décision d'aller aux cures thermales pour reprendre des forces et se remettre.

Tandis que le prince prenait un plaisir évident à raconter toute l'histoire, l'anxiété de George grandissait. Pour la première fois, il douta : allait-il réussir à Vienne comme le lui avait souhaité le prince Lichnowsky ? Il y avait ici tellement de musiciens talentueux que la compétition était rude et qu'on ne se faisait pas de cadeaux. Ce qu'il venait d'entendre était à la fois édifiant et intimidant. À écouter le prince, ce Beethoven, avec son caractère emporté, était de ceux qui n'étaient pas complaisants. C'était le genre de rival qu'on n'aimait pas trouver sur son chemin et qui était susceptible de ruiner la carrière d'un jeune musicien. Il allait donc falloir l'éviter.

— Revenons-en à Schuppanzigh, continua le prince, interrompant les ruminations de George. Vendredi prochain, son quatuor va jouer au palais d'un de mes bons amis, le prince Lobkowitz. Il va interpréter une sonate pour piano de Beethoven arrangée pour quatuor à cordes. Je vous y convie. Ce sera l'occasion de rencontrer Schuppanzigh et éventuellement de jouer avec son quatuor et de vous faire connaître. Vous rencontrerez aussi Lobkowitz. Cela ne peut qu'être utile car, à Vienne, on ne peut réussir ou du moins commencer une carrière artistique sans être parrainé. Tenez, puisque nous parlions de lui, Beethoven, par exemple, était à peine connu lorsque je l'ai pris sous mon aile, voilà une dizaine d'années ! Voyez où il en est aujourd'hui ! Alors, sans faute, venez me retrouver chez Lobkowitz, vendredi.

XLI

Debout devant la psyché de la chambre modeste qu'il avait louée à son arrivée pour ne pas dilapider son argent, George enfila la dernière pièce de son costume, un frac à revers bleu profond dont les basques tombaient sur ses hanches en s'écartant. Il le lissa de ses longs doigts qui auraient plutôt convenu à un pianiste qu'à un violoniste. Le frac était plus décontracté que l'habit et c'était ce qu'il voulait. Il regarda son image dans le miroir : ample cravate nouée de manière lâche, gilet court et droit, culotte glissée dans de hautes bottes de cuir, son élégance était tout anglaise. La moindre des choses était de s'habiller avec soin et de faire bon effet quand on était invité chez une personne de qualité, tel était le précepte que lui avait inculqué Frederick de Augustus, son père, et qu'il avait bien retenu.

Fallait-il prendre son violon ou pas ? Il hésita un moment puis décida de le prendre. En règle générale, dans ce genre de soirées musicales, on demandait au nouveau venu de jouer quelque chose et de cette première prestation dépendait ensuite sa réputation. Il ne voulait pas être pris au dépourvu. S'il fallait qu'il joue, ce serait avec son violon, cet instrument que lui avait offert le prince de Galles et qui était son compagnon depuis des années.

*

Il se réjouit que la résidence Lobkowitz ne fût pas très loin du lieu où il était logé, il s'épargnait une course. Après avoir jeté un dernier coup d'œil à sa tenue, il descendit les trois étages qui le séparaient du rez-de-chaussée et sortit du bon côté de la rue Kärtner. L'ayant remontée, il prit à gauche sur Augustinestrasse et à l'endroit où celle-ci croisait Siegelsgasse, il vit s'avancer comme une proue de navire le palais du prince Lobkowitz, un édifice somptueux. Il s'arrêta un moment pour en admirer la façade baroque et chercha l'entrée. Le prince Lichnowsky se trouvait justement dans le vestibule lorsque le domestique l'introduisit. George fut étonné par l'absence de leur hôte, le prince Lobkowitz, qui aurait dû accueillir ses invités.

Lichnowsky lui indiqua la salle de concert au premier étage ; ils prirent ensemble l'escalier tapissé de velours rouge qui débouchait sur une grande pièce dont le luxe éblouit George. Les invités étaient déjà là, mais la séance n'avait pas encore commencé. Ils n'étaient pas très nombreux, une vingtaine peut-être, parmi lesquels quelques dames en robe de soirée. Très peu occupaient leurs sièges, la plupart étaient debout, conversant et buvant en petits groupes. Après avoir survolé des yeux la salle, Lichnowsky repéra un homme dans un fauteuil, une béquille placée à côté de son siège. Il se dirigea

vers lui, après avoir fait signe à George de le suivre.

— Franz, fit le prince Lichnowsky, voici le jeune homme dont je vous ai parlé. George Bridgetower.

— Ah, c'est vous ! Heureux de vous recevoir.

L'homme lui tendit la main avec un grand sourire. Lichnowsky continua :

— Monsieur Bridgetower, le prince Franz Joseph Maximilian von Lobkowitz.

— Je suis très honoré, Votre Altesse, dit George.

George comprit pourquoi le prince Lobkowitz n'attendait pas ses hôtes dans le vestibule, il était infirme.

— J'espère que nous aurons le plaisir de vous écouter ce soir, dit le prince Lobkowitz.

George regarda Lichnowsky. Celui-ci intervint :

— Cela dépendra de Schuppanzigh. Venez, je vais vous le présenter avant que ne commence la soirée, dit-il en s'adressant à George.

Ils se dirigèrent vers l'espace réservé à l'orchestre. Un des musiciens s'y trouvait déjà, assis avec son violon. L'homme semblait souffrir d'une obésité morbide.

— Ignaz, voici George Bridgetower. Il nous vient tout droit de Londres où il a été pendant très longtemps premier violon de l'orchestre royal. Je tenais à ce que vous le rencontriez.

Puis se tournant vers George :

— Ignaz Schuppanzigh, fondateur et premier violon de mon quatuor.

George s'inclina :

— Enchanté, *maestro*. Moi aussi, je tenais beaucoup à vous rencontrer.

Schuppanzigh, sans se lever, lui tendit une main aux doigts boudinés, le gratifiant d'un sourire bienveillant.

— Soyez le bienvenu, monsieur Bridgetower. J'espère bien que nous aurons le temps de faire plus ample connaissance après le concert.

— Le prince Lobkowitz souhaite qu'il nous présente quelque chose ce soir, n'est-ce pas, monsieur Bridgetower ? dit Lichnowsky.

— Je veux bien mais je n'ai rien préparé, je suis un peu pris de court…

— Ne vous en faites pas, intervint Schuppanzigh rassurant, la soirée est tout à fait informelle. Nous ne sommes pas dans un concert de gala, c'est un divertissement entre amis.

— Quand commençons-nous ? demanda Lichnowsky.

— Très bientôt, répondit Schuppanzigh. Tout le monde est là, nous n'attendons plus que Ludwig.

Lichnowsky redit à George le programme de la soirée : une transcription de la *Septième Sonate* de Beethoven en *ré* majeur arrangée pour quatuor à cordes par Ferdinand Ries, un de ses jeunes élèves.

— Allons donc retrouver mon ami Lobkowitz en attendant, proposa Lichnowsky.

Pendant qu'ils conversaient avec Lobkowitz toujours assis dans son

fauteuil, un homme entra en coup de vent et se dirigea sans façon vers eux. De petite taille, le visage volontaire, le teint mat, sans perruque, les cheveux en bataille, habillé de façon quelconque, il détonnait et pourtant il avait l'air parfaitement à son aise. George sut tout de suite que c'était Ludwig van Beethoven.

Lichnowsky laissa le temps au nouveau venu de saluer son hôte, puis présenta George.

Parmi les propos tenus à Dresde et que George n'avait pas rapportés à Lichnowski pour ne pas heurter ses sentiments, Gelinek avait décrit Beethoven comme "un homme petit, laid, noiraud et bourru" que le prince aurait fait venir d'Allemagne. Or George trouva que l'homme qu'on lui présentait n'était pas celui qu'on lui avait décrit. Certes il était petit, son visage portait des cicatrices de la petite vérole, mais il n'avait rien de bourru ; au contraire, il avait serré la main de Bridgetower très chaleureusement et lui avait dit avec une cordialité non feinte qu'il était heureux de le rencontrer. George se sentit soulagé et eut même un élan spontané de sympathie envers lui. L'attraction entre eux semblait réciproque.

*

L'exécution par le quatuor de la sonate transcrite fut remarquable. Même le seul amateur du groupe, l'ambassadeur de Russie auprès du Saint Empire, le comte Razoumovsky, qui tenait le second violon, fut excellent. Beethoven lui-même semblait satisfait. George se demanda une fois encore s'il serait à la hauteur dans cette ville où les musiciens étaient tous si bons. Il n'eut pas le temps d'y penser longtemps, Lichnowsky lui demanda à voix haute de leur jouer quelque chose, Schuppanzigh acquiesçant ostensiblement. George s'y plia de bonne grâce, ne voulant surtout pas faire mauvaise impression en se faisant prier ou, pire, en refusant.

Il exécuta un caprice de Giornovichi qu'il connaissait bien ; son jeu fut brillant. Quand les applaudissements cessèrent, Beethoven vint à lui, le félicita et lui dit spontanément qu'il l'avait impressionné. George, ne s'attendant pas à un tel compliment de la part de ce personnage que l'on disait mal élevé et orgueilleux, fut à la fois surpris et intimidé. Quelque chose en George paraissait plaire à Beethoven et en même temps l'amuser. Était-ce parce qu'il trouvait que George et lui étaient d'une espèce à part, tranchant parmi cette faune d'aristocrates tous si ressemblants ? Avec une lueur de malice dans les yeux, le compositeur lui dit : "Maintenant, à moi de jouer pour toi !" Il avait utilisé le "tu" et non le "vous" pour s'adresser à George. Il se dirigea vers le pianoforte, s'installa, et après avoir exécuté quelques notes en arpège pour attirer l'attention des invités, il se mit à jouer avec entrain une variation en *sol* majeur, un rondo classique avec des accords répétés de la main gauche et une mélodie presque *staccato* de la main droite, le tout *allegro vivace*. Il jouait de tout son corps, levait haut ses mains en plaquant les

accords, renforçant ainsi le côté ludique de cette pièce enjouée intitulée *Colère pour un sou perdu* !

La soirée se termina agréablement. Avant de quitter George, Beethoven lui indiqua qu'il aimerait bien le revoir et faire plus ample connaissance.

XLII

George se réveilla de bonne humeur, encore sous le charme de la soirée passée chez le prince Lobkowitz. Il n'était pas loin de penser qu'il vivait un conte de fées, tant étaient inattendues la facilité et la cordialité avec lesquelles il avait été admis parmi le cénacle de ceux qui faisaient vivre et prospérer la musique et les musiciens de Vienne. Ce qui l'avait le plus touché et dont il avait été le plus heureux avait été sa rencontre avec Ludwig van Beethoven. Cette attirance spontanée réciproque était des plus inattendues. Il espérait ardemment que le compositeur tiendrait sa parole et chercherait à le revoir.

Par un heureux hasard, la fenêtre de sa chambre ouvrait sur un grand parc sur lequel resplendissait un beau soleil de printemps. Tout était réuni pour que cette matinée lui porte chance.

Ne sachant pas encore que faire de sa journée, il décida d'aller prendre un petit-déjeuner dans un café qu'il avait repéré près de Stephansplatz. Une petite marche lui ferait du bien. Pendant qu'il descendait les escaliers, il se mit à penser au type de café qu'il choisirait pour accompagner son déjeuner, car depuis qu'il avait troqué le chocolat chaud pour la célèbre boisson apportée par les Turcs, il n'avait pas encore de préférence parmi les différentes préparations qu'offraient les maisons qui la servaient.

Après le petit-déjeuner qu'il prit copieux – il s'était finalement décidé pour un *schwarzer,* un grand café noir sans crème –, il passa encore un certain temps à lire les journaux. Il commença par le *Wiener Zeitung* qui consacrait toujours de nombreuses colonnes aux nouvelles internationales. Il apprit ainsi que le traité de Lunéville qui avait instauré une paix fragile entre la France et l'Autriche, signé deux ans auparavant après que les armées de cette dernière eurent été vaincues, était menacé par Bonaparte dans sa soif effrénée de conquête. Vienne n'était plus à l'abri d'une attaque.

Cependant, la nouvelle qui le bouleversa plus encore fut que Bonaparte avait rétabli l'esclavage pourtant aboli par la Convention en 1794. Comment pouvait-il revenir sur cet acquis qui pour George était l'un des plus importants de la Révolution ? Après tout, pensa-t-il, les Anglais avaient raison, ce Bonaparte était un monstre. Il eut une pensée non seulement pour son père qui peut-être combattait encore à Saint-Domingue, mais aussi pour le chevalier de Saint-George et Alexandre Dumas. Il se demanda si ces deux-là, des hommes de couleur comme lui, continueraient à servir, avec leur légion noire, un régime qui précisément refusait la liberté aux Noirs.

Il termina sa lecture par le *Zeitung für die Elegante Welt* – le journal dans lequel il avait appris la mort de Soliman –, un journal de faits divers et

d’articles légers davantage en adéquation avec l’esprit de la ville où les gens s’étourdissaient dans la recherche du plaisir, sans doute pour ne pas penser aux soubresauts qui secouaient l’Europe. Bien lui en prit car il tomba sur une notice nécrologique déjà ancienne, tout à fait imprévue, celle d’Etta Palm, ou plus précisément celle de “l’espionne des Français Etta Palm”, comme la désignait l’article. Ce qualificatif d’espionne intrigua George mais il comprit de quoi il s’agissait en continuant sa lecture. Le journal avait consacré plus de place à la mort d’Etta Palm qu’à celle de Soliman, donnant de nombreux détails qu’il lut avidement. Elle avait quitté Paris et rejoint son pays, les Pays-Bas, en 1792. Cependant en 1795, lorsque les patriotes néerlandais se soulevèrent et créèrent une république, la République batave, et qu’à la suite les troupes révolutionnaires françaises envahirent le pays pour mettre la nouvelle république sous leur tutelle, Etta Palm prit le parti des envahisseurs. Elle fut arrêtée, accusée d’être à la solde des Français et incarcérée dans une forteresse de La Haye. Elle était morte quelques mois à peine après sa libération, les dures conditions de ses années d’incarcération ayant sérieusement détérioré sa santé.

George replia le journal. Il ferma un instant les yeux et se remémora cette femme décontractée et avenante, engageant sans ambages une conversation avec son père et lui lors de la première d’une symphonie du chevalier de Saint-George au théâtre de Monsieur. Il se rappela comme elle avait été fière de leur annoncer qu’elle avait écrit un opuscule, *Sur l’injustice des lois en faveur des hommes, aux dépens des femmes.*

George constata avec amertume que les femmes de la Révolution qu’il avait rencontrées à Paris, du moins celles qui s’étaient dressées pour exiger haut et fort leur égalité avec les hommes, avaient eu des destins tragiques. Pourquoi ? se demanda-t-il. Il ne put trouver de réponse adéquate. Il se leva, posa les journaux sur le présentoir et sortit.

Comme il faisait très beau, il décida de ne pas rentrer tout de suite chez lui. Il se mit alors à déambuler sur Stephansplatz, au milieu de laquelle se dressait la cathédrale Saint-Étienne dont le style gothique se démarquait de façon singulière des bâtiments baroques du quartier. Lorsque son regard se posa sur la grande tour qui dominait l’église, d’anciens souvenirs affluèrent à sa mémoire : alors que son père et lui étaient nouveaux venus à Vienne, Soliman leur avait fortement suggéré d’en faire l’ascension, car leur avait-il dit, il n’y avait pas vue plus imprenable de la ville que du haut de la fameuse tour. Il les y avait conduits et, après une pénible grimpée de plus de trois cents marches, un magnifique panorama s’était offert à leurs yeux. Une fois redescendus, alors qu’ils s’éloignaient, Frederick de Augustus s’était retourné pour admirer une fois encore la cathédrale et, incapable de se détacher de son idée fixe, il s’était exclamé : “George, quand tu penses que c’est dans cette église que Wolfgang Amadeus a épousé sa belle Constance !” Soliman s’était gardé de leur dire ce que George devait apprendre plus tard, que lui aussi avait épousé

sa femme Magdalena dans la même cathédrale, mais qu'une clause avait été ajoutée à leur contrat d'union : "À la demande de l'archevêque, il est interdit de divulguer ce mariage." Était-ce par peur de hérisser la bonne société de Vienne qui n'allait pas voir d'un bon œil cette dame issue de la noblesse strasbourgeoise et de surcroît sœur du général François Kellermann, très célèbre depuis qu'il avait donné à la France révolutionnaire sa première grande victoire en écrasant l'armée prussienne à Valmy, convoler en justes noces avec un "Maure" ?

Il finit par quitter la Stephansplatz et emprunta Kärtnerstrasse pour rentrer chez lui.

À peine avait-il refermé la porte qu'il entendit frapper. N'attendant personne, il se demanda qui cela pouvait bien être. Le logeur, peut-être ? Pourtant il avait payé à l'avance la location de la chambre.

Il ouvrit la porte. Dire qu'il fut surpris était peu ! La personne devant lui n'était autre que Ferdinand Ries, l'élève de Beethoven, l'auteur de l'arrangement pour quatuor de la sonate jouée la veille au soir. Il avait un peu conversé avec lui, certes, mais pas au point de l'inciter à lui rendre visite dès le lendemain. Intrigué, George lui tendit la main et avec affabilité l'invita à entrer. Ries paraissait encore plus jeune que ses dix-neuf ans, peut-être à cause du sourire timide qui éclairait son visage :

— J'ai une lettre pour vous, de la part de *Herr* Beethoven.

— Une… une lettre pour moi ? De la part de Beethoven ? bredouilla George.

— Oui. Tenez, la voici.

Il tendit la lettre à George et ajouta aussitôt :

— Vous m'excuserez, mais je dois partir. Je suis attendu et je suis déjà en retard.

George le remercia et l'accompagna à la porte. Resté seul, il contempla un moment la lettre puis, fébrilement, la déplia. Il lut :

À George Polgreen Brischdauer

Mai 1803

Ayez l'amabilité de m'attendre à une heure et demie au café Taroni au Graben. Nous irons ensuite chez la comtesse Guicciardi où vous êtes invité à dîner.

Beethoven

George était étonné et extrêmement flatté en même temps. Il ne s'attendait pas à ce que Beethoven le contacte si rapidement. Non seulement celui-ci avait tenu sa promesse, mais il avait dû parler de lui à ses connaissances en termes suffisamment flatteurs pour qu'une comtesse qui ne l'avait jamais rencontré l'invite à dîner. Comment pouvait-on qualifier un homme si généreux d'irascible et de misanthrope ? Au moment de replier la lettre, il

remarqua un détail qui l'amusa : Beethoven avait épelé son nom "Brischdauer", tel qu'il le prononçait avec son accent rhénan.

*

La grande place du Graben lui était familière. Lors de leur séjour à Vienne, son père, pour lui faire plaisir, l'emmenait parfois avec lui se restaurer dans les tavernes qui y proliféraient. George aimait beaucoup les deux fontaines à chaque extrémité de la place mais détestait la colonne de la Peste érigée en son centre pour célébrer la fin de l'épidémie qui avait ravagé la ville il y a bien longtemps. La statue de la sorcière symbolisant la Peste terrifiait l'enfant qu'il était. Le café Taroni ne lui était pas inconnu non plus – il gardait le souvenir d'y avoir consommé un délicieux chocolat chaud –, aussi le reconnut-il dès que la voiture s'arrêta devant.

Beethoven n'y était pas. George crut qu'il était arrivé en avance et décida de l'attendre. Pendant qu'il cherchait une place pour s'asseoir, le garçon qui tenait le comptoir s'avança vers lui et sans même lui demander s'il était bien George Brischdauer, lui dit qu'il avait un message pour lui. Pour ce serveur, le premier client à peau sombre à entrer dans son établissement ne pouvait être que ce Brischdauer qu'on lui avait décrit et qu'il attendait.

Au dernier moment, Beethoven avait changé le lieu du rendez-vous. Il l'attendait maintenant au Weissen Schwan, la taverne du Cygne-Blanc. L'ironie de la situation était que la nouvelle adresse se trouvait dans Kärtnerstrasse, sa rue. Il ne se formalisa pas d'avoir fait ce long chemin jusqu'au Graben pour rien et s'empressa de sauter dans une calèche. Tout le long du parcours, il ne cessa de pester contre les encombrements qui ralentissaient sa course.

Lorsqu'ils atteignirent Neuer Markt, le quartier du nouveau marché, la congestion était telle qu'il préféra descendre de la voiture et continuer à pied. De toute façon, il n'était plus très loin. Il marcha jusqu'à la fontaine Donnerbrunnen, notant au passage les statues autour du bassin, allégories des affluents du Danube. Soliman leur avait appris qu'à l'origine le sculpteur les avait créées nues, mais que l'impératrice, trouvant cette nudité indécente, les avait fait retirer et remplacer. Il continua son chemin et peu après avoir dépassé l'église des Capucins où étaient enterrés les Habsbourg et marché encore quelques dizaines de pas, il arriva enfin au 42, Kärtnerstrasse, où on l'attendait.

Depuis l'entrée, il repéra tout de suite Beethoven. Deux bouteilles de vin rouge, dont l'une déjà vidée, se trouvaient sur la table. Il était en compagnie d'un homme que George ne connaissait pas. Le compositeur l'aperçut pendant qu'il se dirigeait vers eux et d'une voix gaie lança :

— Tiens, voilà le jeune homme que nous attendons !

Il portait les mêmes habits que la veille. Ses cheveux noirs et denses qui ne semblaient pas avoir connu de peigne récemment laissaient échapper quelques mèches sur un front bosselé, dans une frange à la Titus. La lumière crue du jour révéla à George un détail qu'il n'avait pas remarqué sous la lueur douce des candélabres, une fossette appuyée du côté droit du menton. Se tournant vers son commensal, Beethoven dit :

— Voici le prodigieux Brischdauer dont je t'ai parlé.

L'homme, petit et raide, avait des cheveux blancs et était visiblement beaucoup plus âgé. Apparemment myope, il posa sur son nez des bésicles aux verres épais avant de tendre la main à George.

— Nikolaus Zmeskall von Domanovecs, conseiller à la chancellerie de Hongrie à Vienne et excellent violoncelliste. C'est mon indispensable ami, mon ami d'"utilité" comme je m'amuse à l'appeler, continua Beethoven. Sans lui, je ne peux écrire une seule note !

George ne savait pas trop ce que voulait dire Beethoven. Se moquait-il de Zemskall ? Le voyant décontenancé, le compositeur sourit et dit :

— Regarde ce qu'il m'apporte.

Il sortit de sa poche un plumier et l'ouvrit. Plusieurs plumes d'oie bien taillées y étaient rangées.

— Tu vois, je suis trop maladroit pour tailler mes plumes, alors il le fait pour moi, expliqua-t-il. Tu vois pourquoi je tiens à lui ? Mais assieds-toi !

George prit place. Nikolaus Zmeskall qui l'avait regardé en silence jusque-là s'adressa à lui soudain en hongrois, comme si des souvenirs lui revenaient et qu'il voulait tester une hypothèse :

— *Ön Maure fia, aki az eisenstadti Eszterházy palotában dolgozott ?*

— *Igen, miért*, répondit George.

Beethoven qui ne connaissait pas un mot de cette langue parut d'abord étonné. Mais lorsque Zmeskall voulut poursuivre la conversation dans la langue magyare, il l'interrompit, irrité :

— Mais parlez donc allemand, bon Dieu ! s'exclama-t-il.

Zmeskall s'excusa comme un enfant pris en faute. George sentit qu'il faisait très attention à ne pas contrarier son interlocuteur et qu'il était prêt à tout accepter de lui.

— Je lui demandais s'il n'était pas le fils du Maure qui travaillait auprès du prince Nikolaus Esterhazy. Je me souviens, lorsque j'étais en mission à Eisenstadt, le prince avait un page noir qui était de toutes les cérémonies.

— Et alors ?

— Il m'a répondu que oui, ce Maure était bien son père.

— Ah, fit Beethoven en regardant Zmeskall avec un sourire ironique. Sais-tu comment on me surnommait à Bonn dans ma jeunesse ? "Le petit Espagnol noir". Et comment on appelait ma maison ? "La maison de l'Espagnol noir". Sais-tu pourquoi, baron Zmeskall ? À cause de ma peau brun noir. Pour ces gens-là, je devais avoir un ancêtre maure. Quelqu'un, quelque part dans mon ascendance, avait du sang noir !

Il regarda la tête que faisait Zmeskall qui ne savait comment réagir et avec un sourire malicieux lui asséna :

— Tu vois, Zmeskall, moi aussi je suis noir ! Tu ne trouves pas que je ressemble un peu à George ?

Zmeskall ôta ses bésicles pour cacher son embarras et se mit à en nettoyer les verres épais qui ressemblaient à des loupes. George quant à lui s'amusait de voir que le diplomate hongrois ne se rendait pas compte que Beethoven le faisait marcher, encore que George lui-même s'était demandé un instant s'il n'y avait pas une part de vérité dans ce que racontait le compositeur tant il parlait avec conviction. George s'expliqua la gêne de Zmeskall par la peur obsessionnelle des nobles des cours européennes d'avoir du sang noir dans leur généalogie. Il se remémora la reine Charlotte que l'on trouvait laide à cause de ses ancêtres vandales et maures. Il était bien content que Beethoven ait tourné ce préjugé en dérision avec tant d'esprit. Sans transition, en désignant le verre qu'il avait rempli pour lui, Beethoven lança à George :

— Allez, déguste avec nous ce vin robuste des coteaux de Vienne ! Un authentique *heuriger* !

Beethoven leva son verre, une coupe en cristal. Zmeskall et George firent de même. George n'était pas amateur de vin. Il grimaça en avalant la première gorgée. Il trouvait la boisson râpeuse et légèrement acide. Sa mimique amusa Beethoven :

— Le *heuriger* d'ici est toujours un peu vert. Pour mieux l'apprécier, il faut ajouter du sel de plomb pour l'adoucir.

Il n'avait pas fini de parler qu'il regarda vers la porte de la taverne et s'écria :

— Tiens, une surprise, voilà *milord* Falstaff !

George suivit son regard et aperçut la silhouette massive de Schuppanzigh. Son embonpoint excessif faisait effectivement penser au bouffon de Shakespeare. Il les rejoignit, s'assit en soufflant, délivré du supplice de devoir se déplacer. Beethoven paraissait vraiment de bonne humeur, peut-être un peu aidé par ce *heuriger* dont il vida rapidement une autre coupe :

— J'ai eu une idée en te voyant arriver, dit-il à Schuppanzigh. Je vais écrire une pièce intitulée *Éloge de l'obèse* ! Rien que pour toi !

Il dominait la conversation et malgré les piques qu'il ne cessait de leur lancer, Zmeskall et Schuppanzigh l'écoutaient sans protester.

Quand Zmeskall indiqua qu'il devait partir à cause d'une obligation urgente à la chancellerie, Beethoven lui dit qu'il le préviendrait avant que sa dernière plume d'oie soit usée et qu'il se trouve à court. Tout en le regardant enfiler son manteau et réajuster ses lunettes, le compositeur subitement inspiré lança :

— Tu sais que parfois je mets des lunettes moi aussi ? Je vais nous écrire une petite pièce pour alto et violoncelle, *Duo avec deux paires de lunettes obligées* !

Zmeskall trouva l'idée très drôle :

— Oui vraiment, ce serait amusant. On le jouera en même temps que l'*Éloge de l'obèse* !

Cette fois-ci, George ne put s'empêcher de rire de bon cœur. En regardant Zmeskall s'en aller, il se demanda quels autres services ce baron diplomate pouvait bien rendre à Beethoven tant leur relation lui semblait étrange.

Schuppanzigh avait apporté avec lui des feuillets de la partition d'un nouveau quatuor de Beethoven qu'il répétait pour le prochain concert. Il n'était pas attendu mais il tenait à voir Beethoven rapidement au sujet de quelques passages de la pièce. Il s'était d'abord rendu chez lui, mais ne l'ayant pas trouvé, il l'avait cherché dans les lieux qu'ils avaient l'habitude de fréquenter. Il avait commencé au Schwarzen Kamel, un restaurant et bar à vin près du Graben, puis il était allé au café Taroni avant de venir ici. S'il ne l'avait pas trouvé là, il aurait continué sa recherche au restaurant Jahn. Il sortit un des feuillets du premier mouvement et montra à Beethoven un passage annoté : "Regarde, dit-il, il y a là des difficultés d'exécution insurmontables. Il faudrait le réécrire ou du moins simplifier…"

George ne s'attendait pas du tout à la scène qui suivit. D'un coup, la bonne humeur du compositeur disparut. Furibond, le regard assombri, il hurla : "Est-ce que je me soucie de vos boyaux de chat lorsque l'inspiration me visite ? On ne touche pas à ma musique ! Tu le joues comme je l'ai écrit !" Il prit les feuillets et les jeta à Schuppanzigh. "Ne me dérange plus pour ça ! – Je pensais que…, commença Schuppanzigh. – Eh bien non ! Tu n'as rien à penser !" coupa Beethoven. Schuppanzigh se leva lourdement, reprit sa liasse de feuillets, tourna le dos et s'en alla sans un mot de plus.

Schuppanzigh avait à peine disparu que Beethoven fut pris de regrets.

— J'ai été odieux, non ? Ne te méprends pas, Schuppanzigh est un musicien remarquable. Non seulement je l'estime beaucoup, mais lui aussi m'est indispensable. Personne n'interprète mes quatuors comme lui. Je vais devoir m'excuser auprès de lui.

Il y avait de quoi être déboussolé par ce comportement. Schuppanzigh et Zmeskall n'étaient pas seulement de très bons musiciens qui appréciaient et défendaient la musique de Beethoven, mais également des amis dont il adorait la compagnie et avec lesquels il partageait table et bon vin. Des intimes en quelque sorte. Pourtant, il ne les traitait pas toujours de manière convenable. Comme cela doit être difficile d'être l'ami de Beethoven ! pensa George.

Ils étaient maintenant seuls. Leur conversation était chaleureuse. Beethoven trouvait le parcours de George intéressant ; il était différent et talentueux, sa compagnie le changeait des Viennois qu'il jugeait superficiels, des gens qui ne pensaient qu'à boire, à rire et à danser. Il promit de l'introduire et de le recommander auprès des mécènes de la ville et, comme pour joindre l'acte à la parole, il lui tendit une lettre qu'il sortit de sa poche :

— Pour le baron Wetzlar, un homme fort riche et un protecteur de

musiciens. Cela vaut la peine de le rencontrer.

George le remercia :

— Je suis vraiment touché par l'amitié que tu me témoignes.

Beethoven le regarda, farfouilla dans l'une de ses poches, sortit des lunettes qu'il portait rarement, les posa sur son nez, et regarda encore George :

— Tu sais pourquoi tu me plais ? Parce qu'on est tous les deux noirs, mais qu'en plus toi tu es beau !

Il remit les lunettes dans sa poche et se leva.

Il était temps de se rendre chez la comtesse Guicciardi.

*

Rentrant chez lui après le dîner, George ne put résister à sa curiosité : il voulait connaître le contenu de la lettre que lui avait remise Beethoven. Il déplia le pli non scellé. La longueur de la missive dont l'écriture n'était pas toujours facile à déchiffrer le surprit. Il se mit à lire :

Au baron Alexander Wetzlar von Plankenstern

Vienne, de chez moi, 18 mai 1803.

Bien que nous ne nous soyons jamais parlé, je prends toutefois la liberté de vous recommander le porteur de cette missive, M. Brischdauer, en tant que virtuose très habile et tout à fait maître de son instrument – il joue aussi, outre ses concertos, de remarquables quatuors. Je souhaite vivement que vous lui procuriez encore beaucoup d'autres relations. Il a déjà eu l'avantage de se révéler à Lobkowitz, Fries et à tous les autres amateurs distingués de musique.

Je crois qu'il ne serait pas du tout mauvais que vous le meniez un soir chez Thérèse Schönfeld, où, à ce que je crois savoir, maints amis se réunissent ou bien chez vous. Je sais que vous-même aurez à me remercier de vous avoir fait faire cette connaissance.

Tous mes meilleurs vœux, mon cher Baron.

Votre tout dévoué Beethoven.

George replia la lettre. Il n'avait plus aucun doute, Beethoven était un homme bon et généreux.

XLIII

La soirée chez la comtesse Guicciardi avait permis d'approfondir leur relation qui, au-delà d'une sympathie réciproque, se mua bientôt en une amitié véritable qui portait en elle une affection qui n'apparaissait pas dans ce qui liait Beethoven à tous les autres, même à Zmeskall ou Schuppanzigh. Beethoven avait imposé George à son cercle d'amis. Pendant les mois de mars, avril et mai 1803, ils devinrent inséparables. Il n'y avait point de jour qu'ils ne se retrouvent, soit lors d'une soirée musicale chez un aristocrate, soit dans un des cafés et tavernes que Beethoven avait l'habitude de fréquenter, soit tout simplement pour une longue promenade dans Vienne et ses environs. George avait intégré le cercle qui gravitait autour du compositeur et dont la diversité l'impressionnait : des musiciens de toutes origines, des princes et des mécènes prêts à lui ouvrir généreusement leurs bourses. Au départ, de peur d'oublier leurs noms, il s'était amusé à faire une liste. Dans la colonne "Musiciens et autres comparses", il avait noté : Ignaz Schuppanzigh, Ferdinand Ries, Karl Czerny, Anton Schindler, Domenico Dragonetti, Wenzel Krumpholz… ; dans celle "Princes, comtes et barons", il avait inscrit : Nikolaus von Zmeskall, Karl von Lichnowsky, Joseph Franz von Lobkowitz, Andreï Razoumovsky… Puis il avait renoncé, de nouvelles têtes apparaissant et d'autres disparaissant rapidement.

Une chose l'étonnait cependant, la fidélité indéfectible d'un petit cercle d'amis malgré la manière rogue avec laquelle Beethoven les traitait parfois. Il lui arrivait de les appeler ses "amis d'utilité" et de les accabler de sarcasmes. Ainsi, Zmeskall non seulement lui taillait ses plumes, mais accomplissait également pour lui de multiples tâches de la vie quotidienne devant lesquelles Beethoven était désarmé, Ries faisait souvent office de garçon de courses et Schuppanzigh, pourtant toujours le premier à jouer ses quatuors, était une cible incessante de moqueries. Un jour où George avait paru quelque peu interloqué d'entendre Beethoven demander à Zemskall de lui procurer un domestique, le compositeur lui avait confié avec un certain cynisme : "Un ami ne vaut que par ce qu'il peut m'apporter." Mais moi, que lui apporté-je donc, avait pensé George non sans appréhension.

Un moment, gai, jovial et plein d'entrain, puis soudain en rage pour un propos innocent qui lui déplaisait ou qu'il jugeait inapproprié… avec des explosions de colère suivies aussitôt de remords qui le poussaient ensuite à écrire des lettres d'excuses, ainsi était Beethoven. George avait aussi constaté que contrairement aux musiciens de la génération de Haydn qui se considéraient comme les obligés des princes qui les employaient, Beethoven

affichait son indépendance avec insolence. À ses yeux, le talent primait sur le rang qu'on occupait dans la société. Il avait dit à George qu'à l'école de la musique on n'apprenait pas, on se battait ! Et Ries lui avait même rapporté qu'une fois, lors d'une de ses fameuses colères, Beethoven avait eu à l'encontre du prince Lichnowsky, qui pourtant l'avait accueilli à Vienne, logé, nourri et subventionné, ces mots : "Prince, ce que vous êtes, vous l'êtes par le hasard de la naissance. Ce que je suis, je le suis par moi-même. Des princes, il y en a et il y en aura encore des milliers. Il n'y a qu'un seul Beethoven !"

Jusqu'ici cependant, les choses se passaient au mieux avec George. Au-delà du compagnonnage amical entre eux s'était établie une relation presque fraternelle d'aîné à cadet, entre un compositeur et musicien confirmé et un plus jeune, doué et déjà très brillant, mais cherchant encore sa voie. Il semblait que Beethoven avait trouvé en George quelque chose d'intangible que lui-même ne pouvait définir, mais qui assurément lui manquait dans ses relations humaines.

*

En rentrant du petit-déjeuner qu'il avait l'habitude de prendre à l'un des cafés de Stephansplatz, George trouva une lettre glissée sous sa porte. Examinant l'enveloppe, il sut tout de suite que la lettre venait de Beethoven, car qui d'autre écrivait son nom "Brischdauer" ? Il lut :

> *À George Polgreen Brischdauer*
>
> *Viens aujourd'hui, mon cher B., à douze heures chez le comte Deym, c'est-à-dire où nous avons été ensemble avant-hier. On désire peut-être t'entendre jouer quelque chose de toi. À toi de décider. Moi, je ne peux pas y être avant une heure et demie, et en attendant, je me réjouis tout simplement à la pensée de te voir aujourd'hui.*
>
> *Ton ami*
>
> *Beethoven.*

George sourit. Le comte Deym n'était autre que le mari de Susanna Guicciardi, la comtesse qui les avait invités à dîner peu après leur rencontre. Il souriait parce que lors de ce dîner il avait découvert quelque chose : Beethoven avait l'air amoureux. Non pas de la comtesse, mais de sa fille Giulietta. Il l'avait tout de suite deviné en voyant la façon dont Beethoven regardait cette jeune fille aux yeux d'un bleu sombre et au joli minois auréolé de boucles brunes. Tout doute l'avait quitté lorsqu'elle avait demandé à Beethoven, en minaudant, de lui faire plaisir en lui jouant *sa* sonate – George découvrait ainsi qu'il avait écrit une sonate pour elle – et que Beethoven, qui pouvait être si contrariant, s'était docilement dirigé vers le piano alors même

que tous les invités s'étaient déjà levés pour prendre congé, qui enfilant son manteau, qui ses gants, qui mettant son chapeau. Personne n'avait osé bouger dès le moment où commencèrent à s'égrener les premières notes, si bien que tout le monde avait écouté en silence, debout. La mélancolie méditative empreinte de tristesse de l'*adagio sostenuto* du premier mouvement, la grâce aérienne de *l'allegretto* du second et l'agitation furieuse du *presto agitato* final s'équilibraient en un ensemble parfait qui avait profondément touché George.

Au fil des jours, leur intimité se développa à tel point que Beethoven se laissa aller à des confidences. Ainsi, pendant l'une de leurs conversations, quand George était revenu sur la sonate dédiée à Giulietta pour en vanter une fois de plus les qualités, Beethoven n'avait pu se retenir de dire :

— Je suis amoureux d'elle !

George avait remarqué la façon dont celui-ci l'avait couvée des yeux lors de sa première soirée chez la comtesse Guicciardi. Beethoven s'exprimait comme un adolescent amoureux pour la première fois.

— Depuis combien de temps es-tu amoureux d'elle ? s'enquit George.

— Deux ans déjà. Dès la première leçon de piano que je lui ai donnée.

— Ah, elle a été ton élève ? dit George

— Oui. Quand je suis entré dans la salle de musique où elle m'attendait assise au piano, j'ai tout de suite été frappé par sa beauté si différente de celle de la plupart des femmes d'ici : une vraie beauté méditerranéenne ! Tu sais, elle vient de Trieste. Lorsque j'ai pris sa main, pour l'aider à bien placer ses doigts sur le clavier, je n'ai pas pu m'empêcher de frissonner. Et quand elle a levé la tête et m'a regardé avec ses grands yeux, ce fut le coup de grâce, j'étais conquis.

— Sais-tu au moins si elle t'aime aussi ?

— Oh oui, j'en suis presque certain. Quand je lui ai dédié cette sonate, la *Sonate nº 14* qui est mon opus 27 nº 2, elle m'a fait cadeau d'une miniature.

Il l'avait sur lui. Il ouvrit le petit boîtier qui la contenait. George saisit la miniature en ivoire et l'examina. Le portrait ressemblait à Giulietta, jolie avec ses boucles brunes et son décolleté mais aussi, fait remarquable, l'artiste avait bien saisi ce que George avait lui aussi observé lorsqu'il avait rencontré la jeune femme, ce regard qu'il avait trouvé quelque peu fuyant et qu'il n'avait pas aimé sans trop savoir pourquoi.

— Elle est belle, n'est-ce pas, reprit Beethoven.

— Euh oui, dit George. Mais tu sais, Ludwig, il n'y a pas que la beauté et…

— Oui, interrompit Beethoven, elle a aussi la grâce qui va avec la beauté. Tout comme en musique où…

Il continuait à parler. Il l'idéalisait, lui attribuant des vertus et des sentiments que George ne voyait pas. Ce dernier avait l'impression que ce musicien si admiré, à trente-trois ans, son aîné de neuf ans, était son benjamin en matière d'affaires de cœur. Instruit par ses aventures amoureuses à

Londres, George plaçait Giulietta dans la catégorie des coquettes qui jouaient et abusaient de leur charme. Toutefois il ne dit rien de ce qu'il pensait et, lorsque Beethoven eut terminé son panégyrique de Giulietta, il lui demanda simplement :

— Tu penses qu'elle serait prête à t'épouser ?

Pour la première fois, George sentit son ami hésiter quelque peu :

— Je sais qu'elle m'aime.

Après un silence, il ajouta, d'une voix atone :

— Mais est-ce que ses parents laisseront leur fille devenir la femme d'un *van* ?

Sur le champ, George n'avait pas compris. Ce ne fut que plus tard qu'il découvrit que, follement amoureux, Beethoven avait mis de côté son mépris pour les titres nobiliaires et tenté de faire accroire aux parents de Giulietta que le *van* de ses aïeux bataves était l'équivalent de la particule nobiliaire germanique *von*. Eh oui, Ludwig pouvait transiger sur ses principes et faire des compromis, voire des compromissions, quand il y allait de son intérêt. La vie amoureuse de son ami et mentor était complexe et paradoxale. Nombreuses étaient les jeunes femmes attirantes qui admiraient son génie musical et il n'arrêtait pas de s'amouracher tantôt de l'une, tantôt de l'autre. Cependant, aucune d'elles ne s'était réellement éprise de lui, du moins jusque-là. Et même, on racontait que l'une d'elles, une certaine Magdalena Willmann, avait rembarré ses avances de façon brutale en lui crachant à la figure qu'il était "laid et à moitié fou". George se demandait si Giulietta, la présente bien-aimée, allait se montrer bien différente.

Quoi qu'il en soit, il était heureux à l'idée d'être de nouveau invité chez la comtesse Deym et d'y retrouver son ami.

*

Comme prévu, ses hôtes le sollicitèrent pour jouer et il se plia volontiers à leurs desiderata. On l'applaudit lorsqu'il proposa d'interpréter deux pièces plutôt qu'une seule comme ils le lui avaient demandé. Le premier morceau fut un solo de violon, celui-là même qu'il avait joué lors de sa première apparition publique à Londres, pendant l'entracte d'une représentation du *Messie*. Le second fut un rondo de sa composition qui se terminait par un *prestissimo* vertigineux. La réception fut chaleureuse. Beethoven, qui était arrivé juste à temps chez les Deym pour l'entendre jouer, se montra élogieux. Après tout, n'était-il pas un peu son protégé ? Dans d'excellentes dispositions, enchaînant sur les dernières notes de George, il s'installa à son tour au piano et improvisa un caprice, plein d'humour, qu'il annonça être un "portrait musical d'un ami farfelu, George Brischdauer". Puis, de façon spontanée, George le rejoignit avec son violon et les deux compères s'accordèrent pour improviser sur un thème de Haydn, dans l'allégresse générale. À la fin de la

prestation, aucun des deux ne sut qui avait eu l’idée le premier, mais ils étaient tombés d’accord : Beethoven écrirait une sonate pour violon et piano pour George et ils l’exécuteraient ensemble !

XLIV

L’idée d’un concert avec Beethoven ne quittait plus George, il y pensait sans cesse. Il avait joué avec Haydn, il allait jouer avec Beethoven ! Ils n’allaient pas exécuter une pièce du répertoire existant, mais une musique composée pour l’occasion, une sonate spécifiquement écrite pour lui. C’était la consécration. Afin de souligner le caractère exceptionnel de l’événement, il préférait que ce concert se tienne dans un lieu public plutôt que dans un salon privé comme cela se faisait d’habitude pour une nouvelle pièce.

À sa grande déception, il découvrit que, contrairement à Londres et Paris, Vienne n’avait pas de salles de concert à proprement parler, malgré sa vie musicale riche. La seule possibilité, lui avait-on indiqué, était de louer la salle d’un théâtre un jour de relâche, ou alors, un restaurant avec une grande salle, tel le restaurant Jahn, qu’il connaissait bien. Celui-ci possédait une salle de bal que l’on utilisait aussi pour des concerts. D’ailleurs, Mozart en son temps y avait joué, et Beethoven aussi. Le problème était qu’elle était trop petite pour l’événement qu’il envisageait, et pas assez haute de plafond pour qu’un violon produise tous ses effets.

Ne sachant trop que faire, George s’en ouvrit à Schuppanzigh, sans savoir qu’outre le quatuor du prince Lichnowsky il dirigeait aussi les concerts publics qui se tenaient au parc Augarten. Schuppanzigh lui offrit tout naturellement de le programmer à l’un des *Morgenkonzerte* qui se tenaient dans le grand pavillon du parc, en sus du programme déjà établi. George se souvenait bien de ces concerts du matin : lorsqu’il était enfant, son père et Soliman l’y avaient emmené une fois pour voir et écouter Wolfgang jouer.

*

George, comme beaucoup d’autres autour de lui, avait découvert que Beethoven avait une tendance à la procrastination et qu’il avait aussi l’habitude de travailler sur plusieurs œuvres à la fois. Pour ces raisons, il essayait de le relancer chaque fois qu’il pouvait. Finalement, convaincu que, pour l’amener à achever sa tâche, il fallait fixer une date butoir, il réussit à arracher à Beethoven un engagement ferme pour le dimanche 22 mai 1803. Il en informa aussitôt Schuppanzigh.

Cependant les jours passaient. Deux semaines avant la date retenue, George était sérieusement inquiet. S’il n’avait pas bientôt la partition, il n’aurait pas le temps nécessaire pour répéter afin de se hisser à la hauteur du pianiste avec lequel il allait se mesurer, Beethoven lui-même. Il lui fallait donc absolument

trouver un moyen pour que ce dernier finisse sa composition.

L’occasion se présenta une dizaine de jours avant la date retenue. Beethoven l’avait invité à l’une de ses promenades quotidiennes. En effet, le compositeur avait pour habitude de marcher chaque jour, quel que fût le temps. Quand cela le prenait, il faisait le tour de la ville non pas une fois, mais deux. Il se promenait souvent seul, vêtu d’une redingote mal ajustée ou d’un grand par-dessus noir, la poche déformée par un journal ou un gros carnet. Il marchait la tête en avant, volontaire, d’une démarche rapide et brusque, totalement plongé dans ses pensées. Soudain il s’arrêtait, sortait le carnet de sa poche, se mettait à gribouiller fébrilement puis repartait à la même cadence.

Parfois cependant, il invitait un ami à l’accompagner. Son comportement changeait alors du tout au tout : au lieu du promeneur solitaire plongé dans ses méditations, il devenait un homme plein de verve qui discutait de ses lectures et de ses convictions philosophiques, partageant ses réflexions sur la vie et le monde qui l’entourait.

Comme il était de notoriété publique que Beethoven changeait de logement très souvent, vivant parfois à cheval entre deux appartements, George s’assura qu’il n’avait pas encore déménagé pour le nouveau lieu que Ries lui avait trouvé dans la maison Pasqualati, à l’intérieur du Bastion, et qu’il habitait toujours au Theater an der Wien, où le directeur lui avait offert un logement à titre gracieux, le temps de composer en contrepartie un opéra.

Le Theater an der Wien, théâtre récemment construit, se trouvait hors des murs de la ville, au bord de la petite rivière Wien. Comme George ne savait pas exactement où il se situait, il quitta son domicile de la rue Kärtner assez tôt pour être sûr d’être à son rendez-vous à l’heure convenue.

En fait, il le trouva facilement. Un gardien lui indiqua l’appartement du compositeur. Il frappa à la porte et fut surpris de voir Beethoven lui-même lui ouvrir, en robe de chambre et pieds nus. Manifestement, il n’était pas prêt. Il le fit entrer dans le salon et demanda à George de patienter pendant qu’il se changeait.

George fut effaré par le désordre qui régnait dans la pièce : des manuscrits et des livres empilés çà et là, un reste de repas froid sur une table où se dressaient deux bouteilles de vin à moitié vidées, des habits sales jetés sur un sofa. Près de la fenêtre trônaient deux pianos dont un n’avait pas de pieds. Sur un petit tabouret au milieu de la pièce se tenait une cafetière qui rappela à George ce que Zmeskall lui avait dit, que Beethoven aimait préparer son café lui-même, avec exactement soixante grains de café. Il se demanda comment le compositeur pouvait se concentrer et écrire dans un tel capharnaüm.

*

Beethoven proposa pour leur promenade un trajet inhabituel. Ils longèrent le petit cours d'eau qui avait donné son nom au théâtre, puis traversèrent le Glacis en direction du grand parc boisé du Prater. Bien entendu, ils conversaient tout le long du parcours. Beethoven avait tendance à parler fort comme si George ne l'entendait pas bien, et à l'inverse, il se faisait répéter assez souvent une phrase qu'il n'avait pas bien saisie ou demandait qu'on articule mieux.

Ils commencèrent leur conversation par des propos anecdotiques, mais peu à peu glissèrent sans s'en apercevoir vers des choses plus personnelles. Ils découvrirent certaines similitudes dans leur enfance : des pères qui, soupçonnant leur talent, les avaient forcés à répéter de façon infernale à des heures indues, les avaient fait passer pour plus jeunes qu'ils n'étaient pour mieux les exploiter et qui dilapidaient l'argent de la famille, l'un au jeu, l'autre dans l'alcool. Ils parlèrent ensuite de ce qu'ils aimaient en dehors de la musique, notamment de leurs lectures. Beethoven fut surpris d'entendre George lui dire que Shakespeare était l'un de ses auteurs préférés, ignorant que George avait reçu une éducation anglaise et que des personnages comme Othello, Hamlet, Falstaff et Macbeth faisaient partie de son univers intellectuel. Beethoven lui aussi aimait Shakespeare et il laissa entendre à George qu'il écrirait peut-être un jour de la musique sur l'un des thèmes du dramaturge. Des trois auteurs allemands que mentionna Beethoven – Goethe, Schiller et Kant – George n'était familier qu'avec le dernier, à cause de sa théorie des "univers-îles" que Haydn avait évoquée avec l'astronome Herschel.

Quand ils atteignirent le Prater, ils étaient en pleine nature. Ils n'étaient pas loin de la ville et pourtant aucune trace humaine n'était visible. Le gazouillis des oiseaux dominait tous les autres sons autour d'eux. Après quelques pas, Beethoven s'arrêta. Il se tint immobile pendant un moment en une concentration profonde. Il leva ensuite les yeux vers le sommet des arbres, puis baissa la tête et, après avoir balayé du regard la végétation alentour, se remit en marche. George crut que le maître s'était arrêté pour mieux savourer le chant des oiseaux et, pour montrer qu'il était bien en diapason avec lui, il dit :

— N'est-ce pas magnifique ces chants d'oiseaux ? Moi qui n'y connais pas grand-chose, j'ai reconnu dans ce gazouillis le chant d'un pinson des arbres.

Beethoven le regarda comme s'il ne comprenait pas très bien de quoi il lui parlait.

— Quels chants d'oiseaux ? Quel pinson ? demanda-t-il.

George se rendit compte que son compagnon n'avait rien entendu. Gêné, il essaya de se rattraper.

— Euh, je voulais dire, n'est-ce pas magnifique tout ce que nous présente la nature, les chants des oiseaux, le bruit du vent, les arbres, les fleurs…

— Ah, dit Beethoven, tu ne peux savoir comme je suis heureux d'errer

parmi les arbres, les herbes et les rochers.

Il repéra une grosse roche plate bordant le chemin, s'y dirigea, s'assit et sortit son calepin. Il gribouilla des signes qui semblaient être des notes de musique accompagnés de quelques mots. George, assis à côté de lui, pour ne pas être indiscret, faisait attention à ne pas regarder ce qu'écrivait le compositeur.

Ce dernier leva la tête et regarda George :

— Je te le dis, je préfère un arbre à un homme !

Il se tut un moment puis la voix se fit confidentielle :

— Je vais te confier ceci, George. Il y a exactement un an, j'étais au plus mal : mes oreilles bourdonnaient, mon estomac me faisait horriblement souffrir. Pire encore, j'étais dégoûté de la perfidie des hommes. Je me sentais totalement déprimé. Vivre n'avait plus aucun sens pour moi, j'étais prêt à quitter ce monde. Ce qui m'a sauvé, c'est que j'ai quitté Vienne et suis allé m'installer dans un petit village, Heiligenstadt, en pleine nature. J'étais seul avec les arbres, les ruisseaux, les vignobles, les rochers et par beau temps, je pouvais apercevoir de loin la chaîne des Carpates. Tout à coup, je me suis mis à revivre ! Comment avais-je pu penser un seul instant quitter ce monde avant d'avoir donné tout ce que je sentais germer en moi ? Je suis rentré de là revigoré, prêt à saisir le destin à la gorge. Depuis, ma musique est plus que de la musique. Elle est un message que je transmets au monde, un message de paix, de fraternité et de liberté. Elle doit faire jaillir le feu de l'esprit de l'homme. Voilà ce que la nature m'a apporté.

Il remit le calepin dans sa poche et se leva. George quant à lui n'avait jamais vraiment apprécié la nature. Certes, il avait participé à quelques chasses en Angleterre, mais c'était davantage pour lui une activité sportive et mondaine qu'une occasion de contempler le paysage. Il avait passé toute sa vie dans les villes et les palais. De tout ce que lui avait dit son père sur la nature à la Barbade, il n'en avait retenu que le côté hostile : le soleil abrutissant les travailleurs des plantations, les pièges meurtriers que la forêt tendait aux fugitifs, les tornades tropicales qui emportaient tout sur leur passage. Jamais il n'avait pensé que la nature avait des propriétés apaisantes, voire un pouvoir de guérison.

Ils reprirent leur balade, faisant maintenant chemin vers la ville. Dans une demi-heure, ils franchiraient les murs du Bastion et leur promenade serait terminée. Il était temps qu'il fasse état de sa préoccupation sans pour autant donner à Beethoven l'impression qu'il le harcelait. Avec tact, il demanda ;

— Si je peux me permettre, les notes que tu as écrites dans ton calepin tout à l'heure, étaient-elles sur la nature ou sur la musique ?

— La musique, bien sûr ! répondit Beethoven. Tout ce que l'on ressent aboutit à la musique : l'amour, la joie, la tristesse, la beauté. La musique est une révélation plus haute que toute sagesse ou philosophie.

George sentit qu'il tenait là enfin l'occasion d'introduire son sujet :

— C’est mon sentiment aussi. Quand je joue, c’est le violon qui me possède et tout mon être devient musique. Notre concert du 22 mai me remplit déjà de bonheur.

— Ah, notre concert ? dit-il, comme s’il ne s’en souvenait plus. Tu as dit le 22 mai ?

— Oui, et c’est bientôt, dans moins de deux semaines…

— Je n’ai pas encore commencé, rien esquissé même. Après avoir terminé ma *Deuxième Symphonie*, j’ai été tout de suite accaparé par une troisième, une symphonie pour célébrer Bonaparte.

George s’arrêta brusquement, comme frappé par une balle. L’air stupéfait, il regarda son interlocuteur :

— Bonaparte ? Une symphonie pour Bonaparte ?

Ce fut au tour de Beethoven d’être étonné par la réaction de Bridgetower.

— Tu ne connais pas Bonaparte ? s’exclama-t-il.

D’une voix enthousiaste, il se mit à expliquer. Une longue histoire.

Depuis son jeune âge, il était nourri des idées de l’*Aufklärung*, l’âge des Lumières allemand. À l’université de Bonn, où il s’était inscrit brièvement en 1789, circulaient des pamphlets et des poèmes exaltant la Révolution française, et un de ses professeurs avait même traduit *La Marseillaise* en allemand. Cela l’avait poussé à embrasser avec enthousiasme l’idée républicaine. Une fois à Vienne, il s’était mis à fréquenter les soirées musicales organisées à l’ambassade de France où il allait faire une rencontre importante : celle de Rodolphe Kreutzer, le plus grand et le plus prestigieux violoniste d’Europe. Celui-ci l’avait présenté à l’ambassadeur, un général nommé Bernadotte. Au fil des conversations, ce dernier n’avait cessé de lui parler de Bonaparte, de ses exploits, de ses victoires sur les monarchies féodales, de sa conquête fulgurante du pouvoir. Alors Bonaparte était devenu dans son esprit le sauveur de la Révolution, l’incarnation de ses idéaux, l’homme visionnaire à la tête d’une humanité fraternelle, l’égal des grands consuls romains, un dieu laïque descendu de l’Olympe ! Comment le célébrer sinon en composant une symphonie à sa gloire ?

George n’en revenait pas. Élevé dans le sérail de l’aristocratie anglaise, il considérait Bonaparte comme un usurpateur, un individu assoiffé de pouvoir, l’“ogre de l’Europe” ainsi qu’on l’appelait outre-Manche. Plus encore, et cela le touchait d’une façon toute personnelle, cet homme avait rétabli l’esclavage pourtant aboli par la Révolution. Comment un tel individu pouvait-il incarner la liberté ?

Il écouta, ne dit rien de ce qu’il pensait, ne voulant pas s’embarquer sur un sujet qui les détournerait de son but. Il préféra plutôt rebondir sur un nom que Beethoven avait prononcé : Kreutzer !

— Je connais Kreutzer, dit-il. Je l’ai rencontré à Paris. Un grand violoniste. Il a assisté à ma première au Concert Spirituel et m’a même félicité. Il était donc à Vienne ?

— Oui. Nous avons joué ensemble et je l’ai trouvé très bien.

— Après Kreutzer, c’est moi qui vais jouer avec toi, dit George. J’espère que tu me trouveras très bien aussi, ajouta-t-il en plaisantant.

— Je n’en doute pas un instant. Je te le dis en toute sincérité, tu es le seul violoniste que je connaisse qui soit du même niveau que Kreutzer.

George fut touché par cet éloge spontané. Il évita de réagir au compliment et dit :

— Puisque tu n’as pas commencé à écrire notre sonate, peut-être qu’en reportant le concert d’un ou deux jours cela te donnera le temps de la terminer.

— Bonne idée. Reportons le concert de deux jours alors. Cela me suffira.

— D’accord. Le 24 mai donc. Espérons que cela ne posera pas de problème de programmation à Schuppanzigh.

George était content. Il avait obtenu ce qu’il voulait, une date ferme.

XLV

Le lendemain de sa promenade avec George, Beethoven suspendit son travail sur la symphonie “Bonaparte” pour enfin s’attaquer à la sonate pour violon et piano qu’il avait promise à son jeune ami. Le temps pressait, on n’était plus qu’à dix jours de l’événement. Il devait l’écrire très rapidement, ce qui était inhabituel chez lui. Alors que Mozart était réputé pour sa capacité à concevoir toute une œuvre dans sa tête, même pendant qu’il jouait au billard, et à écrire les partitions d’un trait, presque sans ratures, ce n’était pas le cas de Beethoven. Composer représentait un combat incessant pour lui : d’abord il jetait des esquisses sur le papier à partir des notes prises çà et là sur un calepin, par la suite reprises et corrigées, puis une fois la pièce complétée, il lui faisait subir encore révision sur révision avant d’aboutir à la forme qu’il jugeait satisfaisante.

La sonate qu’il se proposait de composer avait pour singularité d’être pensée pour une personne en particulier : *George*. Il avait déjà dédié des pièces à des bienfaiteurs et à des amis musiciens, mais il ne les avait pas eus du tout à l’esprit quand il écrivait. La musique qu’il composait était pensée pour elle-même, pour sa beauté intrinsèque, pas pour ses destinataires. Ainsi par exemple, les trois premiers trios pour piano, violon et violoncelle qu’il avait dédiés à Lichnowsky auraient aussi bien pu l’être à Lobkowitz sans qu’il en change une note. Auparavant deux de ses amis, Wenzel Krumpholz et Johann Punto, lui avaient déjà demandé de leur écrire des sonates, l’un pour mandoline, l’autre pour cor. Mais plutôt que les commanditaires, il avait eu en tête leurs instruments quand il les avait composées.

Cette fois c’était différent, il écrivait *pour* George, le violoniste hors pair. Aussi cette sonate devait être à la hauteur de son talent, avec des exigences techniques que lui seul pouvait surmonter. Corollairement, sa partie au piano devait obéir aux mêmes exigences. À la différence des sonates classiques qui privilégiaient l’un ou l’autre instrument, il lui fallait ici établir entre deux virtuoses un dialogue vigoureux, d’égal à égal, presque comme un concerto où le pianiste aurait occupé la place de l’orchestre.

Il lui revint soudain qu’en son temps il avait trouvé que l’*allegro* final de sa *Sonate en la majeur*, opus 30 n° 1, dédiée à Alexandre Ier de Russie un an auparavant, était trop brillant pour cette pièce au point de la déséquilibrer. Il avait alors pensé à le remplacer par un *allegretto* davantage dans l’esprit du morceau. Il voyait bien ce finale, une tarentelle jubilatoire et exubérante, devenir celui de la nouvelle sonate. Il tenait là son troisième mouvement. Il ne lui restait plus qu’à composer les deux premiers.

Il avait toujours pensé que le finale d'une œuvre devait refléter la densité et l'intensité du premier mouvement. Cette fois-ci, il allait lui falloir travailler à rebours, faire de telle sorte que le premier soit à la hauteur du troisième.

Quelques mois auparavant, il avait esquissé quelques notes pour un projet de sonate qui n'avait pas abouti. Il les avait mises de côté et n'y avait plus pensé. Il les reprit et, porté par la même énergie et la même passion qui l'animaient pour sa symphonie "Bonaparte", il alla très vite. Quatre jours lui suffirent pour terminer ce premier mouvement. Il en était satisfait : une brève introduction solennelle *adagio sostenuto,* où le violon et le piano jouaient l'un après l'autre, préparant l'auditeur à la joute des deux musiciens qui allaient s'affronter par la suite sans merci dans un *presto* éblouissant, comme pour s'arracher mutuellement la parole.

Le 22 mai, deux jours avant le concert, George n'avait rien reçu de Beethoven. Inquiet à l'idée de se présenter sans répéter à ce concert qu'il considérait le plus important de sa vie et auquel assisterait l'élite musicale de Vienne, il décida de se rendre au Theater an der Wien pour essayer de faire pression sur le compositeur ; George savait bien que celui-ci pouvait être très déplaisant quand on le dérangeait pendant son travail, mais il n'avait plus le choix.

Tout se passa bien. Beethoven était en chemise de nuit, en train de compter ses grains de café pour préparer sa boisson. Après une brève conversation, à la grande déception de George, il lui indiqua que seuls deux mouvements étaient prêts, le premier et le troisième, qu'il travaillait encore sur le deuxième. Il promit de lui remettre la partition complète un peu plus tard dans la journée, ou alors, Ferdinand Ries la lui apporterait tôt le lendemain, la veille du concert.

*

Après le départ de George, Beethoven se mit frénétiquement au travail. En fait, après avoir terminé ce premier mouvement, il avait totalement cessé de penser à la sonate. Il l'avait mise de côté. De nouvelles idées pour sa troisième symphonie, la "Bonaparte", l'avaient accaparé. Mais maintenant qu'il lui restait moins de quarante-huit heures avant le concert, il ne pouvait plus procrastiner, il fallait qu'il s'y mette et qu'il achève cette sonate.

Toujours en chemise de nuit, il s'installa au piano dépourvu de pieds dont il avait posé la caisse directement sur une table ; cela, prétendait-il, lui permettait d'en sentir les vibrations, une façon d'"entendre" la musique. Ce n'était plus un secret, le compositeur devenait en effet de plus en plus dur d'oreille.

Il se mit à composer. Il voulait que ce deuxième mouvement fût en total contraste avec l'énergie incandescente du premier, un moment calme et méditatif, avant de plonger dans le fol tourbillon du troisième. Il se décida

pour un *andante con variazoni* lyrique et apaisé.

*

La veille du concert, il n’avait toujours pas terminé. Cela ne l’empêcha pas de faire sa marche quotidienne et de retrouver Zmeskall au Weissen Schwan. Il rentra chez lui en fin d’après-midi et se remit au travail. Cela lui prit plus de temps qu’il ne le pensait et il finit très tard, autour de minuit. Le concert devait se tenir à huit heures trente dans la matinée.

À quatre heures et demie du matin, il fit appeler Ferdinand Ries. Celui-ci, croyant que quelque chose de grave était arrivé au maître – sa santé laissait parfois à désirer –, arriva en toute hâte. Beethoven, sans même le saluer, lui dit :

— Copie-moi vite la partie violon du premier *allegro*.

Ries le regarda ahuri. Beethoven réalisa qu’il fallait lui donner une explication :

— C’est pour le concert de tout à l’heure à l’Augarten avec Brischdauer. Mon copiste est déjà occupé ailleurs.

Il débarrassa une table qui croulait sous une pile de manuscrits et y installa Ries. Celui-ci prit la partition que le compositeur lui tendait et, à cinq heures du matin, commença à copier une musique qui devait être jouée en public, en première, trois heures et demie plus tard !

XLVI

Augarten-Halle, 24 mai 1803, 8 h 30.

George arriva à l'Augarten-Halle, le grand pavillon du parc, une demi-heure avant l'heure annoncée. Beethoven n'était pas encore là et, seul dans la pièce qui servait de loge aux musiciens, il en profita pour revoir la partition qu'il n'avait reçue que peu de temps auparavant. Tout juste s'il ne l'avait pas arrachée des mains du pauvre Ries lorsque celui-ci s'était présenté chez lui, tout essoufflé, un peu avant six heures du matin.

Avant toute chose, George avait constaté que pour le *presto* du troisième mouvement, les deux parties, piano et violon, étaient parfaitement copiées ; rien d'étonnant à cela car elles avaient été écrites depuis bien longtemps. En revanche, seule la partie violon du premier mouvement était copiée, la partie piano n'était indiquée qu'ici et là. Quant au deuxième mouvement, le temps avait carrément manqué pour le faire copier. Beethoven ne l'avait terminé que pendant que Ries achevait de copier la partie violon du premier mouvement. Aussi le compositeur avait-il envoyé à George le manuscrit même sur lequel il avait travaillé et où il n'avait noté que la partie violon avec à peine quelques indications pour le piano. Bref, une partition tout à fait rudimentaire.

Beethoven arriva enfin. Il semblait de bonne humeur. Des marques sur son visage indiquaient qu'il s'était rasé un peu vite. Il enleva sa vieille redingote et salua George chaleureusement. Apercevant la partition que celui-ci tenait dans sa main, il dit :

— Je vois que Ries t'a remis le manuscrit à temps.

— Oui, répondit George. Je n'ai eu que deux heures pour l'étudier, mais je suis prêt.

— Je savais que tu serais prêt. Tu vas voir, nous allons les étonner ! Eh bien, allons-y, mon ami.

En entrant dans la salle, George fut dans un premier temps déçu de constater qu'elle n'était pas totalement remplie, mais sa déception ne dura pas quand il découvrit que dans le public, en plus des visages familiers de Ries, Czerny, Lobkowitz, Lichnowsky et Zmeskall, se trouvaient des notabilités auxquelles il n'avait jamais été présenté auparavant ou alors très brièvement et qui l'honoraient en se déplaçant pour l'écouter. Parmi elles, outre le comte Razoumovsky, ambassadeur de Russie, figuraient le comte Wetzlar à qui Beethoven l'avait recommandé et qu'il n'avait rencontré qu'une fois, l'ambassadeur britannique et, plus surprenant encore, le jeune prince Nikolaus II, petit-fils et successeur de Nikolaus Ier Esterhazy, que George avait connu

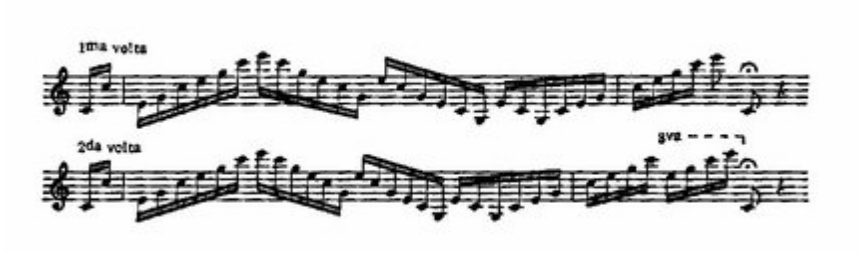
quand il vivait au château d'Eisenstadt. Un public choisi en tout cas.

*

Beethoven s'installa au piano. George lui tendit l'exemplaire unique du deuxième mouvement. Après l'avoir posé sur le pupitre de son instrument, il se tourna vers George. Leurs regards se croisèrent et demeurèrent fixés l'un sur l'autre pendant quelques instants, incapables de se détacher, comme tenus par une force d'attraction intense, quasi érotique. Deux complices partageant un secret et s'apprêtant à le révéler au monde. George qui le connaissait bien maintenant reconnut dans la lueur qui brillait dans les yeux de Beethoven le provocateur, qui un jour lui avait dit : "Je n'écris pas pour la foule mais pour des gens cultivés." Il saisit soudain ce que le compositeur avait à l'esprit lorsqu'il lui avait confié, avant d'entrer dans la salle : "Nous allons les étonner" : ils allaient présenter à ce public "cultivé" quelque chose de nouveau, hors des sentiers battus, qui bouleverserait les idées reçues et ferait voler en éclats le cadre formel et tonal de la sonate tel que Haydn et Mozart le leur avaient légué.

Enfin, Beethoven fit un signe de tête : ils pouvaient attaquer.

D'abord George seul, en vedette, hommage magnanime du compositeur à son ami : une introduction lente, *adagio sostenuto*, à la fois solennelle et dramatique. Jamais il n'avait fait cela pour aucune autre de ses sonates. "Voilà, je suis là et je t'attends", semblait dire le violoniste. Le pianiste répliqua, de façon tout aussi solennelle. Le violon reprit, le piano répondit, et ainsi de suite, deux amants, deux rivaux, deux protagonistes se cherchant, feintant, réfléchissant, hésitant. Puis soudain, ne pouvant plus se contenir, ce fut l'attaque : ils se jetèrent dans un *presto* furieux où leur énergie trop longtemps bridée explosa. À chaque coup d'archet, il semblait qu'une gerbe d'étincelles jaillissait des cordes du violon de George. Au moment de la reprise de la première partie du *presto*, George improvisa une cadence en imitation de celle du piano de la dix-huitième mesure :



Beethoven, surpris, le regarda. George ressentit une petite inquiétude ; avait-il offensé le compositeur, lui qui ne supportait pas que l'esprit de sa musique soit dénaturé et écrivait même souvent les cadences qu'il imposait aux solistes ? Non, il s'était trompé. Beethoven, ravi, oubliant qu'il était en performance publique, bondit de son siège, l'embrassa en s'écriant : "*Noch*

einmal, mein lieber Bursch !”, “Encore une fois, mon cher garçon !” Il se rassit et une fois de plus ils reprirent le passage. À la fin du mouvement, George eut l’impression que les auditeurs, médusés et sonnés, attendaient la suite avec une certaine appréhension.

Encore sous l’effet de la folle cavalcade du premier mouvement, l’auditoire fut surpris par la sérénité du deuxième, avec son *andante con variazoni* apaisé et apaisant. George s’était placé derrière Beethoven afin de lire la partie violon sur l’unique manuscrit par-dessus l’épaule de ce dernier. La plupart du temps, Beethoven improvisait pendant le jeu et pourtant, ils jouèrent sans accroc comme s’ils avaient répété la pièce plusieurs fois ensemble. Lorsqu’ils terminèrent le mouvement, une partie de l’auditoire se montra tellement enthousiasmée qu’elle demanda qu’ils le bissent.

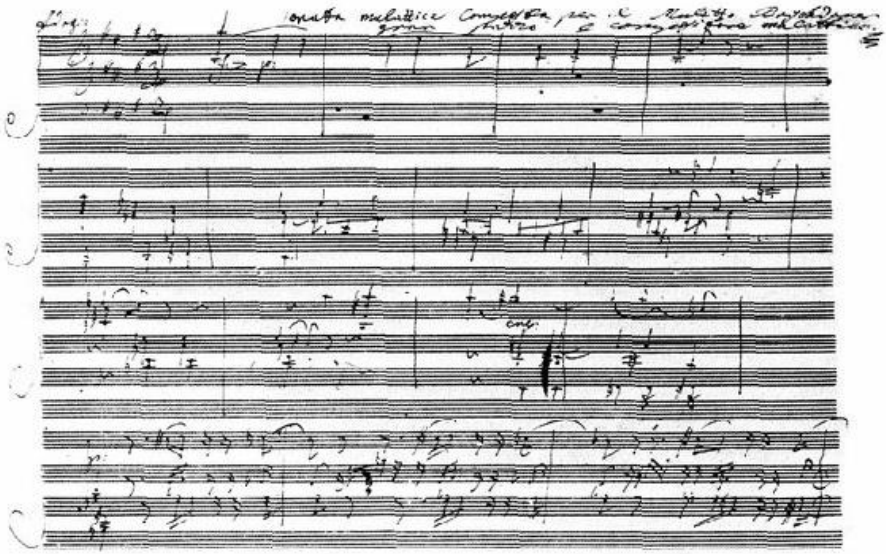
Enfin, les deux instruments attaquèrent le finale. Le dialogue reprit tout aussi fougueusement, en écho au premier mouvement, mais de façon moins dramatique et plus enlevée, au grand plaisir du public emporté par le rythme irrésistible de la tarentelle.

Les deux musiciens jubilaient. Ils s’embrassèrent. Pour eux, la réussite était totale. Mais à voir certains spectateurs, secoués par la nouveauté de cette sonate, se presser pour quitter les lieux sans un mot, on pouvait se dire que le concert n’avait pas plu à tous. Néanmoins, plusieurs parmi les aristocrates présents leur proposèrent de jouer cette nouvelle œuvre chez eux.

Les deux musiciens rejoignirent la loge pour récupérer qui sa redingote, qui son étui. Beethoven aperçut l’écritoire placée près de la fenêtre et soudain, inspiré, s’y dirigea et se mit à écrire sur la première page de son manuscrit. Il avait ce sourire malicieux qui s’affichait sur son visage quand il faisait ses calembours ou quand il taquinait ses amis. George le regardait, intrigué. Beethoven lui demanda d’approcher :

— Regarde, dit-il, je te l’ai dédiée.

George ne s’attendait pas du tout à une telle marque de considération. Ainsi, il avait donc aux yeux de Beethoven la même importance que les princes et mécènes auxquels il avait dédicacé ses œuvres ! Tout ému, il s’approcha et regarda la feuille :



Il essaya de déchiffrer ce qui était écrit, tout en haut de la page :

“Sonata mulattica composta per il mulatto Brischdauer, gran pazzo e compositore mulattico”, *“Sonata mulattica* composée pour le mulâtre Brischdauer, ce grand fou et compositeur mulâtre” ! George sourit. Il comprenait maintenant pourquoi Beethoven avait cette mine facétieuse pendant qu’il écrivait la dédicace.

— Merci beaucoup, dit George très ému. Je suis très touché.

Il voulut prendre la partition.

— Non, je la garde encore. Je te la donnerai quand j’aurai fait quelques retouches.

— Alors je ne te rendrai le diapason que tu m’as prêté que quand tu me donneras le manuscrit.

— J’ai beaucoup de diapasons. Tu peux le garder celui-là, c’est un cadeau.

— Je n’ai plus de monnaie d’échange, alors ? dit George en faisant semblant de s’indigner.

— Ne t’inquiète pas, je te la donnerai. C’est ta sonate.

Il n’était que onze heures lorsqu’ils s’apprêtèrent à quitter l’Augarten-Halle. George, qui s’était levé très tôt et n’avait pas eu le temps de déjeuner tant il pensait au concert, avait faim. Il proposa à Beethoven de prendre une boisson ensemble avant de se séparer. Il y avait beaucoup de petits cafés dans le parc. Beethoven accepta, mais suggéra de se rendre chez Jahn, réputé pour sa cuisine et ses vins, plutôt que dans un estaminet du parc. Pour fêter leur réussite et leur amitié plus solide que jamais, il n’y avait pas mieux. Après tout, Franz Jahn avait été chef au palais de Schönbrunn, chez les Habsbourg. George se rallia immédiatement à l’idée. Ils décidèrent donc de se retrouver deux heures plus tard au restaurant Jahn.

XLVII

La cuisine chez Jahn était à la hauteur de sa réputation. Ils en étaient maintenant à leur deuxième bouteille de vin, un cru des bords du Rhin, que, connaisseur, Beethoven avait choisi. Les deux compères étaient très gais. George était euphorique d'avoir réussi à interpréter magistralement une œuvre aussi difficile sans l'avoir répétée et d'avoir été félicité en public – et quel public ! – par Beethoven ; et aussi parce que la sonate lui avait été dédiée. Il planait sur un nuage. Il adorait Vienne !

— Vienne, quelle ville ! ne put-il s'empêcher de s'exclamer.

— Ah bon, tu aimes les Viennois ? demanda Beethoven.

— Oui, beaucoup. Jamais je n'aurais rêvé un tel accueil.

— Ne te fais pas d'illusions sur les Viennois. Ces gens-là sont superficiels. Tant qu'on leur donne de la bière et de la saucisse, ils se tiennent tranquilles.

George trouva le jugement sévère mais il ne dit rien, mettant ces propos qu'il trouvait excessifs sur le compte de la boisson.

— En tout cas je saurai toujours gré à Vienne de t'avoir rencontré et d'être ton ami. Une amitié si généreuse !

Il regarda Beethoven avec une émotion que l'alcool exacerbait peut-être un peu. Il admirait, il aimait cet homme. Beethoven le regarda. La sincérité de George le touchait. Il dit :

— Je t'aime bien, George. Tu es beau et tu es doué. Comme je te l'ai déjà dit, jamais depuis Kreutzer je n'ai rencontré un violoniste aussi bon. Aujourd'hui, j'ajoute ceci : il y a chez toi un panache dans le jeu que je n'ai trouvé nulle part, pas même chez Kreutzer ! Allez, cela mérite un bon champagne !

Il commanda aussitôt une bouteille, fit sauter bruyamment le bouchon, remplit le verre de George, puis se servit.

— À toi George, à notre amitié, à la *Sonata mulattica*, la *Sonate à Brischdauer* !

Emporté par son enthousiasme, George leva son verre et s'écria :

— À notre amitié indéfectible, à tous nos amis !

— À tous nos amis, reprit Beethoven, à nos mécènes, et – ajouta-t-il goguenard – à tous ces princes qui sont en réalité nos serviteurs !

Ils vidèrent leurs verres et se resservirent. George alors renchérit :

— À nos amours aussi !

Puis, regardant Beethoven avec affection, il lança :

— À Giulietta !

— Ah oui, à Giulietta ! reprit Beethoven, aussi gai que George.

— Tu l'aimes toujours autant ? demanda George

— Bien sûr ! Regarde, je porte toujours sur moi le médaillon qu'elle m'a donné.

Il sortit le boîtier de sa veste, l'ouvrit et, le gardant toujours à la main comme s'il avait peur que George ne le touche, lui montra le portrait puis le remit aussitôt dans sa poche. Beethoven ne lui avait exhibé le portrait que pendant une fraction de seconde, mais cette fraction de seconde avait suffi à George pour confirmer le jugement sévère qu'il avait déjà porté sur la jeune femme : tout dans ce joli minois n'était qu'affèteries, le regard aguicheur, le sourire enjôleur, l'auréole de petites boucles brunes encadrant le visage. Tout à sa griserie, il ne sut ni ne put se retenir et lâcha :

— Je ne suis pas sûr que cette petite coquette mérite un tel amour de ta part.

Beethoven redressa d'un coup la tête comme s'il sortait brutalement de sa griserie.

— Qui te permet de la traiter de "petite coquette" ? l'apostropha-t-il dans une colère soudaine.

Il avait changé du tout au tout. La ride au milieu de son front s'était creusée, ses yeux étincelaient. C'est à peine si George reconnut le compagnon enjoué avec lequel il venait de partager un si bon moment.

— On m'a dit…, bredouilla George, tout aussi sorti soudainement de son état d'ébriété… euh… on a vu le comte von Gallenberg…

— Ce médiocre musicien ! Tu crois que Giulietta m'abandonnerait pour ce… pour ce…!

Il tremblait tellement de rage qu'il n'arrivait pas à trouver le mot qu'il cherchait.

— Mais…, voulut interrompre George.

— Mais quoi ?… Qui t'autorise à parler ainsi d'elle ? Tu n'as pas le droit d'insinuer quoi que ce soit à propos de Giulietta. Personne n'a le droit de toucher à notre amour, même pas toi !

— Ludwig, je…

— Maintenant ça suffit. Je ne veux plus te voir ! Jamais !

Il repoussa sa chaise si brutalement qu'elle tomba presque. Il se leva, en cognant la table avec une telle rage que son verre de champagne tomba et se fracassa contre le plancher. Il arracha sa redingote de la patère, hurla qu'on mette tout sur son compte et, la tête en avant comme un taureau, sortit d'un pas lourd.

XLVIII

Au départ, George avait pensé que Beethoven reviendrait rapidement sur sa colère comme cela lui arrivait si souvent. Or ce ne fut pas le cas. Toute la semaine suivant la rupture, George chercha en vain une occasion de renouer. Il ne voulait surtout pas se trouver à l'improviste dans un des endroits qu'il savait que Beethoven fréquentait de peur d'être la cible d'une humiliante rebuffade en public. Un jour il mobilisa cependant tout son courage et décida de se présenter au Theater an der Wien. Malheureusement, une fois arrivé, il apprit que Beethoven venait de déménager chez Pasqualati. Mais il n'osa pas s'y rendre.

En attendant le moment de s'expliquer avec Beethoven et de revenir sur leur brouille, George passait beaucoup de temps dans ses cafés préférés de Stephansplatz. Il lui arrivait d'acheter des revues qu'il apportait avec lui, quand l'envie lui prenait de lire autre chose que la presse locale.

Ce matin-là il s'était procuré un numéro du *Mercure de France*, vieux de quelques années déjà. Il aimait beaucoup cette revue à cause de la variété des rubriques qu'elle couvrait. Il y découvrit que le projet des savants qu'il avait rencontrés à Paris avait abouti. Ils avaient finalement réalisé l'unité de mesure universelle dont ils rêvaient. Ils l'avaient dénommée "mètre" et l'avaient établie comme égale à la dix millionième partie du quart du méridien terrestre. Ils avaient donc trouvé le moyen de mesurer le méridien terrestre, donc la circonférence de la Terre ! George était heureux comme si lui aussi avait accompagné le projet de bout en bout. "Une unité qui dans sa détermination ne renferme rien ni d'arbitraire ni de particulier à la situation d'aucun peuple sur le globe" : le commentaire qui accompagnait l'article reflétait bien ce que voulaient ces savants de la Révolution française, épris d'universalité. Pour George, cette unité qui partait du principe de l'égalité de tous les peuples du monde était aussi un témoignage de fraternité humaine. Avec l'abolition de l'esclavage, pensa-t-il, c'était l'un des plus beaux legs que cette révolution ajoutait au patrimoine de l'humanité.

Après avoir fini la revue, il se leva pour chercher son *Wiener Zeitung* quotidien mais remarqua qu'il y avait le tout nouveau numéro de l'*Allgemeine Musikalische Zeitung* dans le porte-journal. Il le prit aussitôt. Le feuilletant, il se réjouit de voir qu'il contenait une critique de la nouvelle sonate qu'ils avaient jouée la semaine précédente à Augarten. Il se jeta sur l'article. Quel choc ! Le critique écrivait que Beethoven avait "poussé le souci de l'originalité jusqu'au grotesque" et qu'il commettait là un acte de "terrorisme

musical” ! Pas moins ! Il continuait en écrivant qu’il trouvait en cela une nouvelle preuve du curieux caprice d’un compositeur qui voulait toujours se montrer différent des autres.

La stupéfaction passée, George se prit à penser que ce compte rendu pourrait peut-être lui servir de prétexte pour rencontrer Beethoven. Pour ce faire, il comptait sur Ries qu’il aimait bien et avec lequel il se sentait toujours à l’aise, mais ce dernier ne lui laissa aucun espoir lorsqu’il lui en parla. Non seulement le compositeur avait lu l’article, mais par un curieux concours de circonstances, il avait croisé l’auteur un soir au Schwarzen Kamel. Très remonté, il s’était dirigé vers lui et lui avait jeté au visage ce qu’il avait trouvé de plus insultant : *“Was ich scheiss eist besser als du je gedacht”*, “Ce que je chie est bien mieux que tout ce qui sortira jamais de ta plume” ! Non, il ne fallait pas espérer lui reparler de cet article. George toutefois n’abandonna pas, il pria Ries d’intercéder malgré tout auprès du compositeur afin qu’il le reçoive ou, du moins, qu’il lui remette, comme promis, la première page de la sonate avec la dédicace qui lui était destinée.

La réponse que lui porta Ries quelques jours plus tard fut dévastatrice. Beethoven désirait quitter Vienne pour Paris où il avait l’intention de jouer la première de sa symphonie “Bonaparte”. Afin de s’attirer les bonnes grâces du milieu musical parisien, il avait confié à Ries qu’il comptait maintenant dédier à Kreutzer la sonate. George se sentit profondément blessé en apprenant cela. Ainsi, la *Sonata mulattica*, composée pour lui, allait devenir la *Sonate à Kreutzer* ! Il réalisa alors que la rupture était consommée, qu’il n’y avait plus rien à attendre.

XLIX

Depuis qu'il était à Vienne, sa vie sociale s'était cantonnée au milieu qui entourait Beethoven. Maintenant que celui-ci avait mis un terme à leur amitié, il ne pouvait pas continuer à fréquenter ces gens comme si de rien n'était. Il redoutait une rencontre malencontreuse avec Beethoven et la capacité de nuisance de celui-ci. Il se sentait seul, très seul.

Y avait-il une seule personne à Vienne qu'il n'aurait pas connue par l'intermédiaire de Beethoven ou de son cercle d'amis ? Il pensa tout naturellement à Haydn. Mais voilà, Haydn était vieux et malade, et après avoir conduit une ultime fois *La Création*, son dernier oratorio écrit juste après son retour de Londres et la mémorable visite à Herschel, il s'était retiré de la vie musicale et ne recevait plus personne.

Quelques années auparavant, à Londres, lorsqu'il avait appris le décès de Soliman dans le *Zeitung für die Elegante Welt*, il s'était promis d'aller s'incliner sur sa tombe une fois à Vienne. Mais jusque-là non seulement son séjour très rempli ne lui avait pas permis de le faire, mais cette promesse lui était sortie de l'esprit. Maintenant qu'il se trouvait désœuvré, il y repensa et le souvenir de Soliman s'imposa alors vivement à lui.

Angelo Soliman ! L'ami de son père, le frère maçonnique de Mozart et de Haydn ! L'homme dont on disait que Mozart s'était inspiré pour créer Selim Bassa, le pacha de *L'Enlèvement au sérail* ! Le confident et l'ami de l'empereur Joseph II avec lequel on le voyait souvent se promener en ville ! Où était-il enterré à Vienne ?

Parmi les gens qu'il interrogea, personne ne le savait ni même ne connaissait Soliman. La ville n'avait gardé aucune trace de celui qui avait été son Nègre le plus célèbre. George se souvint alors que Soliman avait été non seulement membre de *Zur wahren Eintracht*, la loge de la Grande Harmonie, mais qu'il en avait aussi été le grand maître. La loge n'existait plus, elle était dissoute mais le gardien de l'ancien temple lui révéla que le corps de Soliman se trouvait dans le Musée impérial d'histoire naturelle. Cette information l'étonna. Lui avait-on consacré une sépulture spéciale à cause de sa célébrité, de son amitié avec l'empereur ? Il voulut aller sur la tombe de cet homme qui avait accompagné sa vie d'enfant.

Au musée, on le dirigea vers la "salle des curiosités". Il n'en crut pas ses yeux ! Angelo Soliman était empaillé. Sa peau, tendue sur un moule en bois, était parée de plumes et de cauris. Deux autres Noirs l'entouraient, une fillette de six ans et un jardinier en tenue, le tout au milieu d'animaux exotiques, tous

également naturalisés. Voilà que cet homme éminent qui, sa vie durant, avait incarné pour ces Européens la “perfectibilité” de l’Africain postulée par leurs philosophes, le “sauvage” qui, à force d’éducation, de travail et de dévouement, s’était “civilisé” et s’était si parfaitement intégré qu’il était considéré comme un pair par l’élite de la société, était maintenant exposé comme le type même du “sauvage”, à moitié nu, avec des plumes et des coquillages ! George ne le supporta pas, il eut un haut-le-cœur et sortit précipitamment de la salle. Il regrettait d’être venu. Il aurait voulu garder de Soliman l’image de l’homme bienveillant qui l’avait promené dans les rues de Vienne, qui l’avait emmené aux foires foraines du Glacis, qui l’avait émerveillé avec les histoires fantastiques qu’il inventait pour lui. Le destin de son père et celui de Soliman se superposèrent, deux Noirs répudiés par la société qui les avait adulés. Mais alors, lui qui était un demi-Noir, qu’allait-il bien pouvoir devenir ?

Il regagna son appartement de la rue Kärtner dans un état d’abattement extrême. Il s’affala dans son fauteuil et resta assis longtemps, les yeux clos, à méditer, angoissé et esseulé. Lorsque enfin il ouvrit les yeux, son regard tomba sur son violon. La vue de l’instrument le fit sortir de sa léthargie. Il se leva, le prit, le sortit de son étui et le caressa. Il se sentait moins solitaire avec ce violon qui l’avait toujours accompagné et grâce auquel il était devenu ce qu’il était. La grande affaire de sa vie, la musique, le reprit et lui fit penser de nouveau à Beethoven, avec qui il avait partagé tant d’émotions intenses. Il se dit avec une certaine amertume qu’on ne devrait pas rompre une telle amitié sur un coup de tête et pour un motif aussi futile. Lors de leurs promenades, Beethoven proclamait souvent son amour de l’humanité, mais à trop aimer l’humanité, n’avait-il pas fini par oublier les hommes ?

Son violon à la main, George se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur le parc. Il regarda un moment les fleurs, les arbres et leurs feuilles. L’été approchait. Un oiseau entra brusquement dans son champ de vision. Il ne se posa pas : il s’arrêta dans sa course, battit des ailes plusieurs fois sur place, puis virevolta et disparut. George esquissa un sourire. Il aurait aimé être léger et insouciant comme cet oiseau, comme un air de musique flottant dans l’air. Des séparations, des bouleversements, des épreuves, il en avait connu dans sa vie. Une adversité de plus, il n’allait pas s’y arrêter.

Il leva son violon, le cala contre son menton et se mit à improviser en mode mineur sur les thèmes et variations de la *Sonata mulattica*, la *Sonate à Brischdauer.*

Beethoven envisageait effectivement de s'installer à Paris au courant de l'année 1804 et d'y donner la première de sa symphonie "Bonaparte". Déjà renommé en Allemagne et en Autriche, il ne l'était pas encore en France. Pour se concilier Kreutzer, professeur au Conservatoire, un des fondateurs de la nouvelle école française de violon, célèbre dans toute l'Europe, il décida de lui dédier la sonate écrite pour Bridgetower. Dans une correspondance avec son éditeur, il parle en termes élogieux de Kreutzer, un "homme bon et charmant" dont il vante la simplicité et le naturel, ainsi que les qualités de virtuose, en faisant une allusion à peine voilée à George pour qui la pièce avait été composée : "La sonate étant écrite à l'intention d'un violoniste habile, la dédicace lui convient d'autant mieux."

Rodolphe Kreutzer ne la joua toutefois jamais. Berlioz, qui ne l'appréciait pas, écrivit que Kreutzer ne se décida jamais à jouer la composition parce qu'il la trouvait "outrageusement inintelligible". Des explications plus techniques ont cependant été données par plusieurs critiques musicaux : Kreutzer aurait eu une conception du violon très *legato* et mélodique, un peu à l'italienne, alors que cette sonate, surtout son finale, accumule les notes piquées.

Beethoven ne présenta pas non plus sa symphonie "Bonaparte" à Paris. Ries raconte que, lorsqu'il apprit à Beethoven que Bonaparte s'était autoproclamé empereur, le compositeur laissa exploser sa déception : "Ce n'est donc rien de plus qu'un homme ordinaire ! Maintenant, il va fouler aux pieds tous les droits humains, il n'obéira plus qu'à son ambition, il voudra s'élever au-dessus de tous les autres, il deviendra un tyran !" Il arracha rageusement la page de titre qui portait le nom de Bonaparte, la déchira de bout en bout et la jeta. Il rebaptisa l'œuvre *Sinfonia Eroica, composta per festiggiare il sovvenire di un grand'uomo.*

Quelques années après la mort de Beethoven, la *Sonate n° 14* dédiée à Giulietta fut surnommée *Sonate au clair de lune*.

Le corps empaillé d'Angelo Soliman fut exposé pendant cinquante-deux ans dans le Musée impérial d'histoire naturelle. Sa fille Joséphine, dont la mère Magdalena était la sœur du général Kellermann, fait duc de Valmy en 1808 par Napoléon, plaida en vain pour que l'on donnât une sépulture digne à son père. Durant la révolution autrichienne de 1848, lors des combats qui eurent lieu à Vienne le 31 octobre, une bombe incendiaire détruisit le musée, et les corps de Soliman et de ses deux compagnons furent réduits en cendre.

Le personnage de Soliman apparaît dans le roman de Robert Musil *L'Homme sans qualités.*

Quant à George, il retourna brièvement à Eisenstadt, sur les lieux de son enfance, puis, après une visite à Dresde pour dire au revoir à sa mère et à son frère, il quitta l'Autriche. Après un bref voyage en Italie, il repartit ensuite vivre le restant de sa vie en Angleterre, où il mena une carrière de musicien, violoniste, professeur de musique et compositeur. À la mort de leur mère, son frère Friedrich vint le rejoindre en Angleterre, où ils donnèrent plusieurs concerts ensemble. George, qui s'était marié et avait eu une fille, mourut à Londres le 20 février 1860, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il est enterré au Kensal Green Cemetery.

Son portrait par Henry Edridge, reproduit dans le livre, se trouve au British Museum.

La *Sonate à Kreutzer* a inspiré Léon Tolstoï, qui a écrit un court roman reprenant ce titre, lequel à son tour a inspiré le *Quatuor à cordes n° 1* du compositeur tchèque Leoš Janáček, pareillement nommé.

La rencontre entre Beethoven et Bridgetower a également inspiré la poétesse américaine Rita Dove, qui a publié un recueil de poèmes intitulé *Sonata Mulattica : A Life in Five Movements and a Short Play*.

REMERCIEMENTS

Ce livre est une fiction fondée sur des faits réels. C’est un travail qui m’a pris plusieurs années pendant lesquelles non seulement j’ai suivi des cours d’histoire de la musique, j’ai consulté de nombreux ouvrages, documents et articles, je suis allé à de nombreux concerts, mais j’ai aussi visité les sites importants d’Eisenstadt, de Vienne, de Londres et de Paris où se déroule l’histoire.

Il va de soi qu’un tel travail n’aurait jamais abouti sans l’aide de plusieurs personnes. Parmi elles, je citerai Pierre et Évelyne Millet qui m’ont fait écouter pour la première fois la *Sonate à Kreutzer* et m’ont offert les premiers un CD de la sonate ; Barbara et Wolfgang Helbig ; Barbara m’a offert mon tout premier coffret des symphonies de Beethoven et m’a aidé dans ce travail en me traduisant des textes en allemand et de l’allemand ; Krisztina Keresztély, Marcel Garbos, José Hoyet, qui ont traduit en hongrois, en polonais et en italien, sans oublier Francine et Alain Guida ; Bernard Magnier, qui n’a cessé de m’encourager en me demandant régulièrement où j’en étais du roman ; le Pr Larry Wallach de Bard College at Simon’s Rock qui m’a permis de suivre ses cours sur la musique des périodes baroque, classique et romantique, et à qui je suis reconnaissant pour les nombreuses conversations que nous avons eues chez lui, dans les cafés et les restaurants de Great Barrington dans le Massachusetts. Je le remercie également de sa patience envers ce professeur de chimie venu d’Afrique, véritable béotien en musique dite “classique”.

Je suis reconnaissant à Étienne Pfender, violoniste à la Philharmonie de Paris, d’avoir bien voulu lire le manuscrit et le commenter, ce qui a permis au non-musicien que je suis d’éviter de nombreuses bévues techniques concernant l’art du violon ; sa grande culture m’a également permis de rectifier plusieurs erreurs historiques. Sans Pierre-Jean Ruff et Marcelle Bakker, je n’aurais jamais eu la chance de le rencontrer. Qu’ils en soient remerciés.

Enfin, mes remerciements vont à Christine Salomon qui a bien voulu m’accompagner partout où les pas de George Bridgetower m’ont conduit. Sans elle, ce roman ne serait pas ce qu’il est. Elle a relu le manuscrit au fur et à mesure de sa progression, traquant les clichés et les anachronismes.

Et je n’oublie pas la sympathique atmosphère des matinées passées à écrire au café Royal Custine, à Montmartre.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.